BLANCHE

ANN McINTOSH

Série : Un été à Sao Paulo

UNE CHIRURGIENNE À SAO PAULO

CAROL MARINELLI

CE CONFRÈRE INATTENDU

+ 1 ROMAN GRATUIT

INCLUS DANS CE LIVRE

HARLEQUIN

BLANCHE

PROTÉGER. SAUVER. ÉMOUVOIR.

Cet été, trois médecins pourraient bien laisser leurs cœurs en Amérique du Sud !

ANN McINTOSH

UNE CHIRURGIENNE À SAO PAULO

Réputée pour ses travaux précurseurs, le Dr Krysta Simpson mérite bien son titre de déesse de la chirurgie. Mais il y a un domaine où elle n'excelle pas, elle le sait parfaitement : les relations humaines. Pourtant, quand de passage à Sao Paulo pour un séminaire elle rencontre le Dr Francisco Carvalho, l'envie de se lier à cet homme est intense. Se pourrait-il que la passion ait raison de ses inhibitions ?

CAROL MARINELLI

CE CONFRÈRE INATTENDU

Infirmière aux urgences du Primary Hospital, Rachel est habituée à camoufler ses sentiments. Mais, lorsqu'elle voit débarquer le Dr Dominic Hadley, c'est un maelström d'émotions qui déferle en elle. Pourquoi faut-il que son ex-mari resurgisse ainsi dans sa vie ? Comment surtout, alors qu'elle n'est pas parvenue à l'oublier, dix ans après leur rupture difficile, va-t-elle pouvoir travailler avec lui ?

+ 1 ROMAN RÉÉDITÉ GRATUIT

ANNIE O'NEIL

NOUVEAU DÉPART POUR LE Dr MacKENZIE

HARLEQUIN
www.harlequin.fr

ANN McINTOSH

Une chirurgienne à Sao Paulo

Traduction française de
CAROLINE JUNG

BLANCHE

HARLEQUIN

1.

Le Dr Francisco Carvalho ne put s'empêcher de froncer les sourcils. S'il y avait une chose qui était vraiment surprenante chez le Dr Krysta Simpson, c'était la façon affreuse dont elle était habillée. Le pire était qu'elle avait probablement payé une fortune pour s'accoutrer de cette manière. La ligne de sa robe, le léger drapé du col et la taille cintrée étaient impeccables. Non, il n'y avait rien à redire sur le vêtement en soi, même si la coupe était légèrement démodée. Mais c'était la manière dont elle le portait qui était désastreuse.

Premièrement, la robe était trop grande, d'au moins une taille, si bien qu'elle avait l'air d'un sac. Deuxièmement, le céladon de la soie n'était pas flatteur pour son teint pâle, couvert de taches de rousseur.

Pour couronner le tout, elle portait des chaussures sans rien ni de féminin ni de chic, qui auraient été parfaites aux pieds d'une femme de trois fois son âge.

Quelle idée de mettre des chaussures plates avec une robe habillée !

Manifestement, cette idée avait traversé l'esprit du Dr Simpson.

L'aspect vieillot de sa dégaine était accentué par le contraste avec la robe bustier asymétrique, d'un bleu canard particulièrement flatteur, de la jolie jeune femme qui se tenait à côté d'elle. Francisco ne la reconnut pas. Ce devait être une autre spécialiste venue de l'étranger. De l'autre côté du Dr Simpson se trouvait le Dr Flávia Maura, une éminente chercheuse qui étudiait les effets du venin des serpents et des araignées dans le traitement de certaines maladies, notamment du cancer. Il l'avait remarquée quand elle était entrée dans la salle, dans une somptueuse robe verte aux reflets chatoyants, elle qu'il n'avait jamais vue habillée autrement qu'en pantalon de treillis, T-shirt et bottes. Elle avait du style et une certaine élégance, surtout comparée à Krysta Simpson.

Pourtant, il se dégageait quelque chose du Dr Simpson, une forme d'assurance détendue que Francisco ne pouvait s'empêcher d'admirer. Elle parlait avec l'aisance d'une femme habituée à porter de la haute couture, sans sembler se soucier le moins du monde de la manière dont elle détonnait dans cette assemblée chic et mondaine.

Mais on ne pouvait pas lui reprocher d'avoir confiance en elle, vu les prouesses dont elle était capable dans sa spécialité. Dans ses spécialités, pourrait-on dire plus précisément. Pour lui, elle était ni plus ni moins qu'une déesse de la chirurgie. Elle n'avait pas trente ans mais était déjà une éminence dans le domaine de l'otolaryngologie et de la reconstruction faciale, et cela faisait déjà cinq ans que son nom était sur toutes les lèvres. De plus, elle était la plus jeune diplômée dans ces deux branches. Cela n'avait étonné personne qu'elle ait été recrutée par l'équipe de transplantation faciale la plus qualifiée du monde à la sortie de la faculté. Ses articles étaient des lectures indispensables à tous les chirurgiens plastique désireux de se tenir à jour, de s'améliorer sur le plan technique et d'avoir un aperçu de tout ce que serait la chirurgie de demain.

Francisco l'avait entendue à l'occasion d'un symposium à Lisbonne, trois ans auparavant et, depuis cette date, il rêvait d'avoir une conversation avec elle et de lui poser un certain nombre de questions. Car à la fin de la conférence qu'elle avait donnée, elle s'était éclipsée, à son grand désespoir. Aussi, quand il avait appris qu'elle venait à Sao Paulo dans le cadre du cycle de conférences de l'hôpital universitaire de l'État de Sao Paulo, le Paulista, il n'en était pas revenu.

Le plus enthousiasmant était qu'elle profiterait de sa présence à Sao Paulo pour effectuer une reconstruction mandibulaire sur la personne d'Enzo Dos Santos, le milliardaire brésilien, pour laquelle il avait été sollicité. Voir le Dr Simpson en personne à l'œuvre dans un bloc opératoire serait sans aucun doute un moment phare dans sa carrière.

Depuis le début de la soirée, il trépignait d'impatience à l'idée de l'approcher mais les interlocuteurs de Krysta Simpson ne lui laissaient pas un instant de répit. Mais, au lieu de foncer droit sur elle, il déambula dans la salle tout en réduisant peu à peu la distance qui le séparait d'elle. D'ailleurs, s'il n'y prenait garde, le cocktail commencerait sans même qu'il ait eu le temps de se présenter.

Il n'était plus qu'à deux mètres d'elle. Il prit un verre d'eau gazeuse sur le plateau que lui présentait un serveur, pour se donner une contenance, et étudia la meilleure tactique pour entrer en contact avec elle. Encore une preuve, s'il en fallait une, de la façon dont ces dernières années l'avaient transformé. Il y a quelque temps encore, il n'aurait pas eu la moindre hésitation et se serait avancé vers elle, sûr de lui et de la place qu'il occupait dans le monde. C'était avant, dans une vie qui avait fini par voler en éclats, mettant à mal cette assurance juvénile et inconsciente.

Il avait mûri, s'était assagi avec le temps. Il avait même tendance, désormais, à être sur ses gardes, par trop conscient de la manière dont les gens pouvaient mal comprendre et mal interpréter les choses les plus anodines.

Sans compter qu'il n'avait pas envie que Krysta Simpson s'imagine qu'il venait lui lécher les bottes.

Des années s'étaient écoulées depuis la rupture de ses fiançailles avec Mari, mais il avait toujours du mal à digérer la façon dont il avait été traité par les médias et surtout par les gens qu'il considérait, à l'époque, comme des amis. Depuis, il préférait rester seul et nouait assez peu de contacts, de peur qu'on le trahisse encore.

Quitter Rio lui avait donné l'impression de repartir de zéro, même si on reconnaissait encore souvent son visage ou son nom. Ses problèmes l'avaient donc suivi jusqu'à Sao Paulo, tel des spectres bien résolus à le hanter toute sa vie. Par chance, son travail lui prenait énormément de temps, ce qui lui évitait de revenir sur la façon dont sa vie avait implosé. La perspective de travailler avec le Dr Simpson lui donnait un objectif tangible et excitant.

Justement, Flávia Maura et la femme en robe bleu canard eurent l'air de prendre congé d'elle. Francisco s'apprêtait à aborder enfin son idole quand il entendit le Dr Silvio Delgado marmonner, en portugais, sur un ton dédaigneux.

— L'hôpital devrait faire plus attention à son image. Non seulement ils embauchent la sauvage et un gigolo, mais maintenant ils invitent cette mocheté à faire une intervention. Elle a vraiment l'air d'une pauvre fille.

Francisco réfréna son envie de lui envoyer son poing dans la figure. Le seul point positif de la situation était que Delgado s'exprimait en portugais et que la majorité des personnes présentes n'étaient pas à même de comprendre son odieuse remarque. Laquelle s'adressait donc davantage à Flávia et à lui-même qu'au Dr Simpson.

Il vit le regard noir qu'adressa Flávia à Delgado qui venait de la traiter de sauvage. À son grand étonnement, Krysta Simpson tourna la tête au même instant dans la même direction. Mais, sur son visage, il ne décela ni contrariété ni colère, seulement de la curiosité.

Quand Francisco avait commencé sa carrière de mannequin, à quinze ans, sa manageuse et mentor, Caro, lui avait donné un précieux conseil.

« Il faut te créer différentes apparences, Cisco, de sorte que tu sois en mesure de donner aux photographes exactement ce qu'ils veulent, au pied levé. N'oublie pas que, pour faire passer les émotions à ceux qui te regardent, tu n'as pas de mots. Ton seul moyen de communication, c'est ton physique. »

Il avait suivi son conseil, bien entendu. L'argent que lui rapporteraient son visage et son corps était le moyen de réaliser son rêve : devenir médecin. Il avait surmonté ses appréhensions et travaillé sur différentes expressions de sa personnalité qui lui avaient, en effet, rapporté largement de quoi payer ses études.

Il tourna la tête et, comme il s'y attendait, croisa le regard mauvais et perçant de l'oncologue. Il s'approcha de lui et le toisa de toute sa hauteur, en silence, l'air de dire qu'un homme aussi grossier ne méritait pas qu'il lui accorde plus d'attention que cela. Il perçut l'instant où Delgado déchiffra le message. Ce dernier rougit et serra les lèvres jusqu'à les faire disparaître.

Alors Francisco détourna lentement le regard, conscient du camouflet qu'il venait d'infliger à ce pauvre homme qui se croyait supérieur à tous ceux qui n'étaient pas issus du même milieu que lui. C'est-à-dire le milieu auquel appartenait Mari et dont lui-même s'était éloigné puisque, de toute évidence, on n'avait pas voulu de lui.

Il entendit Delgado lâcher un juron puis quelqu'un émettre un son offusqué mais ne s'en soucia pas et avança d'un pas décidé vers le Dr Simpson, libérant son agacement dans une longue expiration silencieuse.

Travailler en compagnie du Dr Simpson était une opportunité qui ne se présentait qu'une fois dans sa vie, et il ne laisserait rien ni personne l'empêcher de la saisir.

Krysta connaissait bien sa propension au perfectionnisme, trait sur lequel, sur les conseils de sa thérapeute, elle essayait de lâcher prise. Depuis qu'elle avait accepté l'invitation à faire cette intervention au Brésil, six mois auparavant, elle s'était mise au portugais. Pourquoi se priver d'une activité qui la réjouissait et lui donnerait les moyens de communiquer dans un pays étranger, même si elle n'avait pas l'intention d'y séjourner longtemps ?

Sans compter qu'elle n'avait pas une vie trépidante en dehors des heures qu'elle passait à travailler – ce qui constituait un autre problème auquel sa thérapeute l'encourageait à apporter des changements.

D'ailleurs, en cet instant précis, elle se félicita de s'être inscrite à des cours de portugais. Être à même de suivre une conversation dans une langue étrangère était gratifiant, mais le faire devant des gens qui ignorent que vous comprenez ce qu'ils disent pouvait s'avérer précieux.

Elle ne comprenait pas tout mais suffisamment pour deviner qu'on venait de parler d'elle, et en des termes peu flatteurs. Elle avait l'habitude qu'on se moque de son apparence. Loin de la déstabiliser, les commentaires et les regards moqueurs jetés dans sa direction glissaient littéralement sur elle.

Il y avait pas mal de choses dont elle se fichait pas mal. Elle admirait les gens capables de s'habiller avec goût, tout comme elle admirait la décoration magnifique de la salle dans laquelle elle se trouvait, mais cela ne faisait partie ni de ses qualités ni de ses préoccupations. Elle n'avait jamais été particulièrement émue par ce que les gens considéraient habituellement comme beau. Dans la chapelle Sixtine, elle avait été plus touchée par l'habileté technique de Michel-Ange que par la beauté qui, disait-on, émanait de sa représentation.

Ce désintérêt concernait aussi sa garde-robe.

La robe qu'elle portait ce soir, elle l'avait achetée cinq ans auparavant, à Londres, un jour où elle s'était rendu compte qu'elle n'avait rien prévu pour assister à un dîner officiel. Elle avait demandé au concierge de l'hôtel le nom d'une boutique, s'y était rendue et avait pris la première robe qui lui était tombée sous la main. Le personnel de la boutique avait eu l'air consterné et

lui avait suggéré, non sans insistance, de l'essayer. Krysta avait refusé et tendu sa carte de crédit à la vendeuse, derrière le comptoir, qui l'avait regardée d'un air abattu avant de tenter vaillamment une tactique dilatoire.

Madame souhaitait-elle essayer une paire de chaussures qui aillent avec la robe ?

Non, madame ne le souhaitait pas.

À plus forte raison si aucune paire de chaussures de la boutique n'avait moins de dix centimètres de talons.

Elle se fichait pas mal qu'on se moque de son apparence. Au contraire, elle y voyait même un certain nombre d'avantages, notamment le fait que les gens la prenaient au sérieux au lieu de s'attacher à ses formes ou au fait qu'elle était une femme. De toute façon, le seul domaine de son existence qui comptait était son travail, à savoir la recherche et la chirurgie, et son seul objectif, d'aider et de sauver ceux qui en avaient besoin. Cela lui prenait toute l'énergie qu'elle avait à dépenser.

Quoi qu'il en soit, même si on venait encore de se moquer de son allure, il était évident que la véritable cible du commentaire désagréable qui venait d'être fait était l'homme immense et excessivement beau qui lui faisait face et qui avançait dans sa direction.

Si elle avait bien compris, l'autre l'avait traité de gigolo. Ce à quoi il avait réagi avec une efficacité redoutable. Jamais elle n'avait vu une expression aussi glaciale sur le visage de quelqu'un. Comme elle aimerait être capable de ce genre d'attitude, une fois de temps en temps !

Mais elle n'eut pas le temps d'y réfléchir plus en détail puis que l'homme en question, contre toute attente, s'arrêta net devant elle. Elle leva les yeux et croisa les siens. Elle sentit alors un frisson lui parcourir l'échine. Elle avait beau n'avoir aucune expérience en la matière, elle se doutait que c'était le genre d'homme à faire tourner la tête des femmes.

La sienne, pour commencer.

— Docteur Simpson.

L'expression de ses yeux bruns s'était légèrement réchauffée.

— Je suis le Dr Francisco Carvalho et je suis ravi de vous rencontrer enfin.

Le timbre grave et chantant de sa voix lui parut vibrer jusque dans ses os. Elle sourit poliment en lui serrant la main. Son nom lui était familier. C'était l'un des chirurgiens spécialisés en chirurgie cranio-faciale avec lesquels elle devrait travailler. Son visage, en revanche, ne lui disait rien. Le Dr Carvalho avait manqué les appels vidéo concernant le cas Dos Santos. Sans quoi elle aurait pu se préparer psychologiquement au charme qui se dégageait incontestablement de sa personne, en chair et en os.

— Enchantée, docteur.

— Je suis l'un de vos admirateurs les plus fervents, dit-il. J'ai assisté à votre conférence, à Lisbonne, il y a trois ans, sur l'usage du titane dans l'impression 3D, dans la reconstruction faciale. Je n'ai pas réussi à vous

parler après la conférence. Mais j'ai lu avec le plus grand intérêt votre article sur le développement de nouveaux polymères, plus légers.

— Mais l'article vient à peine d'être publié, dit-elle, surprise.

Il haussa à peine les épaules, et une esquisse de sourire se dessina sur ses lèvres. Elle sentit son cœur faire un drôle de petit bond dans sa poitrine tout en notant que l'expression de son visage s'était radoucie, ce qui ne faisait qu'ajouter à son charme.

— N'importe quel chirurgien un peu sensé est au courant de la publication d'un article du Dr Krysta Simpson, et sait qu'il est dans son plus grand intérêt de le lire aussi vite que possible.

En général, les compliments et la flatterie lui importaient à peu près autant que la mode ou la décoration d'intérieur, mais quelque chose dans le ton de son interlocuteur lui fit comprendre que ses mots n'étaient ni l'un ni l'autre. Le Dr Carvalho avait l'air d'énoncer un fait, sans jugement. Elle se surprit à en éprouver une certaine satisfaction.

Mais elle ne risquait pas de l'exprimer.

— Je dirais que Ferguson ou Charpentier figurent en haut de la liste des recherches qu'il faut avoir lues absolument.

— *Verdade*, dit-il spontanément. Je suis d'accord. Mais je les trouve un peu dépassés. Vous êtes plus progressiste et nous laissez toujours entrevoir ce qui se fera à l'avenir, en fonction des avancées de la recherche.

Elle pencha la tête.

— On m'a souvent reproché de faire des pronostics, dit-elle.

Elle vit une lueur d'amusement traverser son regard.

— Cela n'empêche pas les revues scientifiques de publier vos articles, et les équipes de recherche de vous courir après. J'ai entendu dire que les Français voulaient vous débaucher.

— Ce sont des rumeurs. Il ne faut pas y prêter attention.

Il sourit avant de poursuivre.

— J'aimerais vraiment que nous dînions à la même table. En attendant, souhaitez-vous boire autre chose ? demanda-t-il en regardant son verre vide.

— Avec plaisir. J'ai pris un cocktail de fruits exotiques – mangue et fruits de la passion, si j'ai bien retenu ce que m'a dit le serveur.

— Je reviens tout de suite.

Krysta le regarda s'éloigner et constata avec amusement que toutes les têtes se tournaient sur son passage. Le Dr Carvalho attirait autant de regards admiratifs que de regards envieux.

— Docteur Simpson, quel plaisir j'ai eu d'apprendre que vous alliez venir travailler chez nous !

Elle se retourna et reconnut l'homme qui avait fait le commentaire déplacé. Il arborait à présent un sourire qu'elle trouva sournois.

— Je suis le Dr Delgado, oncologiste, dit-il en anglais.

Elle n'était pas pressée de faire sa connaissance et ne se précipita pas pour répondre.

— Vous ne le savez peut-être pas, mais mon grand-père a été l'un des fondateurs de cet hôpital, dit-il, attendant manifestement qu'elle se pâme d'admiration devant une information aussi capitale.

Bla-bla-bla…

Elle cessa de l'écouter et se demanda si son assistant, à New York, avait trouvé l'information qu'elle lui avait demandé de chercher. Son projet de recherche devait commencer dès qu'elle rentrerait aux États-Unis et, en l'absence des données nécessaires, risquait d'être reporté…

Le nom du Dr Carvalho la fit soudain revenir au monologue de l'oncologue.

— … mais je dois vous prévenir que sa réputation n'est pas particulièrement bonne. Le mannequinat a dû lui monter à la tête, et il s'est vraiment comporté comme un goujat vis-à-vis de sa fiancée…

Elle leva la main pour l'empêcher de poursuivre.

— Est-ce qu'il travaille bien ? demanda-t-elle.

Delgado cligna des yeux plusieurs fois, très vite.

— Je vous demande pardon ?

— Le Dr Carvalho est-il un bon chirurgien ? dit-elle lentement pour être sûre de bien se faire comprendre.

— Eh bien, je… Oui, je pense que oui, bredouilla-t-il alors que ses oreilles rougissaient.

— C'est tout ce qui m'intéresse, rétorqua-t-elle.

— Voici votre punch, docteur.

Quand on parlait du loup…

— Merci, docteur Carvalho, dit-elle en prenant le verre qu'il lui tendait.

Avait-il entendu l'échange qu'elle venait d'avoir avec le Dr Delgado ? Rien, dans l'expression de son visage ni dans son allure ne le laissait deviner. Ce Dr Carvalho était maître dans l'art de dissimuler ses pensées, sauf quand il décidait de les partager.

— Le dîner va être servi, dit-il en lui présentant le bras, alors qu'une annonce au micro confirmait l'information.

Elle posa la main sur son avant-bras et réprima l'envie d'en tâter le muscle à travers le tissu de son costume pour voir s'il était aussi fort qu'elle l'imaginait. Puis elle s'adressa au Dr Delgado.

— Je vous prie de nous excuser. Je meurs de faim.

Elle vit l'instant exact où le Dr Delgado prit conscience qu'elle venait de parler en portugais : il écarquilla les yeux et blêmit. Elle déploya des efforts démesurés pour demeurer impassible et ne pas éclater de rire.

Elle sentit le bras du Dr Carvalho se contracter sous ses doigts. Elle leva les yeux vers son visage stupéfait.

— J'espère que mon accent n'est pas trop terrible. Ça ne fait que quelques mois que j'apprends le portugais.

Après la surprise, l'amusement emplit son regard.

— Pas du tout, répondit-il. En fait, il est *perfeito*.

2.

Francisco traversa les jardins à grandes enjambées en direction du centre de conférences tout en jetant un coup d'œil sur sa montre.

Ora bolas !

La première intervention de Krysta Simpson était censée commencer moins d'une minute plus tard, et il n'était même pas encore entré dans le bâtiment. Il avait eu une matinée déjà bien remplie. L'hôpital l'avait appelé à 4 heures pour opérer un homme, victime d'un cambriolage qui avait mal tourné. Il souffrait de fractures de l'os zygomatique et de la mâchoire supérieure. Ils l'avaient emmené directement au bloc pour une intervention délicate qui avait duré cinq heures, au cours de laquelle il avait reconstruit l'orbite de son patient. Par chance, l'œil n'avait pas été touché mais on avait appelé le service d'ophtalmologie pour qu'un spécialiste vienne l'examiner une fois que la zone aurait dégonflé.

Francisco avait déjà prévenu son chef de service qu'il souhaitait assister aux conférences du Dr Simpson, dans la mesure où ce serait compatible avec le planning. Le Dr Emanuel avait donné son accord de principe. C'était une aubaine qu'une telle éminence vienne travailler au Paulista. Cela relevait même du miracle puisqu'il était de notoriété publique qu'elle consacrait la majeure partie de son temps à la recherche et à la chirurgie de haut vol, et que ses interventions publiques étaient rares. Non seulement elle leur faisait la faveur de donner des conférences, mais c'est également au Paulista qu'elle allait opérer Enzo Dos Santos qui souffrait des séquelles d'un cancer de la bouche. Il avait déjà subi des interventions chirurgicales à Londres, où on lui avait enlevé une partie de la mâchoire en même temps que la tumeur, et il avait exigé que ce soit le Dr Simpson et personne d'autre qui procède à la reconstruction maxillaire.

Tous les membres de l'équipe connaissaient la technique qu'elle utiliserait, qui consistait à prélever un morceau du péroné pour reformer la partie de la mâchoire retirée par l'oncologue.

Francisco avait déjà procédé à plusieurs interventions de ce type. Il avait même été confronté à un cas où le nerf alvéolaire allant de la mâchoire au menton et à la lèvre inférieure avait dû être réparé, lui aussi. Mais Krysta

Simpson apportait une approche légèrement différente de l'opération elle-même et des techniques qui n'étaient pas encore diffusées dans tous les blocs opératoires.

Le Dr Simpson s'était révélée encore plus fascinante qu'il ne l'avait imaginé. Avant de la rencontrer, il ne connaissait d'elle que les résultats impressionnants de ses recherches, et les avancées que ces derniers avaient permises dans l'univers de la reconstruction faciale. Mais c'était avant qu'il l'entende clouer le bec au Dr Delgado, qui tentait de la monter contre lui, dans un portugais presque parfait… Il serait tombé amoureux d'elle sur-le-champ, s'il en avait été capable. La scène avait été *magnífica*. Il se souviendrait longtemps de la tête de Delgado.

Krysta Simpson et lui avaient dîné l'un à côté de l'autre et n'avaient pratiquement pas parlé aux autres convives de tout le repas. Il s'était surpris à l'écouter avec une grande attention, plongé dans ses beaux yeux noisette. Ce n'est qu'en rentrant chez lui, plus tard, qu'il avait compris pourquoi il avait passé une si bonne soirée.

La communication avec Krysta Simpson avait été fluide, simple, sans sous-entendus d'aucune sorte ni questions indiscrètes. Il s'était senti à l'aise et avait même la sensation qu'une brèche s'était créée dans la muraille qu'il avait érigée autour de sa personne, ces dernières années. C'était peut-être parce qu'elle parlait de façon franche et directe, et qu'elle semblait ne rien avoir à faire de son passé de mannequin. Toujours est-il qu'il y avait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien avec quelqu'un d'extérieur à sa famille, et que cela lui avait fait un bien fou.

Le seul bémol était la légère attirance qu'il éprouvait vis-à-vis d'elle et dont il se serait bien passé.

Il finit par arriver devant la salle de conférences et jeta un coup d'œil à travers la vitre. La salle était comble, et quelques personnes étaient même debout sur les côtés et au fond. La plupart des personnes présentes étaient des étudiants et des internes, ainsi que quelques chirurgiens établis, assis devant. Krysta Simpson n'était pas encore sur la scène mais son arrivée était imminente. Il décida de passer par la pièce voisine, dans laquelle les conférenciers attendaient leur tour. Ainsi, il pourrait, sans faire de bruit, se placer à côté de la scène et écouter la conférence de cet endroit. Ce serait moins compliqué que d'avoir à traverser la salle, voire de faire lever toute une rangée parce que l'un de ses étudiants se lèverait pour lui laisser sa place – ce qui n'était pas à exclure. Les jeunes médecins qu'il supervisait étaient ambitieux et désireux de faire bonne impression sur leurs confrères plus expérimentés, également susceptibles de leur donner un coup de pouce dans un univers cruellement compétitif.

La salle d'attente, en forme de L, ressemblait à toutes les autres : quelques chaises, un canapé, une table basse, une zone pour se faire un café ou un thé et, un peu à l'écart, dans un renfoncement, un bureau. C'est de là que lui parvint un bruit, alors qu'il se croyait seul. La curiosité le poussa à

jeter un coup d'œil dans l'alcôve, où il fut surpris de trouver le Dr Simpson dans une curieuse attitude.

Elle se tenait debout, à côté du bureau, appuyée, les bras tendus, contre le mur. Il recula instinctivement pour ne pas la déranger mais quelque chose dans la raideur de sa posture l'interpella.

— Dr Simpson…

Elle se retourna vivement. Elle était pâle et, lui sembla-t-il, en sueur.

— J'ai dit que j'avais besoin de quelques minutes de plus.

— Je suis désolé, j'ai cru que vous ne vous sentiez pas bien, dit-il, gêné de l'avoir interrompue.

— C'est le moins que l'on puisse dire, murmura-t-elle. Je déteste parler en public.

C'était donc cela ! C'était incroyable de la voir dans cet état, elle qui dégageait une telle assurance par ailleurs.

— Cela ne se voit pas. Vous vous exprimez toujours avec une telle aisance !

Elle lui décocha un regard accablé et alla fouiller dans la poche de sa veste d'où elle sortit un mouchoir afin de s'éponger le front.

— Vous savez pourquoi vous n'avez pas pu me parler après la conférence de Lisbonne ? Parce que j'ai couru vomir aux toilettes. Aujourd'hui, j'ai vomi avant la conférence, c'est déjà ça.

— Pourquoi le faites-vous si cela vous rend malade ? demanda-t-il, sincèrement perplexe.

Krysta Simpson n'avait pas besoin de cela pour se faire une place dans le milieu de la médecine et de la recherche. Et si cela avait été le cas, le Brésil n'aurait pas été le meilleur endroit pour le faire.

— Je m'étais promis d'arrêter les conférences, mais ma thérapeute m'a expliqué qu'il fallait que je me confronte à mes peurs. Elle m'a également suggéré de sortir davantage, de m'ouvrir davantage à la vie, étant donné que je passe le plus clair de mon temps à travailler. Le Brésil me semblait être un bon endroit pour faire d'une pierre deux coups.

Francisco réfléchit mais, le temps de formuler sa réponse, le volume sonore, dans la salle de conférences, monta d'un cran. Krysta le remarqua, elle aussi. Elle se redressa et se passa une dernière fois le mouchoir sur le front.

À son grand étonnement, tout signe de tension et d'appréhension avait déserté son visage, même si elle était toujours un peu pâle. Elle prit une profonde inspiration et leva les yeux vers lui, l'air de s'être tout à fait reprise.

— Bon, j'y vais, dit-elle à mi-voix.

Elle avança d'un pas tranquille puis s'arrêta.

— Vous assistez à la conférence ?

— Oui, je serai dans les coulisses, dit-il en indiquant le couloir qu'elle s'apprêtait à emprunter.

Elle lui décocha un sourire qui lui emplit la poitrine de chaleur et de

douceur.

— Bien. Super.

— On pourrait déjeuner ensemble après ? demanda-t-il avant qu'elle disparaisse. Avant que j'aille faire mes visites ?

Il était aussi prévu qu'ils se retrouvent en fin d'après-midi, lors d'une réunion préliminaire concernant l'opération d'Enzo Dos Santos, mais il éprouva une certaine impatience à passer plus de temps avec elle, seul.

— D'accord, dit-elle simplement avant de disparaître dans le couloir.

Il la suivit et la vit monter sur la scène, encouragée par un tonnerre d'applaudissements.

Son père et elle étaient très différents, comme Krysta l'expliqua au Dr Carvalho au cours du déjeuner, mais elle tenait de lui sa capacité à faire face à tout ce qui lui arrivait dans la vie.

— Il est mécanicien, dit-elle tout en remettant de l'ordre dans son assiette : la viande à 5 heures, le riz à 7 heures et les légumes occupant la place restante – aucun restaurant, aucune cafétéria d'hôpital n'y parvenait jamais. Il dit qu'il aime bien avoir les mains dans le cambouis, et n'a jamais vraiment compris ce qui m'attirait autant dans la médecine. Pourtant, tout ce que j'ai appris d'important pour ma vie, c'est à lui que je le dois.

La conversation avait débuté par une question de Francisco : comment parvenait-elle à passer en trois secondes d'un état de stress aussi intense à la sérénité avec laquelle elle était montée sur la scène ? C'était le genre de question qu'elle éludait un peu honteusement, en général, mais, même s'il l'avait vue dans les circonstances les moins glorieuses, curieusement, elle n'éprouvait aucune gêne vis-à-vis de lui. Elle se sentait particulièrement à l'aise avec Francisco Carvalho, une fois passé l'instant troublant où leurs regards se croisaient.

— Il nous a toujours dit : « La peur et le doute sont contagieux. Si les autres captent ce que vous ressentez vis-à-vis d'eux, ils vous le renvoient au centuple. » Pour moi, c'était comme quand on se repasse le virus de la grippe dans une famille. Quand vous l'attrapez pour la deuxième fois, il est en général plus redoutable.

Il hocha la tête.

— Vous vous êtes donc entraînée à surmonter vos peurs et à avancer coûte que coûte.

— Il le faut bien, dit-elle en plaçant les aliments sur sa fourchette. Non que j'aie l'habitude de me faire violence, mais je suis contente d'avoir cette capacité à compartimenter les situations.

— J'ai beaucoup apprécié votre conférence. Ce dont je ne doutais pas un instant.

Sa façon de s'exprimer, directe et posée, était très agréable.

— Les informations que vous nous transmettez n'ont pas de prix.

— Vous savez, on peut les trouver ailleurs. Je les ai simplement compilées en fonction du sujet de mes recherches et de mes spécialités.

Cette première conférence, qui faisait partie d'un cycle de trois, portait sur le monde passionnant et en développement constant de l'application des biomatériaux au champ médical. Ce sujet la fascinait. Les nouvelles découvertes permettaient d'améliorer les diagnostics, les traitements et même la génération des tissus. Dans ses deux interventions suivantes, elle décrirait plus en détail certaines applications notamment dans la reconstruction faciale.

Il secoua légèrement la tête et lui décocha l'un de ses brefs sourires.

— On ne peut pas dire qu'elles sont accessibles à tous. Rien que pour ce cycle de conférences, j'imagine que vous avez dû demander cinquante autorisations différentes.

— Une bonne soixantaine, pour être précise. J'ai même dû demander des autorisations pour mentionner et montrer une partie du travail concernant une transplantation faciale à laquelle j'ai participé.

— C'est vrai ? s'exclama-t-il, surpris.

— Hum ! répondit-elle, la bouche pleine, étrangement satisfaite de l'avoir impressionné.

Il fit une pause pour manger un peu de sa *feijoada*, qui rappelait à Krysta une recette jamaïcaine de haricots, à la différence près que les haricots brésiliens étaient noirs et qu'ils étaient cuisinés avec de la saucisse. Elle avait pour sa part choisi un *churrasco*, dont la viande fondait dans la bouche.

Francisco s'apprêtait à reprendre la parole quand Flávia Maura s'arrêta à leur table, son plateau à la main. Krysta leva la tête en souriant.

— Bonjour, lui dit Flávia après avoir fait un petit signe de tête à Francisco. Je me demandais si vous auriez envie de faire un tour dans la réserve, tant que vous êtes ici. Je pourrai vous montrer des spécimens vivants et certaines données que j'ai recueillies dans le cadre de mes recherches.

— Vos découvertes m'intéressent vraiment, parce que je suis certaine que les applications à la médecine sont immenses. Le problème, c'est que je n'aime pas beaucoup les serpents. Rien que l'idée d'en voir un me donne la chair de poule.

— Vous en avez peur ? dit Flávia, à la fois amusée et déçue. Mais j'imagine que vous comprenez leur importance, tant sur le plan écologique que sur le plan médical. Si vous saviez le temps que je passe à essayer de l'expliquer aux gens…

— Oh ! je comprends tout à fait ! dit Krysta, qui éprouvait une grande empathie pour elle.

Même si elles ne travaillaient pas sur les mêmes sujets, la passion de Flávia reflétait la sienne.

— C'est juste que je ne suis pas très à l'aise avec les reptiles et les amphibiens. En revanche, les araignées ne m'impressionnent pas.

Flávia tourna la tête en direction de la porte et se mit à rougir légèrement

quand Jake Cooper, un oncologue britannique, entra pour faire la queue au buffet. Puis elle posa la main sur sa joue, comme pour la rafraîchir et porta de nouveau son attention sur Krysta.

— Prévenez-moi si vous changez d'avis, dit-elle, avant de s'adresser à Francisco. Vous êtes le bienvenu, vous aussi.

Il répondit d'un signe de tête.

— Merci pour l'invitation. Contrairement à Krysta, je crains les araignées depuis qu'une veuve noire m'a piqué quand j'étais petit.

— *Latrodectus mactans*. Vous n'aviez pas vérifié vos chaussures avant de les mettre ?

Il secoua la tête.

— En fait, j'ai mis la main là où je n'aurais pas dû.

Flávia sourit.

— Je vois. Cela m'est arrivé, à moi aussi.

Krysta eut l'impression qu'il y avait autre chose derrière cette conversation anodine. Cela piqua sa curiosité, tout comme la distance que Francisco gardait vis-à-vis de tout le monde. Sauf vis-à-vis d'elle, cela dit.

Flávia les salua et alla s'asseoir à une table. Il traversa l'esprit de Krysta qu'elle aurait pu l'inviter à se joindre à eux.

Francisco posa sur elle un regard impassible.

— Je croyais que vous deviez surmonter vos peurs. Ce serait une bonne occasion de travailler là-dessus.

Était-il sérieux, sarcastique ou moqueur ? Krysta scruta son visage. Aux petits plis qui s'étaient formés autour de ses yeux, elle comprit qu'il plaisantait. Jusque-là, elle n'avait rien décelé de sarcastique dans ses paroles ni son attitude, ce qui contribuait sans doute à leur si bonne entente.

Pendant des années, elle avait été la plus jeune, la seule fille ou simplement différente des autres, ce qui l'avait rendue très sensible à la moindre once de condescendance chez les autres.

Elle scruta le contenu de son assiette et se prépara une autre bouchée.

— Je veux bien venir… Si vous y allez.

Quand elle leva la tête vers lui, il souriait, et il lui sembla que son regard avait changé.

— Hum ! je ne me précipiterais pas dans cette aventure, si j'étais vous. En général, j'évite les araignées autant que possible et j'ai tendance à écraser celles que je ne peux pas esquiver.

Krysta jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— J'espère que Flávia ne vous a pas entendu. Vous avez déjà baissé un peu dans son estime. Alors là, elle vous enverrait directement en enfer, sans même passer par le purgatoire.

Il se mit à rire.

Pas un léger rire discret, non, mais un grand éclat de rire qui tranchait avec son attitude contenue et calme à laquelle il l'avait habituée. Et qui la subjugua.

La façon dont son visage s'était illuminé. Ce son grave et sexy. Les petites rides au coin de ses yeux et les longues fossettes allongées qui creusaient ses joues.

Une vague de chaleur s'empara d'elle, sans commune mesure avec tout ce qu'elle avait connu auparavant. Elle baissa instinctivement la tête, pour qu'il ne perçoive pas son trouble, et s'efforça de reprendre son souffle devenu chaotique.

Curieusement, elle se sentait un peu comme avant une conférence : tremblante, affolée. Convaincue que quelque chose d'inconnu et de terrible allait arriver.

Elle porta nerveusement la fourchette à sa bouche même si la moitié des légumes en étaient tombés.

Il faudrait qu'elle réfléchisse à tout cela à tête reposée. Elle avait néanmoins l'impression qu'il lui manquait quelques données essentielles pour comprendre ce qui était en train de se passer.

— Est-ce que vous auriez envie de m'accompagner pendant mes visites, avant la réunion avec l'équipe de chirurgie ? demanda-t-il ensuite.

Non.

Oui.

Non.

Elle qui détestait l'indécision chez les autres vit soudain son cerveau se livrer à une bataille agaçante devant cette question pourtant simple. Puis le bon sens reprit le dessus.

— Volontiers, si je peux être utile auprès de certains de vos patients. Sinon, je vais profiter de ce petit moment pour appeler mon assistant et faire le point avant qu'il parte en vacances, la semaine prochaine.

Il souriait toujours mais elle crut percevoir une lueur de déception au fond de ses yeux.

— Non, pour être honnête, mes patients n'ont pas besoin de vous, mais je suis sûr que les internes auraient des tas de questions à vous poser.

Un peu déçue à son tour qu'il pense avant tout aux internes, elle haussa les épaules.

— Je suis là pour quelques mois. J'aurai tout le temps de répondre à leurs questions.

— Vous avez raison, acquiesça-t-il. Dans ce cas, nous pourrions peut-être déjeuner ensemble demain, si vous êtes disponible.

— Peut-être, répondit-elle, sur un ton qu'elle voulait évasif, même si elle savait déjà que, le lendemain, c'est encore avec lui qu'elle déjeunerait.

3.

Le soir même, Krysta se rendit à la piscine de l'immeuble dans lequel elle logeait pendant son séjour à Sao Paulo. Elle avait essayé de se poser tranquillement dans son appartement, mais le tourbillon de ses pensées l'empêchait de trouver le calme. Quelques longueurs viendraient peut-être à bout de cette agitation intérieure et de cet excès d'énergie.

La journée avait été constructive, mais elle était encore sous l'effet du stress de la conférence et de la réunion avec ses futurs collègues de bloc.

Elle se réjouit de trouver la piscine déserte, retira son peignoir et ses tongs, et ajusta ses lunettes de natation en se dirigeant vers le grand bain.

Elle plongea et se mit à nager en comptant ses brasses puis le nombre de longueurs parcourues. Mais elle eut beau essayer de fixer son attention sur les chiffres, elle ne parvint pas à empêcher son cerveau de repasser les événements de la journée.

Curieusement, ce n'était pas tant la conférence ou l'opération programmée d'Enzo Dos Santos qui occupait ses pensées. C'était Francisco Carvalho, ainsi que ses propres réactions, pas du tout opportunes, dès qu'il se trouvait dans les parages. Non seulement elle avait hésité quand il l'avait invitée à l'accompagner dans le service, mais elle s'était aussi surprise à penser carrément à lui pendant la réunion avec toute l'équipe.

Elle avait apporté à ses confrères et consœurs l'une des reproductions en 3D du crâne de M. Dos Santos pour montrer son état avant la mandibulectomie partielle, ainsi qu'un moule en 3D de sa mandibule et des scanners récents.

« L'équipe d'oncologie a utilisé l'imagerie de fluorescence afin de localiser les cellules cancéreuses et, par chance, grâce à cela, nous avons une bonne marge. Comme vous le savez, nous allons procéder à un transfert libre du péroné vascularisé et à la pose simultanée d'un implant dentaire. Nous utiliserons des plaques de titane spécialement conçues pour M. Dos Santos afin de maintenir l'os transféré en place, ainsi que des gabarits pour lui donner la forme voulue. »

Francisco s'était penché pour examiner les crânes en 3D, et le contact de son épaule sur la sienne avait déclenché une nouvelle vague de chaleur dans

son bras.

Décontenancée, elle avait eu toutes les peines du monde à se reconcentrer. Un externe avait levé la main pour poser une question : « Pourquoi n'a-t-on pas effectué la reconstruction à la suite de la mandibulectomie ? N'est-ce pas le protocole habituel ? »

Cela l'avait tirée de ses pensées mais c'est Jake Cooper qui avait répondu : « Le docteur Simpson n'était pas disponible le jour où la mandibulectomie a été programmée, expliqua-t-il. Et M. Dos Santos a insisté pour que ce soit elle qui dirige l'équipe. »

« Le docteur Simpson était en France, où elle participait à une transplantation faciale, était intervenu Francisco Carvalho. Ce qui lui a permis de rapporter des informations sur les méthodes employées par les Français, qu'elle nous dévoilera lors de ses prochaines conférences. »

Un murmure s'était élevé de l'assemblée, qu'elle avait préféré ignorer, tout comme elle avait ignoré l'intervention de Francisco, même si, pour être honnête, elle suscitait une drôle de fierté chez elle. Mais, au lieu de confirmer ou d'infirmer ses paroles, elle avait poursuivi : « C'est effectivement un protocole courant mais il est avéré que le résultat est le même si la reconstruction est effectuée dans un deuxième temps. De plus, cela va nous permettre d'employer une technologie nouvelle grâce à laquelle l'opération sera moins longue et plus efficace, avec des conséquences fonctionnelles et esthétiques plus positives à long terme. Nous avons pris cette décision d'un commun accord avec le Dr Cooper et le patient, et estimé que les bénéfices étaient supérieurs aux inconvénients. »

« Pourriez-vous expliquer cela plus en détail, docteur ? avait demandé Francisco. J'aimerais savoir comment vous avez pris la décision, justement. »

Elle n'avait pas eu pas le courage de s'adresser directement à lui et avait préféré balayer l'assemblée du regard.

« Chaque patient est différent, avait-elle repris en s'efforçant de rester concentrée sur ses idées. Dans des cas comme celui de M. Dos Santos, les inquiétudes et les peurs sont grandes et très personnelles. Certains ont simplement envie de se débarrasser du cancer, quelles que soient les conséquences. Ils pensent avant tout à leur survie. D'autres ont presque plus peur de l'opération que de la maladie. En parlant longuement avec M. Dos Santos, j'ai compris que le pronostic ne le tracassait pas particulièrement. Il est persuadé que sa force intérieure lui permettra de s'en sortir. Ce qui l'inquiète profondément, par contre, ce sont l'apparence et la fonctionnalité de son visage après l'opération. »

Un murmure s'était élevé dans la salle. Krysta avait levé la main pour rétablir le silence.

« M. Dos Santos n'est pas seulement un grand dirigeant, il est aussi le visage de son groupe, et de son équipe de football, Chutegol. Une bonne partie de son succès repose sur l'image de *senhor* Chutegol que tout le

monde connaît et qui est synonyme, dans l'esprit des gens, de réussite et de victoire. »

À l'évocation de la célèbre équipe de football qui participait au prestigieux championnat brésilien, le Brasileirão, le public avait opiné comme un seul homme.

« Quand j'ai compris à quel point l'esthétique était essentielle pour lui, nous avons parlé échéances. Je lui ai expliqué que dans le cas où il faille procéder à une reconstruction après la mandibulectomie, je souhaitais attendre la fin de son traitement de radiothérapie pour le faire, ce qui rallongera d'autant sa convalescence. Cela lui est égal. Comme vous le savez sans doute, il a annoncé son diagnostic aux médias et est bien décidé à prendre le temps qu'il faudra pour guérir, pourvu qu'il ait à peu près le même visage quand tout sera terminé. C'est pour cette raison que je lui ai suggéré l'utilisation de la modélisation et de l'impression en 3D. Et il existe un autre facteur décisif, avait-elle poursuivi. Je me suis engagée à rester ici, à Sao Paulo, pendant trois mois. C'est là qu'il a fait la demande d'être opéré, ici, dans son pays natal, afin que l'opération serve aussi à former des médecins locaux. »

Les réactions de l'assemblée avaient été de plus en plus positives.

« Puisque vous maîtrisez déjà la reconstruction par lambeau libre de péroné, il vous sera utile de connaître de nouvelles techniques dans l'organisation préopératoire, ainsi que l'emploi des plaques et gabarits. C'est une avancée technologique exaltante dans un monde où les choses évoluent à un rythme rapide. »

Ils avaient continué à parler des détails de l'opération, mais elle n'avait cessé de sentir la présence imposante de Francisco à côté d'elle, qu'il prenne la parole ou non.

À présent, au bout de la vingt-quatrième longueur, elle devait se rendre à l'évidence : elle était attirée par cet homme.

Ce qui était suffisamment inédit pour la déstabiliser complètement. Certes, ce n'était pas la première fois qu'elle se sentait attirée par un homme mais, cette fois, elle éprouvait une attraction plus forte, un désir croissant de le voir et de passer du temps avec lui. Le pire, c'est qu'elle avait aussi envie d'explorer ces nouveaux sentiments, de voir où tout cela la mènerait.

Maintenant, il fallait qu'elle comprenne comment aller d'un point A à un point B avec Francisco Carvalho. Elle avait succombé à la curiosité et fait une recherche sur Internet. Francisco Carvalho avait eu une carrière incroyable de mannequin avant de devenir chirurgien. À l'époque, on l'appelait Cisco, et son visage et son corps étaient exposés sur des centaines d'affiches et dans tous les grands défilés du monde. Il avait même prêté son image à un parfum que même elle connaissait.

Internet regorgeait de photos de lui dans des soirées, souvent en charmante compagnie. La jeune femme blonde qu'on voyait le plus à son bras était décrite comme sa fiancée, Mariella Guzman. Ils formaient un

couple magnifique. Les commentaires désagréables du Dr Delgado lui avaient donné envie de savoir ce qui s'était vraiment passé, mais elle avait résisté à la tentation de se prêter au jeu de la presse à scandale et avait vite refermé la page. Elle en savait suffisamment.

Francisco Carvalho avait le même statut professionnel qu'elle mais il avait quelques années de plus. Toute sa vie, elle avait été plus jeune que ses pairs, que ce soit à l'école, pendant ses études et, à présent, dans sa vie professionnelle. À l'époque où tout le monde faisait ses premières expériences sentimentales et sexuelles, elle avait le nez dans ses cours puis s'était concentrée sur sa carrière débutante. Et, avant même d'atteindre l'âge où elle aurait pu avoir envie d'explorer sa sexualité, elle s'était fait agresser.

Pendant des années, elle avait gardé pour elle ce qui lui était arrivé. Elle avait relégué cet épisode dans un recoin de sa tête pour ne plus y penser. Après tout, se disait-elle, ce n'était pas comme si elle s'était fait violer. Il y avait des tas de filles qui se faisaient agresser beaucoup plus violemment qu'elle.

C'est quand elle avait commencé un travail thérapeutique avec le Dr Hellman qu'elle avait commencé à faire des liens. À quatorze ans, elle avait donc appris à réprimer sa sexualité et à dissimuler les signes extérieurs de sa féminité. Puis, bien à l'abri derrière le déni, elle avait décidé que les relations, même les aventures sans lendemain, ne feraient pas partie de sa vie.

Elle n'était toujours pas prête à se découvrir, à sortir de sa zone de confort. Son travail demeurait au centre de sa vie, et elle ne pouvait pas se permettre de se laisser distraire.

Justement, se dit-elle en s'arrêtant contre un bord du grand bassin. À force de penser à Francisco Carvalho, elle avait perdu le compte de ses longueurs, alors que d'habitude son cerveau les enregistrait presque automatiquement, même quand d'autres choses lui traversaient l'esprit. Si Francisco Carvalho avait un tel pouvoir sur l'une de ses fonctions cérébrales, elle n'osait pas imaginer l'effet qu'il pourrait produire sur le reste de son cerveau, si jamais elle ne se ressaisissait pas.

Elle déjà avait la sensation qu'il serait plus difficile à oublier que les autres hommes qui avaient croisé son chemin. Il émanait de lui quelque chose de différent et de très attirant. Ce n'était pas que physique, encore qu'il était très bel homme. L'apparence seule n'aurait jamais suffi à éveiller sa curiosité.

Tout en recommençant à nager sur place, elle chercha à définir ce qui, chez lui, lui donnait des frissons et faisait battre son cœur plus vite – en vain. Ce qui ne fit qu'ajouter à la frustration qu'elle éprouvait déjà. Elle qui, en général, venait à bout de n'importe quel problème ou énigme : il suffisait de faire preuve de logique.

« Vous ne vous posez peut-être pas la bonne question. »

La voix de sa thérapeute résonna dans sa tête et la fit tiquer. Elle ne

cessait de lui glisser ce genre de petites phrases sibyllines, et ne lui avait pas donné d'indices sur les questions qu'elle aurait effectivement dû se poser. Elle se contentait de lui dire qu'il fallait qu'elle sorte de sa zone de confort.

C'était bien ce qu'elle avait fait, non, en acceptant de partir au Brésil et de donner des conférences ? Le Dr Hellman avait eu l'air satisfaite quand elle lui avait annoncé son départ. Elle avait ajouté qu'il fallait qu'elle profite de ce voyage pour déployer ses ailes. Selon elle, Krysta était passée à côté de beaucoup de choses dans son enfance et son adolescence. Non pas parce que ses parents l'avaient bridée, mais parce qu'elle s'était bridée elle-même.

Elle avait eu une révélation quand elle avait compris que ce n'était pas pour réussir dans la vie qu'elle cherchait sans cesse à se dépasser, mais parce que c'était un moyen de s'isoler dans un espace sûr et protégé.

Elle s'écarta du bord de la piscine et fit la planche, les yeux rivés au plafond, flottant tranquillement sur l'eau au lieu d'enchaîner les longueurs comme elle le faisait d'habitude.

Jusque-là, elle se sentait bien comme elle était et n'aurait jamais imaginé qu'elle pourrait mener une vie différente. Mais, depuis ses séances avec le Dr Hellman, elle entrevoyait la possibilité de remettre certaines choses en question. Personne ne l'avait obligée à commencer le travail avec sa thérapeute, après tout. Qu'est-ce qui s'était réveillé en elle et lui avait fait comprendre qu'il était temps de mettre un peu d'ordre dans sa tête ? Elle commençait à se douter qu'il existait autre chose, en dehors du travail, et qu'elle ferait peut-être bien de s'en inquiéter maintenant, avant qu'il soit trop tard.

« Vous passez votre temps à innover dans votre métier, avait dit le Dr Hellman, les yeux pétillant derrière les verres de ses lunettes. Vous développez sans cesse de nouvelles techniques et avancez sans crainte vers l'avenir. Pourquoi ne pas aborder le reste de votre vie de la même manière ? Il n'est pas sain de s'isoler ni de s'enfermer dans le travail. »

Sur le moment, ces paroles lui avaient donné le courage d'affronter tout ce qui se présenterait. Mais une fois seule chez elle, elles lui étaient revenues à l'esprit et l'avaient littéralement terrifiée. Elle n'avait pas eu envie de s'attarder sur les raisons d'une telle frayeur.

C'était peut-être parce qu'emprunter cette voie impliquait de reconnaître tout ce à côté de quoi elle était passée. L'amitié, comme celle que ses frères ou ses parents avaient développée avec des tas de gens adorables, même éloignés géographiquement. Les liens familiaux, qu'elle avait négligés dans sa course à l'excellence, en se servant de son travail comme d'un prétexte pour échapper aux réunions et aux fêtes de famille auxquelles les autres se rendaient systématiquement. Les histoires d'amour enrichissantes, comme celle qui unissait son père et sa mère depuis des années.

À présent, c'était l'absence de vie sexuelle qui lui paraissait le plus handicapant.

Manifestement, son corps réclamait haut et fort quelque chose auquel il

aurait dû avoir accès depuis longtemps. La proximité de Francisco Carvalho avait mis ses sens en éveil et fait naître en elle des sensations qu'elle n'avait encore jamais éprouvées.

Mais elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire de ces découvertes. Et à supposer qu'elle ait un jour suffisamment de courage pour suivre ses sentiments et agir en conséquence, cela ne pourrait se faire tant que l'opération d'Enzo Dos Santos ne serait pas passée. Ni Francisco Carvalho ni ses élans charnels ne devaient l'empêcher de se concentrer sur cette échéance.

Francisco laissa couler l'eau chaude sur ses muscles noués. La journée n'avait pas été plus stressante que les autres. Certes, on l'avait appelé à l'aube et, plus tard, juste au moment où il s'apprêtait à rentrer chez lui, une autre intervention d'urgence l'avait retenu. Cela faisait partie du métier, il en avait l'habitude.

Ce à quoi il n'était pas habitué, en revanche, était de rencontrer une femme comme Krysta Simpson. Il émanait d'elle quelque chose d'à la fois indéfinissable et fascinant. Plus il passait du temps en sa compagnie, plus il se sentait captivé par sa confiance, sa concision, son acuité et son aisance avec les gens, qui allait néanmoins de pair avec une certaine retenue empreinte de mystère.

Outre qu'il admirait toutes ces qualités chez elle, Francisco ne pouvait pas nier qu'il était également attiré par elle physiquement. À plusieurs reprises, il avait perdu le fil pendant qu'elle parlait lors de la réunion. Non pas que ce qu'elle disait ne l'intéresse pas mais parce qu'au lieu de se concentrer sur ses mots, il s'était surpris à scruter ses lèvres ou ses mains en mouvement.

Ces mains, qui étaient capables d'accomplir des prouesses chirurgicales et possédaient une grâce charmante, l'avaient entraîné dans des rêveries tout à fait hors de propos. Des heures plus tard, au simple souvenir de ces pensées, son corps réagit, bien indépendamment de sa volonté.

Fantasmer sur le Dr Krysta Simpson était loin d'être une bonne idée, et ce pour tout un tas de raisons dont il tenta de faire la liste tout en ignorant son début d'érection.

La première, et non des moindres, était que Krysta Simpson n'avait manifesté aucun intérêt particulier vis-à-vis de lui, ni dans son attitude ni dans ses paroles. Elle était sympathique, et ils avaient plaisir à travailler ensemble. Mais, au-delà de ça, rien chez elle n'indiquait une attirance particulière de sa part.

Ensuite, il n'avait pas envie d'une histoire avec une femme qui allait repartir comme elle était venue, au bout de quelques mois.

Krysta Simpson se trouvait à Sao Paulo pour des raisons professionnelles et, une fois sa mission achevée, elle retournerait à sa vie aux États-Unis.

C'était une star internationale, alors que lui n'était qu'un chirurgien compétent. Plus il passerait du temps avec elle, plus la chute serait brutale. Il avait déjà vécu cela avec Mari et n'avait pas envie de réitérer l'expérience.

Sans parler des rumeurs et des mauvaises langues qui, tel Delgado, se feraient un malin plaisir de raconter, à qui voulait l'entendre, qu'il couchait, une fois de plus, pour réussir. Qu'il usait de son physique et de son charme pour se frayer un chemin dans un monde dans lequel il n'avait rien à faire.

Les rumeurs sur son compte allaient déjà suffisamment bon train pour qu'il n'ait pas envie de jeter de l'huile sur le feu. En l'occurrence, de se rapprocher de Krysta Simpson.

Cette pensée le refroidit et eut le mérite de calmer ses ardeurs. Il coupa l'eau et sortit de la douche.

Il avait déjà terriblement souffert des mensonges et de la cruauté humaine. Mieux valait se rappeler tout ce à quoi il avait dû faire face ces dernières années. Les gens pouvaient raconter n'importe quoi – que le mannequinat était un métier facile, si toutefois c'était un métier, qu'il s'était servi de sa relation avec Mari comme d'un tremplin pour se hisser sur l'échelle sociale –, lui seul savait ce qu'il en était vraiment. Il avait parcouru un chemin solitaire et harassant, et failli, à plusieurs reprises, tout plaquer, retourner auprès de sa famille et de ses amis d'enfance. C'est son rêve de devenir médecin qui lui avait donné le courage de ne rien lâcher, de travailler assidûment et de passer ses examens avec succès.

Quand il avait rencontré Mari et qu'il était tombé amoureux d'elle, il s'était imaginé que rien ne pourrait lui arriver de mieux. Il était sur le point de passer son diplôme, et le fait qu'elle soit issue d'un milieu très favorisé ne faisait pas partie de ses préoccupations. Dans sa grande naïveté, il croyait même que cela n'avait pas d'importance. Il savait qu'il gagnerait de l'argent et que cela suffirait à faire leur bonheur. Ce dont il n'avait pas pris conscience, c'était des règles régissant la vie de ceux qui ont des privilèges et sont parfois disposés à écraser les autres pour les garder.

Il l'avait appris à ses dépens et avait aussi compris qu'il valait mieux ne pas être trop spontané avec les gens, sous peine de voir ses paroles, ses sentiments ou ses actes se retourner contre soi. Ouvrir son cœur à Mari lui avait coûté très cher, et il n'était pas près de réitérer l'expérience.

4.

Après la nouveauté des premiers jours, une sorte de routine finit par s'installer, ce que Krysta aurait apprécié, en temps normal, mais qui s'avérait pénible, en fin de compte, et la rendait de plus en plus nerveuse. Elle avait beau poursuivre ses recherches, à ses heures perdues, son emploi du temps n'était pas suffisamment rempli pour qu'elle parvienne à dompter son agitation intérieure.

Le fait d'être en contact permanent avec Francisco Carvalho quand elle était à l'hôpital n'arrangeait rien.

Elle avait remarqué que son attitude avait changé : il était plus distant. Ils déjeunaient encore ensemble, et il lui arrivait de l'accompagner lors de ses visites aux patients mais la complicité des premiers jours semblait s'être dissipée. Fini les questions sur sa famille et son enfance. Les conversations ne tournaient plus qu'autour du travail.

Elle aurait dû s'en féliciter, puisque cela lui donnait l'opportunité de prendre du recul sur ce qu'elle ressentait vis-à-vis de lui. En réalité, elle passait son temps à se demander ce qui s'était passé pour qu'il change d'attitude à son égard. Si elle avait osé, elle lui aurait posé la question directement, mais autant elle se sentait capable d'affronter n'importe quel problème dans la vie professionnelle, autant dans la vie privée elle ne savait pas vraiment comment se comporter.

De temps à autre, elle se risquait à jeter un coup d'œil dans sa direction et le surprenait en train de la regarder intensément. Ils se fixaient alors pendant quelques secondes qui semblaient durer une éternité et faisaient monter en elle une vague de chaleur incontrôlable.

C'était troublant, et à plus d'un égard.

Elle se dirigea vers l'ascenseur et appuya frénétiquement sur le bouton d'appel.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce pauvre bouton ?

Elle se retourna. Flávia la regardait en souriant.

— Flávia ! Vous ne voyez pas à quel point il est parfait. Sa perfection m'exaspère.

Flávia éclata de rire.

— C'est vrai, dit-elle, la perfection peut être agaçante. Comment allez-vous ?

— Très bien, répondit-elle sans être tout à fait honnête. Cela va peut-être vous paraître curieux, mais j'ai l'impression que tout va vite, ici.

Flávia haussa une épaule.

— Je crois que c'est le propre des hôpitaux et des grandes villes, où qu'on soit. En ce qui me concerne, il y a un peu trop de monde à mon goût.

Krysta sourit et vit approcher Amy Woodell, qu'elle avait rencontrée à l'aéroport, à leur arrivée au Brésil et avec qui elle avait sympathisé à la soirée de bienvenue. Elles ne travaillaient pas dans les mêmes services et ne s'étaient pas revues depuis.

Elle lui fit un petit signe de la main.

Amy approcha. Elles se saluèrent.

— Nous étions en train de dire que tout va vite, ici, à Sao Paulo, dit Krysta.

Amy acquiesça d'un hochement de tête.

— Vous avez déjà donné vos conférences ? Je n'ai même pas encore regardé la programmation.

— Moi, pas encore, répondit Flávia.

— J'ai déjà donné ma première conférence, dit Krysta. Il m'en reste deux. À quel étage allez-vous ?

— Au quatrième. J'ai rendez-vous avec Roque Cardoza, répondit Amy en se renfrognant.

— C'est l'homme qui était assis à côté de vous à la soirée ?

— Oui. Il s'occupe de moi pendant les deux semaines à venir.

Krysta et Flávia la regardèrent d'un air interrogateur, réprimant le sourire qui se dessinait sur leurs lèvres.

— Je veux dire, dans le cadre du travail, ajouta promptement Amy.

Krysta se mit à rire.

— *Com certeza. Só o trabalho*, dit Flávia en riant à son tour. Cela dit, il n'est pas mal, quand on aime ce genre.

Amy se mit à rougir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'ai du mal à le voir sous cet angle. Et ce n'est pas mon genre.

Les deux cabines d'ascenseur s'ouvrirent en même temps. Krysta et Flávia saluèrent Amy qui entra dans l'une delles.

De son côté, Krysta monta jusqu'à l'étage de la direction. Là, le directeur, le Dr Andrade, l'accueillit avec maintes attentions, lui proposant quelque chose à boire et s'assurant qu'elle était confortablement assise. Puis il s'assit à son tour, croisa les bras sur son bureau et sourit.

— J'espère que vous trouvez tout ce dont vous avez besoin, ici, à l'hôpital.

Il souriait mais elle décela de l'inquiétude au fond de ses yeux. Sans doute redoutait-il qu'elle soit venue exprimer des doléances. Elle sourit.

— Le Paulista est un établissement magnifique, docteur. Entre le matériel de pointe et le personnel hautement qualifié, qu'est-ce qui pourrait me manquer ?

Il se cala dans son fauteuil, manifestement soulagé par ces compliments, et son sourire s'élargit.

— Dans ce cas, que puis-je faire pour vous ?

— J'ai entendu l'un de vos internes parler de deux journées pendant lesquelles auront lieu des interventions chirurgicales dans un dispensaire et je souhaitais offrir mes services. Ce sera pendant mon troisième et dernier mois à Sao Paulo, si je ne m'abuse.

Non seulement elle serait ravie de se rendre utile, mais elle avait également vu que le nom de Francisco Carvalho ne figurait pas sur le planning.

Le Dr Andrade fronça les sourcils.

— C'est bien cela, mais ces journées ne se dérouleront pas ici, mais à deux heures, au nord-est, d'ici, à Aparecida.

— Cela ne me dérange pas. Au contraire, cela me donnera l'occasion de connaître un peu mieux votre beau pays.

Il ne se détendit pas pour autant.

— Je crains que rien ne soit prévu dans votre spécialité, docteur, dit-il, l'air gêné.

— Oh ! je ne veux pas faire de greffes du visage à tout prix ! J'ai cru comprendre qu'il y aurait des réparations de fentes labiales et palatales. Je peux m'en charger, ou simplement assister un autre chirurgien, si quelqu'un est déjà prévu.

Le directeur la regarda un moment.

— Si vous insistez…

— Oui, j'insiste, confirma-t-elle sur un ton déterminé.

— Dans ce cas, je vais prendre les dispositions nécessaires.

Elle se leva et le gratifia d'un dernier sourire.

— Merci, docteur. Tenez-moi au courant.

Ils se saluèrent, et elle sortit du bureau, satisfaite de son initiative.

Elle allait pouvoir passer du temps loin de Francisco Carvalho. Même si ce n'était que pendant deux jours.

L'opération d'Enzo Dos Santos était prévue pour le surlendemain, et la tension était déjà grande dans la salle de réunion. À moins que Francisco projette sa propre tension sur le reste de l'équipe ? Seule Krysta affichait une relative sérénité. Elle répondait aux questions et rassurait les gens tout en passant en revue les différentes étapes de l'intervention à venir.

— À Londres, les médecins ont affirmé que l'infection que M. Dos Santos avait développée est soignée, dit Jake Cooper. Il arrive ce soir. Je l'examinerai demain matin pour le confirmer. La reconstruction devrait avoir

lieu selon les nouveaux horaires.

— Cela ne change rien pour nous, dit Krysta. Je commencerai par m'occuper du nerf pendant que le Dr Carvalho préparera le lambeau de péroné pour l'implantation.

Francisco avait déjà procédé à ce genre d'opération, mais sans gabarit, si bien qu'il avait dû, par le passé, évaluer lui-même la forme de l'os à implanter, avec des résultats assez aléatoires. Cette fois, grâce au gabarit, il pourrait donner à l'os la forme nécessaire pour qu'il s'insère parfaitement.

Il avait également l'habitude de plier la plaque qui devait maintenir l'os en place, en la modelant et la remodelant jusqu'à ce qu'elle s'ajuste parfaitement. À en croire Krysta, la modélisation et l'impression 3D permettaient de résoudre ce problème. Les plaques étaient réalisées en fonction des particularités exactes de chaque patient. L'entreprise qui les fabriquait fournissait même les vis nécessaires à leur fixation. Ils n'auraient plus à chercher la bonne vis en pleine opération.

Pourtant, la sensation qui lui tordait le ventre ne s'atténuait pas. Par chance, il excellait dans l'art de dissimuler ses émotions. Les patients sur le point d'entrer au bloc avaient besoin d'un chirurgien calme et rassurant.

Qu'est-ce qui, de l'opération de Dos Santos ou de la présence de Krysta Simpson à côté de lui, le rendait le plus nerveux ?

Sa vie, jusque-là si tranquille et si organisée, s'était soudain transformée en un tourbillon de questions et de sensations incongrues. Cela faisait des années que son équilibre ne s'était pas trouvé à ce point menacé. Tout cela à cause d'une femme qui ne semblait pas disposée à le considérer comme autre chose qu'un confrère.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à elle. Il avait envie de tout savoir d'elle, de la connaître intimement. Rien qu'en regardant ses mains s'animer quand elle parlait, il sentait monter en lui un désir irrépressible dont il se serait bien passé.

Jack Cooper intervint dans la conversation. Francisco croisa le regard de Krysta qui s'attarda sur lui. Elle entrouvrit les lèvres comme si elle s'apprêtait à parler puis sembla se ressaisir et tourna vivement la tête vers une infirmière qui venait de poser une question.

Une question que Francisco n'entendit même pas.

C'est ridicule. Ressaisis-toi !

Il ne serait d'aucune utilité au bloc s'il ne se concentrait pas sur son travail. Il s'occuperait de ses désirs plus tard.

Il s'efforça de reprendre le fil de la conversation en évitant le regard de Krysta Simpson et s'éclipsa dès que la réunion se termina.

D'habitude, il avait plaisir à faire le trajet entre l'hôpital et son appartement, en s'accordant quelques détours, parfois. Mais, ce soir, il était angoissé à l'idée de se retrouver dans le vide et le silence qui l'attendaient dans son appartement et qui ne feraient qu'accentuer son agitation intérieure. Il entra dans le restaurant, non loin de l'hôpital et se dirigea vers le bar.

Il s'installa et commanda. Puis prit entre ses mains le verre que la serveuse posa sur le comptoir.

La solitude ne l'avait jamais dérangé, au contraire. Dans la période de sa vie où il était mannequin, sortait avec Mari et volait de soirées de gala en inaugurations et d'inaugurations en défilés, il s'éclipsait régulièrement, simplement pour se retrouver seul. Et, quand il lui était arrivé de se retrouver dans une chambre d'hôtel, à l'autre bout du monde, ou même quand il s'était reclus dans son appartement de Rio pour échapper aux paparazzis, il n'avait jamais souffert de la solitude. Au contraire, il en profitait aussi pour réviser, plus déterminé que jamais à être reçu à la fac de médecine et à en sortir diplômé.

Pourquoi lui pesait-il autant d'être seul, à présent ? Même l'idée d'aller bientôt fêter son anniversaire en famille ne suffisait pas à l'égayer. Une main sur son épaule le tira de ses ruminations.

— Je peux ? demanda Jake Cooper avec un grand sourire en indiquant, d'un signe de tête, le tabouret voisin.

— Avec plaisir, répondit Francisco, content de pouvoir se changer les idées.

Jake commanda un scotch, en but une gorgée et soupira.

— Hum ! c'est exactement ce qu'il me fallait.

— La journée a été aussi pénible que ça ? plaisanta Francisco. J'espère que ce n'est pas l'effet que vous fait le Paulista.

— Cela n'a rien à voir avec le Paulista… Ce sont des problèmes personnels.

Il n'engagea pas la conversation sur le sujet. N'étant lui-même pas très enclin aux confidences, il demandait rarement aux autres de se livrer à lui. Il avait entendu dire que Jake était venu au Brésil avec son neveu. Peut-être ses problèmes étaient-ils en rapport avec ce dernier.

— Que pensez-vous de Krysta Simpson ? demanda Jake de but en blanc.

S'il y avait un sujet sur lequel Francisco n'avait pas envie de s'étendre, c'était bien celui-ci. Mais il ne pouvait décemment pas ne pas répondre.

— C'est une femme brillante et sympathique. Ce qui n'est pas toujours le cas des chirurgiens de son calibre.

— C'est vrai. J'ai été surpris, au début, par l'insistance d'Enzo pour que ce soit elle qui s'occupe de la reconstruction, mais il m'a expliqué qu'elle lui avait été recommandée par un confrère de la Mayo Clinic. Quand j'ai regardé son parcours, j'ai compris.

— C'est une star, dit Francisco. C'est un grand honneur pour moi de pouvoir travailler avec elle. En d'autres circonstances, nous ne nous serions probablement jamais rencontrés.

— Tiens, justement, la voilà, dit Jake. Je lui ai proposé qu'on dîne ensemble.

Francisco se retourna pour voir leur sujet de conversation entrer dans le bar.

Krysta allait dîner avec Jake Cooper ? Un mélange de désir et de jalousie s'empara de lui et lui coupa le souffle. Quand il reprit la parole, sa voix était rocailleuse et son ton, brusque.

— Je vais vous laisser dîner tranquilles, dit-il, pourtant incapable de détourner son regard de la femme très séduisante qui avançait dans leur direction.

— Certainement pas ! s'exclama Jake en se levant. C'est un dîner de travail, vous êtes le bienvenu.

Francisco se leva à son tour, bien trop conscient du regard de Krysta posé sur lui.

— Bonsoir, dit-elle sans le quitter des yeux. Je ne savais pas que vous étiez là aussi.

Aurait-elle préféré que ce ne soit pas le cas ? Avait-elle des vues sur Jake ?

— J'ai invité Francisco à se joindre à nous, dit Jake.

Krysta sourit, et Francisco sentit son cœur s'emballer.

— Parfait, conclut-elle.

Il s'en voulut que ce mot le mette autant en joie.

Un serveur les conduisit vers une table près d'une fenêtre. Il demeura silencieux, rassemblant ses esprits, tandis que Jake et Krysta bavardaient.

Au moment même où ils s'attablèrent, le téléphone de Jake se mit à sonner.

— Excusez-moi, dit-il d'un air soucieux. Il faut que je réponde.

Il se releva et s'éloigna, les laissant dans un silence troublant qu'ils tentèrent de combler tous les deux au même instant.

— Vous êtes…

— Est-ce que…

Ils s'interrompirent en même temps, échangèrent un regard en souriant.

— Allez-y, dit Krysta en prenant son verre d'eau.

— Je voulais simplement vous demander si vous étiez sûre que cela ne vous dérangeait pas que je me joigne à vous.

Elle le fixa longuement par-dessus son verre puis le reposa.

— Pas le moins du monde, répondit-elle.

Jake revint à la table.

— Je suis désolé, dit-il, contrarié. Il faut que je rentre. Je vais être obligé de vous laisser.

— Rien de grave, j'espère ? demanda Krysta qui n'avait pas l'air déçue pour autant, seulement sincèrement inquiète pour lui.

— Non. Mon neveu qui fait tourner la baby-sitter en bourrique, et elle ne sait plus que faire. On se voit demain, pour l'examen d'Enzo et on se parlera après l'examen, le cas échéant.

Sur ce, il tourna les talons, laissant Francisco et Krysta dîner seuls.

5.

Krysta regarda Francisco, qui semblait plus intéressé par son verre d'eau que par elle, et se demanda à quel moment la situation avait basculé.

Elle pensait au départ qu'une amitié sincère était en train de naître entre eux mais, du jour au lendemain, elle avait eu l'impression de se retrouver face à un mur de silence tendu. Ce n'était pas si grave, après tout. Elle-même, ne sachant que faire des sensations et sentiments que la présence de Francisco suscitait en elle, avait eu l'intuition qu'il valait mieux mettre un peu de distance entre eux.

Pourtant, cela la contrariait. Il était rare de trouver quelqu'un avec qui elle s'entende et auprès de qui elle se sente aussi bien. Certes, elle avait de bonnes relations avec ses collègues mais ce n'étaient, justement, que des collègues. Avec Francisco, c'était différent. Il lui donnait envie d'autre chose.

C'était précisément dans ce genre de situation qu'elle ne savait pas comment se comporter. Si elle avait passé un peu plus de temps en société et un peu moins le nez dans ses livres, elle aurait certainement eu des clés pour comprendre ce qui se passait et agir en conséquence. Malheureusement, ce n'était pas le cas, et elle se sentait coincée.

Jusqu'à ce que sa franchise reprenne les rênes.

— J'ai l'impression d'avoir fait ou dit quelque chose qui vous a contrarié, dit-elle d'un ton calme. J'aimerais bien que vous me disiez quoi, de sorte que je puisse vous présenter mes excuses.

Il releva la tête, et elle se sentit aussitôt prise au piège de son regard, presque doré à la lueur des bougies. Sa gorge se serra, et une nouvelle vague de chaleur l'enveloppa.

— Pas du tout, répondit-il. Je suis désolé de vous avoir donné cette impression. C'est à moi de vous présenter mes excuses.

Intéressant. Son cerveau de chercheuse se mit à bouillonner.

— Alors, que s'est-il passé ? Quand nous nous sommes rencontrés, il m'a semblé que nous nous étions tout de suite bien entendus. J'ai pensé que nous étions en train de devenir amis. Me suis-je trompée ?

Il détourna le regard mais elle eut le temps de percevoir que son visage

se fermait.

— Non, répondit-il.

Elle patienta un instant mais il ne poursuivit pas.

— Dans ce cas, que s'est-il passé ?

Il prit son verre et en but une gorgée, l'air absent. Puis il le reposa un peu trop énergiquement.

— C'est moi, dit-il. C'est moi qui ai du mal à me lier avec les gens.

Si elle ne s'était fiée qu'à la soirée de gala et au dîner qu'ils avaient passé ensemble, elle ne l'aurait pas cru. Mais elle l'avait vu à l'hôpital et, de fait, avait remarqué la distance qu'il semblait maintenir vis-à-vis du reste du personnel. Pourquoi ?

Le serveur vint prendre leur commande mais ni l'un ni l'autre n'avait encore consulté le menu. Elle prit un plat qui avait l'air de comporter du poulet, trop concentrée sur la conversation pour se donner la peine de vérifier sa composition exacte.

Le serveur s'éloigna. Comme Francisco ne semblait pas sur le point de développer, elle prit la parole.

— Cela a un rapport avec votre carrière de mannequin ? demanda-t-elle en se remémorant les insinuations du Dr Delgado et en regrettant de ne pas avoir cédé à la tentation de lire des articles sur sa rupture avec sa fiancée de l'époque, car cela lui aurait peut-être donné des pistes pour comprendre cet homme discret et réservé.

Francisco demeura silencieux un moment.

— Si on veut, finit-il par dire au moment où elle pensait qu'il ne répondrait plus.

Puis il plongea de nouveau le regard dans son verre, l'air sombre.

— Moi non plus, je ne me lie pas facilement, dit-elle. C'est un point que nous avons en commun.

Ce constat le fit réagir.

— J'ai du mal à vous croire. Vous avez l'air de tellement bien vous entendre avec tout le monde !

Elle le regarda, sincèrement choquée. Il parlait de celle qu'il voyait à l'hôpital, dans le cadre de ses fonctions, pas de celle qu'elle était réellement dans la vie privée.

— Ça, c'est au travail, dit-elle en se demandant ce qui la poussait à être aussi honnête face à un homme qui ne parlait pas. En fait, je n'ai pas de vrais amis. Je ne me sens à ma place nulle part, j'ai l'impression que les gens vont se moquer de moi, de ma façon de m'habiller, de faire passer mon travail avant tout le reste. Socialement parlant, je suis une catastrophe.

— Vous n'êtes pas une catastrophe, ni socialement ni dans aucun autre domaine ! s'exclama-t-il avec une spontanéité qui lui mit du baume au cœur.

— En fait, tout ce qui ne concerne pas mon métier me fait peur. Je n'ai jamais consacré de temps à l'amitié ou à des activités sortant du cadre professionnel. Sur ce plan-là, j'ai l'expérience d'une fillette de douze ans, à

tout casser. Je sais ce que les gens pensent de ma façon de m'habiller, mais je m'en fiche complètement. D'ailleurs, vous avez probablement honte qu'on nous voie ensemble !

Le serveur revint avec leurs assiettes. Une fois qu'il les eut déposées devant eux, Francisco reprit la parole.

— Je me fiche pas mal de votre façon de vous habiller. Vous êtes une femme brillante et magnifique, et vous avoir pour amie n'est rien d'autre qu'une chance et un honneur.

Elle baissa les yeux, submergée par l'émotion. Quelle émotion ? Elle l'ignorait, mais elle appréciait le plaisir et la chaleur que les mots de Francisco avaient provoqués en elle.

Francisco la trouvait *magnifique* ! Elle qui avait passé sa vie à essuyer les moqueries des autres.

— Alors, si vous voulez bien, nous pourrions reprendre les choses de zéro. Je vous nomme mon professeur particulier en relations interpersonnelles.

— Si vous y tenez, dit-il.

Mais l'hésitation qu'elle perçut dans sa voix ne lui parut pas être le fruit de son imagination.

Francisco regarda son assiette sans vraiment en distinguer le contenu et prit sa fourchette. Manger était loin d'être sa priorité.

Il avait la sensation d'être emporté dans un tourbillon qui lui soulevait le cœur. Il n'avait pas eu le courage de lui parler de Mari ni de la façon dont on l'avait accusé de profiter d'elle et de son statut social pour parvenir à ses fins. Encore moins de ses craintes qu'on dise qu'il cherche à faire la même chose avec elle.

Krysta avait remarqué que leur relation avait changé et pris la peine de lui demander ce qui n'allait pas. Ce qui témoignait de son intérêt pour lui en tant qu'amie.

— Qu'est-ce qui vous a donné envie d'être médecin ? demanda-t-elle, le tirant de ses pensées.

— Mon petit frère João est né avec un bec de lièvre. Mes parents étaient pauvres, très pauvres. Ils ne savaient ni comment ni même s'ils pourraient le faire opérer et s'inquiétaient de ce qui lui arriverait s'ils n'étaient pas en mesure de le faire. Puis ils ont entendu parler d'un dispensaire où il pourrait se faire opérer gratuitement et ont pris rendez-vous avec le médecin qui allait l'opérer.

— Quel âge aviez-vous ?

— Sept ans. João était un bébé agité, et j'étais le seul à pouvoir le calmer, alors mes parents m'ont emmené chez le docteur. J'étais fasciné par ce qu'il disait, et je l'ai aidé à examiner mon petit frère. Après l'opération, quand j'ai vu ce que le Dr Jimenez était parvenu à faire, j'ai su que c'était ce

que je voulais faire quand je serais grand.

Elle plongea ses yeux dans les siens, et il eut l'impression qu'elle voyait son âme.

— On m'a parlé d'un dispensaire de ce genre, à Aparecida, où on va recevoir les patients gratuitement.

— Oui. C'est moi qui m'en occupe, cette année, avec quelques autres confrères. Comment êtes-vous au courant ? demanda-t-il, surpris.

— J'ai entendu des internes en parler. J'ai consulté le planning mais il ne m'a pas semblé que votre nom y figurait.

— Mon nom n'y figure pas parce que je suis l'un des organisateurs de cette campagne et qu'il va de soi que j'y serai.

— Ah ? dit-elle en se concentrant sur ce qu'elle mettait sur sa fourchette.

C'était l'un de ses petits tics, qui l'amusaient et le séduisaient tout à la fois.

— Je me suis inscrite.

— Ah bon ? Vous savez qu'il n'y aura probablement rien de très passionnant ni novateur à faire ?

Elle lui décocha un regard noir.

— C'est exactement ce que m'a dit le directeur quand j'ai demandé à participer. Je n'ai pas choisi la médecine seulement pour les honneurs, vous savez. Tout ce en quoi je peux me rendre utile m'intéresse, même si je devais faire l'infirmière de bloc.

— Je ne pense pas que cela arrivera, dit-il en souriant. Je suis vraiment ravi de vous avoir parmi nous. Il y aura des chirurgiens de toute la région, mais nous ne sommes jamais trop nombreux. Ou alors nous augmenterons le nombre de patients que nous pourrons recevoir, ce qui sera très positif.

Elle hocha la tête, et le silence retomba. Un silence tranquille, où ne transparaissait aucune gêne. C'est ce qu'il appréciait chez Krysta, cette capacité à le mettre à l'aise. Alors qu'il était conscient du moindre de ses gestes et, même, du mouvement de sa respiration.

Au bout d'un moment, elle releva la tête.

— J'aime bien cet endroit, dit-elle en parcourant la salle du regard. Il est agréable, et on y mange bien.

— Vous n'étiez jamais venue ?

C'était surprenant, car le restaurant se trouvait à côté de l'hôpital, sur le chemin de la résidence dans laquelle étaient logés les médecins invités.

— Non, en général, je mange chez moi.

Il repensa à ce qu'elle avait dit sur sa vie sociale et ne put s'empêcher de lui poser la question.

— Qu'est-ce que vous avez visité, depuis que vous êtes arrivée ?

— L'hôpital et mon appartement, répondit-elle, l'air dépité. Mais il y a une piscine couverte dans ma résidence. Je vais nager pratiquement tous les soirs.

— *Nossa Senhora !* s'exclama-t-il, une main sur le cœur. Je suis désolé.

Quel piètre hôte je fais ! Et quel piètre ami ! Je vais remédier à cela sur-le-champ.

Le regard qu'elle lui adressa, quoique neutre, fit accélérer les battements de son cœur.

— Nous en reparlerons après l'opération de M. Dos Santos, précisa-t-elle.

L'idée de passer du temps avec elle et de la sortir de sa routine quotidienne s'empara de lui. Il avait tellement de choses à lui montrer qu'il aurait voulu commencer dès le lendemain.

— Après le dispensaire d'Aparecida, je vais chez mes parents, pour fêter mon anniversaire. Vous viendrez.

Elle pencha la tête une fois encore pour scruter son assiette, mais aussi et surtout pour dissimuler son visage.

— On verra, se contenta-t-elle de répondre.

Il comprit, au ton de sa voix, qu'il ne fallait pas être trop pressant avec elle.

6.

Aussi bien Jake Cooper que Krysta déclarèrent qu'Enzo Dos Santos était en mesure d'être opéré, si bien qu'on commença à suivre le protocole.

Krysta n'avait pas voulu trop repenser au dîner avec Francisco, de peur que cela nuise à sa concentration. Mais, le soir, quand elle allait se coucher avec toutes ses réflexions sur le travail, l'image de Francisco trouvait toujours le moyen de s'insinuer dans son esprit.

Jamais, de sa vie, elle n'avait été aussi impatiente d'arriver au bout d'une intervention chirurgicale. Pas tant pour voir son patient tiré d'affaire que parce qu'elle avait le sentiment qu'un nouveau chapitre de sa vie allait commencer dès que l'opération serait passée.

Elle se prépara en s'efforçant de rester concentrée sur la reconstruction mandibulaire à venir et d'ignorer Francisco qui se lavait les mains devant le lavabo voisin. Par chance, il n'était pas bavard. Ils se préparèrent en silence, silence interrompu seulement par le son de l'eau et les commentaires d'autres personnes présentes.

Un tel silence avant une intervention était assez inhabituel pour elle, mais elle avait conscience que celle-ci était un événement pour le personnel du Paulista. Si les images et impressions 3D s'avéraient efficaces et que l'opération était le succès que tout le monde espérait, l'hôpital pourrait utiliser avec profit ces techniques à l'avenir. Ce qui ajouterait à son prestige.

Ces techniques offraient de nombreux avantages. Les plaques, les guides et les gabarits préformés faisaient gagner du temps, et les résultats étaient sans commune mesure avec tous ceux qu'on obtenait avec les méthodes antérieures.

Elle jeta un coup d'œil dans le bloc. L'anesthésiste répondit d'un signe de tête à son sourire. La galerie surplombant la table d'opération était pleine à craquer mais cela ne l'impressionnait pas outre mesure.

Autant le fait de donner une conférence pouvait la rendre malade, autant elle était solide et imperturbable quand elle avait la vie et l'avenir d'un patient entre les mains. Elle se sentait forte et confiante.

— Bien, dit-elle en portugais. Nous allons commencer.

L'équipe acquiesça dans un murmure puis passa sans tarder à l'action.

La chirurgie était une activité qui se pratiquait dans le calme mais dans laquelle le temps comptait. Plus l'opération durerait, plus on imposerait de stress au patient qui avait déjà subi une opération majeure avant celle-là.

— Écarteurs.

Enfin elle agissait concrètement, et ne se contentait plus de scruter des scanners. Elle éprouva un profond soulagement, comme toujours à ce stade d'une opération. Elle avait le sentiment que le travail commençait vraiment, sans pour autant que cela minimise l'importance de toutes les étapes préliminaires et l'énergie qu'elles avaient nécessitée.

— La zone de la transplantation est en bon état, dit-elle, consciente de devoir accompagner ses gestes de quelques explications pour les spectateurs suivant l'opération. Le docteur Cooper a parfaitement réussi la mandibulectomie. Il n'y a aucune trace de détérioration due à l'infection.

Ils travaillèrent promptement, étape par étape. Krysta gardait un œil sur l'horloge et sur les autres membres de l'équipe, tout en veillant à ne pas les microgérer. De toute façon, s'ils rencontraient un problème, elle serait prévenue.

— Même si on préfère recoudre instantanément le nerf alvéolaire inférieur, on peut aussi le raccorder à condition que ce soit fait dans les trois mois. La plupart des patients recouvrent les sensations dans le menton et la lèvre inférieure au bout de dix mois. Il y a peu, on trouvait que le fait d'inclure la réparation du nerf alvéolaire inférieur à l'opération prenait trop de temps. Maintenant, avec la 3D, c'est tout à fait viable.

Elle parlait à l'adresse des étudiants assis dans la galerie mais c'était aussi un bon moyen pour l'équipe chargée de la partie « péroné » de savoir où ils en étaient.

— Nous procédons à l'ostéotomie, docteur, dit justement Francisco.

Elle jeta un coup d'œil dans sa direction et vit un infirmier lui tendre la scie Gigli. Puis elle revint à ce qu'elle était en train de faire. Le ton calme et confiant de Francisco ne fit que renforcer sa conviction que l'opération serait un succès.

— Infirmière, assurez-vous que le gabarit est prêt.

— *Sim*, docteur.

Il restait toujours une probabilité que les choses tournent mal, soit chez le patient soit au niveau du protocole, mais elle était confiante. Elle se prépara à l'insertion de l'os tandis qu'on plaçait les implants dentaires.

— Chacun des guides et des gabarits que nous utilisons aujourd'hui a été spécialement fabriqué sur mesure, stérilisé et conditionné par une entreprise belge. L'utilisation du gabarit fait gagner un temps précieux et élimine toutes les approximations. Cela permet aussi de préprogrammer le placement des implants dentaires.

Cela ne l'empêcha pas de retenir son souffle un instant en mettant l'os en place, et de pousser un soupir de soulagement silencieux en le voyant s'imbriquer parfaitement.

— Il y a moins de deux millimètres de différence. Bien joué, docteur, dit-elle à Francisco.

— Merci, docteur, lui répondit-il.

Il fallait à présent procéder à la vascularisation de l'os et du tissu qui l'entourait, puis à l'ajustement de la plaque de titane devant maintenir les os. Autre soupir silencieux quand la plaque s'ajusta parfaitement à la forme de la mâchoire.

— Comme vous le savez, à la suite d'une réparation mandibulaire, les patients avaient souvent des malformations du visage qui rendait leur vie sociale difficile. Cela a changé quand on est parvenu à fabriquer des plaques qui redonnent au visage une forme proche de sa forme d'avant. Mais c'était au chirurgien, au moment de l'opération, de trouver la forme et la hauteur correctes. Maintenant, avec les outils et les techniques dont nous disposons, nous passons moins de temps au bloc, ce qui réduit d'autant le stress exercé sur le patient.

Elle expliqua ensuite l'intérêt et le confort d'avoir des vis spécifiquement calibrées selon les besoins du patient.

— On ne perd plus de temps, là encore, à chercher la vis idéale au beau milieu de l'opération. Cette entreprise nous envoie même les tournevis de la bonne taille.

Restait à s'occuper des tissus mous. Ce n'était pas le moment de se reposer sur ses lauriers. Sans quoi on risquait de passer à côté d'une manipulation ou de bâcler le travail.

Au contraire, il fallait vérifier et revérifier que tout était à sa place.

— Comme toujours dans ces cas-là, le débit sanguin dans la mâchoire et la peau sera contrôlé toutes les heures pendant les deux jours à venir, dit-elle en commençant à suturer. Le Dr Morales, qui est spécialiste en chirurgie maxillo-faciale, considère qu'il n'est pas nécessaire de poser des arcs pour maintenir la mâchoire fermée, si bien que nous pouvons considérer que l'opération est bientôt terminée. M. Dos Santos a une longue période de convalescence devant lui mais je pense qu'il sera satisfait du résultat.

Sur ce, elle termina la suture et repassa l'opération dans son esprit une dernière fois.

— Bravo, docteur, dit Francisco, la tirant de ses pensées.

Elle secoua la tête et regarda toutes les personnes présentes, tandis que le bloc bruissait de l'agitation postopératoire. Puis elle croisa son regard, et son cœur fit un petit bond dans sa poitrine.

Elle détourna le regard, de peur qu'il perçoive son trouble.

— Bravo à toute l'équipe, dit-elle. Je suis fière d'avoir travaillé avec vous tous.

L'assemblée applaudit. Sentant la tension retomber d'un coup et la fatigue s'emparer d'elle, elle se dirigea vers les vestiaires. L'opération s'était achevée mais la nuit n'était pas terminée. Krysta devait rester à l'hôpital, pour être immédiatement disponible en cas d'urgence.

— Cinq heures et dix minutes, dit Francisco dans son dos. Je pense que c'est un record, ici, au Paulista. Vous avez été *magnífica*.

— Attendons de voir les résultats, rétorqua-t-elle, même si le compliment lui allait droit au cœur. Nous nous féliciterons ensuite.

Mais Francisco pouffa.

— Peu importe ce que vous en pensez, dit-il d'un air amusé. *Magnífica*.

C'est vrai qu'elle l'avait été.

Krysta avait mené l'opération sans jamais user de son statut de grande spécialiste de renommée internationale. Elle avait laissé le personnel présent faire son travail sans être constamment sur son dos. Elle avait également reconnu la valeur de chacun. Francisco avait vu les personnes présentes se détendre et donner leur maximum pour elle. Pas pour l'hôpital ni pour l'honneur, mais pour faire plaisir à Krysta Simpson et sans doute se montrer digne d'elle.

Il était rare de rencontrer un tel caractère, en particulier dans les sphères qu'elle fréquentait. Francisco entra dans les vestiaires et repensa à tous les médecins et chirurgiens qu'il avait croisés depuis le début de sa carrière. Comme dans n'importe quelle autre profession, certains étaient sympathiques, d'autres, odieux. Certains étaient snobs et d'autres tellement imbus de leur personne que c'en était insupportable.

Krysta était unique en son genre.

Il avait du mal à croire ce qu'elle lui avait révélé d'elle. C'était le genre de femme qui mériterait qu'on l'emmène danser après une opération telle que celle qu'elle venait de réaliser. Qu'on l'invite à dîner et qu'on lui fasse l'amour toute la nuit.

Enfin, pas directement après une opération aussi épuisante – d'autant qu'elle devait encore passer la nuit à l'hôpital au cas où on ait besoin d'elle en urgence –, mais dès qu'elle aurait repris des forces et aurait un peu plus de temps devant elle.

L'idée de la prendre dans ses bras et de danser avec elle sur de la bossa-nova chassa sa fatigue et fit monter en lui l'envie de la voir.

Pare teu solo.

Il avait beau se sermonner et essayer de se raisonner, il ne parvenait pas à penser à autre chose. Il se demandait bien à quel moment de leur relation ses sentiments étaient passés d'un intérêt sincère à un désir irrépressible. Mais il avait envie d'elle et, manifestement, il ne pouvait pas lutter.

— Vous avez bien travaillé, dit Jake Cooper en se dirigeant vers son casier. Tout s'est bien passé, pour ce que j'ai vu.

— Vous étiez dans la galerie ?

Francisco se changea. Il avait encore des patients à voir avant d'espérer rentrer se reposer.

— Oui. Krysta m'avait invité à descendre au bloc mais j'ai décliné. Enzo

est mon patient, certes, mais la reconstruction n'est pas ma spécialité, comme vous le savez.

Francisco se sentit piqué par un accès de jalousie. Il secoua la tête. Décidément, cette femme le rendait vraiment *louco*.

— Elle a fait un travail incroyable. C'est vraiment une grande professionnelle, dit-il, veillant à ce que sa folie ne transparaisse pas dans sa voix.

— Je vous ai vu travailler sur le lambeau de péroné. Vous ne vous débrouillez pas mal non plus, dit gentiment Jake.

Francisco haussa l'épaule.

— Il faudrait vraiment être incompétent pour ne pas y arriver, avec ces nouveaux gabarits.

Jake Cooper se mit à rire.

— Vous savez comme moi que ces gabarits ne font pas tout, dit-il en se dirigeant vers la porte. Bon, je vais aller voir Enzo aux soins intensifs puis je rentrerai.

Il marqua une pause.

— J'ignorais qu'être parent était aussi fatigant qu'une journée de boulot à l'hôpital.

Francisco se demanda ce qu'il pouvait répondre à cela mais Jake ouvrit la porte et disparut.

Il sortit à son tour des vestiaires et alla faire ses visites aux patients. Où qu'il aille, les prouesses de Krysta étaient sur toutes les lèvres. Quand il arriva dans le service où se trouvait Enzo Dos Santos, on l'informa qu'elle venait juste de partir.

— Je lui ai dit d'aller se reposer, dit l'infirmière alors qu'il regardait la fiche du patient.

Francisco hocha la tête, satisfait des données qu'il avait sous les yeux.

— Elle est rentrée chez elle ?

— Cela m'étonnerait. À mon avis, elle sera là pour le contrôle du débit sanguin, d'ici une heure.

Francisco ne put s'empêcher d'aller jeter un coup d'œil dans la salle de repos avant de rentrer chez lui. Il entrouvrit la porte sans faire de bruit puis entra. Krysta était là, pelotonnée sur le canapé.

Il sentit son cœur se serrer en la voyant détendue, sans la tension que son caractère donnait habituellement à son corps. C'était presque une autre femme qui dormait là, sous ses yeux, et qui éveillait en lui l'envie instinctive de la protéger.

Elle était exténuée, comme en témoignaient les cernes sombres qu'elle avait sous les yeux.

Avait-elle mangé un peu, au moins, après l'opération ?

Elle remua et soupira, comme si elle entendait ses pensées. Il eut envie de s'asseoir à côté d'elle et de poser les lèvres sur sa joue, son cou, son épaule. Il réprima cette envie et quitta la pièce.

Une demi-heure plus tard, il revint voir Krysta, un plateau à la main. Il ouvrit la porte avec les mêmes précautions qu'un peu plus tôt mais cette fois, Krysta s'assit sur le canapé.

— Quelle heure est-il ?

— Ce n'est pas encore l'heure d'aller voir Enzo Dos Santos.

Puis, la voyant consulter sa montre, il essaya de détourner son attention.

— Vous vous réveillez toujours comme ça ?

— Comment « comme ça » ?

— Les yeux parfaitement en face des trous, prête à prendre un scalpel et à procéder à une nouvelle intervention. Quand je me réveille, en général, il me faut cinq bonnes minutes pour comprendre où est le plafond et où est le sol.

Elle pouffa.

— Je ne dormais pas très profondément, en réalité. En général, il me faut une minute pour trouver mes repères. Qu'est-ce que c'est que tout cela ? dit-elle en le regardant poser le plateau devant elle.

— Je me suis dit que vous deviez avoir faim. Je ne savais pas ce dont vous aviez envie, alors j'ai apporté de la soupe, une salade et un sandwich. C'est tout ce que j'ai trouvé dans l'hôpital.

— Vous me sauvez la vie ! s'exclama-t-elle en prenant le bol de soupe. Je pourrais vous embrasser.

— J'en rêve, s'entendit-il répondre, et après coup il se demanda comment les mots étaient sortis de sa bouche, poussés par un désir trop brûlant pour qu'il puisse les contenir.

7.

Krysta et Francisco se figèrent. Quelques longues secondes s'écoulèrent puis elle vit le regard de Francisco se poser sur ses lèvres. L'expression au fond de ses yeux se transforma, soulevant une tempête en elle, avant de disparaître comme elle était venue.

— *Desculpa*, dit-il, revenant à sa langue maternelle. Excusez-moi, c'était tout à fait déplacé de ma part. Je vous présente mes excuses.

Elle hésita entre ignorer son commentaire et en rire. Après tout, mieux valait sans doute ne pas faire grand cas d'une remarque exprimée spontanément et probablement pour plaisanter.

Pourtant, une partie d'elle brûlait que ses paroles aient été sérieuses. Mais comment le savoir ? Il était hors de question de le lui demander directement. Elle risquait de se faire rejeter par cet homme qu'elle admirait et qui l'attirait plus qu'aucun autre au monde. Elle risquait aussi de perdre une amitié à laquelle elle tenait.

Sauf s'il ne plaisantait pas.

N'était-elle pas censée surpasser ses peurs, s'ouvrir à l'inconnu ? Que risquait-elle *vraiment*, dans le fond ? Elle n'allait pas rester vivre à Sao Paulo et travailler au Paulista toute sa vie. S'il la rejetait, elle devrait simplement supporter de le croiser encore pendant deux mois, puis elle rentrerait aux États-Unis et reprendrait le cours de sa vie.

Ces mots d'encouragement ne suffirent pas à calmer son cœur qui battait à tout rompre ni la nervosité qui agitait ses mains.

— Ne présentez vos excuses que si vous ne le pensiez pas, s'entendit-elle dire en le fixant droit dans les yeux.

L'espace d'une seconde, son visage demeura impassible, comme il l'était la plupart du temps mais quand il comprit ce qu'elle venait de dire, son expression se transforma, sans qu'elle décèle en quoi. Était-ce du plaisir ? De l'hésitation ? Un mélange des deux ?

Il s'approcha et se laissa tomber sur le canapé, comme si ses jambes ne le soutenaient plus.

Elle connaissait cette sensation. Elle-même n'aurait sans doute pas pu rester debout tant elle avait l'impression de trembler. Comme elle aurait

aimé faire preuve de prestance en cet instant ! Elle se donna du courage et tendit la main pour prendre la soupe, puis changea d'avis et prit la salade. Si elle la renversait, au moins elle ne se brûlerait pas.

— Dans ce cas, je retire mes excuses, dit Francisco sur un ton plutôt crispé. Parce que j'ai très envie de vous embrasser.

Son cœur fit un bond. Puis il sembla bégayer.

Que voulait-il dire par là ? Comment fallait-il réagir ? Le peu de sang-froid qu'elle avait réussi à rassembler s'évanouit, laissant la place à un désir violent.

Instinctivement, elle se rapprocha de lui. Il s'approcha à son tour, comme s'ils étaient aimantés. Elle eut l'impression que tout en elle s'était immobilisé, en suspens, attendant qu'il se passe quelque chose. Et le désirant très fort.

Francisco prit une profonde inspiration et posa la main sur sa joue.

— J'ai envie de vous, mais pas ici, pas maintenant. Vous êtes épuisée et encore de garde. Je veux que nous puissions nous accorder l'un l'autre notre entière attention.

La déception lui fit l'effet d'une douche froide, et elle eut envie de protester. Elle n'avait pas eu la moindre pensée pour son patient dans les quelques minutes qui venaient de s'écouler. Mais elle se concentra sur l'ouverture de la boîte contenant la salade en se demandant si les mots de Francisco n'étaient pas une façon polie de repousser ses avances.

À moins qu'il pense à sa réputation au Paulista.

Elle ne lui en voudrait pas.

Elle avait fini par céder à la curiosité et parcouru des articles sur sa rupture sentimentale. Elle comprenait qu'il soit prudent, vu la façon dont la presse l'avait traîné dans la boue. On l'avait accusé d'avoir utilisé la jeune femme d'une manière qui laissait Krysta incrédule. Elle avait scruté la photo de son ex et avait eu l'intuition qu'il s'était passé autre chose que ce que les médias relataient. Et nulle part on ne trouvait la version de Francisco. Krysta aurait aimé avoir le courage de lui demander qu'il la lui donne mais elle en était incapable.

Elle était en train de s'énerver sur le couvercle du bol de salade lorsqu'une grande main chaude se posa sur la sienne. De nouveau, elle cessa de bouger mais ressentit des picotements, comme de l'électricité statique, remonter le long de son bras. Elle eut soudain du mal à respirer normalement.

Elle tourna la tête et se retrouva de nouveau happée par son regard fauve.

— *Querida*, dit-il d'une voix grave et douce, telle une caresse qui l'enveloppa de la tête aux pieds. Passe la journée avec moi, dès que tu pourras te libérer. Nous trouverons quelque chose à faire, tous les deux. Puis, si tu en as encore envie, nous pourrons nous embrasser.

Pourquoi pas maintenant ? Ou demain ?

Elle connaissait la réponse, et en éprouva de la gratitude pour Francisco.

Le lendemain, elle serait auprès d'Enzo Dos Santos une bonne partie de la journée, et elle devrait aussi finaliser à la fois sa conférence suivante et le déplacement jusqu'à Aparecida.

À Aparecida, ils seraient loin du Paulista et, qui sait, peut-être pourraient-ils passer du temps ensemble, seuls, loin des regards indiscrets.

Il fallait qu'elle empêche son imagination de s'envoler, en même temps que son bon sens. Ils allaient là-bas pour travailler, en compagnie d'autres personnes. Et si elle acceptait son invitation à se rendre avec lui chez ses parents, elle doutait qu'ils puissent trouver un peu d'intimité dans ce contexte.

— *Fale comigo*, dit-il. Parle-moi.

Elle prit conscience qu'elle était là, immobile et silencieuse, le dévisageant comme une idiote, et qu'il n'avait certainement aucune idée de tout ce qui lui traversait l'esprit à ce moment-là.

— D'accord, finit-elle par dire comme si elle n'avait jamais tourné et retourné le problème dans tous les sens. C'est une bonne idée.

Il soupira et lui prit délicatement le bol de salade des mains.

— Bien. *Obrigado*.

— Ne me remercie pas, dit-elle. Tu ne sais pas dans quoi tu mets les pieds.

L'équilibre revenait avec force. Il fallait qu'elle réfléchisse à tête reposée avant que tout cela se concrétise.

Francisco se mit à rire et lui tendit le bol de salade sans son couvercle, puis alla lui chercher une fourchette.

— Je prends le risque, se contenta-t-il de dire avant de changer de sujet, à son grand soulagement.

Lorsqu'un confrère chirurgien entra dans la salle en bâillant et en se frottant les yeux, ils étaient en train de parler de l'opération d'Enzo et de nouvelles technologies.

Après être passé voir leur patient, Francisco se décida enfin à rentrer chez lui. Il devait être au bloc le lendemain matin, pour une nouvelle opération. Krysta alluma son portable dans l'intention de travailler mais son cerveau semblait être resté bloqué sur ce qui s'était passé dans la salle de repos. Sur le moment où elle pensait qu'il allait l'embrasser et sur l'espoir qu'il le fasse.

Avait-elle vraiment ouvert la porte à autre chose qu'une amitié ?

Sans doute. Elle en éprouvait une certaine fierté, même si cela lui faisait peur. C'était dans des situations de ce genre qu'elle aurait aimé être moins seule et avoir quelqu'un avec qui parler. Malheureusement, elle ne connaissait personne à qui elle puisse se confier et devait gérer le problème elle-même.

Elle se dirigea vers le service des soins intensifs en se demandant combien de temps les infirmières mettraient avant de lui dire de rentrer se reposer. Jusque-là, elles n'étaient pas parvenues à la renvoyer chez elle.

C'est vrai qu'il y avait un chirurgien de garde, en cas d'urgence. Mais elle avait l'habitude de rester à l'hôpital à la suite d'opérations majeures, portée par un sens des responsabilités qui était peut-être excessif, en fin de compte. Car, s'ils avaient employé des techniques de pointe, il n'y avait rien, dans l'opération en elle-même, ses risques et ses séquelles à long terme, que ses collègues du Paulista ne soient pas en mesure de gérer.

En approchant du lit d'Enzo Dos Santos, elle aperçut un homme qui venait dans sa direction. Il avait les traits tirés. Manifestement, la journée avait été longue pour lui aussi.

Il la regarda puis lui tendit la main.

— Nous n'avons pas été présentés. Je suis Roque Cardoza.

Elle se rappela la conversation avec Amy et Flávia en attendant l'ascenseur.

Il n'est pas mal mais il est loin d'être aussi beau que Francisco.

— Service d'orthopédie, c'est cela ? Je suis enchantée, docteur.

— Je suis un ami d'Enzo. Je suis venu lui rendre visite et voir si Lizbet n'avait besoin de rien, mais elle n'est pas là.

— Elle ne doit pas être loin. Comme elle a le droit de rester avec lui, elle ne s'éloigne jamais bien longtemps.

— Quel beau couple. Très dévoués l'un pour l'autre. Ce n'est pas facile, pour elle.

Il avait manifestement une grande affection pour le couple.

— Vous êtes proche d'eux, dit-elle.

— Enzo était le propriétaire et le gérant de l'équipe de *futebol* dans laquelle je jouais quand j'étais jeune. C'est lui qui m'a encouragé à étudier la médecine, après ma blessure. Il disait toujours que si je n'avais pas été blessé, j'aurais fait une carrière internationale.

Ils se tournèrent en entendant la voix de Lizbet Dos Santos. Roque prit sa vieille amie dans ses bras et lui murmura des choses à l'oreille qui eurent l'air de lui faire plaisir et lui firent monter les larmes aux yeux.

— Merci d'être venu, Roque. Il serait ravi de savoir que tu es là.

— Il ne s'est pas encore réveillé ? demanda Roque.

— Par intermittence. Mais jamais plus de quelques minutes d'affilée.

— Ce qui est tout à fait normal, et même rassurant, intervint Krysta.

— C'est vrai, *querida*, dit-il à Lizbet. Il faut gérer sa douleur.

Puis il insista pour l'emmener boire quelque chose à la cafétéria et laisser Krysta et les infirmières procéder aux soins et aux contrôles nécessaires.

Ce n'est que plus tard, quand elle se fut de nouveau installée dans la salle de repos, dans l'espoir de dormir un peu, que Krysta se rappela la façon dont Roque avait appelé Lizbet : *querida*.

Et elle ne put s'empêcher de se demander si Francisco avait, lui aussi, employé ce mot comme un témoignage d'affection amicale.

Cette pensée la déprima. Et quand elle sombra dans le sommeil, elle rêva qu'elle nageait dans une piscine sans bords, sans moyen de faire demi-tour.

Ni d’en sortir.

8.

Francisco savait que les gens le voyaient comme un play-boy, ignorant tout de sa vie actuelle, plutôt routinière et entièrement consacrée à son travail à l'hôpital. Certes, il y avait eu des périodes, plus jeune, où il passait son temps en compagnie de personnes recherchant les plaisirs de la vie, mais dans le fond il était resté le même : un homme qui aimait et respectait les femmes.

L'autre chose que les gens ne semblaient pas comprendre à son sujet, c'était la prudence dont la vie l'avait amené à faire preuve. Lorsque, à la croisée des chemins, il avait sauté dans le vide sans regarder où il allait atterrir, le résultat n'avait jamais été très probant. À six ans, déjà, il avait compris qu'il valait mieux réfléchir avant d'agir. La leçon avait pris la forme d'une grosse araignée tapie derrière un petit tas de bois et de métal. Son père lui avait pourtant dit et répété de faire attention quand il se rendait dans cet endroit, mais il ne l'avait pas écouté.

Tout cela, il le savait, avait contribué à sa retenue, la veille, vis-à-vis de Krysta. Il ne l'avait pas embrassée alors que l'occasion lui était servie sur un plateau. Depuis, pas un instant ne passait sans qu'il regrette de ne pas avoir sauté le pas. Et si, à cause de son hésitation, Krysta changeait d'avis ?

Cela dit, il sentait qu'il y avait quelque chose entre eux. Quelque chose de rare, de beau qu'il mourait d'envie d'explorer. La situation était tout à fait inédite, pour lui, mais il était bien décidé à aller jusqu'au bout, quel qu'en soient les conséquences.

— Tout va bien ?

La voix sèche de Flávia le tira de sa torpeur.

— Vous avez l'air à des millions d'années-lumière.

Elle le regardait d'un air interrogateur.

— Oui, oui, ça va, répondit-il en s'efforçant de retrouver le fil de la conversation. Quand pensez-vous qu'il serait possible d'aller visiter la réserve ?

Elle haussa une épaule, tout en continuant à ranger ses affaires.

— Je ne sais pas. Cela dépend. Mais je peux demander à quelqu'un d'autre de vous faire la visite, si vous voulez.

— Non, ce serait mieux si c'était vous. Krysta vous connaît et elle a une grande admiration pour vous. Vos recherches l'intéressent beaucoup.

Flávia souriait toujours quand il prit congé d'elle pour retourner à l'hôpital.

Il ignorait quand l'idée lui était venue mais il s'en réjouissait, à présent. Krysta avait dit qu'elle avait du mal à se lier aux gens, alors qu'elle avait vraiment l'air confiante et détendue en la compagnie d'autres personnes. Peut-être avait-elle simplement besoin de passer du temps avec des gens comme Flávia avec qui le courant passait bien.

Comme il la comprenait quand elle disait qu'elle avait appris à ne compter que sur elle-même ! Elle était entrée à la faculté de médecine à quatorze ans ! Quand il pensait à lui à cet âge, il avait du mal à imaginer tout ce à quoi elle avait dû faire face. Sur le plan émotionnel, la différence entre une toute jeune fille et l'étudiant moyen en première année de médecine avait dû être flagrante.

Au tout début de sa carrière de mannequin, lui-même avait été chaperonné par Caro, qui, d'une certaine manière, l'avait protégé. Même si elle vivait encore chez ses parents, à l'époque, Krysta avait dû apprendre à se débrouiller toute seule dans un univers qui lui était totalement inconnu.

Les choses avaient changé, cela dit. C'était désormais une chirurgienne très respectée, une éminence dans son domaine et, avant tout, une femme forte et confiante. Elle avait en elle toutes les ressources pour guérir de ses phobies et des mauvaises habitudes du passé. Certes, c'était à elle d'en prendre conscience et de le décider mais rien ne l'empêchait, lui, de l'aider à avancer dans cette direction.

Flávia avait, elle aussi, la réputation d'être une femme solitaire. Il se pourrait que Krysta et elle aient beaucoup d'affinités.

Quand il était allé voir Flávia, il avait perçu une sorte de méfiance dans son regard et s'était demandé quelle en était la cause. Il savait que les rumeurs circulaient toujours à l'hôpital et que son passé était un sujet de conversation et de spéculation.

Il s'efforçait de ne pas y prêter attention, et essayait de se convaincre que cela n'avait pas d'importance et que seul son travail comptait, mais la blessure était toujours vive. La honte, toujours présente.

À la fin de la conversation avec Flávia, il avait compris que sa circonspection n'avait rien à voir avec lui et qu'il avait sans doute projeté ses propres névroses sur sa personne. Cela l'avait fait réfléchir sur l'impact que sa rupture avec Mari continuait à avoir sur son existence.

Certes, il y aurait toujours des gens comme Delgado qui, sans rien savoir de ce qui s'était vraiment passé, avaient des préjugés contre lui, mais il ne pouvait pas continuer à utiliser cette excuse pour s'isoler. Les gens qui le connaissaient bien, sa famille, ses vieux amis, savaient que ce qu'on racontait sur son compte était faux, mais s'il voulait se faire de nouveaux amis, il allait devoir réapprendre à faire confiance.

Initialement, l'idée d'aller visiter la réserve avec Flávia était censée aider Krysta à surmonter ses peurs, mais il se demandait à présent s'il n'était pas temps, pour lui aussi, d'affronter les siennes, afin de passer à autre chose.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Krysta n'allait pas tarder à lui envoyer un message pour savoir s'ils déjeunaient ensemble. Il sortit son portable et eut un pincement au cœur en voyant l'écran vide.

Ce qui s'était passé la veille lui avait-il fait peur ?

Le téléphone vibra dans sa main.

> Je passe voir Enzo Dos Santos puis je suis libre pour le déjeuner, si ça te tente.

Il répondit aussitôt, le cœur léger.

> J'allais aussi voir Enzo. On se rejoint là-bas.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il avait prévu d'aller voir Enzo Dos Santos après le déjeuner mais l'occasion de croiser Krysta était trop belle pour qu'il la laisse passer.

Quand il arriva dans le service des soins intensifs, Roque Cardoza sortait de la chambre de son ami Enzo. Ils étaient très proches, Cardoza avait joué dans sa célèbre équipe de football.

— *Oi*, dit Roque lorsqu'il le croisa. Enzo a l'air en forme. Le Dr Simpson est contente de l'évolution de son état.

— Quelle bonne nouvelle ! dit-il, conscient aussi que, mieux Dos Santos se porterait, plus vite Krysta serait libre de faire autre chose de ses journées.

— C'est bizarre de voir Enzo muet, dit Roque en souriant. Il gribouille déjà sur la tablette qu'on lui a donnée. Quand il pourra de nouveau parler, les infirmières auront envie de lui refaire une trachéotomie.

Francisco éclata de rire. Il se sentait plus détendu qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Roque consulta sa montre.

— Ça vous dit de déjeuner avec moi, ensuite ? À moins que vous ayez déjà mangé.

— Désolé, je suis déjà pris. Mais une autre fois, avec plaisir.

Ils se saluèrent, et Francisco entra dans la chambre d'Enzo Dos Santos. Krysta était là, de même que Lizbet Dos Santos.

— Le drainage a diminué, et la zone a déjà dégonflé. Venez voir, docteur, dit Krysta en guise de salutation.

Francisco examina le patient, après avoir consulté son dossier, et reconnut que sa convalescence se déroulait sous les meilleurs auspices.

— S'il continue comme ça, dit Krysta sur le chemin de l'ascenseur, on va pouvoir enlever les sondes endotrachéales plus tôt que ce que je pensais.

— Le fait qu'il ait été en bonne santé avant qu'on découvre son cancer doit certainement jouer.

Une fois dans l'ascenseur, Francisco appuya sur le bouton du rez-de-chaussée.

— Je pense que son état d'esprit vis-à-vis de l'opération et de la convalescence est primordial. J'ai demandé à sa femme de nous avertir si elle notait des changements dans son humeur ou sa personnalité. Il n'est pas rare que les opérations importantes engendrent de la colère ou de la dépression.

Ils étaient enfin seuls, à présent, dans cette cabine d'ascenseur. Cela ne durerait que quelques secondes mais suffit à Francisco pour avoir envie de franchir les quelques centimètres qui le séparaient d'elle et d'embrasser ses lèvres roses et souriantes. Mais le sourire de Krysta s'estompa d'un coup.

— Francisco, dit-elle dans un filet de voix. Ne me regarde pas comme ça.

— Sinon ?

La clochette retentit, et les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, mettant fin à une conversation qu'il lui tardait de reprendre.

Krysta dut déployer des efforts surhumains pour que ses jambes flageolantes la portent jusqu'à la cafétéria sans la lâcher. Elle avait l'impression qu'elle pourrait se répandre sur le sol, telle une flaque, aux pieds de Francisco.

Il l'avait regardée avec des yeux brillants et emplis d'un désir qui lui avait coupé le souffle.

Comment allait-elle survivre dans les prochains jours s'ils n'étaient jamais seuls ? L'attente allait être cruelle et insupportable.

Ils s'installèrent pour déjeuner et, une fois encore, elle regretta de ne pas être plus expérimentée et capable d'interpréter ce qui se passait entre eux. Elle comprenait que toute l'intelligence du monde n'était pas très utile quand on était aux prises avec des émotions. À plus forte raison pour quelqu'un comme elle qui n'avait aucune expérience en matière de relations sentimentales, ni ponctuelles ni durables.

Dieu merci sa relation avec Francisco ne serait jamais durable. D'ailleurs, elle serait incapable de passer à l'étape supérieure avec lui si elle savait que leur aventure, si aventure il y avait, pourrait se transformer en histoire sérieuse.

— On pourrait aller au parc d'Ibirapuera ce soir, si tu es disponible. C'est un parc magnifique, où il y a souvent des concerts. Ensuite, je ne travaille pas le lendemain de ta prochaine conférence. J'ai pensé que nous pourrions aller à la plage, à Santos.

Une grande vague de joie la submergea et lui fit presque tourner la tête.

— Avec plaisir, dit-elle en essayant de garder son sang-froid.

Mais Francisco la regardait, un léger sourire sur les lèvres, une lueur voluptueuse dans le regard, et elle ne put s'empêcher de sourire en retour.

Elle était aussi soulagée que rendez-vous soit pris. D'ici là, elle pourrait

peut-être reprendre le cours de sa vie avec plus de détachement – du moins avec autant de détachement que le permettaient toutes les manifestations curieuses qui se produisaient dans son corps et son cerveau, dès que Francisco se trouvait à proximité.

Lorsqu'ils se séparèrent, en sortant de la cafétéria, il lui annonça qu'il passerait la prendre chez elle, le soir même, à 18 heures. Tandis que Francisco allait voir ses patients, elle retourna dans le service des soins intensifs réexaminer Enzo. À cause de l'infection qu'il avait eue après la mandibulectomie, Krysta portait une attention toute particulière à sa température et au drainage, qui, jusqu'à présent, étaient parfaits. Sa crainte d'éventuelles complications commençait à s'estomper et, de toute façon, il y avait suffisamment de chirurgiens compétents au Paulista pour intervenir au cas où un problème survienne. Elle alla voir les infirmières pour leur annoncer qu'elle ne serait pas à l'hôpital le soir même, et se retint de sourire en voyant un certain soulagement sur leur visage.

Elle tenta de s'asseoir à son bureau pour apporter la touche finale à sa prochaine conférence mais eut du mal à se concentrer et finit par jeter l'éponge. Il était 15 h 30. Elle hésita à retourner dans le service des soins intensifs. Elle avait toujours fait son travail consciencieusement mais passer et repasser voir un patient ne risquait-il pas de l'effrayer et de lui laisser penser qu'il y avait un problème ? Tout ce qu'elle avait pu voir du Paulista confirmait que *senhor* Dos Santos était en bonnes mains.

En sortant du bâtiment, elle croisa Amy Woodell.

— Comment allez-vous ?

— Toujours bien quand je sens que je suis utile, dit Amy. Vous rentrez chez vous ?

— Oui, j'ai vraiment besoin de faire une pause, après ces journées intenses.

Jamais elle ne se serait entendue dire pareille chose auparavant. Le Brésil avait peut-être sur elle un impact plus grand qu'elle ne s'imaginait.

— On ne parle que de l'opération d'Enzo Dos Santos. Qui a été un succès, d'après ce que j'ai entendu.

— Jusque-là, tout va bien, en effet.

— On pourrait dîner ensemble, un de ces soirs. Ou aller se promener. Il paraît que le centre commercial de Morumbi est très agréable.

— Avec plaisir, répondit Krysta, presque étonnée de sa spontanéité et très touchée de l'intérêt que lui portait Amy.

Elles bavardèrent encore un peu et décidèrent d'organiser leur petite sortie après la campagne d'Aparecida. Lorsqu'elles se séparèrent, Krysta prit le chemin de sa résidence mais une pensée tournait en boucle dans son esprit, qui la fit s'arrêter au milieu du parcours.

Qu'allait-elle mettre pour sortir avec Francisco ? Elle avait promis au Dr Hellman qu'elle sortirait, au Brésil, mais n'avait manifestement pas pris cette promesse suffisamment au sérieux pour emporter quoi que ce soit d'un

peu joli à mettre.

D'ailleurs, qu'est-ce qui était « joli » ? Et qu'est-ce qui pourrait l'être sur elle ? Ce soir, elle sortait avec un homme qui non seulement était beau et intéressant, mais qui avait en plus été mannequin.

Comment ne pas avoir l'air mal fagotée à côté de lui ?

Elle eut envie de renoncer à l'idée d'être un jour correctement habillée. Une partie d'elle était pétrifiée à l'idée de montrer son corps. Ce corps qu'elle avait caché si longtemps sous des vêtements informes et passe-partout, en se convainquant que bien faire son travail comptait bien plus qu'être bien habillée.

À présent, elle devait bien avouer qu'elle avait utilisé sa garde-robe comme bouclier pour ne plus être confrontée à la souffrance. Et que, tout compte fait, sa tenue vestimentaire comptait un peu.

Et si le moment était venu de tourner la page ? Cela exigeait un peu de courage mais surmonter une fois pour toutes ce qui s'était passé il y a des années lui permettrait peut-être de commencer à vivre vraiment.

Par où commencer ? Il serait judicieux de trouver quelqu'un qui soit plus doué qu'elle dans ce domaine. Après tout, quand un patient avait besoin d'une angioplastie coronaire, elle n'hésitait pas à appeler un confrère ou une consœur cardiologue.

Un bon médecin savait demander de l'aide quand il était confronté à des problèmes qui le dépassaient. Avant de changer d'avis, elle sortit son portable et appela un taxi.

9.

L'expression de Francisco quand elle le rejoignit dans le hall de sa résidence lui prouva qu'elle avait bien fait d'aller faire des emplettes.

Dans la boutique, les vendeuses s'étaient agitées autour d'elle en poussant de grandes exclamations et lui avaient fait essayer une montagne de vêtements. Krysta leur avait expliqué où elle allait, et elles avaient fini par se mettre d'accord sur un jean assez moulant – elle ne se souvenait pas d'avoir déjà enfilé un vêtement aussi près du corps – et un haut en soie brodé au col et aux manches. Ainsi qu'une veste, au cas où il fasse frais. Les deux femmes avaient un avis divergent sur la couleur de la veste, l'une suggérant du noir, sobre et élégant, l'autre, un orange enjoué auquel elle n'aurait jamais accordé d'attention auparavant. Pourtant, dès qu'elle l'avait enfilé, elle s'y était sentie bien.

Elle avait catégoriquement refusé les chaussures pointues à talons hauts qu'elles lui tendaient et opté pour une paire de boots en cuir souple, au talon d'une hauteur raisonnable.

En voyant un sourire se dessiner sur le visage de Francisco, elle se sentit rougir.

— *Linda…* Tu ne détonnerais pas à la Fashion Week, dit-il.

Encore une fois, il disait la trouver belle. S'il ne cessait pas de le répéter, elle allait finir par le croire.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres puis lui fit faire un tour sur elle-même.

— Je suis allée faire des courses, dit-elle d'une voix qu'elle reconnut à peine. Comme je n'étais pas sûre de moi, j'ai demandé aux vendeuses de m'aider.

— Tu as bien fait, dit-il. Cette veste te va à *perfeição*.

Elle accueillit le compliment avec émotion.

Le restaurant où Francisco l'emmena était un endroit tranquille, fréquenté par des locaux, auquel les lumières tamisées et le fond musical conféraient une touche de romantisme. À moins que ce soit le regard de Francisco qui lui mette des idées romantiques en tête. Elle qui ne s'était jamais intéressée aux relations de près, elle avait désormais l'impression

d'être obsédée.

Ils engagèrent la conversation sur les endroits qu'ils avaient visités, puis en vinrent à parler de leurs familles respectives.

— Tu es sûr que cela ne va pas déranger tes parents que je débarque chez eux pour ton anniversaire ?

— Au contraire ! Ma mère adore qu'il y ait du monde chez elle. Elle nous a répété toute notre enfance que cela portait bonheur de fêter son anniversaire à l'endroit où on était né. Je ne suis pas sûr que cette superstition existe en dehors de son cerveau. Je suis même persuadé qu'elle l'a inventée pour que nous revenions la voir.

La tendresse dans sa voix était émouvante.

— Tu as d'autres frères et sœurs, à part João, dont tu m'as parlé l'autre jour ?

— Nous sommes cinq. Ma mère aurait bien voulu avoir d'autres enfants mais à la naissance de ma petite sœur elle a fait une hémorragie, et on a dû lui faire une hystérectomie. Elle a été triste très longtemps. J'avais l'impression qu'elle ne recouvrerait jamais la joie de vivre qu'on lui connaissait. Elle a fini par surmonter cette épreuve mais je sais qu'elle a eu du mal à voir ses enfants quitter le nid par la suite.

Elle découvrit une autre facette de sa personnalité, emplie de tendresse et d'amour.

— Si elle veut encore un enfant à la maison, je pourrais lui envoyer mon frère Damon, dit-elle en souriant. Je me demande s'il va un jour partir de chez mes parents.

— Pourquoi pas ?

Elle secoua la tête.

— C'est un artiste. Il a du talent, je crois. Mais il n'a pas envie de se battre. Il continue à dire qu'il a besoin de temps pour se lancer seul dans la vie.

— Qu'en pensent tes parents ?

— Mon père râle en disant qu'à son âge il était indépendant depuis belle lurette. Il ne comprend pas pourquoi Damon ne se trouve pas un travail « normal » qui lui permettrait de créer pendant son temps libre, comme le font beaucoup d'autres artistes.

— Et ta mère ?

— Maman ? Eh bien, elle nous a toujours encouragés à suivre nos rêves, alors elle ne dit rien. Et, malgré tout, ils sont fiers de lui mais je crois qu'ils seraient soulagés de le voir s'assumer financièrement.

— Vous vous voyez souvent ?

— Pas autant que je le souhaiterais. Mais j'ai tout misé sur le travail et écarté le reste, y compris les gens que j'aime. Je ne l'ai pas cherché et je ne m'en vante pas. C'est arrivé comme ça.

— Il n'est jamais trop tard pour prendre de nouvelles habitudes, dit-il d'une voix sereine qui lui laissa entrevoir la possibilité d'un changement.

Ce ne serait pas aussi simple que Francisco semblait le dire. Chaque fois qu'elle était sur le point de les voir, elle trouvait toujours le moyen de se laisser happer par le travail. La situation la faisait culpabiliser, non seulement parce qu'elle s'était éloignée d'eux, mais aussi parce qu'elle avait le sentiment de les avoir fait souffrir.

— Cela fait des années que mon père dit à quel point Saint-Eustache lui manque. Il aimerait retourner vivre là-bas. C'est à cause de moi qu'ils en sont partis.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Francisco en penchant légèrement la tête.

— C'est la vérité. Ma mère, qui est enseignante, a été envoyée sur cette île. Elle a rencontré mon père et est restée au lieu de rentrer dans le Connecticut. J'ai toujours entendu dire qu'ils avaient été très heureux là-bas. Puis je suis née. Quand j'ai eu deux ans, ma mère s'est dit que je risquais de manquer de stimulation intellectuelle. À cette époque, il n'y avait pas Internet sur l'île. Alors ils ont pris la décision de rentrer aux États-Unis, pour que j'aie accès à une meilleure éducation.

Il la regarda avec intensité, l'air sérieux et attentif.

— Tu penses qu'ils regrettent d'être partis ?

Elle s'efforça de sourire, pour ne pas plomber la conversation, mais son cœur était serré.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'un air qui se voulait dégagé.

Mais Francisco ne fut pas dupe, à en croire la façon dont ses sourcils se froncèrent.

— Je ne suis pas tout à fait comme tout le monde. Et encore moins la fille idéale pour des parents. Les miens ne m'ont jamais fait sentir qu'ils n'étaient pas contents de m'avoir pour fille, mais je n'ai jamais senti non plus que je correspondais tout à fait à leurs attentes.

Francisco demeura un moment silencieux.

— Tu sais, s'ils ne s'étaient souciés que d'eux et qu'ils avaient voulu que tu sois plus conforme à leurs attentes, ils seraient probablement restés à Saint-Eustache. Ils ont vu en toi ces capacités extraordinaires qu'il fallait cultiver, et ils t'ont emmenée dans un endroit où tu pouvais te développer et devenir celle que tu devais être. Je pense que tu as pris l'habitude de te servir un peu trop de ta tête, *querida*. De chercher des réponses à tout alors qu'en fait certaines choses de la vie ne demandent qu'à être appréciées et vécues pour ce qu'elles sont. Sans quoi, à force de les décortiquer, il n'en reste que des faits secs et poussiéreux. Ce que tu considères comme un sacrifice, essaye plutôt de le voir comme un cadeau que t'ont fait tes parents, sois-en reconnaissante. La famille est un élément fondamental de notre vie. Tant de gens n'en ont pas, ou ont des parents maltraitants, qui les rendent malheureux. Nous qui avons des parents bienveillants devrions éprouver une gratitude infinie.

Il avait raison. Évidemment. Ses parents avaient agi par amour pour elle,

et elle leur en serait éternellement reconnaissante. Il fallait qu'elle cesse de se servir de cela comme d'une excuse pour ne pas aller les voir. C'était puéril et pathétique.

— De plus, poursuivit Francisco, si tes parents avaient vraiment eu envie de retourner vivre à Saint-Eustache, ils auraient pu le faire depuis longtemps. Même avec ton frère.

La remarque la fit rire.

— C'est vrai. Je le vois bien passer ses journées à la plage.

— Quoi qu'il en soit, tu es une personne magnifique, belle, douée et incroyable. N'importe quels parents seraient fiers de t'avoir pour fille.

Elle lui jeta un coup d'œil en plissant le nez, incrédule, puis baissa la tête pour qu'il ne voie pas les larmes qui lui montaient aux yeux.

Il lui avait fait des tas de compliments. Mais comment savoir s'ils étaient sincères ? Elle avait trop d'incertitudes pour y croire vraiment. Pourtant, quelque chose en elle la poussa à chercher la vérité. Elle releva la tête.

— Je n'ai pas une grande expérience en la matière, Francisco, alors je préfère te poser directement la question : es-tu en train d'essayer de me séduire ?

Elle vit son visage se rembrunir et sentit son cœur se serrer à l'idée d'avoir commis un impair.

— Pourquoi me poses-tu la question ? Parce que j'ai dit que tu étais belle, douée et incroyable ?

— Oui.

— Je pense que la vraie beauté n'est pas celle que prônent les magazines et la société de consommation dans son ensemble. J'ai côtoyé des milieux prétendus privilégiés et, crois-moi, je n'y ai pas vu beaucoup de choses belles. Pour moi, la beauté est intérieure et elle s'exprime dans la profondeur du regard ou d'un sourire. Ce soir, quand je suis venu te chercher, ce n'étaient pas tes nouveaux vêtements qui m'ont fait dire que tu étais *linda*. C'était toi, et la façon dont tu les portais. On voyait que tu t'y sentais bien. C'est ça qui te rendait resplendissante, pas les vêtements en eux-mêmes.

Il la fixa longuement, avant de poser cette question :

— Est-ce que tu me trouves beau ?

— Oui, répondit-elle. Tu es un très bel homme.

Il sourit.

— Et est-ce que tu te sens attirée par moi ?

— Oui, tu le sais bien, dit-elle en se sentant rougir.

— C'est parce que je suis beau ?

— Non.

— Alors qu'est-ce qui fait que tu es attirée par moi ?

— Je ne sais pas vraiment, dit-elle avec honnêteté. J'y ai beaucoup réfléchi, mais je ne suis parvenue à aucune conclusion.

Son sourire s'élargit.

— *Exatamente*. C'est la même chose pour moi. Tu m'attires, et plus je te

vois, plus c'est le cas. J'apprécie la personne que tu es et ce que je ressens quand je suis avec toi. C'est un ensemble qui ne repose pas que sur ta beauté ou l'attraction physique, même si celles-ci sont indéniables.

Un frisson de désir parcourut son échine, et son cerveau cessa de fonctionner, l'espace d'un instant, alors qu'elle plongeait dans son regard hypnotique.

Puis elle se ressaisit en s'interrogeant sur le pouvoir de Francisco de provoquer de tels courts-circuits dans son cerveau.

Mais était-il important de le comprendre ? Ne pouvait-elle pas simplement se laisser aller à ce qu'elle éprouvait et voir où tout cela la menait, sans passer son temps à sur-analyser ? Après tout, ne ferait-elle pas mieux de vivre son aventure brésilienne à fond, sans se laisser dominer par ses peurs ?

— Cela fait partie de ces choses dont il faut simplement profiter et qu'il n'est pas nécessaire de s'expliquer ?

Le sourire qu'il lui adressa emplit son corps de chaleur et de plaisir.

— *De fato*.

Après le dîner, ils roulèrent jusqu'au parc d'Ibirapuera.

C'était un endroit magnifique, avec des chemins et des fontaines éclairées de centaines de lumières qui se reflétaient dans l'eau. Francisco lui prit la main. Elle se rapprocha de lui si bien que leurs bras se frôlaient. Sa main était chaude et enveloppante, et, du pouce, il caressait doucement la sienne.

— Nous reviendrons quand il fera jour, dit-il alors qu'ils s'enfonçaient dans le parc. Il faut que tu voies ça. C'est le plus bel endroit de Sao Paulo.

— Je te crois.

Il indiqua l'auditorium dessiné par Oscar Niemeyer et se mit à rire quand elle fit remarquer que le bâtiment avait l'air de tirer la langue aux passants.

— C'est l'architecte le plus célèbre du Brésil, et voilà comment tu traites son travail ! dit-il en riant.

— Je t'ai dit que je ne savais pas repérer la beauté, Francisco, alors ne tiens pas compte de mon avis.

Il s'arrêta et planta son regard dans le sien.

— Voilà encore une raison pour laquelle je suis bien avec toi. Pendant des années, on ne m'a regardé que comme un visage ou un corps à photographier, sans s'intéresser à ce qu'il y avait à l'intérieur. Je sais que quand tu me regardes, tu vois une personne, un homme, pas une image.

Avant qu'elle ait le temps de répondre, il se tourna et reprit son chemin. Il la conduisit vers un pavillon où le public écoutait un groupe de musique.

Elle n'avait jamais entendu ce genre de musique mais il lui plut instinctivement. Francisco expliqua qu'il s'agissait du *choro*, une forme musicale traditionnelle.

Elle eut l'impression que la guitare chantait dans une langue qu'elle ne connaissait pas, dont elle entendait les mots sans les comprendre. Elle se mit

à bouger au rythme de la musique et sentit la main de Francisco se poser autour de sa taille. Elle se laissa aller à bouger doucement avec lui, en essayant de vivre l'instant présent, sans se poser de questions.

À la fin du morceau, quand il la lâcha pour applaudir, elle éprouva une sensation de vide.

Ils marchèrent ensuite jusqu'à un lac et empruntèrent un pont métallique. Arrivés au milieu, ils s'arrêtèrent pour admirer le paysage et, comme par magie, un couple leur laissa leur place. Au loin, la ville scintillait. Francisco la prit par les épaules et la serra contre lui. Elle ne put réprimer le soupir de contentement qui jaillit de son cœur.

Elle sentit qu'il la regardait et tourna la tête pour dire quelque chose, mais aucun mot ne sortit de sa bouche. L'éclat de son regard et la ligne de ses lèvres firent accélérer dangereusement son rythme cardiaque.

— C'est l'un de mes endroits préférés, dit-il d'une voix grave.

Il marqua une pause, et elle pria pour qu'il n'entende pas son cœur battre dans sa poitrine.

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

Pour toute réponse, elle leva doucement la tête, emplie de ce qu'elle interpréta comme un désir intense, curieusement dénué de peur ou d'appréhension. Avec Francisco, elle se sentait en confiance. Qui mieux que lui, pouvait lui montrer le chemin ?

À l'instant où leurs lèvres s'effleurèrent, elle eut l'impression que le monde s'arrêtait de tourner. La sensation était si délicieuse qu'elle parut irréelle.

Puis Francisco émit un son grave et guttural, et l'attira plus fort contre lui. Pour la première fois de sa vie, son cerveau cessa de mouliner, les pensées s'arrêtèrent. Rien n'existait plus en dehors de Francisco et d'elle, et du miracle de ce baiser.

Au bout d'un moment dont elle ne sut pas s'il avait duré dix secondes ou une heure, il se détacha doucement d'elle et la fixa de ses yeux bruns.

— Je ne sais pas exactement quelle heure il est mais je pense qu'il faut qu'on y aille, *querida*, dit-il.

Elle avait tout sauf envie de partir de cet endroit féerique. Elle aurait pu rester là, avec lui, toute la nuit. Mais la raison l'emporta. Le parc allait fermer, et ils travaillaient le lendemain. Elle s'écarta de lui à regret.

— Tu as raison, acquiesça-t-elle d'une voix qui lui parut étrangement normale alors qu'à l'intérieur d'elle tout était sens dessus dessous.

Et quand elle se remit à marcher, ses jambes tremblaient.

Sur le chemin du retour, chacun sembla absorbé dans ses pensées. Face à autant de nouveautés et d'émotions dans sa vie, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si leur baiser avait eu un effet aussi incroyable sur lui que sur elle. Si ce n'était pas le cas, elle doutait qu'il le lui dise, et pensa qu'il n'était peut-être pas judicieux de le lui demander.

— J'ai passé une très bonne soirée, dit-il une fois qu'il l'eut

raccompagnée jusque dans le hall de la résidence.

— Moi aussi.

Sa réponse lui parut totalement en deçà de l'effet que ces moments partagés avaient produit sur elle.

Devait-elle l'inviter chez elle ? Francisco s'attendait-il que ce baiser débouche sur autre chose ? Était-elle prête à franchir la prochaine étape, quelle qu'elle soit ?

Tandis que ces questions se bousculaient dans sa tête, Francisco appela l'ascenseur. Puis il posa les mains sur ses épaules et lui sourit.

— Bonne nuit, dit-il avant de l'embrasser sur la joue. À demain.

Elle entra dans l'ascenseur, se retourna et vit Francisco se diriger vers la sortie de l'immeuble, la laissant seule, perplexe, avec ses questions.

10.

Francisco croyait en les vertus de la patience et des décisions prises de façon réfléchie et consciente. Pourtant, le lendemain de cette merveilleuse soirée avec Krysta, il se réveilla avec la sensation désagréable d'avoir laissé filer une opportunité qui ne se représenterait peut-être pas de sitôt.

La douceur de ses lèvres, la sensation de son corps contre le sien ne le quittait pas et lui donnait envie de remonter le temps et de changer le cours de la soirée de la veille. En fait, ce souvenir faisait naître en lui mauvaise humeur et frustration.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il ne fallait pas brusquer les choses avec Krysta. Il avait perçu son hésitation quand il l'avait accompagnée dans le hall de son immeuble. Peut-être appréhendait-elle la suite. Même si cela lui avait coûté, il avait probablement bien fait de rentrer chez lui.

Il savait que s'il s'était attardé chez elle, il l'aurait embrassée de nouveau et aurait eu envie d'aller plus loin. Mais une partie de lui n'était pas prête à franchir cette étape alors que son cœur lui jouait des tours et qu'il éprouvait déjà des sentiments pour Krysta. Or, deux mois plus tard, Krysta ne serait plus là.

Sa présence était trop précieuse, comme amie et comme collègue, pour risquer de tout perdre à cause de la simple satisfaction de pulsions physiques.

Il y avait aussi en elle une grande vulnérabilité, qui ne se voyait pas d'emblée derrière la confiance qu'elle affichait en public. Elle possédait incontestablement cette confiance dans sa vie professionnelle mais ne semblait pas l'avoir développée dans sa vie privée. Ce qui expliquait justement pourquoi elle s'était plongée à corps perdu dans le travail.

Il pourrait lui faire découvrir autre chose, lui montrer que la vie ne se résumait pas aux moments qu'elle passait dans les hôpitaux, les centres de recherche et les salles de conférences.

Cela lui permettrait, à lui aussi, de sortir des ornières dans lesquelles sa vie s'était calée. Sa rencontre avec Krysta lui avait fait prendre conscience de mener une vie un peu étriquée. S'il continuait sur cette lancée, il risquait de devenir un homme esseulé et amer, rongé par le regret. Il était reconnaissant

envers elle de lui avoir évité un tel destin.

Lorsqu'il arriva à l'hôpital, on l'appela au bloc si bien qu'il n'eut pas le temps de passer voir Enzo Dos Santos avant la fin de la matinée. Quand il entra dans sa chambre, ce dernier n'était plus dans son lit mais assis sur une chaise, près de la fenêtre, les jambes surélevées. Il sourit en le voyant arriver.

— Comment allez-vous, *senhor* ? demanda Francisco en prenant son dossier.

Le patient prit sa tablette et écrivit à l'aide du stylet.

Prêt à aller jouer au foot.

Francisco éclata de rire.

— Il va falloir attendre encore deux ou trois jours avant de pouvoir descendre sur le terrain.

Les yeux d'Enzo brillèrent.

Comme le chirurgien de garde était passé peu de temps auparavant et avait laissé un compte rendu détaillé de l'examen de sa bouche, il décida de s'en tenir à l'examen de sa jambe et de son visage, dont il fut satisfait.

Enzo lui tendit la tablette.

Où est le Dr Simpson ? Vous êtes le deuxième homme qui vient m'examiner aujourd'hui. J'aime mieux quand c'est elle.

— Ne vous inquiétez pas, elle va passer, dit Francisco sur un ton rassurant.

Mais au fond de lui, il ne put s'empêcher de s'inquiéter. Lui-même avait espéré tomber sur elle dans la chambre d'Enzo, puisqu'elle avait l'habitude d'y aller à cette heure-là. Ce n'était pas son genre de manquer la visite d'un patient. Son absence avait-elle un rapport avec ce qui s'était passé la veille ?

C'était ridicule. Elle n'était pas du genre à laisser sa vie privée interférer avec son travail.

Lorsqu'il sortit de la chambre d'Enzo, il chercha l'infirmière de garde.

— Le Dr Simpson n'est pas là, aujourd'hui ?

— Elle a téléphoné pour dire qu'elle ne viendrait que cet après-midi.

Il la remercia et se dirigea vers l'ascenseur en se demandant s'il devait appeler Krysta. Sentant la confusion envahir son esprit, il se posa cette simple question : s'il ne l'avait pas embrassée la veille, hésiterait-il à l'appeler pour prendre de ses nouvelles ?

La réponse était évidente. Il prit son portable et composa son numéro. Comme elle ne répondait pas, il lui laissa un message, lui demandant s'ils déjeunaient ensemble, comme à leur habitude.

Elle le rappela dix minutes plus tard.

— Désolée, je ne pouvais pas répondre, j'avais un appel vidéo. Je dois régler un problème urgent à New York. Je ne vais pas pouvoir déjeuner avec

toi.

Elle parlait sur un ton brusque, un peu impatient.

— Je suis désolé. Je ne te retiens pas plus longtemps. Préviens-moi quand tu seras libre. On peut toujours dîner ensemble, si tu veux.

— D'accord, dit-elle.

Elle hésita, l'espace d'un instant, avant d'ajouter :

— Je suis vraiment désolée de ne pas pouvoir déjeuner avec toi. Tous les jours, j'attends ce moment avec impatience.

Il sentit son cœur se serrer dans sa poitrine.

— Il faut que j'y aille, j'ai un autre appel vidéo, reprit Krysta.

Sur ce, elle raccrocha.

L'entendre dire qu'elle aimait bien déjeuner avec lui le consola quand il se retrouva seul devant son assiette, à la cafétéria.

De toute évidence, Krysta occupait une place de plus en plus importante dans sa vie, et ce constat le rendait perplexe.

— Pouvez-vous au moins me dire pour quelle raison le financement a été annulé ?

Krysta avait du mal à parler d'un ton égal. Elle avait très peu dormi la nuit précédente, aux prises avec les images, les émotions et les sensations que la soirée de la veille avait suscitées. Et à présent, elle apprenait que son prochain projet de recherche, celui sur lequel elle avait déjà commencé à travailler, tombait à l'eau, faute de financement.

— Je ne peux pas vous le dire, répondit l'administrateur de l'hôpital de Rochester. Mais vous savez que les fonds accordés à la recherche sont limités et qu'il faut faire des choix dans les projets.

— Y a-t-il une possibilité de trouver une autre source de financement ? Il est arrivé que mes recherches soient financées par le secteur privé.

— Vous pouvez tout à fait faire appel à d'autres financeurs, mais il faudra de toute façon que le projet passe devant le conseil d'administration.

Ce qui risquait de prendre des mois.

Elle raccrocha, bouillant de frustration. Ses précédentes recherches avaient rapporté à l'hôpital à la fois la reconnaissance et des retombées financières positives. Savoir qu'ils avaient accordé à quelqu'un d'autre le financement qui lui revenait la mettait hors d'elle.

Ce n'était pourtant pas la première fois qu'elle était confrontée à un problème de ce genre. Ils se succédaient même avec une régularité anxiogène. Elle avait cru que cette époque d'incertitude était révolue mais elle se trompait, apparemment.

Elle s'allongea sur le canapé et regarda le plafond en espérant y trouver l'inspiration. Qu'allait-elle faire si ce projet de recherche était abandonné, ne serait-ce que momentanément ? Elle adorait travailler sur le terrain, établir les diagnostics de maladies oto-rhino-laryngologiques et opérer tous les

patients qui avaient besoin de l'être dans le cadre de sa spécialité, mais la recherche avait toujours eu une place à part dans sa vie. Elle faisait d'elle un précurseur dans son domaine.

Elle avait la désagréable impression qu'ils avaient profité de son absence pour redistribuer les cartes. Elle pourrait rentrer à New York et aller, en personne, demander des explications au conseil d'administration. Son contrat arrivait à son terme. Était-ce le moyen que quelqu'un avait trouvé pour lui faire comprendre qu'elle n'était plus la bienvenue à l'hôpital ? Lui rappeler que personne n'était irremplaçable ?

Cette pensée la fit rager. Elle s'assit, prit son ordinateur et regarda les vols pour New York. Mais elle tremblait et avait des haut-le-cœur. Elle referma l'ordinateur et décida de prendre du recul sur la situation.

Elle s'était engagée à rendre un visage à Enzo Dos Santos. Comment pouvait-elle envisager de tout plaquer pour sauter dans le premier avion, simplement parce qu'on avait supprimé le financement de son projet ?

À quel moment avait-elle laissé son amour du travail tourner à l'obsession ? Et pourquoi ?

Le travail était l'autel sur lequel elle avait tout sacrifié, ses liens familiaux, ses amitiés, ses relations avec les hommes, et maintenant, en regardant par la fenêtre le ciel bleu du Brésil, elle éprouvait une sensation de vide. Non pas simplement parce qu'elle n'avait pas obtenu sa subvention, mais parce que cela l'obligeait à voir ce que sa vie était devenue : son travail la définissait, c'était l'étalon à l'aune duquel elle mesurait sa valeur. Au point que le moindre contretemps la fasse partir en vrille.

C'est ce sur quoi le Dr Hellman avait attiré son attention, à la manière bien particulière des psys de faire passer un message. Quand elle avait exprimé sa culpabilité de ne pas être allée à l'anniversaire de mariage de ses parents, au lieu d'insister sur la culpabilité, le Dr Hellman lui avait demandé pourquoi elle n'y était pas allée. Puis, pourquoi elle n'avait pas d'activités ni d'amis à voir en dehors du travail. Presque toutes les questions concernant son absence de vie sociale et d'échanges avaient la même réponse : le travail. La recherche. Le besoin d'avoir une place dans son métier.

À présent, elle se considérait comme l'exemple type du dysfonctionnement en matière de vie sociale. En matière de vie tout court.

Vivait-elle vraiment ?

Même l'envie qu'elle avait eue la veille, en parlant avec Francisco, d'essayer d'améliorer ses relations avec ses parents, s'était envolée dès que le travail était revenu au premier plan.

Si le projet était écarté, que risquait-il de lui arriver ?

Elle eut un autre haut-le-cœur, qui lui coupa le souffle, et sentit les larmes lui picoter les yeux.

Instinctivement, elle eut envie de repousser cette idée, la jugeant insupportable. Mais elle prit une inspiration et s'efforça de considérer cette possibilité, de l'accueillir au lieu de la rejeter, de la laisser infuser en elle.

Curieusement, son estomac s'apaisa, et le calme revint.

Alors, que lui arriverait-il, si le projet était réellement écarté ?

Elle aurait du temps. Du temps pour aller voir ses parents, pour aller se promener et visiter des endroits, même si elle n'avait aucune idée des endroits qu'elle avait envie de découvrir. Elle pourrait faire ou apprendre d'autres choses, pas nécessairement liées au travail, mais juste pour le plaisir.

Elle pourrait apprendre à agir avec plus de spontanéité, au lieu de laisser son besoin compulsif de tout planifier dans les moindres détails gouverner ses journées.

Et, tant qu'elle était au Brésil, elle n'aurait plus à effectuer les travaux préparatoires pour le projet, ce qui lui laisserait plus de temps à passer avec Francisco.

Elle sentit son ventre réagir, mais non plus à la peur cette fois. L'excitation à l'idée de passer plus de temps auprès de lui, dans ses bras, l'emporta sur l'appréhension.

Elle se rallongea et ferma les yeux pour faire revenir les sensations de son corps musclé contre le sien, de sa bouche avide et sensuelle, de ses cheveux glissant entre ses doigts. Elle poussa un petit gémissement de plaisir. Ce baiser avait été sublime. Et l'avait aussi laissée avec une sensation dont elle n'avait jamais fait l'expérience auparavant, un manque qu'elle identifia comme un désir sexuel.

Voilà encore un pan de sa vie qui était resté inexploré mais qu'elle avait envie de découvrir.

Le fait de ne rester que quelques mois au Brésil ne devait pas l'empêcher de coucher avec Francisco, s'il en avait envie, lui aussi. Au contraire, c'était une occasion en or. Elle ne cherchait pas une relation durable mais elle aimait bien Francisco et le trouvait plus séduisant que tous les hommes qu'elle avait croisés dans sa vie. Lui-même était probablement soulagé à l'idée qu'elle ne s'éternise pas à Sao Paulo.

La question restait de savoir s'il avait envie d'avoir une aventure avec elle. Comment le savoir ?

Elle n'était pas naïve au point de penser que quelques baisers dans un endroit romantique signifiaient qu'il avait envie d'aller plus loin. Mais même si elle était bien décidée à faire preuve de plus de spontanéité dans sa vie, elle ne voulait pas prendre le risque de laisser le hasard décider. Il fallait s'organiser.

Pouvait-elle le séduire, comme elle croyait qu'il le faisait avec elle, la veille ? C'était sans compter qu'elle n'avait pas la moindre idée sur la façon de s'y prendre ! Et s'il refusait ses avances, l'humiliation serait trop cuisante.

Comment les gens signalaient-ils leur intérêt sexuel pour quelqu'un ? Peut-être qu'une recherche sur Internet lui apporterait des réponses.

Elle s'interrompit. Elle avait beau exceller dans la recherche, ce genre de quête en ligne lui parut vaine. Et si elle restait simplement elle-même, si elle

essayait de donner corps à cette nouvelle Krysta qui émergeait peu à peu, et qu'elle prenait cela comme point de départ ?

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Francisco avait probablement fini de déjeuner. Il devait être dans le service, en visite auprès de ses patients. Elle eut envie de foncer à l'hôpital. Mais elle avait encore une conférence à donner le lendemain, et préparer méticuleusement ses interventions était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour rendre le trac supportable. Si elle allait voir Enzo Dos Santos maintenant, elle aurait encore l'après-midi pour revoir sa présentation. Même si elle avait décidé de commencer un nouveau chapitre de son existence, plus détendu, moins réglé au cordeau, ce n'était pas le moment d'improviser pour autant, la veille d'une conférence. Il fallait simplement accepter de ne pas voir Francisco jusqu'au dîner.

Même si le Brésil la transformait, elle avait encore besoin de sa réputation et de son travail. Quelles que soient les attentes et les exigences de son corps.

11.

Elle eut l'impression que la journée du lendemain n'en finissait pas. Mais elle se surprit à être moins stressée que d'habitude par le fait de parler devant un parterre de confrères et de consœurs. Au réveil, elle s'était sentie aussi nauséeuse que d'habitude à l'idée de monter sur scène, mais quand elle arriva à l'hôpital, le malaise s'était largement atténué. Voir que Francisco l'attendait y fut sans doute pour quelque chose.

— Ah ! te voilà ! dit-il en souriant. Comment te sens-tu ?

— Plutôt bien, répondit-elle en entrant avec lui dans le bâtiment. Comment s'est passée l'opération, hier soir ?

Un accident grave s'était produit en fin d'après-midi, dont les survivants avaient été emmenés au Paulista. Quand elle était arrivée pour voir Enzo, Francisco était déjà au bloc et, à 17 h 30, il lui avait envoyé un texto pour lui dire qu'il ne pourrait malheureusement pas dîner avec elle.

Elle avait été déçue mais avait accepté la nouvelle sans sourciller. Combien de fois s'était-elle trouvée au bloc pour une opération dont elle pensait qu'elle durerait deux heures et qui en avait duré cinq ?

— Le traumatisme était sévère. La patiente que j'ai opérée a perdu un œil. L'orbite a été écrasée. J'ai passé la majeure partie du temps à essayer de retirer des éclats d'os.

Ils se dirigèrent vers la salle d'attente attenante à la salle de conférences.

— Si elle doit survivre, ce qui n'est pas encore certain, elle aura besoin d'une reconstruction globale, y compris du plancher de l'orbite. Puisque l'autre œil n'a pas été touché, ce serait un cas parfait pour les techniques que tu nous as transmises. Même si je doute que cette femme ait les moyens d'y recourir.

— Certaines entreprises sont prêtes à proposer des soins gratuits ou à faible coût, quand ils souhaitent développer une collaboration avec un nouvel hôpital. Tiens-moi au courant de l'évolution de son état. Je pourrai en toucher un mot à l'entreprise belge.

Ils poursuivirent la discussion jusqu'à ce qu'un assistant vienne lui dire que l'heure de sa conférence était venue. Elle n'avait pas vu le temps passer.

Elle se leva.

— Avant que tu y ailles, dit tranquillement Francisco, est-ce que cela tient toujours, pour demain ?

— Bien sûr ! dit-elle en essayant tout de même de ne pas avoir l'air trop impatiente.

À partir de ce moment-là, elle eut l'impression que le temps s'était arrêté. Jamais elle n'avait été aussi impatiente de terminer une conférence, en dépit de sa passion pour le sujet.

Quand, enfin, les applaudissements du public retentirent, alors qu'elle s'apprêtait à partir, le directeur l'invita à déjeuner avec lui, en compagnie du chef du service de chirurgie. Il était délicat de refuser, alors elle les suivit jusqu'à un restaurant situé à quelques kilomètres de l'hôpital et participa au déjeuner le plus long de toute son existence. Les deux hommes étaient charmants et intéressants. Elle ne s'ennuya pas mais elle trépignait à l'idée d'être là, avec eux, plutôt qu'avec Francisco.

Elle profita néanmoins de ce déjeuner avec eux pour lancer l'idée d'approcher l'entreprise belge d'impression 3D pour qu'elle fabrique une réplique de plancher de l'orbite pour la victime de l'accident de la route qui avait perdu son œil.

— J'ai travaillé avec cette entreprise à plusieurs reprises et je les ai trouvés fiables, rapides et pas excessifs en termes de coût. Ce peut être une bonne idée que le Paulista soit en contact avec eux, au cas où.

— C'est la femme que le Dr Carvalho a opérée ? demanda le directeur.

— Oui.

Le chef de service prit la parole.

— Si le processus vital de cette femme n'est pas engagé, et même si, malheureusement, il l'est, je pense qu'il serait effectivement très profitable que vous nous mettiez en contact avec le bon interlocuteur de l'entreprise. Nous avons justement évoqué la possibilité de développer un programme utilisant les techniques et les informations que vous nous transmettez. Rien n'est décidé, pour l'instant, mais si nous décidons d'en parler au conseil d'administration, il sera utile d'avoir des informations à leur donner.

Elle éprouva le sentiment d'avoir réussi. Si le Paulista envisageait d'utiliser de nouvelles techniques, sa visite serait déjà un succès.

Lorsqu'elle revint à l'hôpital, elle passa voir Enzo Dos Santos qu'elle trouva en bonne forme physique et de bonne humeur. La convalescence se déroulait au mieux. Sa femme était rentrée chez eux pour quelques heures, et c'est Roque Cardoza qui lui tenait à présent compagnie.

— Vous ne me verrez pas demain, dit-elle après l'avoir examiné.

Il prit sa tablette et écrivit.

Un rendez-vous galant ?

Elle leva les yeux au ciel mais au fond d'elle elle sentait l'excitation bouillonner. Il lui fallut déployer de grands efforts pour rester calme et

répondre d'un air détaché.

— Je vais visiter votre pays magnifique. Un endroit qui porte le même nom que vous : Santos.

Le regard d'Enzo Dos Santos s'illumina.

Plages et jardins somptueux. Musée du café.

— J'irai au musée. J'adore le café.

— Si vous avez le temps et l'envie, il y a aussi un jardin d'orchidées, ajouta Roque Cardoza. Et l'eau est peut-être un peu froide pour nager mais vous pouvez louer une combinaison et une planche près de Sao Vincente, si vous aimez le surf.

— Je nage dans les lacs du Nord, alors je supporterai peut-être la température de l'océan, dit-elle sans préciser que l'idée de monter sur une planche de surf la rendait nerveuse.

Elle ne croisa pas Francisco mais un texto l'informa qu'il retournait au bloc. Décidément, les fées n'étaient pas très clémentes avec eux.

Elle n'avait toujours pas décidé ce qu'elle voulait faire de leur relation. Le soir, aller nager ne parvint pas à atténuer son stress. Elle rentra dans son appartement, prit son téléphone et, avant de comprendre ce qu'elle était en train de faire, composa le numéro de sa mère.

— Bonjour ma chérie ! Que se passe-t-il ? Tu es toujours au Brésil ?

Fallait-il qu'il se passe quelque chose pour qu'elle appelle ses parents ? Elle s'efforça d'ignorer la culpabilité, toujours tapie quelque part en elle. Ses appels étaient rares et espacés, emplis de petits silences que sa mère remplissait de bavardages, ce qui ne faisait qu'ajouter à son malaise.

— Oui, je suis au Brésil. C'est un pays fantastique. Je pense que vous aimeriez, papa et toi.

— J'ai toujours eu envie d'y aller. Mais, avec ton père, il est impossible de prendre l'avion pour une destination plus lointaine que Saint-Eustache.

Elles rirent ensemble. Le fait que son père n'aime pas prendre l'avion était un sujet de plaisanterie dans la famille. Quand Krysta partait en déplacement, elle proposait à ses parents de la rejoindre pour quelques jours mais son père trouvait toujours une excuse pour ne pas venir. À y bien penser, elle tenait beaucoup de son père, et pas seulement la forme de ses oreilles.

— Le Brésil serait moins loin si vous viviez à Saint-Eustache, dit-elle tranquillement, surprise de la liberté avec laquelle elle abordait le sujet.

Il y eut un petit silence.

— Si tu t'installais au Brésil, on finirait bien par venir te voir, tout de même. Mais je doute que cela arrive avant que tu rentres à New York. Ton père ne bougera pas. Il n'a jamais cessé de dire qu'il voulait retourner à Saint-Eustache, mais chaque fois que j'essaye d'en parler plus sérieusement avec lui, il a soudain plus urgent à faire.

Manifestement, c'est aussi de son père qu'elle avait hérité sa propension à la fuite et à l'évitement !

— C'est pour cela que vous n'êtes jamais retournés là-bas ?

— Bien sûr ! Quand tu as été en âge de te débrouiller seule, nous n'avions plus d'excuses pour ne pas y retourner, à part celles que ton père s'est mis à trouver, et qu'il continue à me resservir, aujourd'hui encore, dit-elle en riant. Quel vieux schnock ! Mais un jour, je le mettrai le dos au mur, et nous redéménagerons.

Krysta rit de nouveau, soulagée. Finalement, ce n'était pas elle qui avait empêché ses parents de bouger. Ils s'en privaient eux-mêmes. Pendant toutes ces années, elle s'était fait des idées.

Quelles autres croyances conservait-elle, qui pouvaient se révéler totalement erronées si elle se donnait la peine de les confronter à la réalité ?

Il faudrait qu'elle y réfléchisse sérieusement.

Cette nuit-là, quand elle finit par s'endormir, ce fut pour rêver une fois encore d'une piscine sans bords. Mais, cette fois, elle était emportée par un courant puissant et, en entendant un grondement croissant, elle se demandait s'il n'y avait pas une chute d'eau au bout.

Francisco sortit de l'hôpital après minuit et rentra chez lui, éreinté. Les deux derniers jours lui avaient rappelé ses années d'internat, où la seule chose qui le faisait avancer était la perspective de ses journées de congé.

Il était fou d'impatience de voir Krysta et de passer du temps avec elle.

Il n'avait toujours pas décidé ce qu'il voulait faire de leur relation. Il y avait trop d'éléments à prendre en compte qui rendaient la décision difficile.

Si leur relation se transformait en histoire sentimentale, ils prenaient le risque que cela leur nuise sur le plan professionnel, à l'un, à l'autre ou à eux deux. Il en avait déjà fait l'expérience et ne tenait pas à la réitérer.

Quand il s'était mis à sortir avec des femmes, c'étaient des mannequins, des maquilleuses, des stylistes, des jeunes femmes qui gravitaient dans le même milieu que lui. Mais plus d'une fois, dans le cas de relations ponctuelles comme dans des histoires plus sérieuses, les ruptures avaient eu des conséquences néfastes sur son travail.

Puis il avait mûri un peu et cessé de sortir avec des femmes qu'il voyait dans le cadre de son travail. Il détestait le mélodrame tout comme il détestait qu'on le fasse passer pour le méchant. Bêtement, il avait fait une entorse aux règles qu'il s'était fixées en sortant avec Mari, qui était mannequin elle aussi, et avec qui l'histoire s'était terminée de la pire façon qui soit.

Il savait qu'on surveillait ses faits et gestes, au Paulista, et il n'avait pas envie de faire voler en éclats la vie qu'il s'était reconstruite à Sao Paulo. Il avait le sentiment que certains, comme Delgado, pour ne citer que lui, n'attendaient qu'un prétexte pour se débarrasser de lui. Même si ce dernier n'était pas au sommet de la hiérarchie de l'hôpital, sa famille avait

suffisamment d'influence pour convaincre le conseil d'administration de l'évincer, pour une raison ou pour une autre.

De plus, les aventures sans lendemain ne l'attiraient plus. D'un autre côté, il ne cherchait pas une relation sérieuse. Les plaies de la dernière n'avaient pas encore suffisamment cicatrisé. Cette dichotomie faisait qu'il était toujours sans femme, ni dans son lit ni à son bras, et qu'il n'avait pas fait l'amour depuis sans doute trop longtemps.

Plus jeune, cela ne lui posait aucun problème de ne passer qu'une nuit ou qu'une journée avec une femme. Il avait eu deux histoires un peu plus longues puis il avait rencontré Mari. Il était tombé fou amoureux d'elle, sans se rendre compte que l'attraction sexuelle et les montagnes russes émotionnelles n'étaient pas le gage d'un amour sincère et épanouissant, tant s'en faut.

Après leur rupture, il était resté méfiant vis-à-vis de toute forme d'attachement et avait préféré se concentrer sur sa carrière pour ne pas risquer une nouvelle débâcle sentimentale. Les femmes qui lui tournaient autour semblaient plus intéressées par le Cisco des défilés que par l'homme qu'il était dans le fond. Cela ne l'intéressait pas. Il préférait mener une vie d'ermite. C'était du moins le cas avant que Krysta apparaisse et lui donne envie de remettre ses principes en question.

Depuis qu'il la connaissait, il s'interrogeait sur la vie et sur ce qu'il en attendait. Il n'avait pas vraiment trouvé de réponses mais il aimait le fait de se poser les questions. C'était bon signe. Et, depuis leur baiser sur le pont, il rêvait de la serrer de nouveau dans ses bras. Sur le moment, il aurait voulu que ce baiser ne s'arrête jamais. Il aurait aussi voulu aller plus loin, satisfaire ce désir brûlant et irrépressible. Il se demandait encore comment il avait trouvé la force de ne pas monter chez elle et de repartir sagement après l'avoir raccompagnée.

Le lendemain, il était prévu qu'ils passent enfin la journée ensemble. Il risquait de ne pas pouvoir résister à la tentation de l'embrasser.

Non, pour être honnête, il *ne résisterait pas* à la tentation.

Ce qui le ramenait à la question de savoir quelle tournure allait ou devait prendre leur relation.

La question tourbillonna dans sa tête jusqu'à ce qu'il pose la tête sur son oreiller et sombre dans un sommeil profond.

12.

Krysta était prête bien avant l'heure à laquelle il était convenu que Francisco passe la prendre. À 8 h 45, un texto l'informa qu'il aurait un quart d'heure de retard et ne serait pas chez elle avant 9 h 15.

Lors de sa virée shopping, le jour où ils étaient allés à Ibirapuera, elle avait acheté plusieurs tenues. Elle était notamment ressortie de la boutique avec un maillot de bain, à des années-lumière des une-pièce qu'elle avait l'habitude de porter et qui cachaient ses formes plus qu'ils ne les mettaient en valeur.

Les vendeuses appelaient cela un trikini. Au début, elle avait rejeté la suggestion d'emblée. Entre la découpe de part et d'autre du torse et les motifs colorés, tout était fait pour qu'elle passe son chemin sans hésitation. Mais les deux vendeuses avaient insisté pour qu'elle l'enfile. Elle ne risquait rien : s'il ne lui plaisait pas, elles lui en trouveraient un autre.

Elle avait longuement scruté son reflet dans le miroir en se demandant si c'était vraiment le sien. La coupe du maillot mettait ses seins en valeur, ce qui, en d'autres circonstances, aurait pu la mettre mal à l'aise mais qui, en l'occurrence, lui rappela qu'elle était une femme. Les découpes, sur les côtés, l'amincissaient et soulignaient la courbe de sa taille et de ses hanches.

Sur le moment, l'acheter, de même que les trois robes d'été dont les vendeuses juraient qu'elles avaient été coupées pour elle, lui avait semblé couler de source. À présent, elle se demandait si elle était vraiment prête à franchir un pas aussi grand. La robe qu'elle avait choisi de porter était belle, même si elle était près du corps, mais le maillot qu'elle portait dessous suscitait en elle une certaine inquiétude.

L'idée de le porter à côté de Francisco ne lui procurait aucun soulagement, même si elle avait toute confiance en lui. D'ailleurs, s'il n'était pas arrivé avec une légère avance par rapport à ce qu'il avait annoncé, elle aurait probablement couru l'enlever pour remettre son vieux une-pièce informe et défraîchi.

Mais Francisco était là, et le sourire avec lequel il l'accueillit à la sortie de l'ascenseur dissipa son désarroi en un clin d'œil.

— *Querida*, dit-il en se penchant pour déposer un baiser sur sa joue. Je

suis désolé d'être en retard. Je ne me suis pas réveillé, ce qui ne m'arrive pour ainsi dire jamais.

— C'est ce qui arrive quand on passe ses journées au bloc, comme cela a été le cas ces derniers jours, dit-elle, contente qu'il soit détendu, se retenant pour ne pas lui sauter au cou et l'embrasser à pleine bouche. Tu dois être exténué. Tu es sûr que tu as envie de faire de la route ?

— Ce n'est qu'à une bonne heure d'ici, dit-il en marchant vers la voiture. Et il faut vraiment que tu voies Santos. Ce sera plus reposant d'être là-bas que de rester ici.

Peut-être parce qu'ils avaient moins de risques de tomber sur quelqu'un de l'hôpital là-bas, même si ce n'était pas à exclure. Tenait-il à garder leur relation secrète ? Devait-elle lui en être reconnaissante ou en être agacée ?

De plus, comme il le souligna une fois qu'ils furent sortis de Sao Paulo, il y aurait moins de circulation un jour de semaine que le week-end.

— J'ai pensé que nous pourrions prendre l'ancienne route, *rodovia Antiga*, à l'aller, et revenir par la *rodovia dos Imigrantes*. La première est plus pittoresque.

Il expliqua que la nouvelle route avait été construite pour fluidifier la circulation entre Sao Paulo et la côte, tronçon qui était emprunté autant par les camions que par les particuliers. Quand le trafic était particulièrement intense, il n'y avait plus qu'un sens de circulation sur chaque route : tous les véhicules sortant de Sao Paulo roulaient sur l'une, tous ceux qui revenaient de la côte empruntaient l'autre.

— Les gens roulent vite, ici, dit-elle alors qu'ils croisaient un camion qui roulait à une allure qu'elle jugea excessive.

— Il va falloir que tu me fasses confiance. Les gens roulent parfois comme des fous, mais je suis habitué.

— Je te fais confiance, dit-elle tout en contemplant le paysage fabuleux qui défilait sous les yeux.

C'était une alternance de nature disciplinée par la main de l'homme et de jungle. Sur les montagnes, à l'arrière-plan, se dressaient quelques arbres obstinés. Par moments, son cerveau s'emballait, quand, par exemple, elle se demandait comment les humains s'y étaient pris pour tracer une route dans une nature aussi sauvage. Mais elle se félicita aussi de parvenir à le débrancher pour simplement admirer le paysage.

Lorsqu'ils arrivèrent à Santos, l'endroit lui fit penser à la partie la plus chic de la côte de Fort Lauderdale, en Floride.

— C'est un endroit très fréquenté, à la fois par les touristes et par les habitants de Sao Paulo, expliqua Francisco. C'est la raison pour laquelle il vaut mieux éviter de venir le week-end. C'est de la folie, surtout quand des bateaux de croisière accostent.

Elle comprit pourquoi les gens affluaient dans cet endroit. La plage, bordée de jardins, s'étendait sur des kilomètres de sable, et l'eau était transparente.

— On pourra aller sur la plage quand l'air se sera un peu réchauffé, si tu veux. En attendant, il y a des tas de choses intéressantes à voir, à commencer par le centre.

— Enzo m'a dit qu'il y avait un musée du café.

— As-tu envie de visiter le musée ou plutôt de boire un bon café ? dit-il comme s'il lisait dans ses pensées.

— Les deux.

— Alors allons-y.

Ils s'arrêtèrent boire un café et manger une pâtisserie dans un café, avant de se rendre au *Museu do café*, dont l'architecture était impressionnante.

— C'était la Bourse du café, dit Francisco. Est-ce que tu préfères une visite guidée ou visiter les lieux à ton rythme ?

Elle opta pour une visite libre dans ce bâtiment majestueux, au sol de marbre et aux vitraux somptueux qui reflétaient une certaine opulence.

Ils firent une petite halte dans le café du musée, où elle goûta différents mélanges et où ils burent une autre tasse.

— À ce rythme, nous risquons de ne pas dormir pendant trois jours, dit-il en riant.

Ils se rendirent ensuite au jardin d'orchidées, ainsi qu'au petit zoo qui y était rattaché. Ils déambulèrent dans la jungle tropicale, admirèrent des statues puis finirent par reconnaître qu'ils avaient faim.

Ils trouvèrent un restaurant avec une terrasse, où Francisco la pria de s'installer avant de s'éclipser aux toilettes. Krysta offrit son visage aux doux rayons du soleil. Avait-elle déjà été aussi détendue ? Aussi heureuse ? Quand elle était en compagnie de Francisco, les tensions qui l'habitaient se dissipaient naturellement, sans qu'elle ait à fournir quelque effort en ce sens.

Quand elle était aux États-Unis, elle n'avait même pas conscience d'être stressée, alors que son corps vivait dans une tension permanente et que son esprit tournait en boucle la plupart du temps. C'est en l'absence de ces symptômes qu'elle se rendait compte à quel point elle menait une vie malsaine.

Le déjeuner fut un concentré de plaisirs. Les plats étaient délicieux, et elle se laissa tenter par un dessert, en l'occurrence une glace au café.

— Ne m'appelle pas à 2 heures du matin pour me dire que tu n'arrives pas à dormir, dit-il d'un air faussement sérieux, que les petites rides autour de ses yeux démentirent aussitôt.

Ils reprirent la voiture pour se rendre à Sao Vicente, où Francisco lui montra la sculpture de Tomie Ohtake commémorant l'arrivée des migrants japonais au Brésil. Elle ressemblait à un dragon.

— Il produit différents sons, en fonction de la vitesse et du sens du vent, dit Francisco, quand une rafale lui fit émettre un sifflement grave.

Ils décidèrent de retourner à la plage à Santos qui, selon lui, était plus belle. Il n'y avait pas grand monde, probablement parce que le vent s'était levé. Une fois garés, ils traversèrent les jardins puis se déchaussèrent pour

marcher sur le sable.

Krysta poussa un énorme soupir.

— Qu'est-ce que la mer m'a manqué ! C'est en la voyant, là, que je me rends compte à quel point j'en ai besoin. Quand je retourne à Saint-Eustache, je passe ma vie sur la plage.

— Saint-Eustache te manque ?

Elle réfléchit, tout en marchant jusqu'au rivage, où le bruit de l'eau lui fit l'effet d'une berceuse apaisante.

— J'y suis née mais je n'ai pas grandi là-bas, contrairement à mon père. Mais oui, cette île me manque souvent. C'est un endroit avec lequel j'ai un lien fort.

Elle s'interrompit, hésitant à livrer une remarque aussi personnelle. Mais il y avait quelque chose en Francisco qui lui donnait envie de se confier autant que d'écouter ses confidences.

— Parfois, j'ai l'impression que l'île m'appelle, comme un murmure du vent, et elle me manque tellement que j'en éprouve une douleur physique, là, près du cœur.

— En brésilien, nous avons un nom pour décrire ce désir nostalgique. C'est la *saudade*. C'est ce que je ressens chaque fois que je m'éloigne du Brésil, même si ce n'est pas pour longtemps. Est-ce que tu retournes là-bas, quand tu éprouves la *saudade* ?

La culpabilité tenta de se frayer un chemin mais elle lui barra le passage. La partie d'elle qui ignorait ses sentiments, *saudade* y compris, était en train de mourir lentement, pour laisser renaître une nouvelle personne de ses cendres. Mais elle devait regarder son passé en face, avec honnêteté.

— Rarement. Depuis que mes grands-parents sont morts, je n'y suis pratiquement pas allée. Mais j'ai envie que ça change. C'est une partie de ma vie que j'ai négligée jusque-là, et à laquelle j'ai envie d'accorder plus d'attention.

— Tu as raison. Il faut nourrir notre âme autant que notre esprit et que notre corps. Je l'avais oublié, moi aussi, mais j'ai pris la décision de m'améliorer.

— Et toi, tu as trouvé un lieu, au cours de tes voyages, qui t'a marqué ?

— Paris, curieusement. Je ne sais pas pourquoi j'ai adoré cet endroit. J'ai eu l'impression que les Français accordaient de l'importance à ce qui est important dans la vie.

La mer lui léchait les pieds. Elle était fraîche mais pas plus froide que les lacs dans lesquels elle avait l'habitude de se baigner.

— Elle ne doit pas faire plus de 22 °C, dit Francisco en reculant sur le sable.

— À mon avis, elle est plus proche de 70, le corrigea-t-elle en plaisantant.

— Quelle idée vous a pris, vous les Américains, d'inventer les degrés Fahrenheit ? dit-il sur le même ton. En tout cas, quelle que soit l'unité de

mesure, elle est trop froide pour que je me baigne.

— J'ai envie d'essayer, dit-elle en commençant à déboutonner sa robe.

Le regard qu'il posa sur elle lui fit presque changer d'avis et battre en retraite devant un nouvel assaut de ses peurs. Mais l'envie de laisser s'exprimer la nouvelle personne qu'elle était en train de devenir l'emporta.

Aussi retira-t-elle sa robe avant de la lui jeter. Il la rattrapa d'un geste réflexe sans la quitter des yeux qui, à présent, exprimait un désir irréfutable, auquel son corps réagit comme s'il avait subi une décharge électrique. Elle demeura immobile, comme pétrifiée par ses yeux bruns chauds et profonds.

Puis Francisco bougea et s'approcha d'elle comme s'il avait décidé de se baigner. Comme si on l'avait libérée d'un sortilège, elle se tourna et courut vers la mer. Quand elle eut de l'eau jusqu'en haut des cuisses, elle piqua une tête dans une vague.

La fraîcheur de l'eau ne parvint pas à apaiser le pétillement circulant dans ses veines. Comment un simple regard pouvait-il produire un tel effet ? Elle nagea en direction de la ligne d'horizon puis fit la planche, en se laissant caresser par les chauds rayons du soleil.

Qu'allait-elle faire de toutes ces sensations, de toutes ces émotions ? Au lieu de lui apporter une réponse, la mer se mit à faire des vagues. Elle se laissa flotter quelques instants puis reprit la direction du rivage. Quoi qu'elle en dise, la mer était un peu fraîche pour qu'elle ait envie de s'y attarder.

Quand elle sortit de l'eau, le vent lui donna la chair de poule. Mais Francisco avait pensé à tout. Il l'attendait sur le sable avec une serviette dont il l'enveloppa en lui frottant le dos et les bras.

— Tu es gelée, dit-il d'un air soucieux. Viens, on va aller boire quelque chose de chaud sur la promenade.

— Un café ? dit-elle en claquant des dents.

Francisco se mit à rire et l'entraîna vers la promenade, un bras sur ses épaules. Il l'accompagna à la terrasse ensoleillée d'un café et se proposa d'aller chercher son sac dans la voiture pour qu'elle puisse se changer. Il revint avec le sac et une serviette sèche. Elle trouva une cabine de douche près des toilettes, où elle put se rincer avant de se rhabiller.

Elle retraversa le café et s'arrêta à l'entrée de la terrasse. Francisco regardait au loin, l'air pensif. Elle sentit son cœur battre plus fort. Il dut percevoir sa présence et tourna la tête. Quand il l'aperçut, le sourire qui illumina son visage la fit vaciller sur ses jambes.

13.

Francisco regarda Krysta revenir et s'efforça de chasser les pensées contradictoires qui se bousculaient dans son esprit, sans y parvenir tout à fait.

Il devait bien reconnaître que la vue de Krysta courant vers la mer en maillot de bain avait fait monter son désir dans des proportions qui commençaient à le préoccuper. Quand elle avait retiré sa robe, dévoilant son corps magnifique dans son trikini, il avait eu l'impression d'avoir été changé en pierre. L'espace de quelques instants, il n'avait pu ni bouger ni même respirer, avant que le désir monte en lui comme un tsunami.

Il avait avancé vers elle pour la prendre dans ses bras quand elle s'était mise à courir vers la mer, rompant brusquement le charme. Brusquement et heureusement !

Si elle ne s'était pas éloignée, il n'aurait pas pu se retenir et l'aurait embrassée comme un fou. Il n'aimait pas se donner en spectacle, et la sensation de perdre le contrôle ne lui réussissait pas.

— Ça va mieux, dit-elle en posant son sac avant de se rasseoir à côté de lui. L'eau était bonne mais le vent, à la sortie, était glacial.

Elle frissonna.

— Es-tu sûre que tu t'es réchauffée ? On peut aller à l'intérieur, si tu veux.

— Non, tout va bien. Cela ira encore mieux quand ils m'auront apporté un bon cappuccino bien chaud.

Le serveur surgit, comme par enchantement, et déposa leurs tasses. Elle prit la sienne entre ses mains et huma le cappuccino en poussant un petit gémissement de plaisir qui le rendit fou.

— Quoi ? dit-elle en levant la tête vers lui.

Mais il vit ses joues s'empourprer et ne se donna pas la peine de répondre.

— Comment va la femme que tu as opérée ? demanda-t-elle soudain, probablement pour dissiper la tension sexuelle dont l'atmosphère était chargée.

Il n'avait pas envie de parler travail, mais répondit à la question.

— Elle est toujours en soins intensifs, mais le neurologue a bon espoir

qu'elle se recouvre la majeure partie de ses capacités.

— J'ai parlé d'elle au directeur et au chef du service, et ils sont d'accord pour que je demande aux Belges de nous fournir un plancher de l'orbite. Je m'en occuperai demain.

— Je te tiendrai au courant de l'évolution de son état et du moment où elle sera à même de supporter une reconstruction.

Le silence retomba et, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, il était tendu, inconfortable. Krysta se mordillait la lèvre, penchée sur sa tasse comme si elle allait y trouver les réponses à tous les mystères du monde.

Lui-même avait l'esprit encombré. Il aurait voulu tout connaître d'elle mais doutait qu'elle réponde à toutes ses questions. Il y en avait notamment une qu'il ressassait depuis le soir où ils étaient allés à Ibirapuera et dont la réponse pourrait lui fournir une autre pièce du puzzle.

— Krysta, est-ce que je peux te poser une question personnelle ?

Elle leva les yeux de sa tasse.

— Oui, dis-moi.

— Pourquoi est-ce que tu caches ton corps ?

L'expression de curiosité qu'elle avait un instant plus tôt s'évanouit.

Il eut l'impression d'avancer sur un terrain miné, mais il était encore plus difficile de revenir sur ses pas. Alors il poursuivit en priant pour que la terre ne se dérobe pas sous ses pieds.

— Tu as dit que la mode ne t'intéressait pas, ce qui n'est pas aberrant en soi. Il y a des tas de gens qui n'y accordent aucune importance. Mais on dirait que tu achètes exprès des vêtements qui ne sont pas à ta taille. Qui sont trop grands, en l'occurrence. Et, pour moi, tu as une bonne raison de le faire.

— Je ne savais pas que tu versais dans la psychologie, dit-elle sur un ton sarcastique qui lui fit comprendre qu'il avait fait mouche.

— J'ai travaillé dans l'univers de la mode dans lequel les névroses et les dysfonctionnements se manifestent à tous les niveaux. J'ai appris à repérer certains signes.

Elle détourna le regard, le dos droit et raide, lui offrant un profil tendu par une souffrance qu'elle avait manifestement enfouie en elle et sur laquelle il venait de mettre la lumière.

— Quand je suis entrée à l'université, j'étais très jeune mais déjà formée, physiquement. Ma mère disait que mon corps essayait de rattraper le rythme de mon développement intellectuel. Je n'y accordais pas vraiment d'attention puisque tout ce qui m'intéressait, à l'époque, c'était de réussir mes études.

Elle marqua une pause et passa nerveusement le doigt sur la faïence de sa tasse.

— Cela dit, je ressemblais à n'importe quelle autre ado. À l'époque, je m'habillais comme tout le monde – c'était la mode des jeans moulants et des débardeurs, des minijupes ou des mini-shorts quand il faisait chaud. Ma façon de m'habiller n'était pas mon principal centre d'intérêt mais j'aimais

bien aller faire les magasins avec ma mère. Un soir, en rentrant de la bibliothèque, je me suis fait agresser. Un homme a surgi de nulle part, il a passé le bras autour de mon cou pour m'étrangler tout en m'entraînant vers des buissons.

Francisco se figea comme si tous les fluides de son corps avaient gelé. Puis la colère monta au point qu'il eut du mal à la contenir et à garder une expression neutre devant Krysta. Elle avait besoin d'une oreille attentive, pas d'un homme furieux, prêt à se battre contre un agresseur qui n'existait peut-être même plus.

Elle porta la tasse à ses lèvres. Ses mains tremblaient. Puis elle se redressa et le fixa droit dans les yeux. La peur et la détresse avaient déserté son regard, remplacées par l'expression de sa force intérieure.

— J'ai eu de la chance que mon père soit venu me chercher à la bibliothèque. Il m'a entendue crier. Il m'avait aussi donné des cours d'autodéfense, si bien que quand le type m'a attrapée par-derrière, j'ai fait la morte. Je suis devenue toute molle au lieu de me débattre. Il ne s'attendait sans doute pas à cela et m'a un peu lâchée. J'en ai profité pour lui donner un grand coup de sac dans la figure, puis mon père est arrivé, et l'homme a pris la fuite.

Un léger sourire se dessina sur ses lèvres mais disparut avant de s'être totalement épanoui.

— Mon père l'a poursuivi, rattrapé et frappé au point de lui casser la mâchoire. Quant à moi, j'étais contusionnée mais vivante. J'ai eu vraiment beaucoup de chance que mon agresseur ne soit pas arrivé à ses fins, quelles qu'elles soient. Ce qui ne m'a pas empêchée, à partir de ce moment-là, de poser un regard différent sur mon corps. J'avais l'impression qu'il était source d'ennuis et qu'il valait mieux que je le cache. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à mettre des vêtements informes et sans doute moches. L'habitude est restée.

— Je suis désolé, dit-il d'une voix rauque, la gorge serrée par la douleur et la colère. Désolé que tu aies subi cela et désolé d'avoir tout fait remonter à la surface. Je ne voulais pas être indiscret.

Elle secoua la tête et sourit, plus franchement, cette fois.

— Ne sois pas désolé, cela m'a fait du bien d'en parler, au contraire. Le type a plaidé coupable, si bien qu'il n'y a pas eu de procès, par chance. Mais mes parents n'ont jamais voulu en reparler, et je n'avais personne à qui me confier, alors j'ai tout gardé en moi pendant longtemps. J'ai mis des années avant de reconnaître ce qui m'était arrivé et encore plus longtemps à le surmonter, si tant est que je l'ai surmonté.

Son sourire s'élargit encore. Francisco sentit son cœur se serrer face à une telle beauté.

— Depuis que je suis au Brésil, j'ai découvert des parties de moi que je n'avais même pas conscience d'avoir mises de côté. Et je veux te remercier pour cela. Merci, Francisco.

— Merci à toi de m'avoir confié tout cela. Je ne sais pas si je suis digne d'une telle confiance.

Elle secoua la tête mais n'ajouta rien. Puis, sans doute pour alléger l'ambiance, elle lui demanda comment elle devait s'habiller, pour son anniversaire chez ses parents. Après ce qu'elle venait de lui raconter, cette question anodine était lourde de sens. Il se sentit submergé par l'émotion, fier d'elle et de son courage, touché par la confiance qu'elle lui accordait. Son seul regret était de ne pas l'avoir connue à l'époque, pour pouvoir la protéger.

Lorsqu'ils décidèrent de quitter Santos, le jour commençait à décliner. Ils allèrent main dans la main jusqu'à la voiture. Ils s'étaient remis à bavarder et à rire, comme à leur habitude. Krysta se moquait de lui parce qu'il n'avait pas eu le courage d'aller se baigner, Francisco grimaçait de dégoût à cette idée.

— Je présume donc que si j'avais voulu aller faire du surf, comme Roque Cardoza me l'avait suggéré, je n'aurais pas pu compter sur toi pour m'apprendre.

— Certainement pas aujourd'hui. Même avec une combinaison.

Il faisait nuit quand ils arrivèrent à Sao Paulo. Francisco proposa qu'ils s'arrêtent dans un petit restaurant pour dîner, puis il la déposa chez elle.

Comme les autres fois, il l'accompagna jusque devant l'ascenseur. Il tendit la main pour l'appeler. Krysta l'arrêta.

— C'est à moi de te poser une question, dit-elle, et quelque chose dans son regard lui fit comprendre qu'elle était sérieuse. C'est une chose très personnelle. Ou plutôt un service que je voudrais te demander.

Il essaya de se détendre et de parler mais tout ce qu'il parvint à faire fut hocher la tête et retenir son souffle, pour une raison qui lui échappa.

— Voudrais-tu me faire perdre ma virginité ?

Krysta vit une lueur de désir traverser le regard de Francisco avant qu'il recouvre son expression impassible habituelle.

Elle-même n'éprouvait aucune appréhension. Francisco était le seul homme qu'elle ait rencontré pour lequel elle ressente à la fois confiance et désir. Au pis, il refuserait, et tout redeviendrait comme avant.

Ou pas.

Francisco la regardait, le bras toujours tendu vers le bouton d'appel de l'ascenseur.

— *Fale comigo*, dit-elle, répétant les mots qu'il avait un jour employés avec elle.

Elle le vit déglutir.

— Es-tu en train de me dire dans la même phrase que tu veux faire l'amour avec moi et que tu es vierge ?

— Ce n'est pas bien ? demanda-t-elle, le cœur battant.

Il abaissa le bras.

— *Meu Deus*. Tu ne plaisantes pas ? Pour moi, c'est un sujet grave, dont je ne peux pas discuter ici, devant un ascenseur.

Krysta appuya sur le bouton, et dès que les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, elle entra dans la cabine.

— On peut discuter de ça là-haut, si tu préfères, dit-elle en empêchant les portes de se refermer.

— Tu me rends *louco*, dit-il en posant la main sur la sienne. Je sais qu'il faudrait que je parte mais je n'y arrive pas.

— Alors ne pars pas.

— Si je monte, je ne peux pas te promettre que je me comporterai en parfait gentleman. Réfléchis bien avant de me demander de rester ou de partir.

Loin de l'effrayer, sa déclaration attisa son désir pour lui. Elle le prit par le poignet et l'attira dans l'ascenseur.

Les portes se refermèrent, et elle appuya sur le bouton de son étage. Leurs corps ne se touchaient pas, mais ils se regardaient avec une intensité qui emplit la cabine d'une tension sexuelle palpable.

Francisco s'écarta pour la laisser sortir. Le trajet n'avait été que de quelques secondes mais elle avait l'impression qu'il avait duré une éternité. Sous sa peau, tout son être vibrait de désir. Elle se rappelait à quel point elle s'était sentie bien dans ses bras quand il l'avait embrassée et brûlait d'éprouver de nouveau ces sensations.

Elle ouvrit la porte de son appartement, entra et se retourna. Francisco la suivit lentement, et elle se rappela l'impression qu'il lui avait faite quand elle l'avait rencontré. Il s'arrêta face à elle et plongea son regard dans le sien.

— Tu n'as jamais fait l'amour ?

Elle secoua la tête.

— Pourquoi ? Comment est-ce possible ?

En d'autres circonstances, elle aurait sans doute éclaté de rire mais le moment n'était pas à la plaisanterie. Il était excitant, frustrant et un peu stressant.

— A priori, je dirais par manque d'intérêt. Et aussi parce que je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui me donne envie de m'y intéresser davantage. Je n'ai jamais eu envie d'un homme comme j'ai envie de toi.

Son regard s'assombrit.

— Tu avais peur ? À cause de l'agression ?

Elle s'était toujours montrée honnête avec lui.

— Oui, sans doute.

— Et maintenant, tu as peur ?

— Un peu, parce que tout cela m'est inconnu. Mais je sais que tu me respectes et ne me feras pas de mal.

Il se passa la main sur le visage. Elle vit alors qu'il était partagé entre le désir et l'inquiétude.

— Mais il faut que tu saches que le sexe change tout. Si nous faisons l'amour, rien ne sera plus pareil, et peut-être dans le mauvais sens.

Elle leva la tête.

— Je veux bien tenter. Et toi ? Si tu ne veux pas, mieux vaut que tu partes tout de suite, avant que je te saute dessus.

14.

Elle retint son souffle, curieuse de savoir quelle décision il allait prendre. Il tendit la main vers la poignée de la porte. L'espace d'un instant, son cœur cessa de battre. Mais Francisco se contenta de la fermer doucement, avant de se retourner.

— Il vaudrait peut-être mieux que je parte, mais l'idée de ne pas te prendre dans mes bras, de ne pas t'embrasser et de ne jamais savoir comment nos deux corps réagiront l'un à l'autre m'est insoutenable.

Ses jambes se mirent à trembler mais elle ne vacilla pas. Francisco la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément. Elle répondit à son baiser avec la même ardeur. Elle avait passé trop de nuits à rêver de ce moment.

— *Amor, eu te quero*, murmura-t-il quand il se détacha d'elle, haletant. J'ai envie de toi. Je veux sentir ta peau contre la mienne. J'en ai besoin, comme de l'air que je respire.

— C'est ce que je veux, moi aussi.

Il lui prit la main et avança vers le canapé, s'assit, avec elle sur les genoux, pour l'embrasser encore. Elle sentit ses mains brûlantes parcourir son dos et son ventre à travers le tissu de sa robe. Impatiente, elle tira sur son T-shirt pour qu'il l'enlève.

La sensation de sa peau et de ses muscles sous ses doigts était fascinante et très excitante. Elle n'eut plus qu'une envie : le caresser, explorer ce corps qu'elle ne connaissait pas et qui suscitait en elle des réactions tout aussi inconnues. Quand elle passa la main sur ses tétons et les sentit se contracter sous ses doigts, il poussa un gémissement et l'arrêta.

— Pourquoi ? Tu n'aimes pas ? demanda-t-elle, un peu frustrée.

— Je vais te montrer pourquoi, répondit-il d'une voix grave.

Il déboutonna sa robe et fit glisser les bretelles sur ses épaules, la laissant nue sous son soutien-gorge bandeau qu'il dégrafa d'une main.

Puis il se mit à la caresser, laissant des traînées incandescentes partout où glissaient les doigts. Elle s'arqua, le corps en feu puis sentit ses doigts jouer avec le bout de ses seins comme elle l'avait fait avec lui quelques instants plus tôt. Elle se mit à trembler de plaisir et de désir mêlés. Lorsqu'il posa la bouche dessus et qu'elle sentit sa langue à la place de ses doigts, elle

s'agrippa à ses cheveux, partagée entre la peur qu'il arrête et la peur de perdre connaissance. Jamais elle n'avait connu un plaisir aussi intense de sa vie.

Francisco la poussa doucement pour qu'elle s'allonge sur le canapé et se mit à la lécher du cou jusqu'au ventre. Krysta se tortillait au contact de sa langue, impressionnée par la réaction de son corps et par la violence de son désir. Puis elle prit peur et repoussa doucement la tête de Francisco.

Il se redressa et la prit dans ses bras.

— Je suis désolé, dit-il en lui caressant les cheveux. Il faut que je sois plus doux, que je prenne mon temps. Tu veux que j'arrête ?

— Non ! s'exclama-t-elle. Enfin, je ne sais pas. J'ai l'impression d'être submergée par quelque chose qui me dépasse, mais en même temps je n'ai pas envie que cela s'arrête. Je ne sais pas ce que je veux.

— Krysta, as-tu déjà eu un orgasme ?

Elle écarquilla les yeux, un peu surprise.

— Tu me demandes si je me masturbe ? La réponse est non. J'ai vraiment verrouillé tout ce qui concernait le sexe. J'évitais d'y penser, tout simplement.

Il demeura silencieux un moment.

— Veux-tu que je te fasse jouir ? Il me semble que c'est ce que ton corps réclame.

Elle baissa les yeux, soudain prise d'un accès de timidité. Puis elle se souvint qu'elle avait été à l'initiative de tout ce qui était en train de se produire.

— D'accord.

— Dis-moi d'arrêter quand tu veux, dit-il, avant de l'aider à s'asseoir sur lui.

Sans enlever sa robe, il passa les mains le long de ses jambes, des chevilles aux genoux, des genoux aux cuisses. Puis ses mains glissèrent à la jointure entre les cuisses et les hanches, ce qui la détendit et l'excita en même temps. Comment était-ce possible ?

Ses jambes s'entrouvrirent d'elle-même.

Il glissa les doigts sous l'élastique de sa culotte et se mit à explorer son intimité. C'était à la fois doux et très excitant. Elle se surprit à soulever les hanches, comme pour accentuer les sensations au contact de ses mains sur cette partie encore inexplorée de son corps.

— Doucement, *amor*, dit-il. Laisse-moi faire.

Ses doigts se remirent à bouger, doucement au début, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'elle se mette à trembler et à gémir.

— Oui, là… là…, murmura-t-elle en haletant.

— Oui, *amor*… Jouis pour moi.

Comme s'il avait trouvé la formule magique, Krysta passa d'une sensation de désir et de frustration à un plaisir fulgurant, jaillissant, intense qui la submergea, corps et âme.

Elle mit quelques instants à se remettre de ce tsunami.

— Ça va mieux ? demanda-t-il quand elle eut enfin recouvré son souffle.

— Oui. Mais c'est possible de le refaire ? demanda-t-elle d'une voix apaisée.

Il pouffa.

— Francisco ?

— Hum ?

— Si tu n'as pas envie de faire l'amour, on peut arrêter.

— Arrêter ? Je suis loin d'avoir envie d'arrêter. Je crois que je pourrais te faire l'amour toute la nuit.

Elle leva la tête vers lui et sentit une autre vague de désir monter en elle. Sous ses fesses, elle sentait son sexe en érection. Elle voulut bouger mais Francisco l'en empêcha.

— Où vas-tu ?

— Nulle part. Je veux juste changer de position.

Il la libéra, et elle se leva pour finir d'enlever sa robe. Puis elle se sentit l'audace de retirer sa culotte devant lui. La façon dont il la regarda la remit dans un état d'excitation intense.

Alors elle s'approcha de lui, écarta les jambes et s'assit à califourchon sur lui. Il resserra les bras autour d'elle et posa la bouche au creux de son cou. Elle s'arqua sous l'effet de ce baiser mouillé.

— *Nossa Senhora*. J'ai envie de toi.

— Et alors ?

— Je ne sais pas si c'est une bonne chose, Krysta. Il faudrait que je réfléchisse posément, ce que j'ai du mal à faire quand tu es nue dans mes bras.

Elle se rapprocha et le fixa.

— Est-ce que tu hésiterais autant si je n'étais pas vierge ?

— Oui, répondit-il du tac au tac. Il y a quelque chose entre nous, quelque chose qui m'effraye. Dans moins de deux mois, tu ne seras plus là. Je ne veux pas que tu aies ou que nous ayons de regrets.

— Je comprends mais ne vaut-il pas mieux avoir des regrets plutôt que des remords à l'idée d'avoir laissé passer une chance ? Je n'ai pas envie de passer ma vie me demander quel effet cela aurait fait de t'embrasser, de te caresser, de faire l'amour avec toi. Là, au moins, je serais fixée.

Elle prit une grande inspiration et décida d'exprimer à haute voix ce qui planait entre eux depuis le début mais dont ils n'avaient encore jamais ouvertement parlé.

— Ce que nous avons trouvé l'un chez l'autre est spécial, du moins ça l'est pour moi. Mais il ne faut pas que je tombe amoureuse de toi ni que tu tombes amoureux de moi. Bientôt, chacun reprendra le cours de sa vie, toi ici, moi aux États-Unis. Tomber amoureux l'un de l'autre serait un vrai problème. Mais tout ça, ajouta-t-elle montrant leurs corps entremêlés, jamais, jamais je ne le regretterai.

Il scruta son regard comme s'il y cherchait son âme, les pupilles dilatées et entourées d'un fin cercle fauve.

— Tu es en train de dire que nous devrions nous fabriquer des souvenirs sans nous préoccuper de l'avenir ? Assouvir ce désir, nous emplir de toute cette passion puisque, de toute façon, tout s'arrêtera quand tu repartiras ?

— Oui, dit-elle dans un hochement de tête. C'est comme ça que je vois les choses, en fin de compte.

Il demeura silencieux quelques instants puis prit une profonde inspiration.

— Soit, finit-il par dire en se levant, agrippant ses fesses de ses grandes mains fermes et chaudes. Où est ta chambre ?

Il savait, comme elle, que le raisonnement de Krysta était censé. Pourtant, il se demandait si, en ce qui le concernait, il n'était pas trop tard. Il redoutait d'être déjà tombé un peu amoureux d'elle.

Leur relation n'avait effectivement pas d'avenir, mais il n'avait ni la force ni l'envie de résister à la passion qui se déchaînait en lui quand il était avec elle. Il n'aurait peut-être jamais plus l'occasion de faire une aussi belle rencontre et n'avait pas envie de la laisser filer, aussi préférait-il s'y accrocher de toutes ses forces, même au risque d'avoir le cœur brisé quand elle partirait.

Alors il lui fit l'amour, fier d'être l'homme qui l'initiait à la passion et à la découverte de ce pan si précieux de sa vie de femme.

Elle avait un corps magnifique et une absence de gêne qui l'excitaient comme jamais il n'avait été excité auparavant. Maintenant qu'elle avait démoli les barrières de ses inhibitions, elle accueillait le plaisir physique avec le même enthousiasme qu'elle manifestait dans le travail.

— Oh ! Francisco ! C'est bon… C'est tellement bon…

— Tu aimes, *amor* ? dit-il en continuant à explorer son corps et ses réactions. Tu veux jouir avec moi ?

Son corps se contracta autour de ses doigts, et ses cuisses se mirent à trembler.

— Oui, Francisco, encore.

Par chance, il avait un préservatif dans son portefeuille, seul *Deus* savait depuis combien de temps. Quoique l'idée qu'elle tombe enceinte ne lui parut pas aussi effrayante qu'elle aurait dû.

Il se plaça entre ses cuisses, attentif au moindre signe de douleur ou d'inconfort de sa part. Mais dès qu'il entra en elle, elle passa les jambes autour de sa taille et l'attira plus fort.

Il s'arrêta, toujours en elle, et l'embrassa pour lui laisser le temps de s'habituer à lui, scrutant les émotions qui s'exprimaient sur son visage. Quand il se remit à bouger, en de lents et longs mouvements, elle rouvrit les yeux et poussa un gémissement de plaisir si intense qu'il faillit perdre le

contrôle.

Elle se mit à bouger le bassin, ajoutant des sensations à celles qui le submergeaient déjà, et il sentit qu'il ne tiendrait pas des heures. Il s'agenouilla et recommença à bouger plus fort, puis trouvant son clitoris, se mit à la caresser en même temps. Elle poussa des gémissements, de plus en plus fort, et quand ils atteignirent l'orgasme ensemble, Francisco sut que leur relation avait franchi un cap irréversible.

15.

Krysta n'était pas sûre de comprendre dans quoi elle s'était embarquée, mais quelle que soit la manière dont cette histoire se terminerait, elle était bien décidée à la voir durer le plus longtemps possible.

Le souvenir de la bouche, des mains, du corps de Fransisco faisait irruption dans son cerveau aux moments les plus inopportuns, et elle avait l'impression d'avoir des bouffées de chaleur avant l'heure. Le plus difficile était de continuer, à l'hôpital, à faire comme si de rien n'était. Il lui sembla comprendre à présent ce que Francisco entendait quand il affirmait que le sexe changeait tout. Rester détachée et professionnelle exigeait d'elle des ressources qu'elle n'avait jamais pensé posséder.

Francisco et elle avaient décidé de se voir chez lui, car tous les autres médecins en visite au Paulista étaient logés dans la même résidence de Krysta. Cela impliquait toutes sortes d'allers et retours plus ou moins clandestins qui s'accordaient mal à son caractère franc et droit, mais parfaitement bien à la nature provisoire de leur relation. Et même si faire preuve de discrétion exigeait des efforts de leur part, la situation était parfaite telle qu'elle était. Son séjour au Brésil lui avait non seulement permis de regarder le monde d'un autre angle de vue mais aussi offert un amant dont elle se souviendrait longtemps. Passionné et expérimenté, tout en étant tendre et délicat.

Que pouvait-elle demander de mieux, surtout pour sa première expérience en la matière ?

À cette question, une réponse lui traversait parfois l'esprit mais elle l'écartait aussitôt.

Elle avait finalement renoncé à chercher un nouveau financement pour son projet. Elle profiterait de ce temps pour voir ses parents et ses frères, et pour vivre, tout simplement.

« Je n'ai pas l'intention de reprendre ma vie aux États-Unis au point où je l'ai laissée avant de venir au Brésil, avait-elle dit un jour à Francisco. Cela n'aurait aucun sens. Je vais probablement continuer à travailler à l'hôpital et à me déplacer occasionnellement pour des opérations comme celle que j'ai effectuée en France. Mais je vais surtout créer ma vie, une vie plus saine,

plus équilibrée. »

Il avait acquiescé mais elle s'était demandé ce qu'il en pensait vraiment derrière son visage fermé.

Ils évitaient certains sujets, comme celui de son départ et de ses conséquences.

La patiente de Francisco était au début d'une longue convalescence. Krysta parvint à obtenir un bon prix de l'entreprise belge en leur expliquant que le Paulista envisageait de mettre sur pied un programme dans lequel les médecins utiliseraient et promouvraient leur technique de modélisation et d'impression en 3D.

— Quand elle sera en mesure de supporter l'opération, expliqua-t-elle à son interlocuteur, je ne serai plus au Brésil. Mais le chirurgien qui l'a déjà opérée a aussi travaillé avec moi sur le cas Dos Santos. Il vous fournira toutes les informations nécessaires. C'est vraisemblablement lui qui procédera à la reconstruction.

Enzo Dos Santos devait lui aussi quitter l'hôpital sous peu. Et la date de sa troisième et dernière conférence approchait. Il lui restait encore un mois à passer à Sao Paulo mais elle avait déjà le sentiment que la fin était proche. L'idée d'aller se rendre utile au dispensaire d'Aparecida et d'aller fêter l'anniversaire de Francisco dans sa famille lui mettait du baume au cœur.

Autant le Brésil lui avait permis d'entrevoir la possibilité d'une nouvelle vie, plus équilibrée, ou de contenter sa féminité, autant elle avait encore du mal à envisager de changer son rapport au travail, craignant que cela entame le respect qu'elle était parvenue à conquérir.

Par moments, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si elle n'était pas en train de se leurrer. Pouvait-elle être sûre que le fait de changer d'apparence change aussi son fond ?

Être à l'écart, comme elle l'avait toujours été, l'avait protégée, dans une certaine mesure. Il fallait qu'elle se protège encore. Et qu'elle ne considère pas Francisco comme autre chose qu'une aventure de vacances. C'était sans doute ce qu'elle représentait aussi à ses yeux. Il ne pouvait rien y avoir de sérieux entre eux, ils vivaient dans des mondes trop différents.

Pourtant, cette nuit-là, dans les bras de Francisco, elle se mit à redouter le moment où elle se retrouverait de nouveau seule. Elle se retourna et, faisant fi de ses dernières inhibitions, lui fit l'amour comme elle en avait envie, pour le rendre fou, *louco*, comme il lui faisait perdre la tête tous les soirs.

Mais au moment d'atteindre l'orgasme, elle détourna le regard afin qu'il ne voie pas ses larmes.

Ils quittèrent Sao Paulo à 5 heures du matin pour se rendre à Aparecida. Les organisateurs du programme avaient prévu un hébergement pour toutes les personnes présentes, mais Francisco avait réservé une chambre ailleurs.

— Tu as peur des ragots ? Les gens vont s'apercevoir que nous logeons au même endroit.

— Ce n'est pas grave, répondit-il. Les ragots finiront par se dissiper.

« Quand tu ne seras plus là. »

Il ne le dit pas mais elle l'entendit le penser.

Quand ils arrivèrent à l'hôpital, elle fut étonnée du nombre de personnes, adultes et enfants, qui attendaient déjà, alors que les consultations n'avaient pas encore commencé.

— Souvent, quand on ouvre un dispensaire, dit Francisco, les parents qui ne se sont pas inscrits, pour une raison ou pour une autre, viennent quand même, dans l'espoir que leur enfant pourra se faire examiner. Les administrateurs font de leur mieux mais ils ne peuvent pas recevoir tout le monde. Alors, s'il reste du temps, on examine les enfants qui en ont le plus besoin.

Cette remarque lui donna l'énergie de se mettre au travail le plus rapidement possible. Elle répara deux fentes palatines, sur deux adultes, chose qu'elle n'avait jamais connue aux États-Unis, où les réparations avaient généralement lieu sur les enfants. Elle fit une pause après la deuxième opération et se dirigea vers la sortie pour prendre l'air quand une scène attira son attention.

Une mère mit son bébé au sein mais, au bout de quelques instants, l'enfant se relâcha complètement. Krysta s'approcha et vit que son visage et le bout de ses doigts étaient bleutés. En portugais, elle se présenta et demanda à examiner le tout-petit.

La mère acquiesça et le lui tendit.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle en essayant à la fois d'impliquer et de rassurer la mère.

— Paavo, répondit cette dernière en regardant Krysta sortir un abaisse-langue.

Un examen rapide confirma son pressentiment. Elle leva la tête et, croisant le regard d'une administratrice, lui fit signe d'approcher. La femme s'agita, l'air passablement énervée.

— Il faudrait qu'un pédiatre examine cet enfant, dit Krysta.

— Il n'y a que deux pédiatres, aujourd'hui, docteur. Qui sont évidemment débordés. Elle aurait dû s'inscrire…

— Le problème n'est pas qu'elle se soit inscrite ou non. Cet enfant a besoin d'aide. Je soupçonne une séquence de Pierre Robin, et ses voies respiratoires sont bouchées quand il essaye de téter.

— Mais…

Krysta portait le bébé, en maintenant sa tête de sorte que ses voies respiratoires restent ouvertes.

— Il y a un problème ?

La voix grave et posée de Francisco s'éleva derrière elle. L'administratrice changea aussitôt d'attitude.

— Non, j'expliquais simplement au docteur américain que nous devons suivre le protocole et que nous ne pouvons pas nous permettre de prendre des patients qui ne sont pas enregistrés avant d'avoir examiné tous les autres, dit-elle d'une voix radoucie.

Francisco se tourna vers Krysta. Elle sentait son agacement monter mais s'efforça de parler d'une voix calme.

— J'expliquais simplement à l'administratrice brésilienne que cet enfant souffre d'une glossoptose grave qui l'empêche de respirer quand il tète, et qu'il a besoin de voir un pédiatre au plus vite.

Francisco posa les yeux sur l'être minuscule, blotti au creux du coude de Krysta et, l'espace d'un instant, elle vit la douleur traverser son regard. Peut-être cet enfant lui rappelait-il son petit frère.

— Tu penses à une séquence de Pierre Robin ? demanda-t-il.

— Je le crains, oui. Regarde, la mâchoire a l'air réduite, aussi. Mais il faudrait le vérifier.

— Je vais voir s'ils ont de la place en pédiatrie, dit Francisco. Sinon, je vais m'occuper de lui.

Avant que l'administratrice trouve une réponse, il tendit les bras vers le bébé et s'adressa à sa mère.

— Suivez-moi, je vais examiner votre bébé.

Des larmes de gratitude montèrent aux yeux de la mère, ce qui emplit Krysta de satisfaction. Elle déposa le bébé dans les bras de Francisco et croisa son regard. C'est alors qu'elle dut se rendre à l'évidence : cet homme était un être exceptionnel, et elle était folle amoureuse de lui.

Mais ce n'étaient ni le moment ni le lieu pour exprimer ce qu'elle ressentait. Elle garda pour elle cette révélation, priant pour que son attitude ou sa voix ne la trahisse pas. Elle crut y parvenir lorsqu'elle le remercia, puis s'éloigna, retournant à la seule chose qui pouvait encore la sauver et la réconforter à l'avenir : le travail.

Francisco opéra le tout-petit, espérant que cela lui permettrait de grandir correctement. La mère, qui vivait dans une zone reculée située à des heures d'Aparecida, n'avait entendu parler du dispensaire éphémère que deux jours auparavant. Elle avait pris la route aussitôt dans l'espoir que son bébé soit au moins examiné.

En réalité, l'enfant avait besoin d'une distraction ostéogénique mandibulaire, mais cette opération nécessitait des soins intensifs pendant toute la période où on rallongerait sa mâchoire. Aucun hôpital de la région ne pouvait assurer ce genre d'opération. Mais Francisco avait déjà réglé deux problèmes majeurs, sans lesquels le bébé vivrait mieux, de toute façon.

Lorsqu'il se retrouva devant le lavabo, après l'opération, l'image de Krysta contenant sa colère devant l'administratrice lui revint à l'esprit. Il ne l'avait jamais vraiment vue s'énerver auparavant, mais au moment où il était

intervenu, elle lui avait semblé près d'entrer en guerre.

Elle était, dans tous les sens du terme, *magnífica*.

Qu'allait-il advenir de lui quand elle ne serait plus là ?

Quand elle lui avait dit que son projet de recherche avait été annulé, il avait entrevu l'espoir qu'elle décide de rester plus longtemps au Brésil. Mais c'était une utopie, et il le savait. Elle avait pris un congé pour venir travailler à Sao Paulo mais était attendue aux États-Unis, et y retournerait dès que sa mission brésilienne arriverait à son terme.

Autant il avait envie de profiter des moments qu'il passait avec elle, autant il sentait qu'une partie de lui se retirait déjà de leur relation, dans l'espoir probablement vain de préserver, autant qu'il le pouvait, son orgueil et son cœur. Mais, en la voyant se démener pour ce nourrisson qui lui rappelait tant João, comment pourrait-il ne pas être amoureux d'elle ?

Il se sécha les mains et retourna voir la mère de l'enfant pour lui expliquer l'opération et les démarches qu'il restait encore à faire. Puis les opérations suivantes s'enchaînèrent jusqu'au soir. Il faisait nuit quand ils regagnèrent leur hôtel où, épuisés, ils se douchèrent et se couchèrent sans avoir la force d'échanger plus de deux mots.

La journée suivante se déroula à la même cadence. Le soir, Francisco remercia tout le personnel qui avait participé bénévolement au bon déroulement de ces deux journées et grâce auquel ils avaient pu prendre en charge plus de patients qu'ils ne l'avaient prévu au départ.

Lorsque Krysta et lui se dirigèrent vers la voiture, elle avait l'air de ne plus tenir debout. Pourtant, elle se tourna vers lui en souriant.

— Alors, où est-ce qu'on va danser ? demanda-t-elle.

Il éclata de rire et lui ouvrit la portière.

— Je ne suis pas sûr que nous soyons en état de danser mais, rassure-toi, dans deux jours, nous danserons comme des fous, chez mes parents.

Elle bâilla et cala la tête sur le repose-tête.

— Je te préviens, tu risques d'être déçu : je ne sais pas danser. Ni la samba, ni le cha-cha-cha, ni le merengue.

— Le cha-cha-cha est une danse cubaine, le merengue vient de la République Dominicaine, donc ce n'est pas grave que tu ne saches pas les danser. Quant à la samba, tu vas apprendre, quitte à ce que nous nous fassions des ampoules aux pieds.

Elle pouffa.

Il referma la portière, le cœur léger. C'était une facette de sa personnalité qu'il adorait, cette façon d'être sérieuse dans son travail sans jamais se prendre au sérieux. Elle n'hésitait pas à se moquer d'elle-même ou à rire de choses idiotes. Cela apportait une légèreté qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps dans sa vie.

Elle rendait sa vie plus belle, rien qu'en étant elle-même.

Il s'installa au volant.

— Ton diagnostic d'hier, sur le bébé, était très pertinent. En le voyant, si

fragile, dans tes bras, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à João. Même si mon frère n'avait pas de glossoptose. Le cas du petit Paavo était plus grave. J'espère qu'il va pouvoir recommencer à se nourrir correctement et prendre du poids.

— Merci de t'être occupé de lui, Francisco. Et merci d'être l'homme que tu es.

Il voulut répondre mais son cœur déborda soudain d'émotion, et il préféra garder le silence plutôt que de trop en dire.

Et quand il tourna la tête vers elle, au feu rouge, elle était endormie, si bien que, quand il murmura : « *Eu te amo* », il sut qu'elle ne l'entendrait pas.

16.

Quand elle se réveilla, le lendemain matin, Krysta sentit que sa fatigue n'avait pas totalement disparu. Mais, en ouvrant les yeux et en voyant Francisco, allongé à côté d'elle, qui la regardait, elle sourit et tendit les bras. Il l'avait déjà avertie qu'ils devraient dormir séparément quand ils seraient chez ses parents. Pendant deux nuits, ils ne partageraient pas leur lit, ni même leur chambre.

Ils firent l'amour lentement, tendrement, en prenant leur temps. Le fait d'admettre qu'elle était amoureuse de lui donnait une dimension nouvelle à leurs ébats. Elle se surprenait à mémoriser chaque moment passé avec lui, à prolonger chaque caresse, chaque baiser pour en tirer le maximum de plaisir.

— *Amor*, tu me rends fou, murmura-t-il.

— Joyeux anniversaire, dit-elle en embrassant chaque carré de sa peau jusqu'à ce qu'il frémisse.

Lorsqu'ils eurent repris leur souffle et leurs esprits, Francisco se tourna vers elle.

— Tu sais que mon anniversaire n'est que demain, n'est-ce pas ?

— Hum… C'est un premier cadeau, un peu en avance.

— *Puxa vida !* gémit-il. Le vrai cadeau risque de me tuer, alors.

Ils quittèrent Aparecida après un petit déjeuner tranquille et prirent la direction du village de ses parents.

— Je suis content d'avoir pu me rapprocher de chez eux en ayant obtenu ce poste à Sao Paulo. Quand j'étais à Rio, j'étais trop loin pour pouvoir leur rendre visite aussi souvent que je l'aurais voulu. Mais ils ne m'en ont jamais fait le reproche.

Krysta haussa les épaules.

— Moi, c'est le contraire. Depuis qu'ils ont déménagé en Géorgie, il y a trois ans, ils n'arrêtent pas de se plaindre qu'ils ne me voient pas, alors que quand ils étaient à Rochester, ils ne me disaient rien.

Ils rirent de ces contradictions puis Francisco lui suggéra de dormir un peu. Mais elle n'avait pas envie de manquer une seconde du temps qu'ils passaient ensemble. Elle aurait tout le temps de se reposer quand elle se retrouverait seule aux États-Unis.

Ils s'arrêtèrent à mi-chemin pour se dégourdir les jambes et achetèrent des noix de coco fraîches pour se désaltérer.

— Cela me rappelle les Caraïbes, dit-elle en regardant le vendeur manipuler sa machette.

Francisco lui tendit une noix mais elle refusa la paille qu'il lui tendait.

— Je vais essayer de boire comme mon grand-père m'a appris, dit-elle.

Par chance, elle y parvint sans faire couler le jus sur son menton et son chemisier.

— *Bravo ! Bravo !* s'écria le vendeur.

Elle eut envie que le reste de la journée soit imprégné de cet esprit de légèreté. Quand ils arrivèrent chez les parents de Francisco, elle sortit de la voiture et s'étira. La porte s'ouvrit en grand, libérant un bataillon entier de personnes qui parlaient toutes en même temps.

Ils accoururent vers eux pour les saluer, et, à sa grande surprise, l'embrassèrent aussi chaleureusement qu'ils accueillirent Francisco, tout en se présentant. Un peu étourdie par cette affluence tourbillonnante et colorée, elle sourit en essayant de mettre les prénoms sur les visages.

— Laissez-les respirer ! s'écria une femme en se frayant un passage vers eux. João, prends le sac de Krysta, et celui de ton frère, aussi !

C'était la mère de Francisco.

— Francisco est assez grand pour porter son sac tout seul, rétorqua Joao. Même s'il est très très vieux, maintenant.

Cela donna lieu à des jeux de mains et des injures qui n'en étaient pas, entre les deux frères qui semblaient surtout très heureux de se retrouver. Même si elle le savait drôle et facétieux, elle n'avait jamais vu Francisco sous cet angle, détendu, joueur, à la fois moqueur et moqué. Maillon d'une famille manifestement aimante et affectueuse.

— Ah ! ces garçons ! s'exclama *senhora* Carvalho en souriant, avant de prendre Krysta par le bras pour l'emmener vers la maison. Ils ont beau être médecin et architecte, une part d'eux ne grandit jamais vraiment.

La maison était spacieuse et pleine de coins et de recoins. Il y régnait une atmosphère chaleureuse et familiale, à laquelle contribuaient les cris et les rires résonnant dans les couloirs et la bonne odeur qui émanait de la cuisine.

— Tu dors là, avec moi, dit Teresa, la plus jeune sœur de Francisco en la guidant jusqu'à une chambre.

Puis elle haussa la voix.

— Parce que Mathilde a une chambre plus grande que la mienne mais c'est parce qu'elle prend plus de place que moi !

— Toi aussi, tu prendrais plus de place si tu étais enceinte de huit mois ! rétorqua l'intéressée depuis une autre pièce.

Krysta échangea un regard rieur avec Teresa.

Elle fit tout pour rester discrète mais tous les membres de la famille, comme Francisco, l'intégraient à toutes leurs conversations, et ralentissaient leur débit quand ils se rappelaient que le portugais n'était pas sa langue

maternelle.

La *festa* en l'honneur de Francisco était prévue pour le lendemain mais tout le monde semblait déjà d'humeur festive, à commencer par sa mère qui avait concocté un véritable festin.

— Emmène Krysta voir les animaux, suggéra son père.

Senhor Carvalho possédait une petite ferme qui arrondissait ses fins de mois d'inspecteur de la qualité de l'eau. Mais d'après Francisco, c'était surtout parce que son père adorait les animaux. Il y avait toujours au moins trois chiens dans la maison ainsi qu'un chat qui surveillait le salon, du haut d'une étagère. Krysta fit la connaissance des poules et des canards, d'une truie et d'un âne, de loin plus sympathique que tous ceux qu'elle avait croisés dans sa vie.

— Le dernier âne que j'ai rencontré a essayé de me manger un bout de main, dit-elle en souriant à Francisco. Celui-là a l'air vraiment gentil.

On l'emmena voir la portée de chatons qu'une chatte avait mis bas dans la grange. Quand elle se releva, profitant du fait qu'ils étaient seuls, Francisco lui barra le passage et finit par la serrer dans ses bras et l'embrasser comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Après la visite du potager et de la petite plantation de café, la famille se réunit autour d'un repas. Comme Krysta n'avait pas participé à sa préparation, elle se proposa de faire la vaisselle et fut aussitôt intégrée à un tourbillon de femmes gaies et bavardes. Elle ne remarqua rien, au début, avant de se rendre compte qu'elles cherchaient à en savoir plus sur sa relation avec Francisco. Mais elle avait l'habitude de garder les choses pour elle et parvint tant bien que mal à esquiver les questions.

Lorsqu'arriva l'heure du coucher, elle salua l'assemblée d'un signe de la main en veillant à ne pas accorder plus d'attention à Francisco qu'aux autres. Une fois couchée, elle s'endormit sans demander son reste.

Le lendemain fut essentiellement consacré aux préparatifs de la fête, tout aussi virevoltants que la soirée de la veille. Puis le volume de la musique augmenta à mesure que d'autres invités affluaient dans la cour. On lui présenta tellement de gens que, pour une fois, sa mémoire d'éléphant lui fit défaut.

Juste avant que le dîner soit servi, elle se retrouva entre Francisco et son autre frère, Antonio, qui lui prit la main pour y déposer un baiser.

— Je ne suis pas sûr que tu aies envie de rester avec ce vieil homme, maintenant que tu as rencontré son frère, beaucoup plus jeune et beaucoup plus beau, dit-il d'un air faussement sérieux.

Francisco leva les yeux au ciel et lui donna une petite tape à l'arrière du crâne.

— Et si tu allais faire tes beaux discours aux petites filles qui te regardent d'un air admiratif ? Je suis sûre qu'ils leur plairont.

Antonio s'éloigna en haussant les épaules.

— Viens danser, dit Francisco en lui tendant la main.

Krysta déclina, arguant qu'elle devait aller aider sa mère à la cuisine.

— Il y a déjà au moins cinq cents femmes dans la cuisine. Pas sûr qu'elle ait besoin de toi.

Mais elle hésita, non qu'elle tienne absolument à être aux fourneaux ni qu'elle ait honte de ne pas savoir danser. Elle craignait simplement de ne pas résister si Francisco la prenait dans ses bras, ne serait-ce que pour lui donner un cours de samba, alors qu'ils faisaient tout pour cacher leur relation au reste du monde. Elle finit par céder.

— C'est bien parce que c'est ton anniversaire, dit-elle sur un ton faussement râleur.

Il éclata de rire et la conduisit sur la piste de danse déjà pleine de monde. À son grand étonnement, elle parvint à retenir assez rapidement les quelques pas de base que lui apprit Francisco et elle dansa avec plaisir sous les lanternes colorées qui s'agitaient au-dessus de leur tête.

Après quelques danses, elle alla s'asseoir au bord de la piste.

— Il danse bien, mon Francisco, hein ? dit *senhora* Carvalho, alors qu'il faisait le pitre sur la piste de danse avec ses cousins et cousines. Un homme doit avoir le sens du rythme.

— C'est vrai, dit-elle, incapable de détourner le regard du corps en mouvement de Francisco.

— Mais le plus important, c'est que ce soit un homme bien.

— En effet, acquiesça-t-elle encore.

Elle tourna la tête et vit que *senhora* Carvalho la regardait.

— Il a souffert, vous savez, à cause de gens qu'il considérait comme des amis, et d'une femme qu'il aimait beaucoup. Je ne veux pas que cela se reproduise. Il mérite mieux. Vous aussi, je crois.

— Oui, dit-elle, soudain envahie par la tristesse.

Son regard se posa de nouveau sur la piste de danse où Francisco bougeait les pieds à un rythme qu'elle avait du mal à suivre.

Sa mère venait de lui lancer un avertissement. Elle n'était pas dupe de leur piètre tentative de se faire passer pour de simples amis. Mais cet avertissement arrivait bien trop tard.

Comme toujours, Francisco était content de voir ses proches mais il était impatient de retourner à Sao Paulo, non pas parce qu'il lui tardait de reprendre le travail mais pour avoir de nouveau Krysta pour lui tout seul. Le compte à rebours avait commencé et semblait s'accélérer à mesure que l'échéance de son départ se rapprochait.

Il dressa mentalement la liste de tout ce qu'il leur restait à faire avant son départ : la dernière conférence de Krysta, le bilan postopératoire d'Enzo Dos Santos, un appel vidéo avec l'entreprise belge, le dîner d'adieu, qui aurait lieu au même endroit que le dîner de bienvenue.

La boucle se refermait, et il aurait préféré y voir un ruban de Möbius afin

qu'elle ne se termine jamais. Plus il s'efforçait de ne pas penser au départ de Krysta, plus il prenait de place dans son cerveau.

Et le fait qu'elle soit pensive et particulièrement silencieuse, sur le trajet du retour, ne l'aida pas à calmer sa nervosité. Quand il lui demanda si tout allait bien, elle lui sourit et secoua doucement la tête.

— Je suis fatiguée, c'est tout. Ces quelques jours ont été intenses.

Il ne pouvait qu'être d'accord. Mais son désarroi augmenta quand elle demanda qu'il la dépose chez elle au lieu de rentrer chez lui. Il eut envie de la supplier, mais s'en voulut rien que d'y avoir pensé. Alors il se contenta d'acquiescer sans demander plus d'explications.

Il avait néanmoins une question à lui poser. Lorsqu'il se gara devant la résidence, il éteignit le moteur et se tourna vers elle.

— Je voudrais juste savoir si un membre de ma famille ou l'un des invités t'a dit quelque chose qui t'aurait contrariée. Ou moi, est-ce que j'ai fait quelque chose ?

— Non, tout le monde a été adorable. Toi compris, répondit-elle en fouillant dans son sac.

Son instinct lui recommanda de ne pas insister. Il sortit pour lui ouvrir la portière puis la raccompagna jusqu'à la porte de l'immeuble.

Pouvait-il l'embrasser avant de partir ? Il ne savait pas comment interpréter cette humeur soudaine et inhabituelle.

— *Até logo*, dit-elle avant de l'embrasser sur la joue, comme s'ils étaient devenus les copains qu'ils avaient feint d'être chez ses parents. À demain.

Elle lui prit son sac des mains et se dirigea vers l'ascenseur. Une fois dans la cabine, elle soutint son regard, et il eut l'impression qu'elle faisait tout pour avoir l'air impassible. Pourtant, il aurait juré qu'une profonde souffrance était tapie au fond de ses yeux.

17.

Krysta entra dans son appartement et se dégonfla comme un ballon de baudruche. Elle se sentit idiote, lâche. Elle aurait dû parler à Francisco, ou du moins essayer de lui dire ce qu'elle ressentait et pourquoi elle était si distante. Mais elle ne se sentait pas en état de le faire. Il y avait un endroit sensible, au fond de son cœur, qui n'était pas prêt à souffrir davantage.

Elle avait essayé de faire appel à la Krysta de toujours, pragmatique et sensée, pour trouver une solution à son problème mais malheureusement, cette femme-là avait disparu, pile au moment où elle avait besoin d'elle. Aussi ressassait-elle la question de savoir laquelle de ces deux options serait la moins douloureuse, à la fois pour Francisco et pour elle : rompre maintenant ou rester ensemble jusqu'à son départ ?

Elle laissa ses sacs dans l'entrée et erra comme une âme en peine dans son appartement. Puis elle s'assit sur le canapé où les souvenirs de leur première nuit d'amour lui revinrent à l'esprit. Elle ne risquait pas de trouver une solution si elle se mettait à penser au sexe avec lui. Même si, à ses yeux, leur relation ne reposait uniquement sur une entente charnelle.

Quand elle était avec lui, elle se sentait mieux, plus légère, plus libre qu'elle ne l'avait jamais été. Francisco l'aidait à trouver en elle de la force, qu'elle avait toujours eue dans le cadre de son travail mais jamais vraiment exprimé au sein de relations plus personnelles, y compris des relations avec elle-même. C'est ce qui l'avait amenée à faire de son métier le centre de sa vie, un endroit confortable et connu dans lequel elle commençait à se sentir enfermée.

Blessée et perdue, elle éprouva la tentation de retourner dans son petit monde sécurisant mais savait qu'il ne lui convenait plus. Elle avait grandi, mûri et avait envie de se déployer encore. Mais y parviendrait-elle sans Francisco à ses côtés ?

Quelle idée ! Elle venait de prendre conscience de tout ce qu'elle avait négligé dans sa vie et était bien décidée à renouer des liens avec ses parents, à élargir son horizon et à continuer à aller de l'avant, ce qu'elle pouvait tout à fait réaliser toute seule, sans l'aide de personne.

Pour autant, elle adorait la présence de Francisco qui lui donnait du

courage et l'empêchait de retomber dans ses vieux travers, quand elle flanchait.

Depuis leur rencontre, ses sentiments envers lui avaient grandi, eux aussi, jusqu'à occuper chaque recoin de son être. Et rien que l'idée de s'éloigner de lui était douloureuse.

En revanche, certaines facettes de la personnalité de Francisco demeuraient mystérieuses. Il ne lui avait jamais parlé de ce qui était arrivé entre son ex-fiancée et lui, et très peu de sa vie avant la chirurgie. Ce qui signifiait qu'il n'avait peut-être pas totalement confiance en elle ou qu'il ne souhaitait pas lui ouvrir certaines parties de son cœur.

Elle aurait aimé avoir le courage de lui poser directement la question. Mais elle préférait être confrontée au mystère qu'au rejet. Et estimait que c'était à lui de se confier à elle, pas à elle de lui tirer les vers du nez. Sans cette ouverture, il ne pouvait y avoir de relation sérieuse.

Cela dit, elle regrettait de l'avoir blessé, ce soir. Étant donné tout ce qu'ils avaient partagé, la façon dont elle l'avait traité était impardonnable. Elle était vraiment retombée dans ses vilaines habitudes de vieille fille égocentrique.

Senhora Carvalho avait raison : il méritait mieux. Dans ce cas, même si leur histoire s'arrêterait bientôt, par la force des choses, elle pouvait s'efforcer de se comporter *mieux*.

Elle se releva et alla chercher son portable dans son sac. Se contenter de lui envoyer un texto serait lâche, elle préféra l'appeler.

Il répondit immédiatement et, au son, elle comprit qu'il n'était toujours pas rentré chez lui.

— Krysta ? dit-il avec une prudence qui lui brisa le cœur.

— Je suis désolée, dit-elle d'emblée. Je me suis comportée comme une gamine. J'ai pris la fuite.

Il demeura silencieux, ce qui laissa le temps à Krysta de se faire toutes sortes de reproches. Son cœur tambourinait dans sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu cherches à fuir, *amor* ?

— Moi-même, mes sentiments, mes peurs.

Il poussa un profond soupir.

— Je comprends. Il est plus facile de les fuir que d'y faire face. C'est humain.

— Surtout quand on n'a aucune idée de ce qu'on est censé faire.

— Moi non plus je ne sais pas quoi faire.

— Oh ! Francisco, je ne sais plus où j'en suis.

Il se tut. Elle aimait sa façon de soupeser ses mots, de ne pas prendre de décisions à la va-vite. Quand il reprit la parole, sa voix avait changé.

— Oublions ce que nous dicte la raison. Dis-moi plutôt ce que tu as *envie* de faire.

C'était simple.

— Être avec toi.

— Dans ce cas, soit tu descends, soit je monte, et nous passons la nuit ensemble. Le reste peut attendre demain.

— Dans combien de temps penses-tu être chez moi ? demanda-t-elle, le cœur sautant de joie.

— Trente secondes. En fait, je ne suis pas parti. Je suis toujours sur le parking, en train de me demander où j'ai commis une erreur et comment la réparer.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux et une boule se former dans sa gorge. Elle eut soudain envie de se retrouver chez lui, là où ils avaient déjà passé tant de nuits délicieuses.

— Alors attends-moi, je descends.

Ils demeurèrent silencieux pendant tout le trajet, comme si les mots risquaient de faire voler en éclats un équilibre fragile. Une fois chez lui, ils continuèrent à communiquer par des regards, des gestes et des caresses.

*Veux-tu faire l'amour avec moi ?*demanda-t-il en caressant son poignet.

Oui, répondit-elle par l'intermédiaire d'un baiser sur sa bouche, doux et tentant, mais pas exigeant. Puis elle se dirigea vers sa chambre.

Ils firent l'amour lentement, presque précautionneusement, jusqu'à ce que la passion reprenne le dessus et que les pensées s'envolent, ne laissant s'exprimer que deux corps désirants.

Francisco se réveilla le premier et tourna la tête pour regarder Krysta dormir. Ils avaient passé une nuit merveilleuse, et pourtant il souffrait.

Il pensait avoir connu des chagrins d'amour, il pensait avoir connu l'amour, même. Or, en regardant la femme endormie à côté de lui, il comprenait que ce qu'il avait connu jusque-là n'était qu'une illusion, celle d'un jeune homme inexpérimenté et sensible au charme d'un joli minois et de belles paroles.

La tempête émotionnelle qui s'apprêtait à s'abattre sur lui allait être dévastatrice. Il savait depuis le début que cette relation n'était pas vouée à durer mais n'avait pas pu s'empêcher d'espérer.

Il avait été son premier amant, persuadé qu'elle le remplacerait bientôt. Et, qu'un jour, ils se croiseraient quelque part dans le monde, à l'occasion d'un séminaire ou d'une conférence, et qu'elle lui adresserait un sourire évocateur de ces bons souvenirs.

Il fallait qu'il se réveille. La médecine exigeait de la logique, de la prévoyance, de la patience et de la détermination, autant de qualités qu'il avait cultivées mais dont aucune ne l'avait empêché de s'aventurer sur des terres dangereuses. De tomber amoureux et d'aimer plus que de raison.

Paradoxalement, il avait aussi le sentiment de ne pas avoir été totalement honnête avec elle. Il n'avait tout simplement pas eu le courage de dévoiler devant elle les zones d'ombre de son existence et encore moins de jouer franc jeu en lui demandant de rester à Sao Paulo.

Ils avaient vécu une belle histoire d'amour mais sans fin heureuse.

Krysta remua et s'étira voluptueusement puis ouvrit les yeux, et il eut l'impression qu'il allait se noyer dans les émotions qui traversaient son regard.

Elle se redressa et sembla chercher ses mots.

— Francisco, je ne l'ai pas cherché ni même voulu, c'est arrivé comme ça : je suis tombée amoureuse de toi, dit-elle comme si c'était la chose la plus simple et la plus naturelle du monde.

Il sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. S'ils s'aimaient d'un amour sincère et profond, ils trouveraient une solution, non ? Mais Krysta poursuivit avant qu'il puisse exprimer cette pensée.

— Cela dit, je repars à New York dans deux semaines. Ta vie est ici. J'aurais aimé pouvoir être prête à sacrifier tout ce que j'ai construit là-bas pour rester, mais je n'en suis pas capable. Je ne veux pas prendre ce risque et t'en faire un jour le reproche. Depuis que je suis arrivée, beaucoup de choses ont changé en moi, mais pas au point de mettre ma carrière en suspens.

— Jamais je ne te demanderais de faire une chose pareille, dit-il. La communauté scientifique et médicale te doit déjà beaucoup, et tu as encore beaucoup à apporter.

Ils savaient l'un et l'autre que le Brésil ne lui présenterait jamais autant d'opportunités et que sa carrière finirait par décliner.

Pour sa part, il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était cette première expérience avec lui qui lui laissait peut-être à penser qu'elle était amoureuse de lui. Autant ces émotions étaient puissantes, autant elles s'avéraient souvent illusoires.

— Et toi, de quoi as-tu envie ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante, les yeux brillants. Tu veux que nous arrêtions de nous voir dès maintenant ?

— Est-ce que cela rendra notre séparation moins douloureuse ?

Lui-même avait son idée sur la réponse.

— Non, répondit-elle en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Dans ce cas, essayons de profiter de chaque instant passé ensemble. Nous aurons tout le temps, plus tard, de pleurer sur la belle histoire que nous avons vécue.

Elle hocha la tête en s'efforçant de sourire.

— Pour commencer, j'ai organisé avec Flávia la visite de la réserve.

— Tu viens ?

— Oui, si tu me promets de ne pas m'emmener voir les araignées, dit-il pour la faire rire.

Ils rejoignirent Flávia qui leur fit faire une visite très instructive. À la fin, Flávia serra Krysta dans ses bras.

— J'espère que nous allons nous revoir. J'aimerais bien que nous gardions le contact.

— Avec plaisir, répondit Krysta. Je ne sais pas quand je reviendrai au Brésil mais prévenez-moi si vous venez aux États-Unis.

Elle donna sa dernière conférence, et il éprouva une grande fierté de voir la sérénité avec laquelle elle prépara son discours et monta sur scène, bien loin de l'agitation du premier jour. Et il eut l'impression d'applaudir plus fort que tout le monde lorsqu'elle prononça le dernier mot de son allocution.

Lorsqu'ils procédèrent au bilan postopératoire d'Enzo Dos Santos et que Krysta rappela à leur patient qu'elle repartait à New York et passait le relais au personnel du Paulista, Enzo ne put s'empêcher de faire un commentaire.

— Le Dr Simpson a toujours ma préférence mais j'imagine que je n'ai pas le choix, dit-il à Francisco en riant.

— Je rentre aux États-Unis mais je surveillerai vos progrès de là-bas, alors tenez-vous bien, dit-elle en riant à son tour.

Les différents rendez-vous s'écoulèrent les uns après les autres jusqu'à ce qu'il prenne conscience qu'il ne restait plus que deux jours avant le départ de Krysta.

Ils retournèrent à Santos et, cette fois, il brava la fraîcheur de l'eau avec elle. Puis ils allèrent louer des combinaisons, et il lui apprit les rudiments du surf. Il avait envie de lui montrer à quel point elle avait changé et à quel point elle était courageuse.

Elle eut l'air étonnée de se débrouiller aussi bien pour une première fois, mais cela n'étonna pas Francisco. Il y avait en elle une énergie indomptable qui, alliée à son intelligence, lui assurait de réussir dans tout ce à quoi elle s'intéressait.

Quand il le lui dit, son visage s'illumina. Francisco sentit son cœur se fendre un peu plus devant la beauté de cette femme à l'âme et au cœur purs.

Ils firent une autre marche sur la plage, burent un autre café. Ils allèrent dîner dans le même restaurant et s'embrassèrent au clair de lune avant de regagner la voiture.

Tous ces beaux souvenirs étaient gravés à jamais dans sa mémoire.

Puis la veille de son départ toucha à sa fin, sans qu'il lui ait révélé les sentiments qu'il éprouvait pour elle et qu'il gardait enfouis au fond de son cœur brisé.

18.

La soirée d'adieu passa en un éclair. Pendant le dîner, les discours et les serrements de mains, Krysta se demanda comment trois mois avaient déjà pu s'écouler depuis son arrivée.

Les dernières semaines avec Francisco, notamment. Elle avait du mal à accepter tout à fait que cette belle aventure brésilienne se termine.

Mais, avec le peu qu'elle connaissait de l'amour, comment savoir si elle n'aurait pas oublié Francisco dans une semaine, un mois ou un an ? Si le souvenir de son sourire, de ses baisers et de ses caresses ne s'estomperait pas jusqu'à n'être plus qu'une vague sensation dans le tréfonds de sa mémoire ?

De plus, en dépit de sa façon merveilleuse de faire l'amour ou de la regarder, surtout quand il pensait qu'elle ne le voyait pas, Francisco ne lui avait toujours rien dit concernant ses sentiments vis-à-vis d'elle ou de leur relation, comme s'il gardait pour lui une partie de lui-même. Ce qui lui donnait raison de vouloir partir sans se retourner, de ne pas s'accrocher à cette histoire, si douloureux que ce soit.

C'était une bataille sans vainqueur. Une énigme sans solution.

Plus qu'une nuit ensemble. Elle avait préparé ses bagages et les avait déposés chez lui. Pendant le trajet, ils avaient à peine parlé, chacun semblant opérer une retraite défensive face à la séparation imminente. À Santos, ils avaient parlé sans relâche comme s'ils cherchaient à se dire un maximum de choses avant son départ. Et ils avaient ri, même si, par moments, le rire se teintait d'une nuance de tristesse.

Lorsqu'ils quittèrent la soirée, elle vit le Dr Delgado regarder dans leur direction.

— Pourquoi cet homme a l'air de t'en vouloir autant ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— C'est un lointain cousin de mon ex-fiancée, et il me considère comme le pire humain sur Terre.

— C'est mal te connaître, dit-elle sur un ton léger.

Puis elle se lança, sachant que c'était sans doute sa dernière chance d'entendre sa version de l'histoire.

— Qu'est-ce qui s'est passé, à part ce qu'on peut lire sur Internet ?

— Tu es la première personne à me le demander, répondit-il. Les gens s'en tiennent à ce qu'ils ont lu ou entendu, à l'exception de quelques rares personnes, ici, à l'hôpital, qui ne croient pas les rumeurs.

Son regard était si intense qu'il en devint presque tangible. Il la prit par la main et l'emmena un peu à l'écart.

— Je suis tombée amoureux de Mari, qui était mannequin, comme moi. Mais elle était issue d'une famille riche et moi, d'un milieu très modeste. Mais je n'imaginais pas que cela puisse avoir une incidence sur notre relation. Avec ce que j'avais mis de côté et ce que je gagnerais en tant que médecin, nous n'avions pas à nous inquiéter. Je l'ai demandée en mariage. Elle a accepté. Mais peu après, j'ai découvert qu'elle était cocaïnomane et je lui ai dit que je ne l'épouserais pas tant qu'elle n'aurait pas fait une cure.

Il secoua la tête.

— Elle m'a quitté, non sans avoir dépensé toutes mes économies – manifestement elle était plus attachée à la cocaïne qu'à son fiancé. Mais elle ne voulait pas qu'on sache pourquoi nous avions rompu les fiançailles. Alors elle a fait circuler la rumeur que je l'avais abandonnée et quand son père a découvert qu'elle était droguée, elle lui a dit qu'elle avait commencé à cause de notre rupture. Entre-temps, j'ai eu mon diplôme, et tout le monde s'est accordé à dire que je m'étais servi d'elle et de son argent pour arriver à mes fins puis que je l'avais quittée une fois que je n'avais plus besoin d'elle.

— Je suis désolée, dit-elle en posant la main sur son poignet.

Mais plus que désolée, elle était choquée et en colère. Comment pouvait-on traiter quelqu'un de cette manière, a fortiori quelqu'un d'aussi droit et d'aussi intègre que Francisco ?

— L'addiction pousse les gens à faire des choses qui nous paraissent incompréhensibles.

— *Sim*, dit-il avec une chaleur dans les yeux qui fit fondre son cœur. Merci.

— Merci pour quoi ?

— Merci de m'avoir accordé ta confiance, sans même connaître la vérité.

Une fois qu'ils furent rentrés chez lui, elle prit une profonde inspiration, conscience de se trouver pour la dernière fois dans cet appartement où elle avait passé les journées et les nuits les plus heureuses de sa vie, et découvert une part d'elle qu'elle n'aurait jamais découverte sans lui. Elle eut envie de lui dire qu'elle ne l'oublierait jamais et qu'elle éprouvait une reconnaissance infinie envers lui pour tout ce qu'ils avaient vécu ensemble, mais elle se tut quand il avança vers elle, la main tendue, une lueur particulière dans le regard.

— Je n'ai plus envie de parler, dit-il en l'entraînant vers la chambre. Je veux seulement ressentir.

Ils firent l'amour en silence, et il ne dit rien non plus quand ses larmes se mirent à couler. Il la serra plus fort dans ses bras en embrassant ses joues et ses yeux.

Le lendemain matin, il l'emmena à l'aéroport, bien que le Paulista ait proposé qu'une limousine passe la prendre. Elle avait envie de profiter de chacune de ses dernières et précieuses minutes avec lui, tout en se demandant s'ils n'auraient pas mieux fait de se dire au revoir chez lui, pour abréger leurs souffrances.

Elle procéda à l'enregistrement de ses bagages puis ils se dirigèrent vers les contrôles de sécurité, main dans la main, comme pour faire durer le contact physique jusqu'au dernier moment. Là, ils se regardèrent longuement puis elle se jeta dans ses bras, le cœur serré et douloureux, le souffle coupé par la douleur.

— *Eu te amo*, dit-il. *Eu te amarei para sempre*.

Cette déclaration lui fit un choc, et les pensées les plus folles se mirent à se bousculer dans son esprit.

Puis la raison reprit le dessus. Francisco avait cherché les mots les plus romantiques, parfaits pour la circonstance. S'il pensait vraiment ce qu'il disait, il le lui aurait dit plus tôt, au lieu d'attendre que les jeux soient faits et qu'ils ne puissent plus rien y changer.

Alors, au lieu d'engager une conversation qu'ils n'avaient pas le temps de poursuivre, elle se contenta d'un murmure dans le creux de son oreille.

— Moi aussi, je t'aime, Francisco.

Puis elle se détacha de lui et passa la barrière de sécurité sans se soucier des regards qui se tournaient vers son visage inondé de larmes.

Rochester était plat et terne, en comparaison des paysages du Brésil. Elle replongea à corps perdu dans la vie professionnelle en essayant de retrouver l'enthousiasme qu'elle mettait dans son travail avant son séjour brésilien.

Elle profita de son temps libre pour aller voir ses parents puis son frère aîné, Kelvin, sa femme, et leurs deux enfants, à Houston.

— Qu'est-ce qui s'est passé au Brésil ? demanda Kelvin alors qu'ils étaient tranquillement assis dans le jardin, une bière à la main. Maman m'a demandé de ne pas t'en parler mais je n'ai pas envie de l'écouter. Tu as changé. Même physiquement, tu n'es plus la même.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux et détourna le regard.

— Tu peux me parler, tu sais, dit-il en lui caressant le bras. Le Brésil doit être un pays magnifique.

— C'était merveilleux, dit-elle en reniflant.

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

— J'ai rencontré un homme.

— Quoi ? dit Kelvin en se penchant vers elle.

Elle hocha la tête.

— Il s'appelle Francisco.

Kelvin poussa un grand soupir.

— Tu es amoureuse, voilà ce qui se passe. Mais c'est plutôt une bonne

nouvelle, non ?

— On a décidé d'arrêter quand je suis partie. C'était plus simple comme ça. Il a sa vie à Sao Paulo, moi, la mienne aux États-Unis.

— Et tu continues à trouver ça plus simple, au bout d'un mois ?

— Non, reconnut-elle en secouant la tête. C'est atroce.

— Il faut que vous vous retrouviez, que vous trouviez un moyen d'être ensemble. Quand l'amour est là, il ne faut pas le laisser passer.

Kelvin et Ginny étaient mariés depuis six ans et heureux de l'être. Pourrait-elle connaître un tel bonheur ? Elle en doutait. Pourtant, depuis un mois, elle se repassait en boucle le moment où Francisco lui avait dit qu'il l'aimait. Elle se demandait s'il avait dit cela sur un coup de tête, pour lui faire plaisir et conclure leur histoire de façon positive et romantique. Mais à y bien repenser, était-ce le genre de Francisco ?

Non.

Il était bien trop intègre pour prononcer, sans les penser, des mots aussi riches de sens. Mais elle s'était enfuie, une fois de plus, au lieu de rassembler son courage et de chercher une solution.

Était-il trop tard ?

— Penses-y, dit Kelvin. S'il y a bien une personne capable de trouver une solution, c'est toi.

Francisco entra dans son appartement et posa ses clés. Puis il prit une profonde inspiration. Il se demandait s'il n'était pas en train de devenir fou. Cela faisait un mois que Krysta était partie mais son parfum flottait toujours dans l'air. Elle lui manquait comme jamais il aurait pensé que quelqu'un lui manquerait. Mais il ne pouvait pas continuer comme ça sans quoi cela finirait par se ressentir dans son travail. Delgado se montrait toujours aussi hostile à son égard. Au moindre faux pas, avéré ou imaginé, il se retrouverait au chômage.

Cela dit, ce qu'il avait vécu avec Krysta lui avait fait comprendre qu'il y avait des choses beaucoup plus importantes que le travail et son orgueil. Et, avec le recul, il ne comprenait toujours pas comment il avait pu la laisser partir sans réagir.

Il se jeta sur le canapé.

Il avait essayé de l'appeler dans l'après-midi, en vain. Il était tombé sur son répondeur et, à l'hôpital de Rochester, on lui avait dit qu'elle était absente, sans lui donner plus de détails. Il avait laissé un message, demandant qu'elle le rappelle.

Peut-être était-elle allée voir ses parents, comme elle projetait de le faire. Il espérait, en tout cas, qu'elle allait bien, qu'elle avait trouvé ses marques et continuait à s'épanouir, même sans lui.

Quand il avait enfin reconnu que lui aussi était tombé amoureux d'elle, elle était déjà partie. Il s'y était pris trop tard.

Pourtant, sa rencontre avec elle avait fait voler sa vie en éclats, et provoqué un séisme émotionnel que seul l'amour est capable de provoquer. Il avait laissé passer sa chance et, à présent, il donnerait n'importe quoi pour être de nouveau avec elle.

Une idée lui traversa l'esprit et prit la forme d'une évidence. La vie était trop courte pour la passer à se demander si leur relation aurait été possible, et comment. Il fallait passer à l'action. S'il ne pouvait pas la contacter par téléphone, il irait à New York lui parler, en personne.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il décrocha sans prendre la peine de regarder qui l'appelait.

— *Oi*, dit-il.

Il faillit raccrocher en n'entendant personne au bout de la ligne.

— Francisco ?

Son cœur se mit à battre, et une joie intense s'empara de lui, corps et âme. Il bondit.

— Krysta ? *Amor* ?

— Oui.

Il eut l'impression qu'elle souriait aussi.

— Où es-tu ?

Elle ignora sa question.

— Francisco, est-ce que tu m'aimes toujours ?

Ses mots lui coupèrent le souffle.

— Oui, je t'aime toujours. Tu me manques. J'ai envie de te voir.

Il l'entendit renifler. Était-elle en train de pleurer ?

— J'aimerais tellement te serrer dans mes bras et essuyer tes larmes ! dit-il, submergé par la frustration.

— Alors ouvre-moi. Je suis là.

Il se figea, essayant de comprendre ce qu'il venait d'entendre. Puis, comme dans un rêve, il se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit, le cœur battant.

Ce n'était pas une plaisanterie – qui aurait été cruelle et de mauvais goût. Krysta était là, en chair et en os, les joues baignées de larmes comme quand ils s'étaient quittés.

Il la prit dans ses bras, incrédule, et l'embrassa et la toucha pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

— Quand es-tu arrivée ? demanda-t-il quand ils reprirent leur souffle. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Je serais venu te chercher.

Il prit son sac et la fit entrer.

— J'arrive de l'aéroport. Ce n'est qu'une fois dans l'avion qu'il m'a traversé l'esprit que tu pourrais ne pas être là.

Elle secoua la tête.

— Je voulais te parler mais pas au téléphone.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire. Mais je t'écoute, dit-il en la conduisant vers le salon.

— Francisco, je voulais te dire que je ne veux plus vivre sans toi et que j'envisage de quitter l'hôpital de Rochester à la fin de mon contrat. L'équipe française de transplantation faciale m'a proposé un poste. Je sais que cela paraît fou mais, puisque tu adores Paris, que les Belges cherchent un interlocuteur sur le sol français – quelqu'un de terrain, qui sache de quoi il parle – je me suis dit que tu serais peut-être intéressé et…

— Oui, dit-il sans la laisser finir, avant de l'embrasser pour sceller leur accord. Oui, oui, oui.

— Oh ! Francisco ! *Eu te amarei para sempre*.

Fou de joie, il la souleva de terre et l'emmena jusque dans sa chambre.

— Moi aussi, je t'aimerai toujours, dit-il en la déposant sur son lit, avant de s'allonger à côté d'elle.

— Au fait, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Je voulais te dire que je t'aimais et que j'étais prêt à tout pour que tu sois près de moi. J'avais même l'intention de venir te le dire en personne à New York, mais tu m'as coupé l'herbe sous le pied.

— J'ai été plus rapide que toi, dit-elle en riant.

Il se pencha vers elle pour l'embrasser mais s'arrêta à quelques millimètres de ses lèvres.

— Plus rapide, c'est certain. Mais je compte bien rattraper le temps perdu.

Vous avez aimé *Une chirurgienne à Sao Paulo* ? Découvrez la suite de votre série « Un été à Sao Paulo » dès le mois prochain dans votre collection Blanche !
Un roman signé Charlotte Hawkes.

TITRE ORIGINAL : AWAKENED BY HER BROODING BRAZILIAN

Traduction française : CAROLINE JUNG

© 2020, Ann McIntosh.

© 2020, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© Shutterstock/nelen/Royalty free

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2804-4794-2

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

CAROL MARINELLI

Ce confrère inattendu

Traduction française de
CHARLINE McGREGOR

BLANCHE

HARLEQUIN

1.

Pour certains, Rachel Walker avait une sorte de super-pouvoir.

Elle était infirmière aux urgences et, avec sa silhouette menue, on lui donnait moins que ses trente-deux ans – ce qui en réalité n'était pas véritablement une bonne chose. Étant donné sa crinière rousse et son teint de porcelaine, on aurait pu s'attendre qu'elle rougisse facilement, pourtant non seulement sa peau claire rougissait rarement, mais ses immenses yeux verts révélaient peu ses pensées.

Une caractéristique qui s'avérait bien utile face à un patient terrifié atteint d'une maladie grave.

Rachel avait appris il y avait bien longtemps à cacher ses sentiments les plus profonds. Ayant grandi à Sheffield dans une grande famille bruyante, elle n'avait guère eu le choix, comment autrement se protéger des taquineries bon enfant mais permanentes de ses quatre frères aînés ?

Et puis un jour, alors qu'elle avait six ans, elle était rentrée à la maison, qu'elle avait trouvée pleine d'oncles, de tantes et de voisins. Sa mère venait de mourir brutalement. Alors les taquineries avaient cessé, les rires avaient disparu de la maisonnée, et la petite Rachel avait vite compris que ses frères et son père ne savaient pas réagir face à son chagrin et à ses larmes. « Emmenez-la au parc », demandait son père si elle pleurait dans la journée. Ou bien : « Voyons Rachel, tu n'es plus un bébé », lui disait-il quand, le soir venu, les histoires que sa maman lui racontait en venant la border lui manquaient trop. « Arrête un peu de pleurer, sois une gentille fille. » Puis ses frères s'y étaient mis. « Assez, Rachel ! Papa n'a pas besoin de tes pleurs. Il est assez bouleversé comme ça, et maman lui manque aussi », lui avait un jour crié Phil.

Alors Rachel avait cessé de pleurer et de poser des questions sur sa mère. Sa peine n'avait pas disparu, bien sûr, elle avait simplement appris à la camoufler.

Le super-pouvoir dont elle était désormais dotée n'avait pas été très utile à ses relations amoureuses, hélas ! En revanche, par cette froide matinée de février, alors qu'elle était de garde aux urgences du Primary Hospital de Londres, son talent fut enfin reconnu. Elle examinait un jeune homme en

béquilles quand May, la chef de service l'appela au micro.

Rechignant à abandonner son patient, Rachel se dirigea vers le rideau de séparation pour prendre l'appel tout en gardant le malade à l'œil.

— Oui ?

— Vous pouvez descendre en réa ?

— Bien sûr, dès que j'ai…

— Immédiatement.

Rachel confia le jeune homme à une collègue et traversa le service en passant par la réception et la zone d'accueil principale, particulièrement animée. Elle repéra May devant la salle de réanimation. Cette dernière lui fit signe d'observer, tandis qu'elle lui transmettait les informations concernant le patient.

— Thomas Jennings, dix-huit mois. Suspicion d'épiglottite. Il vient d'arriver dans le service. Sa mère l'a amené en voiture malgré une laryngite.

Même à distance, Rachel voyait bien que le petit Thomas était effectivement très malade. Assis sur les genoux de sa mère, penché en avant, il bavait et respirait bruyamment et avec difficulté. Même du couloir, le sifflement aigu de son souffle était audible.

— Où sont les autres ? demanda Rachel.

Seule Tara, une autre infirmière, était présente.

— Jordan, le pédiatre, est ici, répondit May. Il est au téléphone, assez loin pour que la maman ne l'entende pas ; il essaye de joindre un anesthésiste. Mais l'équipe d'astreinte est aux soins intensifs, et la deuxième équipe en salle d'op.

Une épiglottite pouvait rapidement virer au drame. Il s'agissait d'une inflammation du clapet et de la muqueuse qui, au fond de la gorge, protégeaient la colonne d'air. On voyait rarement ce genre d'infection, de nos jours, mais la trachée du pauvre petit Thomas pouvait à tout instant s'obstruer, d'où la nécessité d'un anesthésiste.

— La maman commence à s'agacer que rien ne soit fait, et Tara a du mal à la canaliser, dit May.

— Tout a été préparé pour la trachéotomie ? demanda calmement Rachel.

— C'est pour ça que je vous ai appelée en renfort, admit May. Je vous laisse faire, je reste ici en cas de besoin, mais je ne veux pas effrayer le petit bonhomme, mieux vaut qu'il n'y ait pas trop de gens autour de lui.

Déjà la sueur collait les cheveux blonds du petit à son crâne, et quand Rachel pénétra dans la salle, il enfouit le visage dans le cou de sa mère.

— C'est la première fois qu'il vient à l'hôpital, dit cette dernière.

Les moniteurs sonnaient et bipaient, et Rachel commença par baisser le volume de cette pénible cacophonie. Le personnel était présent, pas besoin de signaux d'alerte supplémentaires. Autant rendre l'endroit le moins effrayant possible pour le petit bonhomme.

— Je comprends, répondit-elle. Mais vous vous en sortez très bien. On

dirait que nous ne faisons pas grand-chose pour lui, mais le plus important, pour le moment, c'est de ne pas le perturber davantage.

— Où est l'anesthésiste ? demanda Mme Jennings d'une voix rendue aiguë par la panique.

— En chemin, répondit Rachel en espérant que ce soit le cas.

Tara prit la parole :

— J'expliquais à madame que poser deux ou trois patchs anesthésiants à Thomas nous aiderait beaucoup pour l'installation de la canule.

— Bonne idée. Peut-être pourriez-vous le faire ? demanda Rachel en se tournant vers Mme Jennings. Je vais vous montrer.

Il ne s'écoulerait sans doute pas assez de temps pour que la crème fasse effet, mais avec un peu de chance cela atténuerait tout de même un peu la douleur et l'angoisse de la mère et de l'enfant, ce qui était l'objectif.

Thomas ne cilla pas quand sa mère, reprenant les gestes de Rachel, lui appliqua les patchs. Cela alerta Rachel. Elle jeta un coup d'œil à Tara.

— Tout est prêt pour le transfert ?

— J'allais m'en occuper.

Thomas n'avait été admis dans le service que depuis dix minutes, mais il fallait agir vite, car la situation pouvait évoluer à tout instant. D'ailleurs cela commençait. Il semblait de plus en plus épuisé.

— Je vais préparer tout ce qu'il faut pour le transfert de Thomas, dit Rachel à la mère. Mais je ne suis pas loin.

Hors de la chambre, l'activité battait son plein. Le pédiatre alertait la salle d'opération et l'anesthésiste, qui venait d'arriver à l'hôpital, accourait dans le couloir des urgences. Rachel entreprit de préparer le chariot, tandis que May contactait la sécurité afin que la voie soit bien libre et les ascenseurs disponibles.

Une fois son appel passé, Jordan retourna auprès de la mère de Thomas. Affichant un sourire vaillant malgré la gravité de la situation, il se mit à discuter avec elle de ses trois enfants à lui, tout en gardant Thomas à l'œil pendant que Rachel s'affairait calmement mais efficacement.

Il s'interrompit quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur l'anesthésiste tant attendu.

— Ah ! le voici madame Jennings ! Le Dr Hadley est là.

Hadley ?

Rachel tourna la tête en entendant ce nom familier. Et le monde tel qu'elle le connaissait changea à tout jamais quand Dominic Hadley entra dans le couloir.

Elle reporta aussitôt son attention sur le chariot et prit une profonde inspiration. La tête lui tournait.

Dominic Hadley travaillait au Primary ?

Dominic était médecin ?

Comment ?

Quand ?

Il était légèrement essoufflé d'avoir couru, mais sa voix était plus grave, plus affirmée que celle qu'elle avait connue. Alors qu'il s'entretenait avec Jordan, Rachel ferma les yeux, fort. Comment l'affronter ? Comment se retourner et affronter la situation ?

Parce que Dominic Hadley lui avait fait mal. Très mal.

À tel point qu'elle avait mis plus d'une décennie à s'en remettre. Il lui avait fallu ce temps pour que son cœur soit à nouveau en mesure d'aimer.

À tel point qu'encore aujourd'hui, en pleine situation de crise, la colère, les blessures et les reproches la frappèrent de nouveau de plein fouet.

Mais elle ne pouvait pas penser à cela maintenant, aussi se concentra-t-elle sur les bips atténués des moniteurs de Thomas et ravala cet accès d'animosité.

Et lui, Dominic, comment réagirait-il en la voyant ?

— Je vais avertir Richard, dit Dominic à Jordan. Même si je ne suis pas sûr qu'il soit…

Il s'interrompit en apercevant une crinière fauve. Et regarda à deux fois l'infirmière qui préparait le transfert de Thomas en salle d'op.

Ça lui arrivait de temps en temps : une chevelure rousse lui faisait tourner la tête, ou le son d'un rire dans un bar. Puis il se rappelait qu'il n'y avait guère eu de rires, à la fin de leur relation.

Mais ça ne pouvait pas être Rachel. Non. Alors Dominic se reconcentra sur Jordan, qui le mettait rapidement au fait de la situation.

— Mme Jennings comprend que nous n'examinerons pas Thomas avant d'être en salle d'opération, en sécurité, et elle a consenti à la trachéotomie, si cela s'avère nécessaire.

Dominic tourna les yeux vers la mère, évidemment anxieuse, qui faisait néanmoins son possible pour tenir bon pour le bien de son fils.

— Bonjour, madame Jennings, je suis Dominic Hadley, l'anesthésiste de garde.

Il lui adressa un sourire, mais remarqua que le petit garçon geignait en le regardant, lui tellement grand – il mesurait un bon mètre quatre-vingt-cinq et, avec son costume bleu marine, devait impressionner le pauvre petit. Il s'immobilisa donc et s'assit sur le lit, un peu à l'écart.

— Je vous en prie, répondit la mère, appelez-moi Haylee.

— Très bien. Vous comprenez bien ce qui est en train de se passer, Haylee ?

Elle haussa les épaules dans un geste d'impuissance.

— Pas vraiment. Le médecin pour enfants dit qu'il aura peut-être besoin qu'on lui installe un respirateur et un tube dans le cou…

— Ça s'appelle une trachéotomie, acquiesça Dominic.

Le temps pressait, certes, mais les explications étaient indispensables. Il sortit donc un carnet de sa poche et fit rapidement le croquis d'une gorge.

— L'épiglotte, c'est un clapet au fond de la gorge. S'il enfle au point que l'on ne puisse plus y insérer un tube, alors il faudra pratiquer une incision ici – il désigna l'endroit en question sur son dessin – et à la base de sa gorge en même temps. Ainsi, on peut contourner le gonflement.

— Mais on n'en aura peut-être pas besoin.

— On l'ignore tant qu'on n'a pas examiné la gorge de Thomas. Je préfère que cela se passe en salle d'opération, où nous serons en mesure de l'examiner correctement et de lancer le traitement. Je vais tenter de sécuriser ses voies respiratoires, mais il se peut que la trachéotomie soit le seul moyen à notre disposition.

Haylee regarda le croquis, puis son fils, qui peinait vraiment à respirer.

Dominic, très inquiet, savait qu'il serait plus rassuré une fois en salle d'opération.

— Thomas a besoin d'une perfusion et d'antibiotiques, dit-il. Mais lui poser une canule va le perturber, le mieux serait donc de le descendre en salle d'opération et de s'occuper de tout ça là-bas.

— Oui, je comprends, répondit Haylee Jennings en berçant son fils.

— Quelqu'un est ici pour vous accompagner ?

— Mon mari est en route.

— Bien. Je vais simplement mettre mon supérieur au courant et…

Il leva les yeux vers l'infirmière pour lui signifier qu'ils allaient partir sur-le-champ. Alors il comprit que non, il ne s'était pas trompé.

L'infirmière était bel et bien Rachel.

Des nerfs d'acier étaient indispensables pour exercer en tant qu'anesthésiste. Chez Dominic, c'était un trait de caractère inné. Certains le qualifiaient d'arrogant, mais son impassibilité s'avérait régulièrement inestimable. Quand il se retrouvait confronté à une situation improbable.

Alors il regarda à travers Rachel, plutôt que de la regarder vraiment.

En fait, il cilla à peine.

— On va y aller sans tarder, lui dit-il. Je passe juste un bref coup de fil.

— Quand vous voulez, je suis prête, répondit-elle d'une voix calme et posée.

Le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule, il prit les médicaments dont il risquait d'avoir besoin si une urgence se déclarait en route, et mit son supérieur au courant de la situation.

— Des antécédents médicaux ? demanda Richard Lewis, l'anesthésiste en chef.

Dominic lut rapidement le dossier. Richard, pour l'instant occupé en soins intensifs, devait les rejoindre dès que possible en salle d'opération.

— Il n'est pas vacciné. Jusqu'à ce matin, c'était un petit gars en pleine santé, pas d'allergies… On y va, dit Dominic à May.

— Ils sont prêts, répondit-elle. Rachel va vous accompagner.

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer, peut-être valait-il mieux refuser cette escorte.

— Elle est nouvelle. J'ai besoin de quelqu'un qui sait ce qu'il fait.

— Raison pour laquelle je vous envoie Rachel, répondit May. Elle est peut-être nouvelle ici, mais elle a travaillé aux urgences pédiatriques de Sheffield. Elle est très compétente.

— Bien.

Il se dirigea vers le distributeur, se remplit un gobelet d'eau, le but, le remplit à nouveau, le vida à nouveau et s'obligea à évacuer Rachel de son esprit. Enfin il y retourna, déterminé à passer outre le fait qu'elle venait de refaire intrusion dans sa vie.

Pour le moment.

— On va emmener Thomas maintenant, dit-il à la mère du petit. Vous allez prendre place dans un fauteuil roulant, avec Thomas sur les genoux.

Rachel – enfin, l'infirmière – aida la mère et l'enfant à s'installer tandis qu'il vérifiait une dernière fois le matériel qu'elle avait préparé pour le transfert.

— Prêts ? demanda-t-il tandis que l'infirmière les enveloppait dans une couverture.

— Prêts, répondit-elle avec un sourire à l'intention de Haylee.

Sauf que c'était le sourire de Rachel et, à Dominic, il fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre. C'était l'été et le printemps en un. C'était le souvenir de samedis soir à regarder un film tout en mangeant un curry au lit. C'était un billet de dix livres oublié et retrouvé dans une poche de jean grâce auquel elle leur avait payé un petit déjeuner dans le café d'en face.

Mais non, ce sourire ne le déconcentrerait pas. Non.

— Prêt, dit Jordan.

Quand ils quittèrent le service, un courant d'air les accueillit, et Dominic tâcha de ne pas remarquer que Rachel frottait ses bras nus. Rachel avait toujours froid. Elle était froide. Jamais il n'avait eu le droit d'entrer dans sa jolie tête.

Le trajet dans le couloir parut interminable à Rachel, qui ne quitta pas une seconde Thomas des yeux, même si ses pensées étaient ailleurs.

Quand Dominic avait sélectionné médicaments et seringues sur le chariot avant de s'éloigner à grands pas, elle s'était demandé s'il l'avait seulement reconnue.

Après tout, elle l'avait à peine reconnu, lui. Il ne restait pas grand-chose, chez cet homme policé et suave qui régnait sur la salle d'examen, du maladroit passionné de physique dont elle était tombée amoureuse.

Même si son épaisse tignasse noire, encore humide de la douche, était la même, ainsi que son odeur de savon. Pareil pour ses magnifiques yeux marron velouté. Il avait toujours été bien plus grand qu'elle, mais il paraissait plus impressionnant encore désormais. Et il s'était étoffé.

— J'ai vraiment cru qu'il avait une laryngite, dit Haylee, interrompant le fil de ses pensées.

— Il est au bon endroit maintenant, répondit Rachel dans l'espoir de la rassurer.

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? J'ai cru déceler un léger accent du Nord.

— Je ne suis ici que depuis une semaine. Avant ça, j'ai travaillé dans un service d'urgences pédiatriques de Sheffield.

— Et vous avez des enfants ?

— Non.

À son grand, à son douloureux regret, la réponse était non, même si ça n'était pas vrai *stricto sensu*. Mais il était plus facile de répondre non et de nier l'existence de son fils.

Les brancardiers les attendaient près des ascenseurs, au grand soulagement de Rachel. L'attention allait se détourner d'elle.

Une fois dans la cabine, Haylee regarda Jordan.

— Et vous, vous en avez trois, alors ?

— Oui, confirma Jordan. Trois garçons.

— Et vous, docteur ? demanda-t-elle à Dominic.

Rachel retint son souffle.

Comment allait-il réagir ? Pis que l'entendre révéler leur passé commun serait d'apprendre des choses sur son présent. Qu'il attendait un enfant, par exemple. Ou qu'il y avait une Mme Hadley.

Rachel se surprit à retenir son souffle.

Mais Dominic n'avait manifestement pas l'intention de parler de lui.

— J'essaye de ne pas apporter ma vie personnelle au travail, Haylee, répondit-il dans un soupir. Ça facilite la concentration.

Haylee, pas vexée par sa réponse, opina du chef, et Rachel put relâcher son souffle.

L'ascenseur ouvrit ses portes à l'étage voulu, et bientôt ils roulaient dans le couloir astiqué, entrant dans le monde très contrôlé de la salle d'opération, où le reste de l'équipe les attendait.

— Restez avec lui, dit Dominic à Rachel. Ça le rassurera de voir un visage familier.

Sur quoi il s'éloigna pour enfiler sa tenue d'opération.

Tandis que les infirmières de la salle d'opération vérifiaient l'identité de Thomas et posaient les questions d'usage à sa mère, Richard Lewis arriva et se présenta.

Jordan ordonna la pose d'une perfusion, mais Rachel n'eut pas à intervenir, car le personnel idoine s'en chargeait. C'était aussi bien, car la présence de Dominic la perturbait plus qu'elle ne voulait l'admettre. Ou le montrer.

Pas question.

Même quand il revint, en tenue de chirurgien, elle lui accorda un regard aussi neutre que possible.

— On va lui poser la canule, dit-il avant d'ajouter à l'intention de

Haylee. Vous pouvez essayer de le distraire ?

Le gel anesthésiant avait été appliqué récemment, mais avec un peu de chance il atténuerait tout de même les sensations désagréables de la canule. Thomas était de plus en plus cyanosé et agité, il était donc impératif d'agir vite.

Haylee câlinait son fils en lui murmurant des paroles qu'ils étaient seuls à entendre pendant que Dominic passait la canule dans sa petite veine.

— Bravo, mon garçon, dit-il une fois la manœuvre finie.

À présent que l'intraveineuse était installée, il était temps que Rachel escorte la mère hors de la salle d'opération.

Mais avant, Dominic croisa le regard implorant de la jeune femme.

— Je ne quitterai pas son chevet, lui assura-t-il.

— Merci, répondit-elle.

— Ils vont bien s'en occuper, dit Rachel d'une voix catégorique en la guidant dehors.

— Cet anesthésiste, il semble savoir ce qu'il fait, dit Haylee que Rachel emmenait en salle d'attente. Thomas est en bonnes mains avec lui.

— Oui, confirma Rachel. Le Dr Hadley lui prodiguera toute son attention.

L'intubation fut compliquée. La gorge de Thomas était enflée et ses cordes vocales difficiles à visualiser, mais avec la présence calme et rassurante de Richard, Dominic inséra le tube, et ils n'eurent pas à recourir à la trachéotomie. On préleva du sang à Thomas, et les antibiotiques et les solutions salines furent injectés.

Puis il fut emmené aux soins intensifs où, sous sédatif, son petit corps put enfin commencer son combat contre l'infection. Bientôt, Haylee fut autorisée à revenir à son chevet. Alors seulement Dominic le quitta.

— Bien joué, lui dit Richard quand il vint s'asseoir au poste des infirmières qui surplombait tout le service pour afficher les résultats sanguins de Thomas sur l'ordinateur.

— Merci.

— Tu as été parfait, félicitations !

— Merci.

Richard posa un regard surpris sur lui.

— Tout va bien ?

— Pas vraiment, dit Dominic presque malgré lui. Il y a une infirmière des urgences…

Richard leva les yeux au ciel.

— Encore ! Il faut vraiment que tu apprennes à les quitter plus en douceur, tu sais.

Il aurait mieux valu ne pas le détromper. Laisser passer.

Après tout, ce qui s'était passé entre Rachel et lui remontait à plus de dix ans. Bien plus. Treize ans, en fait.

Alors oui, mieux valait se taire.

Sauf que le choc de la matinée avait été trop fort, ou bien il n'arrivait plus à se taire.

Alors il avoua la vérité à son supérieur.

Que Rachel n'était pas une aventure d'un soir. Qu'elle avait été bien plus que ça.

— Non, Richard ce n'est pas ce que tu crois. Il ne s'agit pas d'une maîtresse vexée et en colère, ou qui aurait envie de remettre le couvert. C'est un tout petit peu plus délicat. Je viens de tomber sur mon ex-femme.

2.

— Ton ex-femme ? répéta Richard, incrédule. Elle travaille aux urgences ? Tu ne m'as jamais dit que tu avais été marié.

Comment aurait-il pu ? Hormis une brève conversation avec Jordan et son épouse un an ou deux auparavant, Dominic n'avait parlé de son bref mariage à personne. Aux yeux de ses collègues, de ses amis et même de ses maîtresses, il était le play-boy incarné, l'éternel célibataire.

— C'était il y a longtemps, répondit-il, regrettant déjà son aveu. Et ça n'a pas duré bien longtemps.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Richard, insistant.

— On était jeunes, fit-il avec un haussement d'épaules, reportant son attention sur l'ordinateur. Et on s'était mariés pour tout un tas de mauvaises raisons.

— Comme ?

— On est tous les deux tombés d'accord pour constater que c'était une erreur, éluda-t-il. Et je ne l'ai pas revue depuis… des années, conclut-il dans un soupir.

— Et alors, quel effet ça te fait ?

Dominic réfléchit un instant.

— Je suis surtout surpris. Jamais je n'aurais cru qu'elle quitterait Sheffield, dit-il, omettant volontairement de préciser qu'il s'agissait de Rachel. Elle était très attachée à sa famille.

— Quel genre de famille ?

— Sa mère est morte, du coup elle était très protectrice vis-à-vis de son père. Et je ne te parle pas des quatre frères, de vraies armoires à glace. Ils étaient tous très soudés…

Il laissa sa phrase en suspens. Comme il avait été difficile de se sentir adoubé dans leur clan !

— Ils me trouvaient faible, dit-il finalement.

— Faible ? fit Richard, n'en revenant manifestement pas.

Sa réaction n'était pas surprenante, car Dominic, désormais confiant et sûr de lui, était également grand et large d'épaules.

— Oui, un peu chochotte. Il faut croire que je l'étais, à l'époque.

Richard éclata de rire mais retrouva vite son sérieux ; son collègue ne plaisantait pas.

— Et ta femme, elle était comment ?

— Compliquée, répondit Dominic.

Ça, c'était l'euphémisme de l'année. Mais il ne voulait pas discuter de cela, et ce fut donc avec soulagement qu'il accueillit le signal de son bip : la maternité l'appelait.

— Tiens, c'est ta femme qui me bipe, dit-il à Richard avec un sourire penaud. Ils ont besoin de moi pour une épidurale.

— Je peux y aller, répondit Richard. Et si toi, tu en profitais pour aller parler avec…

Il attendit que Dominic lui donne son prénom, mais comme rien ne vint, il ajouta :

— Ça a dû lui causer un sacré choc aussi, de te revoir, non ?

— Ça n'a pas eu l'air.

Mais il connaissait Rachel, si douée pour enfouir ses émotions. Elle lui en avait refusé l'accès dès le départ. Pas question de parler de sa mère, par exemple, ou de son chagrin la concernant. Et puis, lors des derniers jours si douloureux où il avait essayé de lui parler de leur fils, elle avait été très claire : non, elle ne souhaitait pas lui ouvrir les portes de son cœur. Elle l'avait tenu à distance.

Eh bien, son vœu avait été exaucé. Même s'ils risquaient apparemment de travailler ensemble à l'avenir, jamais ils n'avaient été plus étrangers l'un à l'autre.

— Il y a un patient avec BPCO aux urgences, il lui faut un examen préop. Tu peux t'en occuper, s'il te plaît ?

Dominic grinça des dents.

— Et pendant que tu y seras, parle avec ton ex et assure-toi que vous êtes tous les deux au clair avec la situation, reprit Richard.

— Il n'y aura pas de souci pour le travail. Et pour ce qui est de discuter avec mon ex, il n'y a plus rien à dire, fit Dominic pour clore le sujet. Ça a été fait il y a des années.

En réalité, il restait de nombreux non-dits.

Rachel était retournée aux urgences dans une sorte de brouillard.

Son arrivée à Londres était encore récente. Alors évidemment, elle savait que Dominic était originaire d'ici, mais la ville comptait plus de huit millions d'habitants. Pas une seconde elle ne s'était attendue à tomber sur lui au travail.

Docteur ? Anesthésiste ?

Il n'était pourtant pas très doué pour les relations humaines, dans son souvenir. Le Dominic qu'elle avait connu n'avait qu'une passion : la physique. Ou plutôt, deux passions : la physique et le sexe. Et elle préférait ne pas songer à ce deuxième point.

— Comment va Thomas ?

May lui sauta dessus dès qu'elle arriva dans le service.

— Il était encore en salle d'op quand je suis partie.

— Bon, je les appellerai tout à l'heure. Tu es d'accord pour aller faire le réassort en réa ? Tu sais ce qui a été utilisé…

Le réassort était une activité ennuyeuse mais essentielle. Surtout en réanimation. Il était impératif que tout le matériel soit précisément où on en avait le plus besoin.

Nombre de paquets avaient été ouverts mais pas nécessairement utilisés, il y avait donc beaucoup de rangement et de remplacement à effectuer. Rachel s'y attela avec méthode, contente tout compte fait de cette opportunité de se familiariser avec les lieux.

Tara traversa le couloir avec un patient en transfert et adressa un signe de la main à Rachel.

— Méfie-toi de Dominic, lui fit-elle à l'oreille.

— Pardon ?

— Dominic Hadley, l'anesthésiste. Je l'ai vu t'observer tout à l'heure, pendant qu'il était au téléphone.

Mieux valait rester dans le vague.

— Comment ça ?

— J'essaye juste de te mettre en garde. Car c'est un sacré tombeur. Le chouchou de ces dames, si tu vois ce que je veux dire. Et avec lui, crois-moi, ça ne dure jamais.

Rachel percevait l'amertume dans la voix de Tara. Clairement, il y avait une histoire entre ces deux-là. Voilà qui ressemblait bien peu à l'homme qu'elle avait connu.

— Je suis fiancée, dit-elle à Tara. Et même si ça n'était pas le cas…

Elle n'alla pas plus loin, de peur que son imagination ne s'engage trop avant sur ce chemin.

Après leur rupture, elle avait mis son cœur sous clé. Il lui avait ensuite fallu des années pour oser avoir une relation suivie avec un homme. Quelques tentatives de sorties, de rendez-vous qui n'avaient pas fonctionné. Et puis, à ses débuts aux urgences de l'hôpital de Sheffield, elle avait rencontré Gordon, un ami de sa colocataire, qui s'était avéré gentil et sécurisant. Tout ce dont elle avait besoin.

Quand le cabinet de comptabilité où il travaillait lui avait offert une promotion qui impliquait un déménagement à Londres, il lui avait demandé de partir avec lui. C'était un grand saut, changer de ville et de travail, vivre ensemble… Mais la veille de leur départ, au cours de la fête d'au revoir que son père avait organisée pour eux, Gordon l'avait demandée en mariage. Et ils étaient désormais fiancés. Même si elle ne portait pas sa bague au travail.

Une fois sa tâche accomplie, Rachel retourna s'occuper des blessures mineures. Mais au bout d'une heure, incapable de se concentrer et aspirant à un moment de paix, elle annonça qu'elle allait chercher son gilet et se dirigea

vers les vestiaires. Sans prendre la peine d'allumer la lumière, elle s'assit sur un banc, dans la semi-pénombre, les sons des urgences étouffés par l'épaisse porte, et se prit la tête dans les mains.

Dominic était donc devenu anesthésiste, avec une réputation apparemment déjà bien établie auprès de la gent féminine, puisqu'un instant en sa présence avait suffi pour qu'on la mette en garde.

Elle était désormais assise, mais la sensation de vertige qui l'avait saisie devant la salle d'opération ne la quittait pas. Et soudain, elle reconnut cette sensation : c'était ce que Dominic lui faisait ressentir. Un vertige. Et ce dès le jour de leur rencontre.

C'était en septembre, et ils entamaient tous deux leur année de terminale. Le père de Dominic, professeur, avait été nommé à l'université de Sheffield et la famille y avait donc emménagé. Dominic avait été inscrit dans la meilleure école.

Rachel la fréquentait grâce à une bourse durement gagnée, mais ne s'était jamais vraiment intégrée. Dominic, lui, se languissait de Londres et de ses anciens camarades.

Malgré leur différence de milieu social, ils avaient lié amitié. Elle portait un appareil dentaire, Dominic venait de se faire enlever le sien, aussi le premier jour de leur première année scolaire ensemble, leur première conversation avait porté sur ce sujet.

Mais comme ils s'étaient aussi trouvé un désir commun de réussir, ils avaient ensuite discuté du devoir de chimie, qu'elle avait trouvé impossible et qu'il avait réussi aisément.

Au milieu du trimestre, alors qu'elle commençait à prendre du retard, il avait proposé de l'aider. Il lui avait noté son adresse sur son cahier d'exercices et, l'après-midi suivant, elle s'était rendue chez lui.

Sa mère l'avait accueillie avec un sourire tendu. Le professeur Hadley, lui, n'avait même pas pris la peine de sourire. De toute évidence, il n'était pas ravi du choix de son fils en matière d'amis. Devant ce manque d'enthousiasme, Dominic et Rachel avaient décidé que ce serait lui qui irait chez elle, tout compte fait.

Dès la première fois, il s'était étonné que sa mère ne soit pas là. À quoi Rachel avait brièvement expliqué qu'il n'y avait qu'elle, son père et ses quatre frères. Sans entrer dans les détails de la mort de sa mère, de peur de craquer devant lui. Car dans cette petite maison mitoyenne, les larmes étaient depuis longtemps proscrites.

Parfois, après les devoirs, ils se promenaient dans le parc. De plus en plus longtemps. Parfois, ils s'asseyaient sur un banc ou s'allongeaient dans l'herbe et contemplaient le ciel. Et ils discutaient. Des nuages. Des camarades de leur classe. De leurs études. Et Dominic, qui contrairement à elle n'hésitait pas à parler de sa situation familiale, lui racontait que ses parents se disputaient beaucoup. Il en voulait à son père, qui rendait sa mère malheureuse.

Un jour, alors qu'il s'était épanché sur le sujet, il la questionna à nouveau sur sa mère. Alors elle lui raconta le peu qu'elle parvenait à dire sans pleurer. Qu'il y avait eu une hémorragie dans son cerveau. Que ça avait été très soudain. En revanche, elle ne lui avoua pas que sa mère lui manquait tous les jours, elle se contenta de prétendre qu'elle était toute petite à sa mort et qu'elle ne se souvenait quasiment pas d'elle. Car c'était un peu vrai aussi.

Elle se rappelait certains détails : son sourire, ses baisers, la façon dont elle racontait les histoires, son doux accent irlandais et le scintillement de sa bague tandis qu'elle tournait une page, ses jolis ongles quand elle pointait sur la feuille un mot en particulier, la sensation de sécurité entre ses bras embaumant le parfum.

Plus Rachel passait de temps avec Dominic, plus elle se sentait attachée à lui, autre chose qu'elle lui cacha.

Jusqu'au jour où il posa les lèvres sur les siennes. Et là, elle prit conscience qu'elle en rêvait depuis le jour de leur rencontre. Oublié l'appareil dentaire. Malgré leur manque d'expérience à tous les deux, leur timidité s'envola, leur maladresse aussi, très vite.

Ensemble ils révisèrent pour les examens, ensemble ils apprirent à se connaître, en cachette du père de Dominic qui n'approuvait pas leur amitié – alors un début d'amourette – et des frères de Rachel, toujours tellement possessifs et méfiants. Ils continuèrent à s'embrasser, à se donner la main sous la table.

Pour les caresses plus intimes, ils profitèrent des moments où le père et les frères de Rachel étaient absents. Leur première fois fut douloureuse pour elle, embarrassante pour lui et… d'une brièveté frustrante pour tous les deux. Ils étaient tous les deux vierges. Un désastre.

Plus jamais, avaient-ils décidé d'un commun accord. Jamais. Jusqu'au lendemain, un après-midi pluvieux de novembre. Elle s'était noyée dans ses baisers et envolée sous ses caresses. Leur deuxième fois avait été sublime.

L'hiver et le printemps se passèrent dans le même bonheur ponctué d'orgasmes et d'études. Avec la fin de l'année scolaire qui approchait, ils savaient qu'ils seraient séparés. Lui espérait étudier la physique à St. Andrews en Écosse ou à l'Imperial College de Londres, alors qu'elle voulait entamer des études pour devenir sage-femme à Sheffield.

— Mais il y a des trains, avait-il argué alors qu'elle se lamentait à la perspective de ne plus le voir.

Tant d'années plus tard, la Rachel d'aujourd'hui, assise dans le vestiaire et dans le noir, se rappelait le bonheur qu'elle avait ressenti à ces mots-là.

— Ah ! te voilà ! fit May en entrant, interrompant le fil de ces lointains souvenirs.

— Oui, pardon, répondit-elle. J'étais juste… venue chercher mon gilet.

— Pas de souci, dit May en souriant. J'allais prendre ma pause. Pourquoi n'en fais-tu pas autant ?

Elles quittèrent le vestiaire ensemble pour se diriger vers la salle de

repos.

Dans la salle de repos, Dominic réfléchissait à la manière dont il allait aborder Rachel. Rachel Walker qui, durant un bref, très bref moment, avait été Rachel Hadley.

— Un thé ? entendit-il May demander tandis qu'elle poussait la porte.

— Un café, plutôt, lui répondit… Rachel.

Elle tourna et retourna la tête en apercevant Dominic.

— Tu le prends comment ? demanda May.

« Avec du lait et un sucre », fut-il tenté de répondre.

— Avec du lait, mais sans sucre, dit Rachel.

Ainsi, elle avait rogné sur ce petit plaisir.

May se tourna vers lui.

— Comment va le petit Thomas ?

— Il est stable, c'est-à-dire bien mieux qu'il y a deux heures, répondit-il.

— C'est sûr, dit May. Je vous sers un thé ?

— D'accord, fit-il avec un accent du Nord volontairement exagéré. Mais pas un de ces trucs aux herbes pour gonzesses.

May lui adressa un sourire légèrement surpris. Évidemment, elle ne pouvait pas comprendre la blague que Rachel et lui avaient partagée. À l'époque, elle était dans une phase « camomille », alors que lui ne buvait que du café. Sans s'en rendre compte, un jour que le père de Rachel était passé à leur appartement, il lui avait préparé une infusion à la camomille.

— Beurk ! avait dit Dave Walker en recrachant sa boisson. Qu'est-ce que c'est que ce truc de gonzesse ?

Dominic jeta un regard en direction de Rachel, pour voir si elle partagerait un sourire discret. Mais elle avait les yeux rivés à l'écran de télévision. Et elle ne le quitta pas des yeux quand May, lui ayant apporté sa tasse, sortit de la salle de repos et les laissa seuls.

— Rachel, tu ne comptes pas me dire bonjour ?

Enfin, lentement, elle se tourna vers lui.

— Bonjour.

Malgré elle, Rachel sentit ses yeux irrépressiblement attirés de ses yeux sombres vers sa mâchoire, sa bouche. Cette bouche qui l'avait toujours hypnotisée. Cette bouche qui avait embrassé chaque centimètre carré de sa peau.

— Comment tu vas, depuis le temps ? demanda-t-elle à sa grande surprise.

Mais Dominic n'avait manifestement pas l'intention de lui répondre sur ce sujet ici.

— Tu veux qu'on aille prendre un verre un de ces jours ? Qu'on rattrape le temps perdu et qu'on mette les choses au clair ?

— Non, merci, répondit-elle machinalement, avant de se raviser, de peur

de paraître mesquine. Ou plutôt si, tu as raison, on a des choses à rattraper.

Après tout, cette conversation, ils devaient l'avoir. Alors autant en finir au plus vite.

— Il y a un pub de l'autre côté de la rue, dit-il. Je finis vers 18 heures…

— Ma pause déjeuner est à 13 heures, l'interrompit-elle. Si tu veux parler, on peut se retrouver à ce moment-là.

— Pas à la cantine, non.

Et elle n'irait pas dans un bar avec lui. Cette époque-là était révolue.

— Ce n'est pas comme si on allait se donner la main par-dessus la table, Dominic.

— Bon, je ferai de mon mieux pour y être, répondit-il d'un ton qu'elle trouva un peu aigre.

Un silence s'ensuivit, heureusement brisé par le retour de May, chargée d'un gâteau à la châtaigne qu'elle avait apporté de chez elle. Dominic se jeta dessus.

Et Rachel se souvint qu'il avait toujours faim.

— Tu en veux, Rachel ? demanda May.

— Pas pour moi, merci.

Elle avait déjà du mal à tenir sa tasse à café, alors manger…

— Ah ! pendant que je vous tiens, Dominic ! dit May. Le service des urgences organise une soirée pour tous ceux qui étaient de garde à Noël et n'ont pas pu assister à la fête.

— Comme moi, dit-il en acquiesçant de la tête.

— Je vous compte, alors ? demanda-t-elle en lui tendant une deuxième tranche de gâteau, bien généreuse. On n'a pas encore finalisé les détails.

— Je ne sais pas trop… Je vais vérifier mes gardes et je vous tiendrai au courant.

May sortit une liste de sa poche.

— Toi, Rachel, tu t'es déjà inscrite, pas vrai ? Oui, voilà. Rachel, deux personnes. Ça va être un plaisir de rencontrer ton fiancé, fit May en souriant. Comment s'appelle-t-il déjà ?

Tout l'oxygène semblait avoir été aspiré de la pièce.

— Gordon, répondit-elle.

— Ah oui ! Gordon !

Dominic se leva brusquement.

— Où allez-vous si vite ? Vous ne vouliez pas ma seconde tranche de gâteau ?

— Je dois aller voir mon patient en insuffisance respiratoire, répondit-il sans s'arrêter.

Déjà, il franchissait la porte. Rachel s'obligea à ne pas le suivre des yeux et continua de fixer l'écran de télévision.

Oh ! là là !

3.

Parce qu'elle essayait d'économiser pour le mariage, Rachel avait apporté son propre déjeuner au travail. Assise à la cantine, elle ouvrit sa boîte à sandwichs et fixa des yeux la portion de *frittata* que Gordon avait préparée. Ils avaient passé leur dimanche à cuisiner à la maison, en vue de la semaine à venir, et Rachel avait tâché de se convaincre qu'elle allait bientôt se mettre dans le rythme de cette nouvelle vie domestique qui représentait exactement ce à quoi elle aspirait.

Son esprit s'envola vers le passé, les brunchs paresseux au café, l'amour l'après-midi…

Elle se prit soudain à regretter d'avoir suggéré à Dominic de la rejoindre à la cantine de l'hôpital, mais au moins ils n'auraient l'air que de deux collègues assis à la même table.

Car ils n'étaient plus que cela, désormais.

— Rachel, dit Dominic, interrompant le fil de ses pensées.

C'était bizarre, d'entendre son prénom franchir ses lèvres.

— Dominic, répondit-elle poliment avec une tentative de sourire, sans doute bien peu convaincante.

L'énorme sandwich au rosbif, la part de cheese-cake et la tasse de café sur le plateau de Dominic semblaient indiquer que, contrairement à elle, la perspective de déjeuner avec son ex ne lui avait pas coupé l'appétit.

— Tu as faim ? demanda-t-elle.

— Toujours. Et toi, tu manges quoi ?

— Une *frittata*.

Il plissa le nez, apparemment peu convaincu par son choix de repas.

— Alors, qu'est-ce qui t'a amenée au Primary ? demanda-t-il.

— Je pourrais te poser la même question, répondit-elle. J'ignorais que tu avais la moindre ambition de devenir docteur.

— C'est sûr, vu que tu n'as pas gardé le contact, fit-il sèchement.

— Toi non plus.

Elle avala une gorgée d'eau pour faire redescendre la bile venimeuse qui remontait en elle. Cela faisait encore mal, qu'il soit parti sans un regard en arrière.

— Comment tu vas, alors ? demanda-t-elle plutôt.

— Je ne peux pas me plaindre, fit-il en reposant son sandwich. Écoute, c'est trop bizarre, je sais…

— Pas bizarre du tout pour moi. Je suis juste sidérée de tomber sur toi ici.

— Pareil, fit-il en hochant la tête. D'autant plus que tu affirmais ne jamais vouloir quitter Sheffield.

Ça avait d'ailleurs été un sujet de discorde entre eux. En bonne fille du Yorkshire, elle disait effectivement ne jamais vouloir en partir, alors que Dominic n'avait pas choisi d'habiter là.

— J'avais dix-huit ans, dit-elle.

— Certes.

Il mordit dans son sandwich.

Elle le regarda de plus près. Ses cheveux, plus ébouriffés que le matin, accentuaient la ressemblance avec le Dominic qu'elle avait connu. Elle remarqua aussi le petit réseau de lignes aux commissures de ses yeux et l'ombre de barbe sur ses joues. Mais aussi une sorte d'arrogance qu'il n'avait pas avant.

— On dit tous des trucs idiots quand on est jeunes, dit-elle.

— En effet, répondit-il et, pour la première fois depuis leurs retrouvailles inattendues, leurs regards se croisèrent vraiment. Tu n'as pas répondu à ma question, Rachel : qu'est-ce qui t'a amenée ici ?

Ce fut elle qui détourna les yeux.

— Mon fiancé a eu sa mutation et…

— Et le mariage, c'est pour quand ?

— On n'a pas encore fixé de date.

— Vous vivez ensemble ? demanda-t-il, avant de se raviser. Pardon, c'est intrusif.

— Oui, répondit-elle, parce qu'en effet c'était intrusif et aussi parce que oui, Gordon et elle vivaient ensemble… depuis dix jours.

— Vous êtes ensemble depuis combien de temps ?

— Presque trois ans.

Il sembla sur le point de dire quelque chose, mais croqua finalement dans son pain, qu'il mâcha longuement avant d'avaler. Puis de boire une longue gorgée de son café.

— Vous n'êtes pas très pressés, alors ?

— Je suis déjà passée par là, répondit-elle d'un ton acide.

Elle détecta une esquisse de sourire sur ses lèvres.

Ses lèvres. Sa bouche.

Le plaisir qu'ils s'étaient donné tant de fois lui revint à l'esprit. Si effrayant que ce soit de se l'admettre, jamais elle n'avait retrouvé le même niveau de plaisir depuis.

— La famille, comment ça va ? demanda-t-il.

— Toujours pareil. Enfin, elle s'est agrandie, avec plein de nièces et de

neveux. Et la tienne ?

— Je ne les vois plus trop, enfin surtout… Bref, ils ne m'ont pas vraiment aidé.

Ils lui avaient coupé les vivres quand il avait épousé Rachel. Pas assisté au mariage, ni même envoyé de carte. Elle leva les yeux vers cet homme qui, en dépit des objections de sa famille, était jadis resté auprès d'elle.

— Ils sont revenus vivre à Londres, dit-il, mais on ne se voit guère qu'à Noël, des choses comme ça.

— Je suis désolée que vous ayez perdu le contact à cause de nous.

Il lui offrit un sourire sombre.

— Oh ! Tu sais, ça n'a pas grand-chose à voir avec toi. Mais dis-moi, Rachel, est-ce que tu es heureuse ?

Il lui avait posé la question comme si cela lui importait. Alors elle lui répondit comme si elle en était certaine.

— Oui.

Pourtant, elle n'avait pas trop pris le temps d'y réfléchir, dernièrement. Sa relation avec Gordon avait avancé bien plus lentement que le train fou qu'avait été son histoire d'amour avec Dominic. Mais bien sûr qu'elle était heureuse.

Oui, enfin, peut-être pas aussi follement heureuse qu'au début avec Dominic, mais elle était adolescente à l'époque, elle ressentait tout de manière démultipliée.

Les sourcils légèrement froncés, il attendait manifestement qu'elle en dise plus.

— Je suis très heureuse. Gordon et moi, on a les mêmes objectifs.

— C'est-à-dire ?

— Tu sais… Une maison, une famille…

Elle laissa sa phrase en suspens. Était-ce là tout ce qu'elle voulait dans la vie ?

— Et toi ? reprit-elle pour détourner le sujet d'elle. Tu es heureux ?

— Ouais.

— Dominic, c'est toi qui as proposé qu'on se parle, fit-elle comme il n'ajoutait rien. De quoi est-ce que tu veux qu'on discute, exactement ?

— OK, tu as raison : est-ce que ça te pose problème qu'on travaille ensemble ?

— Bien sûr que non. Ça te pose problème, à toi ?

— Oui.

Sa réponse sans détour la prit de court.

— Et donc ?

— Et donc, rien, j'essaye juste d'avoir une conversation honnête, Rachel. Mais c'est vrai que ça n'est pas ton fort.

— Pardon ? Je ne t'ai jamais menti, Dominic.

— Non, mais tu ne m'as jamais dit la vérité non plus. Je devais quasiment lire dans tes pensées. Mais bref, oui, ça me pose un problème,

parce que j'ignore comment tu vas réagir quand…

Voulait-il lui parler de sa vie amoureuse ? Ou plutôt, de sa vie sexuelle ?

— Tu vois quelqu'un ? s'obligea-t-elle à demander. Parce que si ça doit lui poser problème, je peux t'assurer que…

— Non, je ne vois personne assez sérieusement pour aborder le sujet de mon ex-femme.

Elle n'arrivait pas à l'imaginer en play-boy.

— Je n'ai pas l'intention de m'engager auprès de quiconque, fit-il. Ni d'avoir une véritable relation. Je ne suis pas doué pour les relations, fit-il avec un petit sourire en coin. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre.

Elle soupira et tâcha de s'extraire de ses souvenirs, des bons moments, des meilleurs moments de sa vie.

— Tout n'a pas été mauvais…, répondit-elle pour nuancer son jugement.

— Tout n'a pas été bien non plus.

Voilà où était la différence entre eux. Malgré les soucis, les perspectives d'avenir bouchées et les factures qui s'empilaient, sitôt qu'ils éteignaient la lumière et refermaient la porte, il n'y avait plus qu'eux…

— J'aimerais pouvoir te dire que je suis content de te savoir heureuse, Rachel, mais… je mentirais.

Dominic avait dû se réinventer, après leur mariage avorté.

Lors de la semaine d'intégration à la fac, entouré d'un océan de visages ravis, d'étudiants enthousiastes à la perspective d'entamer une nouvelle phase de leur vie, il avait mesuré sa différence avec eux. Lui, le papa sans fils qui cherchait un petit boulot pour finir de payer les obsèques.

Jamais il n'avait éprouvé le besoin ou l'envie de partager cette période infernale de sa vie avec quiconque. Il s'était complètement refermé sur lui-même. Mais au lieu de s'isoler, comme il l'aurait souhaité, il s'était lancé à corps perdu dans son travail de barman en parallèle avec ses études, et avait découvert l'art de la conversation sans intérêt… et plus encore celui du sexe sans conséquence.

Hormis le soir où il avait craqué et avoué la vérité à Jordan et à sa femme, Heather, il n'avait laissé personne voir cette facette de lui.

Puis, après une frayeur malgré son hypervigilance dans les rapports sexuels, il était allé se faire opérer pour s'assurer que cela ne se reproduise jamais. Son infertilité, il en profitait désormais au maximum.

Comme son ex-femme était sans doute sur le point de le découvrir.

Alors non, il n'était pas ravi de travailler avec elle.

— Je pourrais te mentir, se ravisa-t-il soudain, faux sourire aux lèvres. Si tu préfères, je peux te dire : « Salut, Rachel, c'est génial de te revoir. Et je suis ravi pour Gordon et toi, il a l'air parfait. »

Elle leva les yeux au ciel.

— Arrête ! répondit-elle, agacée.

Et pour la première fois, il vit que, derrière la façade, ce n'était pas

simple pour elle non plus.

— Tu n'es pas obligé de mentir, dit-elle, mais on doit au moins pouvoir se montrer polis et professionnels, non ?

— Oui. Mais alors, ça va dans les deux sens, répondit-il en guise d'avertissement. J'attends la même chose de ta part, Rachel. Ne t'imagine pas, sous prétexte qu'on a été mariés cinq minutes, que tu as le droit de me faire la morale.

— Te faire la morale, moi ?

— Rachel… Je papillonne, sache-le. Beaucoup.

— Pas de souci. Ça ne me regarde pas.

— Exact.

Malgré elle et malgré sa réponse, Rachel sentit ses narines se pincer. Car elle exécrait l'idée de Dominic avec quelqu'un d'autre. De nombreuses « quelqu'un d'autre ».

Elle se détestait pour ça, mais ne put s'empêcher de demander :

— Quand tu dis « beaucoup »…

— Je suis célibataire, la coupa Dominic, et j'ai l'intention de le rester. Mais ça ne signifie pas que j'aie fait vœu de chasteté.

— C'est ton choix.

— Exact, et ça continuera de l'être, même si mon ex-femme travaille dans le même hôpital que moi.

— À ce propos… Je pense qu'il vaudrait mieux ne dire à personne qu'on a été mariés.

Elle remarqua qu'il déglutissait rapidement.

— Tu n'en as parlé à personne, je suppose ?

— J'ai dit quelque chose à Richard, mon supérieur. Je ne lui ai pas donné ton nom, cela dit.

— Mais pourquoi avoir fait ça ?

— Hormis le fait que l'on travaille ensemble toute la journée, Richard est un ami. Il s'était rendu compte que quelque chose me perturbait. Et toi, tu vas en parler à ton fiancé ?

Elle leva les yeux, comme prise de court par sa question.

— C'est différent…

— Pas vraiment.

Elle lâcha un soupir.

— Oui, je vais le lui dire.

Pourtant, elle n'en était pas sûre. Elle avait un nœud dans la poitrine, un nœud d'émotions qu'elle n'était pas certaine de vouloir disséquer. Mais Gordon et elle n'avaient bien entendu aucun secret l'un pour l'autre. Il était au courant de son passé.

— Rachel, il y a une chose que je souhaiterais te dire, dit Dominic, interrompant ses pensées. Et pas seulement parce qu'on va être amenés à travailler ensemble. Ça fait longtemps que je voulais te le dire…

Il s'agita sur son siège, et ses yeux marron velouté rencontrèrent les siens. Il prit une inspiration.

— Je suis désolé de n'avoir pas été capable de te soutenir.

Elle fronça les sourcils, puis eut une sorte de sourire.

— On avait dix-huit ans, Dominic…

— Je ne parle pas du point de vue financier. Je sais que je n'ai pas géré la situation comme je l'aurais dû quand tu as perdu le bébé…

Quand elle avait enfin compris qu'elle était enceinte, le monde s'était effondré autour d'elle. Ses examens universitaires s'étaient mal passés. Tout ce qu'elle avait appris s'était comme envolé par la fenêtre, tant elle était paniquée à la perspective d'annoncer la nouvelle à son père.

Et à Dominic.

Elle se rappelait comme si c'était la veille la vitesse à laquelle son sourire s'était évanoui, quand elle lui avait annoncé sa grossesse. Son incompréhension – ils avaient toujours utilisé des préservatifs. Sauf que non, il y avait eu cette fois… Une seule fois, à moitié endormis, où ils s'étaient remis à se caresser et où il l'avait pénétrée pour la deuxième fois. Ils avaient traîné un moment avant de se protéger.

C'était des mois plus tôt, mais elle n'avait pas voulu lui gâcher ses examens, à lui aussi. Dominic, lui, avait immédiatement annoncé la nouvelle à ses parents. Et ils n'avaient pas caché leur déception que leur fils, en qui ils plaçaient tant d'espoirs, déchoie ainsi.

Quant au père de Rachel… Là aussi, c'était Dominic qui avait insisté pour le lui dire. D'après ce qu'il lui avait rapporté de leur discussion, il avait été plus inquiet qu'en colère. Et avait insisté pour que Dominic la demande en mariage.

Ce qu'il avait fait. Tout au fond, dans son jardin secret, Rachel en rêvait, avant la grossesse. Mais pas comme cela.

Au lieu d'aller à l'université – il avait brillamment réussi ses examens – Dominic avait décidé de prendre une année de pause et accepté le poste que lui proposait le père de Rachel afin de subvenir aux besoins de sa future petite famille.

Un mois plus tard, ils se mariaient à la mairie de Sheffield. La famille de Rachel était là, tout endimanchée et souriante, alors que celle de Dominic avait catégoriquement refusé d'assister à la cérémonie. Ils n'avaient même pas envoyé de carte. Pis, ils avaient coupé les vivres à leur fils, espérant ainsi l'obliger à se détourner de Rachel.

Puis les jeunes mariés s'étaient installés dans leur petit appartement de location. Les deux premiers mois, c'était comme un jeu. Enfin ils profitaient d'une véritable intimité, comme des adultes, sans parents pour venir vérifier ce qu'ils faisaient ni obligation de laisser la porte de la chambre ouverte. Dominic avait commencé à travailler avec le père de Rachel et ses frères, « en attendant de sortir la tête de l'eau », seulement… jamais ils n'y étaient parvenus.

— Je n'ai vraiment pas envie de discuter de ça ici et maintenant, dit Rachel en refermant sa boîte hermétique et en revissant sa bouteille d'eau.

— C'est toi qui as proposé la cantine, répondit-il.

— Oui, mais là, il faut que j'y aille.

Que dire de plus dans un endroit pareil ? Comment parler ici, comme ça, de la période la plus difficile, la plus atroce de leur vie ?

— Mais tu n'as pas mangé ta *frittata*…

Rachel entra chez elle et referma la porte de l'appartement avec un soupir. Quelle journée éprouvante !

Gordon avait envoyé un SMS pour la prévenir qu'il rentrerait tard, et elle en avait été soulagée. Devait-elle lui dire que Dominic travaillait au Primary ?

Bien sûr que oui.

Car au fond, ce n'était pas la nouvelle du siècle.

Elle ôta son manteau et ses chaussures, mais au lieu de les ranger, au lieu de se mettre de l'eau à bouillir pour un thé ou de songer au dîner, elle alla dans la chambre et tira les rideaux. Une demi-heure de repos chasserait peut-être le mal de tête qui n'avait fait que monter toute la journée.

Plus que la tête, c'était son cœur qui souffrait en réalité. Elle sentait la cicatrice sur ce cœur qui avait dû réapprendre à battre.

Longtemps elle avait pleuré la fin de leur union et la mort de leur fils.

Longtemps son chagrin lui avait paru insurmontable.

Les yeux fermés, elle se revit au début de leur bref mariage, dans l'escalier monumental de la mairie de Sheffield. Avec sa robe ocre qui dévoilait à peine son petit ventre. Tellement, tellement heureuse de devenir la femme de Dominic. L'instant avait été immortalisé sur une photo.

Puis elle s'était tournée vers Dominic et avait vu son sourire. Il faisait semblant. Ou du moins, il n'était pas aussi follement heureux qu'elle. Bien sûr, ils avaient fait l'amour pendant leur nuit de noces ; après tout, ils étaient très doués pour ça, mais, en dépit de la bague à son doigt, en dépit du bébé dans son ventre et en dépit de la passion entre eux, elle avait senti qu'il manquait quelque chose.

Allongée dans le noir, elle avait attendu les mots, espéré que son mari lui dirait qu'il l'aimait.

Ces mots n'étaient jamais venus.

Alors, sachant qu'il ne l'aimait pas aussi fort qu'elle mais se disant que cela viendrait avec le temps, elle avait décidé de lui dire qu'elle l'aimait. Et peu importait que cela ne se fasse pas.

Tandis que leurs camarades d'école entraient à l'université ou partaient pour leur année de césure au Népal ou en Afrique, Dominic avait commencé à travailler comme déménageur avec son père et comme serveur le soir, et lui et elle avaient essayé d'aménager leur appartement, au-dessus d'une boutique. Rachel s'était fait embaucher chez une coiffeuse.

Un temps, ils avaient vécu une idylle, à travailler dur et à faire passionnément l'amour la nuit. Car après tout, comme le répétait souvent Dominic, le sexe ne coûtait rien…

Jusqu'à ce qu'un matin, à peu près deux semaines avant la date prévue de l'accouchement, il pose la main sur son ventre, attendant le petit coup de pied du bébé avant de partir au travail. Elle aussi avait posé la main sur son ventre. Enfoncé les doigts pour stimuler le bébé, ne sentant rien bouger. Longtemps, ils avaient attendu. En vain.

Le travail avait été atroce. Encore aujourd'hui, treize ans plus tard, elle était incapable de le revivre. Elle appuya donc sur AVANCE RAPIDE, passa cette partie-là et les funérailles aussi… Jusqu'au moment où ils étaient revenus à leur petit appartement.

Sauf qu'après cela ils n'avaient plus su comment vivre ensemble, comment se comporter, comment dormir, comment se parler surtout.

Pour être honnête, Dominic avait essayé. Souvent. Avec insistance. Ils avaient rendu les habits de bébé, le petit landau et les sacs de couches. Mais elle avait gardé une paire de petites chaussettes.

Son père avait payé les obsèques, mais Dominic avait insisté pour que ce ne soit qu'un prêt. Il détestait, vraiment, n'avoir pas assez d'argent pour enterrer son fils et était prêt à travailler non-stop s'il le fallait pour rembourser jusqu'au dernier centime.

Elle avait eu l'impression que son chagrin serait insurmontable, surtout sans savoir comment partager sa peine ou exprimer ses peurs. On lui avait dit tant de fois, enfant, que les larmes ne servaient à rien qu'à aggraver la situation.

Alors la vie avait continué, et les cartes de condoléances avaient cédé la place aux factures dans la boîte aux lettres. Et même Dominic, avec son cerveau mathématique, avait eu du mal à calculer comment s'en sortir.

Au rendez-vous de suivi des six semaines chez son gynécologue, elle avait appris que rien de ce qu'elle aurait pu faire n'aurait changé l'issue de sa grossesse.

Et qu'il n'y avait pas de raisons pour qu'ils n'aient pas un autre enfant.

Toute à son bonheur, elle avait entendu la brusque inspiration de Dominic. Son visage s'était fermé sous l'effet du choc.

Alors qu'ils traversaient la salle d'attente remplie de mères venant pour leur bilan postnatal, avec écharpes ou landaus, les cris ou les babillements des nouveau-nés, Rachel et Dominic s'étaient enfoncés chacun dans un silence différent.

Elle, désespérée.

Lui, sidéré.

Car, et il le lui avait expliqué plus tard, il n'avait pas l'intention de recommencer ce qui selon lui n'avait été qu'un accident, au départ.

Ce bébé finalement mort.

De retour à l'appartement, elle était allée se coucher sans un mot malgré

les questions de Dominic, et avait fait semblant de dormir quand il était venu prendre de ses nouvelles.

Allongée dans le noir, elle avait entendu la sonnette et les voix des parents de Dominic, pour ce qui était leur toute première visite. Elle avait aussi entendu leur conversation étouffée. Le professeur Hadley avait rappelé à son fils qu'il avait un bel avenir devant lui, avant que « cette fille » l'en détourne et le tire vers le bas, qu'il était temps pour lui de reprendre sa vie où il l'avait laissée.

Si durs qu'aient été les mots du professeur, Rachel avait dû admettre qu'elle pensait la même chose. Dominic semblait aller bien, alors que son monde à elle s'était effondré.

Deux mois encore s'étaient écoulés dans cette atmosphère morbide, et un jour Dominic était venu s'asseoir au bord du lit qu'elle ne quittait presque plus, pour lui proposer qu'ils aillent s'installer chez le père de Rachel, comme il le leur avait proposé. Pendant quelques mois, il travaillerait comme un fou, et elle pourrait prendre du temps pour elle, peut-être repasser ses examens.

Elle avait levé les yeux vers ses yeux sombres et vers la bouche qui jamais n'avait prononcé les mots qu'elle avait eu besoin d'entendre.

— Dominic, lui avait-elle demandé, pourquoi m'as-tu épousée ?

Le silence avait paru durer une éternité.

— Qu'est-ce que tu veux que je te réponde, Rachel ? J'essaye de faire tout mon possible.

— Mais pourquoi m'as-tu épousée ?

— Je ne comprends pas.

— Réponds simplement à ma question.

Il avait poussé un soupir, secoué la tête et baissé les yeux.

— Parce que tu étais enceinte. Parce que c'était ce qu'il fallait faire.

Depuis le début, elle savait qu'il l'avait épousée pour le bébé. Et maintenant qu'il n'y avait plus de bébé…

Elle avait ôté la main de la sienne et s'était éclipsée de sa vie.

Le deuil de son bébé et de son mariage avait été une sorte de montagne qu'elle avait mis des années à escalader.

Son vieux rêve de devenir sage-femme s'était évaporé.

Elle ne savait plus qui elle était.

Elle était retournée vivre chez son père, travailler chez la coiffeuse, cette fois comme apprentie.

Elle s'était fait des amis et, plus tard, avait déménagé de chez son père. Enfin, elle avait redécouvert le sens du mot « rêve », le fait de désirer quelque chose pour son avenir.

Elle s'était inscrite en école d'infirmière et était tombée amoureuse des services d'urgences.

Cela avait pris des années mais, pièce du puzzle après pièce du puzzle, elle avait reconstruit sa vie.

Une bonne vie.

Qui néanmoins ne valait pas, loin de là, celle qu'elle avait connue par le passé.

Les bons moments partagés avec Dominic avaient été les meilleurs de sa vie, elle s'en rendait compte encore aujourd'hui. La joie d'être dans ses bras, le plaisir qu'il lui donnait. Jamais elle n'avait été plus heureuse que les fois où ils arrivaient à voler un peu de temps pour déjeuner ensemble, main dans la main, ou quand il lui faisait réciter ses cours dans leur petit salon.

Non, jamais elle n'avait été aussi heureuse de sa vie.

4.

Une rupture, c'était rude.

D'autant plus quand on était la personne qui devait faire tomber le couperet sur une relation avec un homme gentil et bon.

Si Rachel n'était pas tombée sur Dominic à l'hôpital…

À la fin de la semaine, n'ayant toujours pas annoncé à son fiancé que son ex-mari travaillait au Primary, elle avait finit par reconnaître la raison de son silence.

Elle aurait dû être capable non seulement de parler à Gordon, mais également de le rassurer. De lui dire que ce n'était pas un problème et que Dominic ne signifiait plus rien.

Sauf que Dominic ne signifierait *jamais* rien. Car il avait été le premier. Pourtant, si elle rompait avec Gordon, ce n'était certainement dans l'espoir de rallumer une flamme avec son ex. Non, c'était plus parce qu'elle ne supportait pas de faire subir à Gordon ce qu'elle-même avait vécu. Il méritait d'être aimé. Vraiment aimé.

— Il y a quelqu'un d'autre ?

La question inévitable ne manqua pas de tomber. La semaine précédente, elle aurait été en mesure de le regarder dans les yeux et de lui répondre sans hésiter que non. Mais là… La pensée l'avait frappée qu'il y avait bel et bien quelqu'un, depuis le début, qui tenait trop de place dans sa tête et dans son cœur.

Dominic Hadley.

S'ensuivit une valse de valises remplies de vêtements – Gordon. Et beaucoup de silence – Rachel.

Décidément, elle était toujours aussi mauvaise quand il s'agissait de partager ses sentiments.

Lorsque Gordon partit en claquant la porte, elle resta plantée là, en silence plutôt qu'en larmes, à se demander comment elle se sentait.

Le meilleur mot pour décrire son état, c'était… « défaite ». Car elle avait travaillé tellement fort, tellement d'années, essayé si fort de passer à autre chose. De laisser l'amour entrer dans sa vie. Elle avait bouleversé son monde pour être avec Gordon. Et pourtant elle se retrouvait là, seule, son univers

chamboulé encore une fois.

Si elle faisait le bilan, elle devait bien se l'avouer : elle avait été bien avec Gordon, mais certainement pas aussi heureuse qu'elle l'avait prétendu à Dominic. Pas avec la passion qu'elle avait éprouvée pour lui.

Mais il y avait un détail qu'elle se promit de ne pas oublier : Dominic, lui, ne l'avait jamais aimée.

Dès qu'elle eut deux jours de repos d'affilée, elle prit le train pour Sheffield pour annoncer la fin de ses fiançailles à son père. Trouver un moment seul à seul avec lui ne fut pas simple, entre le téléphone qui sonnait, l'irruption d'un frère ou une belle-sœur, ou de l'un de ses dix neveux ou nièces qu'elle adorait.

Même si ce jour-là, en particulier, ils lui rappelaient douloureusement qu'elle était toujours la tante et jamais la mère, et qu'il en serait peut-être toujours ainsi.

Comme pour enfoncer le clou un peu plus, Phil et sa femme étaient passés avec une nouvelle heureuse : Rachel serait bientôt tatie pour la onzième fois. Pour le coup, elle s'était vraiment félicitée de sa capacité à masquer ses véritables sentiments.

Enfin, elle fut seule avec son père dans la cuisine.

— Alors, comment ça se passe, ton nouveau boulot ? lui demanda-t-il tandis qu'elle préparait du thé.

— J'aime bien. Il y a beaucoup de travail, mais le personnel est sympa, je m'entends bien avec tout le monde. Papa… J'ai quelque chose à te dire : j'ai rompu avec Gordon.

— Eh bien, c'est soudain. Mais… Ça va, tu vas bien ?

— C'était mon choix, alors oui, ça va.

— Tu vas revenir habiter ici ?

— Non, pas pour le moment, répondit-elle dans un soupir. J'ai le bail de l'appartement et puis… j'aime bien Londres.

Elle se retrouvait célibataire, dans une ville qu'elle connaissait à peine, avec un nouveau travail et pas d'amis à proximité… Sans parler de son ex-mari qui travaillait dans le même hôpital. Évidemment, elle n'allait pas raconter cela à son père.

— Je suis sûr que tu finiras par trouver le bon, dit-il. Et puisqu'on est sur le sujet, j'ai une bonne amie qui vient dîner ce soir.

— Quoi ? ! Une « bonne amie ». Tu es en train de me dire que tu vois quelqu'un ? Depuis combien de temps ? C'est sérieux ?

Elle n'en revenait pas. Depuis vingt-six ans que sa mère était morte, jamais il n'y avait eu quelqu'un.

— Elle s'appelle Moira, répondit son père, laconique.

Et ce fut tout ce que Dave Walker accepta de révéler de sa vie amoureuse. Cependant, quand Moira arriva le soir, elle avait plein de choses à dire sur celle de Rachel.

À vue de nez, Rachel lui donna une petite soixantaine, légèrement plus jeune que son père donc. Moira portait ses cheveux blancs au carré, une coupe très seyante. Et vu qu'ils étaient blancs plutôt que gris, Rachel en déduisit – souvenirs de ses années dans la coiffure – que Moira avait probablement été rousse. Comme la mère de Rachel. Ce qui suffit à la rendre méfiante.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, Rachel, dit Moira, tout sourire. Je suis désolée qu'on n'ait pas pu se voir avant votre départ pour Londres.

— Moira était prise le jour de ta fête de départ, dit son père.

— Non, Dave, rectifia Moira, tirant un sourire à Rachel, tu pensais simplement qu'il était un peu tôt pour parler de nous aux enfants.

— Oui, enfin, bon, tu es là maintenant, fit Dave d'une voix bourrue.

Sur quoi il les emmena au salon, où ils prirent tous trois place à table – en général, l'habitude était de manger à la cuisine. Il tendit un verre de vin à Moira, et ne tarda pas à lancer la conversation sur la cause de la visite de Rachel.

— Oh ! ça n'a pas dû être une décision facile ! dit Moira à Rachel. À moins que… Si ?

Avant qu'elle trouve une réponse polie, car elle ne voulait pas entrer dans les véritables détails de ses sentiments, son père répondit à sa place :

— C'est sans doute mieux comme ça. Je n'ai jamais trop accroché avec lui, pour ma part.

— Tu dis ça de tous les hommes avec qui je suis sortie.

— Eh bien, c'est parce que tu ne m'as amené que des idiots. Comme ce Ricky, tiens, avec qui tu travaillais au salon de coiffure.

— Papa, Ricky était homosexuel, on était simplement amis. Mais je suppose que tu fais référence à Dominic.

— Pff ! fit-il en grommelant, car il détestait reparler de cette époque. Celui-là… Aussi doué qu'une poule avec un couteau.

Il se tourna vers elle, s'attendant sans doute à la voir rire, mais son expression retomba quand, n'y tenant plus, Rachel se leva et alla se réfugier à la cuisine.

Où il la rejoignit sans tarder. Les yeux rivés à la fenêtre, elle s'efforçait de ne pas pleurer.

— Allez, ma fille, je plaisantais. Je suis désolé pour Gordon et toi, mais, comme je dis toujours, tu n'as pas de raison de te mettre dans tous tes états.

Sauf que ce n'était pas Gordon qui la mettait dans cet état. C'était Dominic.

Elle revit le jeune Dominic, du haut de ses dix-huit ans, rentrant à la maison un soir après une longue journée d'un travail harassant avec son père et ses frères, à déménager, à porter, à suer, avant de repartir trimer dans un bar où il était serveur à temps partiel.

Il lui avait demandé ce que signifiait cette expression de la campagne, « comme une poule avec un couteau ».

— Ça veut dire maladroit, avait-elle ri. Pourquoi ?

Il avait secoué la tête.

— Oh ! peu importe !

Malgré le temps qu'elle avait passé à repenser à leur vie ensemble, à la voir à travers le voile épais du ressentiment, jamais elle ne s'était demandé comment cela avait été pour lui. Ses excuses, à la cantine de l'hôpital, de n'avoir pas été en mesure de s'occuper d'elle… Elle savait qu'il ne parlait pas uniquement d'argent, bien sûr, mais elle n'avait pas embrassé la totalité de sa réalité d'alors. Dominic avait chamboulé ses projets, travaillé dur jour et nuit, et fait son possible pour s'occuper d'elle et du bébé.

— Tout va bien ?

Moira se tenait dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Rachel ne répondit pas, certaine qu'à son habitude son père allait mettre un terme à la conversation.

Mais non.

— Elle est juste un peu perturbée par la rupture avec Gordon, dit-il.

— Ce n'est pas Gordon ! explosa Rachel, avant d'ajouter presque malgré elle : Dominic travaille au Primary.

Le visage de son père perdit toute sa couleur.

— Quoi ?

— Il est médecin là-bas.

— Qui est Dominic ? demanda Moira.

Dave lâcha un profond soupir et se passa une main dans sa barbe hirsute.

— Notre Rachel et lui ont été mariés un temps. Il lui a brisé le cœur, ce gars-là.

— C'était il y a longtemps, papa. Ça va, allons plutôt dîner.

Le repas fut délicieux : un rôti d'agneau que Dave avait admirablement préparé. Mais il restait très silencieux, tandis que Moira animait la conversation.

— Combien de temps avez-vous été mariée à Dominic, Rachel ?

— Environ un an, répondit-elle avec une bonne gorgée de vin. Et vous, Moira, vous avez été mariée ?

Là, elle allait lui prouver par l'exemple qu'il était des sujets dont on ne parlait pas, point barre.

— Deux fois.

Rachel commençait à se réjouir d'avoir tué la conversation dans l'œuf, mais Moira ne faisait que reprendre son souffle, car elle poursuivit :

— La première fut merveilleuse, la seconde une erreur. Je me suis juré de ne plus fréquenter les hommes et je m'y suis tenue quinze ans. Mais votre père…

Rachel ferma les yeux, la volubile Moira allait-elle vraiment lui raconter par le menu comment son père et elle s'étaient rencontrés sur un site Internet ? Mais non.

— Eh bien, il a débarqué avec son devis, car je déménageais, voyez-

vous. Pour un endroit plus petit.

— Ah ?

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je lui ai dit : « On pourrait peut-être en discuter devant un dîner ? » Mais bref, vous ne voulez pas entendre parler de votre père et moi… Dites-moi plutôt, ça vous a fait quel effet, de revoir Dominic ?

— Moira ! fit Dave.

Mais celle-ci ne désarma pas.

— Quoi ? Je pose juste une question. Moi, je détesterais retomber sur mon ex.

— Rien de spécial, dit Rachel, consciente de mentir. On a déjeuné ensemble et on a discuté…

— Discuté ? l'interrompit Dave. De quoi ?

— Oh ! De tout et de rien.

Mais sa tentative pour éluder le fond du problème ne sembla pas rassurer son père, bien au contraire.

— Tu devrais peut-être revenir à la maison, dit-il. Tu n'es plus avec Gordon, rien ne te retient là-bas.

Mais Rachel, qui pourtant pensait la même chose peu de temps auparavant, répondit comme la femme qu'elle voulait devenir, plutôt que celle qu'elle était :

— Je ne vais pas revenir ici juste parce que mon ex travaille dans le même hôpital que moi. C'est un immense endroit. Avec un peu de chance, je le verrai à peine.

Avec un peu de chance…

5.

— Dominic ! dit chaleureusement Freya, la sage-femme et épouse de Richard, quand il entra dans la salle d'accouchement. Nous vous attendions.

Il se présenta à la patiente et s'excusa qu'elle ait dû attendre ; l'anesthésiste initialement prévu avait été appelé en salle d'opération.

— Et vous êtes en bonnes mains, dit Freya à Sonia, qui grimaçait de douleur, et à son mari, Josh, qui grimaçait de peur. Dominic s'est occupé de mon épidurale, et je suis folle de lui depuis.

C'était l'une de ses petites histoires amusantes destinées à détendre les femmes en salle de travail.

— Vous allez vous sentir bien mieux très vite, promit-il aux deux futurs parents – ils étaient si jeunes ! – en se lavant les mains.

Sonia s'avéra extraordinaire, et son mari la soutenait de son mieux. La mère de la jeune femme était là également, et une aura d'amour emplissait la salle.

Rien à voir avec la manière dont Rachel et lui avaient traversé leur épreuve. Le bébé, qui serait bientôt au monde, était en pleine santé et à terme. Pourtant, pour une raison qu'il n'arrivait pas à comprendre, cet accouchement le touchait plus que les autres.

Une fois l'épidurale effectuée il se recula, et Josh, avec Freya, aida Sonia à se rallonger.

— J'ai l'impression de déjà moins souffrir, dit la jeune femme.

— Je vous avais bien dit qu'il était doué ! répondit Freya avec ferveur.

Après avoir répété ses instructions, il quitta les lieux avec l'impression d'entendre les cris de tous les bébés du service en stéréo dans sa tête.

Alors qu'il s'efforçait de compléter ses notes, avec toujours les pleurs en fond sonore, il se fit la réflexion qu'il n'avait qu'un souvenir flou des traits de son fils, loin de la précision qui aurait été normale, ou nécessaire.

Il n'avait même pas une photo de lui.

Rachel avait tout gardé.

Pour lui, le pire avait été qu'en dépit de l'annonce de sa mort, même après avoir vu la ligne plate des battements de son cœur alors qu'il était encore dans le ventre de Rachel, à la naissance, quand il avait vraiment vu

son fils pour la première fois, il s'était quand même attendu à l'entendre pleurer.

Il posa son stylo et se prit la tête dans les mains, sans se rendre compte de l'arrivée de Freya.

— Tout va bien, Dominic ?

En temps normal, il aurait répondu par une blague quelconque. Mais là, il en fut incapable. Non, décidément, ça n'allait pas fonctionner.

— J'ai une migraine atroce, dit-il, ce qui était faux.

Ça n'allait pas fonctionner, car Rachel et lui avaient encore des choses en suspens. Ayant pris sa décision et les cachets que Freya lui avait gentiment proposés pour son mal de tête imaginaire, il retourna aux urgences.

Où il trouva Rachel, occupée à refaire le stock dans la pharmacie de la réanimation. Il s'assit et tâcha d'organiser ses pensées, en vain. La seule présence de cette femme le rendait dingue. Son odeur le perturbait – parce que, même après toutes ces années, c'était toujours *son*odeur. Alors, il prit la parole sans plus réfléchir.

— Je ne vois pas pourquoi on devrait garder le secret.

— Ah bon ? fit-elle aussitôt d'une voix suraiguë. Peut-être parce que je n'ai pas envie que tout le monde sache que j'ai été mariée avec le tombeur de tout l'hôpital. Tu as changé, Dominic.

Son sang ne fit qu'un tour.

— Bien sûr que j'ai changé. D'après mes souvenirs, l'ancien moi n'arrivait pas à grand-chose, dit-il avant de tendre un index menaçant vers elle. Et ne t'avise pas de me dire ce que je dois faire, Rachel.

— J'essaye juste de laisser le passé à sa place. Je suis là depuis une semaine à peine, je n'ai aucune envie de devenir le sujet principal des ragots du Primary.

Rachel avait presque fini de remplir les tiroirs et, pour bien prouver à Dominic qu'il ne l'affectait en rien, elle lui demanda de se déplacer comme elle l'aurait fait avec n'importe qui pour lui permettre d'accéder au dernier.

Il pivota sans un mot les genoux vers la gauche et, quand leurs bras se frôlèrent, elle se demanda si l'alarme incendie n'allait pas se déclencher tant son contact la brûla.

— Il faut vraiment qu'on parle, dit-il, brisant cet instant de silence gêné.

— C'est déjà fait, je pense que nous n'avons rien de plus à nous dire.

— Il y a une chose que je veux te demander, et je ne suis pas à l'aise pour le faire au travail. Écoute, Rachel, je ne veux pas causer le moindre souci entre ton fiancé et toi…

Elle ouvrit la bouche pour lui signifier que Gordon et elle n'étaient plus ensemble, mais se ravisa et le laissa poursuivre.

— Je t'ai parlé d'un pub, juste en face de l'entrée principale. Je suis de garde jusqu'à 18 heures…

Elle secoua la tête.

— Je termine à 16 heures.

— Dans ce cas, je vais voir avec Richard si je peux partir plus tôt. J'y serai vers 17 heures et j'apprécierais beaucoup que tu m'y rejoignes.

Elle devait bien le concéder, s'ils devaient se croiser, voire travailler ensemble, il faudrait plus que cinq minutes de discussion à la cantine.

Pendant tout le reste de l'après-midi, elle essaya d'imaginer comment se déroulerait leur conversation, cette fois. Allait-il lui demander de quitter l'hôpital ? Lui annoncer qu'il partait ? Et elle, comment réagirait-elle alors ? Sans doute se rabattrait-elle sur sa tactique habituelle, ne pas lui offrir le moindre indice de la manière dont son retour dans sa vie la touchait.

Car oui, cela l'affectait.

Si elle refusait que leur passé sorte au grand jour, que les questions inévitables fusent, c'était qu'elle se sentait incapable de revivre ou d'expliquer ce passé, elle qui se débattait encore pour imaginer son avenir.

Ici.

À travailler à ses côtés.

À la fin de sa garde, elle se rendit au vestiaire avec la tentation de fuir. Rentrer à la maison sans passer par la case « discussion au pub avec Dominic ». Elle renfila son jean, son pull et ses bottes, passa son trench-coat et décida de se passer du maquillage. En règle générale, elle aurait appliqué une touche de rouge à lèvres, si elle devait retrouver un ami.

Sauf que Dominic n'était pas un ami.

Les cheveux brossés et recouverts d'un bonnet, elle décida qu'elle se montrerait courageuse. Elle allait rejoindre Dominic, simplement pour entendre ce qu'il avait à lui demander, puis elle rentrerait chez elle.

Malgré la foule dans le pub, elle le repéra immédiatement. Il était si beau, assis là, boudeur, dans son magnifique costume gris. Il tambourinait des doigts sur la table, mais leva aussitôt les yeux dès qu'elle entra et agita la main dans sa direction. Elle répondit de la même manière pour lui confirmer qu'elle l'avait vu, puis passa par le bar se commander un verre.

Quand elle le rejoignit avec son jus de pamplemousse, il vidait sa bouteille d'eau pétillante dans son verre.

— Ça t'a posé problème ? demanda-t-il. De me retrouver ce soir ?

Il voulait savoir si Gordon était au courant de leur rendez-vous. Ne sachant comment répondre, elle éluda.

— Non. Pas de souci. Alors, qu'est-ce que tu voulais me demander ?

— J'y viens. Mais dis-moi, comment c'est de travailler au Primary ? Tu aimes ?

Était-ce un entretien d'embauche ?

— Oui, j'aime bien, fit-elle, avant de se détendre. Enfin, ça, c'était avant de découvrir que mon ex-mari y travaillait aussi. Depuis quand tu y es, d'ailleurs ?

Enfin, ils partagèrent un sourire.

— Depuis toujours, dit-il. J'y ai fait mon internat et je ne suis jamais

parti.

— Et quand est-ce que tu as décidé de devenir médecin ?

— Après notre rupture, j'ai voulu repartir de zéro, sans doute. J'avais eu de bonnes notes, alors… Pour te dire la vérité, j'avais déjà envisagé la médecine, mais je ne pensais pas être doué.

— Pourquoi ? Tu es la personne la plus intelligente que je connaisse !

— Je voulais dire, d'un point de vue social, relationnel. Mais le temps passé à travailler avec ton père m'a beaucoup appris.

— Comment ça ?

Il haussa les épaules. Manifestement, il n'était pas prêt à s'ouvrir plus que ça.

Dominic avait apprécié Dave et sa droiture. Chaque mois, il lui avait envoyé la moitié de son salaire pour rembourser les funérailles, plus quand il le pouvait. Et chaque mois, il recevait un bref mot de remerciement en retour.

Jusqu'au dernier.

Bravo, mon grand.

On est quittes à présent, et je te souhaite le meilleur dans la vie.

Dave.

Dominic alla leur chercher un autre verre et, plus détendus, ils évoquèrent la nouvelle compagne de Dave, Rachel s'ouvrit – comme elle était capable de s'ouvrir – de ses craintes que son père ne se brûle les ailes, que quelqu'un ne vienne prendre la place de sa mère. Puis ils parlèrent de leurs souvenirs ensemble. Pendant un temps dangereusement long.

L'appartement.

Le café de l'autre côté de la rue.

Les meilleurs moments.

Pas ceux qui faisaient le plus mal… Mais Dominic savait qu'ils devaient y venir.

Pas facile.

En d'autres circonstances, il lui aurait pris la main. Sauf qu'évidemment cela aurait été déplacé désormais. Alors il joignit les doigts et prit une profonde inspiration.

— Les photos de Christopher qui ont été prises à l'hôpital… Je n'en ai aucune. J'ai essayé d'aller en récupérer sur place, mais ça a fermé, et je me suis heurté à un mur.

— Je vais faire faire des copies, répondit-elle aussitôt. Je t'en apporterai.

— Je ne veux pas te replonger dans des souvenirs pénibles, lui assura-t-il.

Il avait beau essayer de jauger son expression, elle était complètement fermée. Il reprit donc d'une voix douce :

— Mais oui, vraiment, j'apprécierais.

— Accorde-moi juste quelques jours.

— OK, oui, quand tu as le temps.

Malgré les apparences, il savait qu'elle avait mal. Et il ne pouvait pas lui prendre la main…

Rachel pleurait intérieurement. Pas seulement la perte de son bébé, mais aussi les moments qu'ils n'avaient pas partagés, en tant que famille, que couple. À tel point qu'elle brûlait de prendre la main de Dominic, de le ramener dans son appartement vide et de passer ces photos en revue avec lui. Mais cela, ils n'en avaient pas été capables alors qu'ils étaient encore mariés, alors maintenant…

Elle se leva.

— Bon, je vais y aller.

— Tu es sûre ?

Non, ce n'était évidemment pas si simple. Péniblement, elle renfila son manteau, son bonnet, mit son écharpe. Il se leva aussi, et ils se dirigèrent vers la sortie.

— Tu n'as pas de manteau ? lui demanda-t-elle.

— Pas besoin, je suis en voiture.

Pourtant, il ne lui proposa pas de la raccompagner.

Arrivés sur le parking plongé dans le noir, le moment arriva de terminer cet étrange rendez-vous. Elle ne parvenait pas à lire l'humeur de Dominic. Et ses propres émotions étaient très confuses.

L'au revoir n'auraient pas dû être gêné, car ils n'avaient plus rien à se dire, au fond. Ou plutôt trop de choses à se dire qu'ils ne savaient pas comment aborder. Leur mariage raté et le bébé qu'ils avaient perdu, les photos qu'il n'avait pas, leur travail ensemble, l'attirance qui existait toujours entre eux.

Qui persistait.

Car oui, en dépit des changements au fil des années, il restait des facettes de Dominic qu'elle reconnaissait.

Comme le léger voile qui lui passait devant les yeux quand il la désirait. Cette façon qu'il avait de se tenir un poil trop près et d'envahir sa sphère personnelle.

Ou bien était-ce elle qui s'était approchée un peu trop ?

Puis il baissa les yeux, et elle leva les siens, et il n'y avait plus moyen de nier le désir qui les habitait tous les deux.

— Tu prends le métro ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

Elle hocha la tête.

— Bon, alors je te dis au revoir ici.

— OK.

Mais comment le quitter ?

Petit signe de la main ? Non, c'était bête.

Poignée de main ? Encore pire.

Et, à l'évidence, ils ne savaient pas se serrer la main, car au moment où leurs mains se touchèrent, leurs doigts s'entremêlèrent machinalement. Et elle n'eut pas le cœur de retirer la main.

Un petit baiser sur la joue, peut-être ?

Avant qu'elle sache ce qui arrivait, leur simple contact des mains avait évolué en un petit baiser…

Maladroit au début, et puis comme un feu d'artifice, il ralluma une mèche oubliée et lui coupa le souffle. À l'instant où les lèvres de Dominic touchèrent les siennes, elle fut renvoyée dans un passé où les contacts n'étaient pas interdits. Un temps où, au contraire, ils baignaient dans le contact de l'autre. Elle sentit tous ses sens revenir à la vie dans ce baiser.

Dominic n'avait rien de timide. Il était rude, avide et quand elle ne put plus rester debout, au lieu de la soutenir il la plaqua contre la brique froide du mur.

Il lui arracha son bonnet, qui tomba sans un bruit sur le sol mouillé. Il emplit ses sens de ses caresses, de son goût, de son odeur. De sa respiration saccadée qui lui disait sans détour qu'il voulait la même chose qu'elle.

L'emmêlement frénétique de leurs langues les laissa soudain affamés. Dominic tira sur la ceinture du manteau de Rachel et écarta les pans du tissu. Peu à peu, ce baiser les avertissait que jamais ils ne pourraient être de simples amis.

Dominic perdait la tête. Rachel avait noué les bras autour de son cou et se collait contre lui. Son contact familier lui donnait des envies de la prendre, là, sur le parking… Non ! Soudain, sa conscience vint lui taper sur l'épaule. Ils se dirigeaient tout droit vers une situation impossible. Grâce aux leçons pas jolies, jolies du mariage de ses parents, il parvint à regagner la surface.

— Non, Rachel ! fit-il d'un ton malgré lui accusateur. Qu'est-ce que tu fais ?

— Moi ? répondit-elle. Il me semble qu'on est deux !

— Oui, mais ce n'est pas moi qui suis fiancé.

Une aventure avec une femme fiancée, et pas n'importe quelle femme, celle-ci, c'était tout le contraire de ce dont il avait envie. Sans parler de perturber une nouvelle fois la vie de Rachel.

— Rentre chez toi, lui dit-il.

Il baissa les yeux vers son manteau qu'il avait lui-même ouvert, ses cheveux désordonnés et ses lèvres gonflées. Si seulement il avait pu nier le fait qu'il la trouvait plus sexy que jamais…

— Il ne s'est rien passé, déclara-t-il en lui renouant la ceinture de son manteau. Et ça ne se reproduira pl…

— Gordon et moi, on est séparés, dit-elle, le coupant. La semaine

dernière.

Il interrompit son geste, sidéré. Et la dévisagea.

— Pourquoi ? s'entendit-il aboyer.

Car il était en colère, pour une raison inexplicable. En colère après elle et après lui-même.

— Ne fais pas ça, Rachel, dit-il sans lui laisser le temps de répondre.

— Faire quoi ?

— N'envoie pas balader une relation pour moi.

— Je n'ai pas fait ça.

— Je suis sérieux, Rachel. On ne va pas se remettre ensemble. Je n'ai rien à t'offrir en matière d'avenir.

Dans ses yeux, il lut le choc face à ses paroles brutales, la peine et puis, bientôt, la colère. Elle repassa en mode contrôle absolu, elle était très douée pour cela, et lâcha un rire narquois.

— Tu penses vraiment que j'ai mis un terme à une relation de trois ans pour toi, Dominic ? Qu'est-ce qui t'est arrivé pour que tu sois devenu aussi arrogant ?

Il la relâcha complètement. Saisi. Ça ne lui était même pas passé par l'esprit, effectivement. Il avait cru que, comme pour lui, sa vie tournait encore autour de ce qu'ils avaient été. De ce qu'ils avaient eu. Ou failli avoir.

— Gordon et moi venions d'emménager ensemble, dit-elle dans un murmure. Et je me suis rendu compte presque immédiatement que c'était une erreur.

— Très bien, répondit-il, se ressaisissant. Mais je devais en être certain. Parce que toi et moi… Ça n'a pas fonctionné.

— Non, de toute évidence.

— Et je veux que tu sois heureuse. Sauf que ce ne sera pas avec moi. Alors si ma présence a eu le moindre impact sur ta décision, je te suggère de retourner auprès de ton fiancé et de vous rabibocher.

Elle cilla comme s'il venait de la gifler.

— Jamais je ne l'utiliserai comme ça, Dominic. Mais manifestement, tu préférerais que je sois fiancée.

— Je préférerais, répondit-il sèchement, que tu ne sois jamais revenue dans ma vie.

Quelle horreur, de dire ça ! D'autant que, il le sentit aussitôt qu'elle se retourna pour partir, il ne le pensait même pas.

Après tout, c'était lui qui avait voulu reprendre le contact par le passé. Pas une fois, mais deux.

Et maintenant, Rachel Walker était revenue dans sa vie avec trop de bagages, dont un bon paquet qui lui appartenait aussi, à lui.

Et les passer en revue était douloureux.

6.

— Ton ex, ça ne serait pas la rousse qui travaille aux urgences ? demanda Richard à Dominic après un après-midi particulièrement tendue en réa. Rachel ?

— Comment as-tu deviné ?

— Parce que vous vous adressez à peine la parole.

— Je te l'ai dit, on est tombés d'accord pour rester professionnels et polis.

— Ben là, c'est plutôt glacial, non ? dit Richard d'une voix moqueuse.

— Comment veux-tu que ça se passe autrement ? répondit sèchement Dominic, qui avait tendance à s'agacer facilement, ces derniers temps. On ne va pas devenir amis, si ?

Malgré sa remarque, il savait bien que ça ne pouvait pas continuer ainsi. Il regagna son service en soupirant. Il devait régler le problème une bonne fois pour toutes.

Il ne voulait pas fantasmer sur son ex-femme, pas plus qu'il ne voulait entamer de relation avec elle. Il était trop conscient du désastre que cela avait été, la première fois.

En dépit des dénégations de Rachel, il restait silencieusement inquiet, paniqué même, à l'idée qu'elle ait rompu ses fiançailles à cause de lui.

Il la trouva dans le couloir, avec un haut à manches longues sous sa tenue de travail. Parce que Rachel avait toujours froid.

— Il faut qu'on parle, dit-il. Seul à seul.

— Ça devient une habitude, fit-elle. Les gens vont commencer à se poser des questions, non ? Si on passe notre temps cachés dans la pharmacie ou le placard à linge.

— Tu ne peux pas prendre une pause ?

— Non. Dis-moi ce que tu as à me dire ici, insista-t-elle.

Voyant qu'il n'en démordait pas, elle poussa un soupir et le précéda dans une salle d'examen vide, où elle tira le rideau de séparation pour leur accorder une forme d'intimité.

— Je m'excuse pour ce que je t'ai dit l'autre soir, dit-il. J'étais sous le choc de l'annonce de ta rupture d'avec Gordon et inquiet…

— Je n'ai pas besoin de ton inquiétude.

— Laisse-moi finir. J'étais inquiet que ma présence ici n'ait été un facteur dans ta décision.

— Non, ce n'est pas le cas.

— Tant mieux, parce qu'il est très clair que nous voulons des choses différentes. J'aime ma vie de célibataire. La seule chose avec laquelle j'ambitionne de me marier, c'est ma carrière, et la dernière chose dont j'aie envie, c'est une famille. D'ailleurs…

Il prit une profonde inspiration, car le moment était venu de lui annoncer ce qu'il avait fait.

— J'ai fait en sorte que ça ne se reproduise plus. J'ai demandé à subir une vasectomie il y a quelques années.

— Dominic, lui dit-elle froidement. On a divorcé il y a treize ans. Tu n'as pas besoin de me lister tes méthodes contraceptives.

Et toc ! songea Rachel, ravie de sa réplique on ne pouvait plus glacée. Mais le nouveau Dominic était trop arrogant pour se laisser déstabiliser si facilement, a priori.

— Ah non ? Pourtant, l'autre soir, si je n'avais pas mis un terme à notre étreinte, on aurait fini par le faire contre un mur sur un parking, fit-il d'un ton sifflant sans la quitter des yeux.

Tout en parlant, il s'était approché, lui avait saisi la main, et l'espace d'un instant elle avait cru qu'il allait la poser sur son entrejambe.

— Ah ! tu crois ça ? fit-elle.

— Je ne le crois pas, je le sais.

L'odeur de leur excitation emplissait l'air qu'elle respirait, et la bouche de Dominic – cette bouche – n'était qu'à quelques centimètres de son cou. Pourtant, elle ne rougit pas – un exploit en soi – et ne recula pas, déterminée à tenir sa position et à ne pas détourner le regard.

— Dominic, ce baiser était en souvenir du bon vieux temps. N'y vois rien d'autre que ça. Sache par ailleurs que je ne me cherche pas de fiancé de remplacement.

— Bien.

— Et si tu veux tout savoir, reprit-elle, remontée comme une pendule, Gordon est moi avons rompu parce que je ne voulais pas lui infliger ce qui m'était arrivé, à moi. C'est un homme bien. Je suis bien placée pour savoir quel effet cela fait, d'être mariée à quelqu'un qui n'en a pas vraiment envie.

Elle le vit froncer les sourcils, l'air perplexe. Puis ses yeux s'écarquillèrent, incrédules cette fois.

— De quoi tu parles ? Je suis allé voir ton père le jour où j'ai appris, pour le bébé. Je lui ai demandé le soir même son autorisation pour t'épouser. J'ai reporté mon entrée à l'université, pris deux boulots, bossé comme un dingue.

Il secouait la tête, manifestement furieux désormais.

— Tu ne m'aimais pas, Dominic.

— Non, admit-il. Et tu sais pourquoi ?

Au fond, elle ne voulait pas vraiment savoir, mais il en avait décidé autrement, de toute façon.

— Parce que hormis au lit, Rachel, je te trouvais froide.

C'était un coup bas, Dominic en était pleinement conscient. Mais cette femme avait le don de faire ressortir le pire en lui, tout comme le meilleur. Et son retour dans sa vie lui faisait revivre toutes les souffrances du passé.

Essayer d'atteindre quelqu'un qui sans cesse le repoussait. Pleurer son bébé seul dans la douche, puis retourner dans la chambre où sa femme s'était déjà tournée face au mur. Savoir la douleur qu'il lui infligeait. Savoir ce qu'ils avaient tous les deux perdu.

Encore aujourd'hui, alors qu'il venait de la blesser volontairement, Rachel cilla à peine.

— Bienvenu au club, alors, répondit-elle, avant de tourner les talons.

Rachel le savait désormais sans le moindre doute : Dominic Hadley ne l'avait jamais aimée. Conclusion : elle avait eu raison de protéger son cœur.

Par chance, il ne lui restait qu'une dizaine de minutes de garde, et moins d'une heure plus tard elle était de retour chez elle. Sans même ôter son manteau, elle alla dans la chambre, ouvrit un tiroir et en sortit une pochette beige passée.

La première chose à en tomber fut son alliance, qu'elle avait fièrement portée, à une époque. Puis elle sortit un cahier d'exercices qu'elle avait conservé de l'école. Celui où Dominic avait noté son numéro de téléphone. En plus de quantité d'autres petits messages qu'il lui écrivait en classe et derrière lesquels elle percevait aujourd'hui la véritable intention.

À quelle heure rentre ton père ?

Pour qu'ils puissent faire l'amour.

Je les ai !

Les préservatifs, pour qu'ils puissent faire l'amour.

Ça y est, c'est fini ?

Ses règles, pour qu'ils puissent faire l'amour.

À l'adolescence, Dominic Hadley n'avait pas grand-chose d'autre en tête que le sexe. Et idiote qu'elle était, elle avait confondu cela avec de l'amour.

Eh bien, plus maintenant.

Elle passa le cahier au broyeur, page après page, en versant des larmes amères. Puis elle sortit leur photo de mariage, sans toutefois parvenir à lui faire subir le même sort.

S'ensuivaient des certificats – mariage, naissance, décès et divorce – qui formaient un résumé tellement clair de leur relation qu'elle ne supportait plus de les regarder vraiment.

Enfin, vinrent les photos que Dominic lui avait réclamées. Le simple fait de les regarder lui faisait l'effet d'une lame enfoncée dans le ventre, mais elles lui tirèrent aussi un sourire. L'une d'elles les montrait tous les trois, assis sur le lit, avec Rachel qui tenait Christopher et les bras de Dominic passés autour d'elle.

Sur plusieurs, Christopher était tout seul. Elle toucha son minuscule visage pincé et sa bouche ouverte, ses longs doigts menus, le fin duvet de cheveux sur son crâne.

Elle allait les faire reproduire et les donner à Dominic, et enfin tout serait dit entre eux. Plus rien ne les obligerait à s'adresser la parole, le sujet serait définitivement clos.

Sauf que l'occasion de lui donner cette enveloppe, avec les tirages, sur laquelle elle avait soigneusement inscrit « PHOTOS » ne se présenta pas.

Pour la première fois de sa carrière, Rachel fut envoyée au service des blessures mineures plus souvent qu'aux urgences ou en réanimation.

Là, elle avait moins de chances de croiser Dominic.

— Comment vous êtes-vous fait ça ? demanda-t-elle ce jour-là en enfilant des gants pour retirer le torchon dont la vieille dame s'était enveloppé la main.

— En pelant des potirons, répondit Mlle Tate. Je prépare des soupes pour les sans-abri. Mais ces légumes-là, ils ont la peau très dure.

— Oui, c'est vrai.

— Et vous savez, à cause de ces fichues consignes de sécurité, eh bien je portais des gants, moi aussi, sauf que c'est à cause de ça que je me suis entaillé la main. Je n'arrivais pas à bien tenir le couteau. De mon temps, tout était moins compliqué.

Rachel regarda sa patiente. Mlle Tate avait le teint un peu gris, et elle était en sueur.

— Malheureusement, il y a pas mal d'attente, mais je peux vous allonger si vous voulez, proposa Rachel.

— Non, ça ne me dérange pas d'attendre.

— Bon, on va vous mettre aussi à l'aise que possible. Y a-t-il quelqu'un à appeler ?

— Non, pas besoin de déranger quiconque.

Le rideau s'ouvrit sur May.

— J'aurais un mot à te dire, Rachel.

Puis, au lieu d'insister pour avoir la conversation sur-le-champ, elle aida Rachel à s'occuper de Mlle Tate, qui leur raconta l'affaire du potiron en long

et en large tandis qu'elles l'asseyaient dans un fauteuil roulant pour l'emmener à la suture.

— Et vous ne pourriez pas cuire le potiron d'abord, avant de le détailler ? demanda May.

L'adorable vieille dame réfléchit un instant.

— Oh ! Je pense que ça pourrait marcher, oui, si je retire les graines d'abord.

Une fois la recette de la soupe réglée et la patiente suturée, May entraîna Rachel à l'écart.

— Tu vas nous manquer demain soir.

Rachel avait rayé son nom de la liste de la fête des urgences, et trouvé tout un tas de prétextes pour se justifier. En réalité, elle ne tenait pas à voir Dominic dans un contexte autre que professionnel.

— Tiens, je te rends ta participation, dit May en lui tendant une enveloppe. Mais c'est vraiment dommage. J'étais impatiente de rencontrer ton homme… Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Gordon, répondit Rachel en souriant, car si elle ne l'avait pas dit une fois à May, elle ne le lui avait pas dit cinquante. May, Gordon et moi, on a rompu.

Le moment était venu de se montrer honnête, maintenant qu'elles se connaissaient un peu mieux et s'appréciaient.

— Oh non ! C'est arrivé quand ?

— Il y a quelque temps, mais je n'ai pas voulu en parler au début, parce que… Enfin…

— Bien sûr, je comprends. Tu avais besoin de temps pour digérer toi-même. Mais…, reprit sa supérieure, soudain très sérieuse. Ça change quelque chose ? Je sais que tu es venue à Londres pour le suivre. Est-ce qu'on va te perdre, Rachel ?

— Honnêtement, je ne sais pas, May, lui répondit-elle en toute sincérité. Mon appartement est trop cher pour moi toute seule. Si je reste, je vais devoir trouver un autre endroit.

Et si elle aimait Londres, la présence de Dominic s'avérait un enfer. Alors si elle devait se trouver un ailleurs, pourquoi ne pas retourner à Sheffield, où étaient ses amis et sa famille ?

Elle ne pourrait pas se cacher dans ce service jusqu'à la fin des temps.

Car oui, elle se cachait.

De lui.

— Tu es encore en période d'essai, tu n'as donc qu'une semaine de préavis, mais si ça peut influer sur ta décision, sache que je serais navrée de te perdre.

— Merci.

— Écoute, tu ne voudrais pas échanger ta garde demain soir ? J'ai du mal à combler les trous, tout le monde veut assister à la fête. En plus, j'ai des malades.

— Pas de souci, si je peux te rendre service.
Au moins, elle ne serait pas seule chez elle un samedi soir.

7.

Dominic devait se sortir Rachel de la tête. Alors pourquoi ne pas le faire d'une manière qu'il ne connaissait que trop bien : en se perdant dans le corps d'une femme ?

Depuis que Rachel était revenue sur la scène, cela ne lui était plus arrivé. Du tout.

Il savait qu'elle s'était inscrite pour la fête des urgences, ce soir, mais tant pis : ce soir, il établissait de nouvelles règles, ce soir il allait pleinement redécouvrir les joies du célibat et s'offrir une nuit de sexe sans engagement et sans attaches.

— Dominic ! Par ici !

Tara lui faisait signe de venir prendre le siège qu'elle lui avait gardé. Ils étaient sortis ensemble à quelques reprises. Toutefois, au lieu de la rejoindre, il lui adressa un vague hochement de tête et balaya la salle des yeux.

Rachel n'était pas là.

Tant mieux, s'efforça-t-il de penser, malgré la déception qu'il ne pouvait nier.

Il alla s'installer à côté de Jordan. Ils se connaissaient depuis l'école de médecine, tous les deux, Dominic avait même été témoin à son mariage.

— Heather n'est pas là ?

— Non, la baby-sitter a annulé.

— Je peux ?

— Bien sûr. Je ne peux même pas la blâmer, les jumeaux sont ingérables. Et ils entraînent Nicholas dans leurs bêtises.

— On dirait que tu as bien besoin d'une soirée pour toi.

Outre sa petite famille très vivante, Jordan s'inquiétait des changements annoncés dans le service pédiatrie où il travaillait.

Le repas s'avéra délicieux, pourtant Dominic n'avait pas d'appétit – une première chez lui.

— J'ai promis à Heather que je lui rapporterais du curry, dit Jordan, qui lui aussi laissa son assiette à moitié pleine.

Tout à coup, Dominic eut un flash : un curry qu'il avait rapporté à Rachel, enceinte, et qui avait été l'objet d'envies irrépressibles. Le souvenir

était si vivace, si réel qu'il ressentait presque le bonheur qui régnait entre eux à l'époque. L'étreinte torride qui avait suivi son retour à l'appartement, Rachel à huit mois de grossesse qui le chevauchait et l'orgasme qui lui avait fait voir des étoiles.

— OK, fit Jordan, faisant irruption dans ses pensées. Faut que je te dise : Heather est enceinte.

— Un quatrième ?

— Oui, on est sur un petit nuage.

Dominic dévisagea son ami manifestement ravi par une nouvelle qui l'aurait, lui, fait prendre ses jambes à son cou. Quatre enfants, tous de moins de cinq ans, dont une paire de jumeaux terribles. Pourtant, Jordan avait toujours dit vouloir une grande famille et, d'après ce que Dominic pouvait voir, Heather et lui étaient aussi amoureux qu'au premier jour.

Soudain, Dominic se surprit à l'envier. Ou plutôt, il voulait ce qu'il avait eu à une époque. Ce bonheur pur et simple.

À la fin du repas, la fête proprement dite commença vraiment. En temps normal, c'était là que Dominic s'amusait réellement. Pourtant, ce soir, il n'arrivait pas à entrer dans la danse. Sur la piste, Tara agitait la main pour attirer son attention, mais il n'avait pas la moindre envie de la rejoindre.

— Tu es bien calme, dit Jordan. Tout va bien ?

— Oui, évidemment.

Jordan fronça les sourcils.

— C'est à cause de Rachel qui bosse aux urgences ?

— Quoi ? Richard a vendu la mèche ?

Il était furieux.

— Non, c'est toi qui m'as tout raconté il y a quelques d'années.

Dominic tambourina sur la table.

— N'en parle à personne, OK ? Elle ne veut absolument pas que ça se sache.

Ce qui s'avérait aussi compliqué que de garder le couvercle sur la boîte de Pandore.

— Je ne dirai rien, promit Jordan. Mais je suis là si tu as besoin de parler.

La fête battait son plein, les gens grimpaient sur les tables et invitaient les derniers assis à se joindre à l'amusement général. Mais le rire de Tara irritait Dominic, maintenant, et il n'aimait pas la main possessive qu'elle avait posée sur son bras. Il la repoussa délicatement et déclina la danse.

Depuis le retour de Rachel dans sa vie, toutes les autres femmes semblaient avoir perdu leur attrait. D'ailleurs, il devait bien l'admettre, avec personne le sexe n'avait été aussi bon qu'avec elle.

Elle adorait ça.

Il adorait ça.

Ils adoraient ça.

Ensemble.

Un énorme craquement le ramena à la réalité. Une table venait de céder

sous le poids des danseurs. Un accident au milieu du personnel d'un service d'urgences, cela n'aurait pu mieux tomber, sauf qu'en l'occurrence tout le monde avait un peu bu.

— Je suis le seul à être sobre, dit-il en s'approchant.

Mais un coup d'œil à l'épaule de Jordan lui indiqua qu'une simple écharpe ne suffirait pas. La blessure était vilaine.

— Retournons au Primary, ordonna-t-il en fabriquant une écharpe de fortune avec sa cravate, avant de protéger le bras de son ami avec sa veste.

— Je viens avec vous, dit Tara.

— Pas besoin, répondit Dominic, qu'elle commençait à sérieusement agacer.

Il escorta Jordan jusqu'à sa voiture et le conduisit à l'hôpital. Comme il pleuvait des cordes, il se gara devant, au plus près de l'entrée principale.

— Attends-moi là, je vais te chercher un fauteuil roulant.

À l'intérieur, l'habituel chaos du samedi soir régnait, et Dominic doutait de trouver un fauteuil roulant ou un brancard, ou quoi que ce soit d'utile. En revanche, il y avait Rachel. Avec son haut à manches longues sous sa tenue et ses magnifiques cheveux relevés en queue-de-cheval. Voilà, c'était la meilleure chose qui lui soit arrivée de la soirée.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-elle en s'approchant.

— L'hôpital me manquait, fit-il, ironique, mais sa blague ne fut même pas récompensée d'un sourire. Jordan est tombé, je pense qu'il a la clavicule droite fracturée.

Rachel partit aussitôt et ne tarda pas à revenir avec un fauteuil roulant.

— Je viens, lui dit-elle comme il allait le lui prendre des mains.

— Je croyais que tu étais inscrite à la fête ce soir ? fit-il alors qu'ils sortaient.

— Je suis censée te tenir au courant de mes allées et venues ?

— OK, OK, concéda-t-il.

Elle lui avait manqué, ce soir. En fait et quoi qu'il en dise, Rachel était la seule femme qu'il ait envie de voir.

Il conduisait une voiture de sport surbaissée, qui ne parut pas impressionner Rachel.

— Même moi, j'aurais du mal à sortir de ce truc, fit-elle en marmonnant.

Pourtant, sitôt la portière ouverte, son attitude changea.

— Coucou, dit-elle gentiment à Jordan. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— J'ai voulu rejouer Zorba le Grec, répondit-il entre ses dents serrées tandis que son téléphone sonnait. Heather essaye de me joindre, mais je n'arrive pas à attraper mon téléphone. Ma femme, précisa-t-il à l'intention de Rachel.

— Vous lui parlerez dès que vous serez installé un peu plus confortablement, répondit-elle. Pour le moment, concentrons-nous sur la manière de vous sortir de là.

— Heather va piquer une crise. J'ai un peu trop bu et…

— Heather va piquer une crise parce qu'elle va s'inquiéter, l'interrompit-elle. Allez, on se dépêche, que vous puissiez la rappeler au plus vite.

Elle se tourna vers Dominic.

— Tu passes sur le siège conducteur, tu le soutiendras pendant qu'il pivote.

Zaima, l'infirmière de nuit de garde, les rejoignit avec un brancardier, puis Ross, le médecin des urgences, arriva armé d'un sifflet dans lequel Jordan souffla pendant qu'ils tentaient une extraction. Mais le moindre mouvement était une torture.

— Pourquoi vous n'avez pas appelé une ambulance ? demanda Zaima à leur deuxième tentative échouée.

— Parce qu'on serait encore en train de l'attendre, répondit Dominic.

Puis Rachel demanda à Jordan de se pencher vers l'avant et, avec l'aide de Dominic depuis l'arrière, Zaima et elle lui soulevèrent les pieds. Bientôt ils l'avaient tourné, et il avait les pieds au sol. Enfin, il fut dans le fauteuil et en partance pour les urgences.

C'était bel et bien une vilaine fracture, et Jordan reçut des analgésiques en intraveineuse avant d'être installé sur un brancard. Quand enfin il fut soulagé, Ross vint l'examiner.

— Dans combien de temps est-ce qu'on peut l'envoyer passer une radio ? demanda-t-il.

— On a deux thorax et une radio des cervicales en attente, répondit Zaima.

— Je peux le monter, dit Dominic.

Rachel secoua la tête.

— Il lui faut une infirmière avec lui, puisqu'il a pris des analgésiques.

— C'est le protocole, confirma Zaima.

Et Rachel respecterait le protocole, même si cela signifiait rester une heure assise sur une chaise avec Dominic devant la radiographie. Ce qui se produisit.

Grâce aux médicaments, Jordan s'était endormi. Elle alla vérifier son pouls au bras affecté par la fracture et vit un message s'afficher sur son téléphone.

— Heather cherche une baby-sitter en urgence et elle se met en route.

— C'est compliqué, avec les baby-sitters, je vais l'appeler pour lui dire que je reste avec lui, dit Dominic.

— Et tu me raccompagneras à la maison ? bredouilla Jordan, à moitié réveillé par leur conversation chuchotée.

— Voyons d'abord ce que dit la radio, répondit Dominic, persuadé qu'on allait l'emmener directement en salle d'opération.

— Merci, dit Jordan. Je parie que c'était un mari complètement nul, mais c'est un bon ami, ajouta-t-il à l'intention de Rachel.

— Essayez de dormir, lui dit-elle avec un sourire.

Jordan, sous morphine, se rendormit sans tarder.

— C'est dingue ! dit Rachel. Tu as raconté à tout le monde que ton ex-femme travaillait aux urgences ou quoi ?

Il eut le culot de rire.

— Les gens parlent, Rachel.

— Oui, ben pas moi.

— Les gens normaux, si. Écoute, Jordan est un homme discret, et on se connaît depuis toujours.

— Oui, ben quand il aura retrouvé son état normal, tu pourras lui rappeler que je ne tiens pas à ce que ça s'ébruite ?

Elle était en colère, mais le rire de Dominic était contagieux, et elle se sentit sourire à son tour, comme réchauffée de l'intérieur. Leur mariage avait suffisamment compté pour qu'il s'en ouvre à ses amis.

La salle de radio se libéra. Il poussa le fauteuil de Jordan à l'intérieur, et Rachel l'accompagna.

Le patient s'avéra coopératif et n'eut pas besoin qu'on lui dise de retenir sa respiration au moment des clichés. En revanche, certaines positions lui tirèrent un geignement.

— Restez bien immobile, dit la manipulatrice.

Mais Jordan était soudain agité, il essayait de se dégager de la machine sous son bras.

— Jordan ? cria Rachel derrière l'écran. Jordan !

Il avait du mal à respirer. Elle lui prit son pouls et le trouva irrégulier. Il commençait à virer au bleu. La manipulatrice appuya sur le bouton d'urgence.

— Allez chercher Dominic ! lui cria Rachel, qui allongea Jordan.

Dominic leva les yeux et vit la lumière d'urgence. Elle avait dû être déclenchée par erreur, songea-t-il en vérifiant sa provenance. Jordan avait une clavicule fracturée, c'est tout.

Pourtant, les années d'expérience le mirent tout de même debout. Il se précipita en radiologie, où il fut accueilli par la précarité de la vie.

Jordan était bleu, et Rachel utilisait un ballon pour tenter de lui insuffler à nouveau la vie. La manipulatrice branchait le défibrillateur et une sonde de saturation en oxygène à son doigt.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Dominic en prenant le stéthoscope autour du cou de Rachel.

— Il est devenu agité, lui répondit-elle, et soudain il a collapsé. On l'emmène en réa ?

Sa saturation en oxygène était basse et, en écoutant le son de sa respiration, Dominic comprit ce qui était arrivé.

— Pneumothorax sous tension, annonça-t-il en prenant une seringue de dix millilitres sur le chariot d'urgence. Je vais lui faire une décompression à l'aiguille ici même.

Dans ce genre de cas, il fallait vraiment des nerfs d'acier, surtout quand le patient en danger était l'un de vos meilleurs amis. Concentré, Dominic enfonça violemment l'aiguille et aussitôt, un bruit d'échappement d'air lui permit, à lui aussi, de relâcher le souffle qu'il retenait.

Malgré l'horreur de la situation, Jordan était à nouveau conscient quand ils l'amenèrent en réanimation. Sans le quitter des yeux, Dominic s'obligea à rester en arrière maintenant que l'équipe pouvait le prendre en charge. Dès qu'il fut stabilisé, Dominic s'attela à la tâche peu plaisante d'appeler Heather. Pour l'informer que Jordan était beaucoup mieux, qu'il était sous antidouleurs et avait un tube pour l'aider à respirer, qu'on l'emmènerait en salle d'opération dès qu'une place se libérerait.

— Comment elle va ? demanda un Jordan groggy dès que Dominic revint en chambre.

— Ça va, ta mère est en route pour prendre les enfants en charge, Heather vient ici ensuite. Je lui ai dit que je resterais à ton chevet jusqu'à son arrivée.

— Elle est très inquiète ?

— Je l'ai rassurée. Elle est juste déçue que tu ne lui aies pas rapporté son curry…

Il tâchait de garder un ton léger, même s'il avait fallu tout son talent de persuasion pour calmer Heather. Mais ce n'était pas la peine de stresser Jordan avec ces détails.

À la seconde où Dominic avait parlé de curry, il avait jeté un coup d'œil vers Rachel. Sa peau de porcelaine avait pris une teinte rosée : manifestement, elle aussi se rappelait cette nuit, il y avait si longtemps, avant que tout déraille pour eux.

Tout le reste de la nuit, il demeura auprès de Jordan en observant, entre deux sommes, Rachel qui vaquait à ses occupations, l'air de plus en plus fatiguée. Cette femme n'avait jamais cessé de le captiver, avec son visage indéchiffrable.

— Il est le premier sur la liste du matin, lui annonça-t-elle alors que Jordan dormait. Tu devrais rentrer.

— J'ai promis à Heather que je resterais jusqu'à ce qu'elle arrive, même si ça risque d'être long : sa mère habite loin.

— Bon. Je pars en pause, tu veux partager mon sandwich ?

— Avec grand plaisir.

C'était juste un sandwich fromage-salade, qu'elle coupa en deux dans la petite cuisine des urgences. Ils en avaient partagé tellement, par le passé.

Elle lui prépara un thé, bien fort comme il avait appris à l'apprécier. Et il songea, en la regardant essorer les sachets de thé avant de les jeter, que personne en les voyant ne pourrait s'imaginer tout ce qui passait entre eux en cet instant. Et pourtant…

Ensemble, ils se rendirent à la salle de repos déserte et s'assirent face à face.

— Ça me rappelle les pauses déjeuner quand je travaillais avec ton père, dit-il.

— Je suis désolée, ils t'en ont fait baver, avec mes frères.

— Oh non ! pas vraiment ! Tu sais, dit-il plus sérieusement, cette année à travailler avec eux m'a beaucoup apporté. En dépit de ses manières en apparence brusques, ton père est plutôt doué pour la discussion. Ben oui, un déménagement, c'est un moment souvent stressant pour les gens, et pourtant ton père savait s'y prendre pour les rassurer. J'ai essayé d'en prendre de la graine.

Elle l'observa attentivement un moment, puis s'adossa contre son siège et ferma les yeux.

— Pff ! quelle nuit !

— Tu m'étonnes.

Un pneumothorax sous tension un samedi soir, ils avaient l'habitude, mais quand il s'agissait d'un collègue et ami…

— Comment a réagi Heather ? demanda-t-elle.

— Elle était terrifiée. J'ai essayé de minimiser la situation, mais elle est médecin elle-même. Elle a compris qu'à un moment il aurait pu mourir.

— Pas avec toi pour t'en occuper, dit Rachel, rouvrant les yeux pour les plonger dans les siens. Ta main n'a pas tremblé.

— J'ai été bien obligé de me concentrer uniquement sur ma tâche, j'avais tout le temps de paniquer après. Tu sais, fit-il plus bas, il vient de m'annoncer que Heather est à nouveau enceinte.

— Ah oui ? Et moi qui pensais que tu allais lui donner le nom du chirurgien qui a pratiqué ta vasectomie.

Ils sourirent tous les deux, et il songea que jamais il n'avait envisagé de sourire du sujet.

Rachel était étonnée de l'étrange soulagement qu'elle éprouvait. Peut-être parce que cela écartait toute possibilité d'avenir pour Dominic et elle. Car plus que tout, elle voulait devenir mère un jour.

Mais du coup… Cette histoire de vasectomie rendait l'idée de relation sexuelle uniquement… sexuelle. Contre toute attente, c'était libérateur. Et cela attisait le désir qui finalement n'avait jamais disparu.

Zaima entra dans la pièce, et rompit le charme. Officiellement, elle venait se chercher un café, même si Rachel était certaine qu'elle venait plutôt récolter des cancans sur la soirée des urgences.

— Qui est-ce qu'il y avait d'autre à danser sur les tables ? demanda-t-elle à Dominic. May ?

— Non ! dit-il en éclatant de rire.

— Louise, de la maternité ?

— Euh… Non, je ne pense pas.

En temps normal, il aurait noté ce genre de choses, ne put s'empêcher de songer Rachel. Car Louise était sublime.

— Et Tara ? demanda Zaima.

— Elle était là.

Rachel fut horrifiée de sentir son nez la grattouiller. Zut ! son super-pouvoir la quittait.

Enfin, Zaima annonça qu'elle devait y retourner. Un coup d'œil à la pendule apprit à Rachel qu'il ne lui restait plus que dix minutes.

— Tu penses à nous, parfois ? demanda Dominic dès qu'ils furent seuls.

Elle déglutit. Les images auxquelles elle faisait mine de s'intéresser à la télévision se brouillèrent.

— Parfois…

— Parce que moi, je pense souvent à nous, ces derniers temps. Et je pense que toi aussi.

Elle était tentée de quitter la pièce, mais se tourna vers lui et le vit, treize ans plus vieux et encore plus sexy, si c'était possible. Pâle à cause du manque de sommeil, avec des cernes autour des yeux, pas rasé. Pourtant elle n'aurait pas changé un détail de lui.

— Ce serait une erreur, fit-elle.

— Peut-être. Pourtant, parmi mes nombreux regrets nous concernant, et Dieu sait qu'il y en a, l'un des plus gros, c'est de ne pas me souvenir de la dernière fois qu'on l'a fait.

Elle n'en revenait pas. Pas de ce qu'il venait de lui avouer, mais parce qu'elle pensait la même chose. Leur vie sexuelle était morte avec leur bébé.

— Ça risquerait de compliquer les choses, répondit-elle.

— Ou alors, ça balayerait le passé, dit-il. Je veux me rappeler notre dernière fois.

Elle perçut une mise en garde dans cette phrase : ce serait une fois, une seule. Elle aurait pu s'en offenser, mais non.

Sur un petit sourire sans réponse claire, elle reposa sa tasse et retourna au travail.

Sa décision était prise.

Richard était au courant, donc sa femme aussi, sans doute ; Jordan était au courant. Très vite, tout le monde saurait. Elle ne pouvait pas travailler dans un bocal à poisson rouge où leur mariage raté serait un sujet de ragots. Et elle ne pouvait pas avancer dans la vie en restant à côté de lui. Elle allait quitter le Primary.

Heather arriva vers 7 heures du matin, et Rachel l'accompagna jusqu'à la chambre où Jordan avait été transféré. Toute la colère de la jeune femme – « Quel irresponsable, danser sur les tables ! » – s'évanouit dès qu'elle découvrit son mari groggy de médicaments, avec des tubes et des perfusions un peu partout.

— Oh ! Jordan ! dit-elle dans un sanglot. Mon amour !

— Ma chérie, je suis tellement désolé.

— Arrête, c'est un concours de circonstances.

Rachel en avait les larmes aux yeux. Leur affection évidente, tout cet

amour, forma une boule dans sa gorge, qu'elle ravala en entendant son nom de l'autre côté de la chambre.

— Infirmière Walker ?

Elle pivota et là, dans la semi-obscurité, assise sur le lit, découvrit un visage merveilleusement familier.

— Mademoiselle Tate !

Elle s'approcha de son adorable patiente. Son bras était en écharpe et attaché à une perfusion, et elle portait une tunique de salle d'opération.

— Comment va votre main ? lui demanda Rachel.

— Rien de changé, répondit la vieille dame avec une grimace. Mon opération a été annulée trois fois. Ils ont eu des tas d'urgences, mais apparemment on va me prendre ce matin, puisque je suis interdite de manger. Autant vous dire que je suis au régime.

— Ma pauvre.

— Oh non ! ça va ! J'aime bien voir passer le monde. Le jeune homme, là, fit-elle en désignant Jordan, il dansait sur les tables. Ah ! j'en ai fait de belles moi aussi, de mon temps ! Et je recommencerais volontiers, si je pouvais.

Rachel aussi. Enfin, elle ne danserait peut-être pas sur les tables, mais elle ressentait un besoin grandissant d'être avec Dominic.

Un peu plus tard, quand elle quitta les urgences à la fin d'une longue garde, il se tenait près de l'entrée.

— Je te raccompagne chez toi ? demanda-t-il.

Dominic Hadley était son talon d'Achille. Elle ne parvenait pas à l'extraire de sa tête et de son corps. Si elle couchait une dernière fois avec lui, peut-être… Parce que là, elle allait devenir folle.

Consciente de la légèreté de ses arguments, elle soutint son regard.

— Et si on allait plutôt chez toi ?

8.

Il pleuvait sur Londres.

Tout comme il pleuvait à Sheffield, la deuxième fois, sublime, où ils avaient fait l'amour.

— Attends-moi ici, je vais chercher la voiture, dit Dominic.

Rachel resta près de l'entrée des ambulances tandis qu'il filait sous la pluie. Il avait toujours pris soin de ce genre de détails, se rappela-t-elle.

Il la rejoignit dans son bolide de sport, trempé d'avoir couru sous l'averse, et Rachel grimpa à côté de lui. Les balais d'essuie-glace faisaient moins de bruit que les battements de son cœur.

À un feu tricolore, elle tourna la tête vers lui et, comme il en avait fait autant, ils échangèrent leur sourire rien qu'à eux pour la première fois depuis qu'ils s'étaient revus.

Dominic vivait à quinze minutes en voiture de l'hôpital, découvrit-elle alors que le portail s'ouvrait sur un immeuble très chic, où il descendit se garer au sous-sol.

Ils prirent l'ascenseur pour monter à son appartement, qu'elle n'eut pas le temps de passer en revue ; elle n'avait d'yeux que pour cet homme qui la guidait directement à sa chambre.

Il ne l'embrassa pas, ne s'embarrassa pas de préambule. Il lui enleva son haut, et elle leva les bras, docile et consentante. Elle portait un soutien-gorge un peu ancien qu'il eut tôt fait de lui ôter aussi.

Dominic remarqua aussitôt les tétons de Rachel, très clairs sur sa peau pâle, mais surtout pointés par le désir. Il se mit à les caresser avec une fascination sans fin, même s'il ne comptait pas s'arrêter là. Il lui baissa son pantalon et fut agréablement surpris par la minuscule culotte argent et la touffe dorée en dessous.

— Bon Dieu, Rachel, murmura-t-il en s'arrêtant pour la caresser et l'admirer tout son soûl.

Il glissa les doigts en elle et la toucha un moment, avant de se déshabiller à son tour. Et là, dans sa chambre, elle laissa tomber le masque aussi.

Comme toujours quand ils faisaient l'amour.

À tel point que lorsqu'il sortit des préservatifs de sa poche, elle plissa le nez de cette façon si reconnaissable.

— Rachel, lui dit-il, je les ai achetés en pensant à toi.

— Menteur.

— Non, je me mentais à moi-même, mais hier soir j'espérais te convaincre… si tu daignais te montrer à la fête.

Ici, nue devant Dominic, Rachel pouvait oublier ses principes et baisser la garde. Il y avait tant de désir entre eux, tant d'excitation dans leurs yeux brûlants, qu'elle n'avait pas peur.

Elle tendit la main vers son corps. Ses bras musclés, son torse large, son ventre dur et le renflement de son érection lui donnaient des tremblements de désir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en passant un doigt sur une cicatrice, en bas de son ventre.

— Mon opération de…

Il s'interrompit quand elle fit courir le doigt sur son sexe. Rachel avait tellement envie de lui qu'elle ne savait que choisir, entre s'agenouiller devant lui et le goûter ou écarter les cuisses et le prendre en elle.

Mais il fit le choix pour elle et l'attira contre lui. Leurs corps nus se retrouvèrent, sa bouche douce faisait un contraste saisissant avec son sexe dur. Contrairement au baiser du parking, désespéré et plein d'urgence, ses lèvres étaient maintenant délicates, comme pour savourer ces retrouvailles.

Elle reconnut son odeur, son goût, et eut l'impression de revenir à la maison. Il avait les mains chaudes sur sa peau, tandis qu'il la tenait par les hanches, avant de descendre pour l'empoigner par les fesses et la serrer plus fort contre lui.

Elle avait gardé la main entre eux et sentit Dominic grogner dans sa bouche parce qu'elle le tenait fermement dans sa paume.

Il approfondit le baiser, et elle sentit des larmes lui piquer les yeux sous l'effet du délice de sa peau de velours dans sa main, de cette intimité retrouvée.

Elle lui enfila le préservatif, comme ils avaient appris à le faire ensemble toutes ces années auparavant. Sauf que ses mains tremblaient encore plus, aujourd'hui. Elle aurait pu jouir là, tout de suite, rien qu'à le toucher.

Les baisers de Dominic se firent plus exigeants tandis qu'il la poussait vers le lit, où ils tombèrent ensemble.

Il lui passa la main entre les jambes, les écarta avec impatience. Ils étaient aussi pressés l'un que l'autre. Elle le guida et lâcha un cri quand il la pénétra.

Il lui prit le visage entre les mains et lui embrassa les joues, les paupières, puis la libéra et se hissa sur les avant-bras.

Et, les jambes de Rachel nouées autour de sa taille, il s'enfonça profondément en elle, encore et encore.

Il rendait l'air de la pièce impossible à respirer. Il lui faisait perdre la tête. Il la consumait tout entière.

Puis elle explosa et hurla son nom en jouissant. Il la suivit, lâchant à son tour ce cri essoufflé qu'elle n'oublierait jamais. Avant de s'effondrer sur elle.

Elle venait de retrouver la femme qu'elle avait perdue, elle venait de se retrouver.

9.

C'était une erreur, songea Rachel en se réveillant dans les bras de Dominic. Une magnifique, une merveilleuse erreur dont elle garderait un doux souvenir et qu'elle ne regretterait jamais. Mais oui, une erreur tout de même, parce qu'elle se retrouvait précisément où elle ne voulait pas être : au début du long, du pénible processus de l'oublier à nouveau.

À nouveau elle était amoureuse d'un homme qui ne l'aimait pas.

— Salut, dit-il quand elle leva la tête.

— Alors ? On a clarifié la situation ?

— Oui, répondit-il. Du moins temporairement.

Il avait encore envie d'elle, de toute évidence. Une envie partagée. Et là, dans son lit chaud et douillet, leurs membres paresseusement entremêlés, il aurait été si facile de s'abandonner au rêve impossible…

Mais elle ne le voulait pas, car il ne s'agissait que de sexe. Même si pour elle, ça avait été bien plus que ça. Comment faisaient les hommes ? Ou plutôt, comment faisait Dominic pour séparer si aisément l'amour du sexe ?

À elle, il lui avait fallu des années pour passer à autre chose et s'essayer à une autre relation. Gordon lui avait semblé idéal, lui qui ne l'avait jamais poussée hors de sa zone de confort. Il avait accepté qu'elle n'ait pas envie d'aborder certains sujets et, honnêtement, elle avait cru pouvoir se satisfaire de cela.

— Tu penses à quoi ?

Elle pouffa pour masquer sa gêne, car non, décidément, elle ne pouvait pas lui avouer à quoi – à qui – elle pensait.

— Tu veux savoir à quoi je pense, moi ? demanda-t-il comme elle ne répondait pas.

Elle n'en était pas certaine.

— Je pensais à nous, dit-il. Si on n'avait pas de passé commun et que tu n'aies pas été fiancée, si on s'était rencontrés pour la première fois en réa, l'autre jour, est-ce qu'on serait allongés dans ce lit, maintenant ?

— Non, répondit-elle aussitôt.

— Non ?

— Je t'aurais fui comme la peste. Figure-toi que plusieurs personnes

m'ont mise en garde contre toi.

— Je ne te crois pas.

— Tu as tort. Vraiment, Dominic, tu n'es pas mon type.

— Comment ça ?

Elle leva une main de son torse chaud et entreprit d'énumérer les raisons pour lesquelles il ne lui correspondait pas.

— Ta réputation, ton attitude, ta voiture de sport, ta vasectomie pour pouvoir coucher à droite et à gauche…

Il lui attrapa la main et enfouit les lèvres au creux de sa paume dans un long baiser qu'elle ressentit jusqu'au fond de son ventre.

— Moi je crois qu'on serait au même endroit, répondit-il. Mieux, je crois qu'on aurait couché ensemble dès la première semaine, voire le premier soir.

— Oh non ! je ne suis pas comme ça !

— Dans ce cas, c'est toi qui as changé.

Elle lâcha un rire, un son profond qu'elle avait oublié et qui la surprit. Les poils de son torse lui chatouillaient la figure, et elle se concentrait sur sa respiration tout en se préparant à la suite de la conversation.

— Je ne suis pas le salaud que tu sembles imaginer, Rachel. Bref, imagine qu'on ne se connaisse pas. Là, je te demanderais sans doute si tu vois quelqu'un.

— J'espère bien que non, vu que je suis dans ton lit…, dit-elle avant de décider d'abandonner la rancœur et de jouer le jeu. Non, je sors tout juste d'une longue relation.

— Je suis désolé. Il te manque ?

Pas autant qu'il devrait. Pas autant que tu m'as manqué, toi, songea-t-elle, allongée dans ses bras. Elle se contenta de :

— C'est récent. Et toi ? Tu vois quelqu'un ?

— Pas vraiment.

— Drôle de réponse.

— OK, non. Non, je ne fréquente personne sérieusement.

— Mais tu as déjà eu une relation longue ?

Elle brûlait de savoir ce qui s'était passé au cours des années manquantes. Elle détestait la cicatrice qu'il avait au bas du ventre, ne supportait pas l'idée qu'il ait été sur une table d'opération sans qu'elle le sache.

— Non. Enfin, hormis…

Mais il s'empêcha d'ajouter « toi », car il sentit sa main se faufiler vers son bas-ventre, alors il la retira de la zone de danger et la reprit dans la sienne. Il s'efforçait de s'y prendre avec douceur pour la sortir de sa coquille.

— Je disais qu'il faudrait que je m'amende, dit-il.

À son grand soulagement, il l'entendit rire.

Ce rire profond qui lui donnait le feu vert pour continuer.

Mais quelle question poser ensuite ? Toutes conduisaient à eux, avant,

alors il s'imagina ne pas savoir le peu qu'elle lui ait dit au cours de leur relation.

Il prit une mèche de ses cheveux roux entre ses doigts.

— J'adore tes cheveux. Tu les tiens de qui ?

Il la sentit se raidir.

— De ma mère. Et mes yeux verts aussi. Elle est irlandaise.

Elle leva la tête vers lui, comme pour justifier le fait qu'elle parlait d'elle au présent.

— Je ne raconte pas tout lors d'un premier rendez-vous, Dominic.

Même ensuite elle ne racontait pas tout, mais pas question de la mettre sur la défensive.

Après un moment de silence, il sut qu'il avait choisi la bonne attitude.

— Ma mère est morte quand j'avais six ans.

— Oh ! je suis désolé ! dit-il tout bas en exerçant une petite pression sur son épaule. Elle te manque ?

Il lui avait souvent posé la question, à l'époque, et s'attendait donc à la même réponse évasive.

— Oui.

— Tu te souviens d'elle ? demanda-t-il – elle avait toujours répondu que non, pas vraiment.

Cette fois, elle lui accorda un aperçu de ses souvenirs.

— Des bribes, admit-elle. Je me rappelle ma confusion quand elle m'apprenait à lire. J'essayais de suivre son doigt sur les mots, sans comprendre comment ce qu'elle épelait pouvait vouloir dire « chat ». Elle inventait des histoires dans l'histoire.

Il aima sentir son petit rire contre son torse.

— Un livre très court pouvait durer une éternité, tellement elle en rajoutait.

Ils restèrent un moment dans un agréable silence, puis ce fut elle qui le rompit.

— Et ta famille ?

Il fut tenté de répondre qu'ils n'avaient pas changé, avant de se rappeler qu'ils faisaient semblant de ne pas se connaître.

— Mes parents sont l'exemple même du couple resté ensemble uniquement pour l'argent. Ils sont malheureux, et ça se voit. Je les ai à peine revus depuis…

Cela devenait difficile de suivre les règles qu'il avait pourtant lui-même établies, tant leurs vies étaient inextricablement entremêlées. Sorte de tapisserie à un millier de fils, tous liés les uns aux autres.

— Ils te manquent ? demanda-t-elle.

— Non. En fait, je pousse un énorme soupir de soulagement après la traditionnelle visite de Noël, en sachant que je ne serai pas obligé de les revoir avant des mois.

— Tu ne les vois que pour Noël ?

— Oui, plus quelques soirées de remises de trophées pour mon père. J'ai envoyé des fleurs à ma mère pour son anniversaire, je l'appelle, mais là encore, je suis soulagé quand je raccroche.

— Ça doit leur manquer, de ne pas avoir de vraie relation avec toi, non ?

— Je n'en sais rien… Et pour être honnête, je m'en fiche un peu. Je me suis débrouillé tout seul quand j'ai commencé médecine, Rachel. Ils ont prétendu vouloir m'aider, mais j'ai répondu qu'il était un peu tard pour ça. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai décidé d'arrêter de m'occuper des autres et de m'occuper de moi, plutôt. Je me suis concentré sur ma carrière plutôt que sur mes relations, et si certains me traitent de salaud dans ma vie personnelle, pour le boulot je suis doué.

— Et tu ne penses pas que tu peux avoir les deux ?

— Je ne veux pas les deux !

Il ne voulait pas non plus désirer son ex-femme comme un dingue, et pourtant… Elle avait reposé la main sur sa cicatrice, et il n'avait qu'une envie, la guider plus bas.

Lui qui était si certain de ne pas vouloir renouer de relation avec elle, il se surprenait à ne pas vouloir qu'elle s'en aille.

Enfin, il avait été absolument certain de ne pas vouloir d'enfants, raison pour laquelle il s'était fait opérer. Et voilà qu'il s'était récemment renseigné sur les taux de succès d'une opération visant à faire marche arrière.

Ils ne suivaient plus les règles du jeu, et ne pouvaient pas prétendre plus longtemps être des étrangers qui venaient juste de se rencontrer.

Alors il se détacha à regret de son corps chaud, un exploit en soi tellement ce fut dur.

— Et si j'allais nous chercher quelque chose à manger ?

Leur sandwich remontait à un moment, et s'il parvenait à éloigner la tentation, ils réussiraient peut-être à continuer à parler.

En regardant Dominic enfiler son pantalon et son T-shirt, prendre son portefeuille, Rachel se répétait en boucle ses paroles : « Je ne veux pas les deux ! »

Il lui posa un vague baiser à la commissure des lèvres et mit son T-shirt dans son pantalon.

— Je ne serai pas long, dit-il.

Dès qu'il fut parti, elle se redressa et s'enserra les genoux des bras.

Bon sang, mais que faisait-elle là ? À jouer au petit jeu de Dominic ?

Il ne devait surtout pas savoir qu'elle était follement amoureuse de lui.

Encore.

Toujours.

À quoi bon lui ouvrir son cœur quand il n'en voulait clairement pas ?

Depuis le début, elle lui mentait dans ses réponses.

Quand il lui avait demandé s'ils auraient couché ensemble s'ils n'avaient pas de passé commun, évidemment que la réponse était oui.

Oui, oui, oui !

Même s'il avait réapparu dans trente ans, même appuyé sur une canne, les cheveux gris, perclus d'arthrite, il aurait fait le même effet de grenade dégoupillée dans sa vie.

La preuve !

Pile au moment où elle avait enfin remis de l'ordre dans sa vie, la voilà qui se retrouvait dans son lit.

Pas par hasard. Si elle n'avait pas emménagé à Londres et pris un poste – comme par hasard – dans l'hôpital où il travaillait, jamais elle ne l'aurait revu.

Dominic n'était par venu la chercher, il n'avait pas essayé de reprendre contact au cours de leurs seize années de séparation.

C'est uniquement sexuel.

Or, si le sexe avec Dominic était merveilleux, elle voulait une relation qui comporte plus que cela. Elle voulait plus que garder son lit chaud pendant qu'il filait leur acheter à manger. Contrairement à lui, qui avait été très clair là-dessus.

Dès lundi, ils seraient revenus au point de départ, à tâcher de rester professionnels et polis.

Et à échouer.

Si elle restait, ils allaient refaire l'amour. C'était la seule chose qu'ils savaient faire bien.

Pourtant, ce devait être la dernière fois, car elle n'envisageait pas d'être là, aux aguets, au garde-à-vous pour satisfaire la libido de Dominic.

Avant de partir, elle sortit l'enveloppe qu'elle avait dans son sac à main depuis qu'elle avait fait faire les copies des photos et la posa sur sa commode, contre un flacon d'eau de toilette de luxe.

Puis elle rédigea un petit mot qu'elle laissa sur l'oreiller.

Au moins cette fois, on se souviendra de notre dernière fois.

Rachel.

Voilà, l'essentiel avait été dit.

Dominic entra dans la chambre et vit aussitôt le lit vide et le mot sur l'oreiller.

Il ne comprendrait jamais Rachel.

Juste au moment où ils commençaient à parler, à parler vraiment, elle disparaissait à nouveau.

Juste au moment où ils allaient enfin quelque part, elle se rétractait dans sa coquille.

Et puis, il découvrit l'enveloppe sur la commode.

C'étaient les photos qu'il lui avait demandées, et il avait raison : cela

faisait mal, de se repencher sur le passé.

Ils étaient si jeunes, sur ces clichés. Tellement jeunes qu'enfin il put se pardonner de n'avoir pas su quoi faire à l'époque. Encore aujourd'hui, il n'était pas sûr de savoir ce qu'il aurait fallu faire.

Parce qu'il n'y avait pas de réaction parfaite à l'arrivée d'un enfant mort-né. Pas de bonne manière de faire le deuil d'un enfant.

Sans se préoccuper de la nourriture qui refroidissait, il s'assit sur le bord du lit et pleura la perte de son fils.

Pour la première fois, il se l'autorisa.

Et pour la première fois, il éprouva de la colère pour Rachel. Elle aurait dû être ici à ses côtés. Elle aurait dû faire ça avec lui.

Il avait tellement essayé de parler, de la consoler. Mais elle, quels efforts avait-elle déployés ?

Si elle lui avait donné cette enveloppe vendredi, regarder ces photos seul ne l'aurait pas dérangé ; mais là, elle venait juste de quitter son lit.

Oui, elle avait quitté son lit et l'avait abandonné.

Elle l'avait laissé seul pour faire ça.

Alors décidément, il avait eu raison, toutes ces années auparavant.

Rachel était froide.

10.

Mlle Dorothy TATE

82 ans

Suture du tendon

Dominic avait prévu de lire les notes en diagonale et puis d'examiner la patiente lui-même. Mais l'écriture de Rachel lui sauta aux yeux, à croire que le rapport avait été rédigé à l'encre fluorescente.

Il connaissait cette écriture presque aussi bien que la sienne, et se surprit à sourire en lisant. Même dans une brève note, elle réussissait à en dire long sur la patiente.

S'est coupé à la main en préparant une soupe pour les sans-abri !

Il entra dans la zone d'anesthésie et se présenta.

— Bonjour, madame Tate, je suis le docteur Hadley, votre anesthésiste. Comment vous sentez-vous ?

— Pour être honnête, j'ai l'impression de vous gêner avec ma maladresse.

— Mais non, absolument pas. Les accidents, ça arrive. Je sais que votre opération a été annulée et reprogrammée à plusieurs reprises ce week-end, et j'en suis navré pour vous.

— Eh bien, il y a eu des urgences, je comprends.

— Exact. Mais je suis sûr qu'on s'est bien occupé de vous.

— Très bien, confirma la vieille dame.

Il continua à discuter gentiment avec elle tout en lui posant une autre perfusion, au cas où.

— Que faisiez-vous à jouer avec un couteau avec des mains pareilles ? demanda-t-il en voyant les doigts menus et tordus par l'arthrite.

— De la soupe.

— J'ai lu ça dans votre dossier, oui. Pour les sans-abri ?

— Il faut bien que quelqu'un s'occupe d'eux.

— C’est vrai. Eh bien, je propose que vous nous laissiez nous occuper de vous, maintenant.

Il lui expliqua la procédure, et le choix d’une anesthésie locale plutôt que générale.

— Vous ne sentirez rien, mais je peux vous donner un sédatif léger, si cela vous rassure.

— Je n’en veux pas, je tiens à savoir ce qui se passe. Vous resterez avec moi, docteur ?

— Tout le long de l’intervention. Si vous changez d’avis, vous n’aurez qu’à m’avertir.

— Je ne changerai pas d’avis, répondit-elle avec un sourire.

Il sentait son regard sur elle tandis qu’il travaillait.

— Vous avez l’air fatigué, docteur, dit-elle.

— Pas du tout, prétendit-il.

— Vous étiez de garde la nuit dernière ?

Il secoua la tête, sans lui préciser évidemment qu’il avait passé la majeure partie de la nuit à regarder des photos.

— Mais la nuit de samedi, si, reprit-elle, le tirant de ses pensées.

— Où ça ?

— Avec Jordan, celui qui est tombé d’une table en dansant. Quel adorable jeune homme ! Vous êtes resté à son chevet jusqu’à ce que son épouse arrive.

— C’est vrai.

Il passa en revue l’historique médical de la patiente. Hormis cette arthrite dans les mains, il n’y avait pas grand-chose.

— Quel est votre secret de jouvence ? lui demanda-t-il avec un clin d’œil.

— Je ne me suis jamais mariée, répondit-elle en souriant.

Il eut un rire amer. Il l’aimait bien, cette femme.

— Et vous ? demanda-t-elle.

Il plongea dans ses yeux bleu vif qui en avaient vu tellement plus que lui et comprit qu’elle savait. Sans doute avait-elle entendu Jordan mettre Heather au courant – après que Dominic lui avait demandé de rester discret, d’ailleurs.

Alors il lui avoua la vérité.

— Une fois.

Du coin de l’œil, il vit l’infirmière lever sur lui un regard surpris.

— Marié ? fit-elle, étonnée. Vous ?

— Eh oui !

C’était un soulagement de l’admettre. Il en avait plus qu’assez de jouer selon les règles de Rachel. Que cela lui plaise ou non, ils avaient jadis été un couple, un couple qui avait eu un fils. Il ne pouvait cacher son passé jusqu’à la fin des temps.

— Je peux te parler un instant, s'il te plaît, May ?

Rachel s'apprêtait à faire ce qu'elle aurait dû faire depuis bien longtemps. Depuis qu'elle avait revu Dominic, en fait.

Pour certaines personnes, travailler avec un ex ne posait aucun problème, pour elle cela s'était avéré un enfer. Pis qu'un enfer : un aperçu d'un bonheur impossible.

— J'apprécierais beaucoup si tu ne disais à personne que je m'en vais. Ça ne fait que quelques semaines que je suis ici, j'aimerais autant m'éclipser discrètement.

Ayant travaillé moins d'un mois au Primary, elle serait vite oubliée et n'aurait pas de préavis à faire. Elle avait pourtant accepté de finir la semaine.

— Et ton appartement ? demanda May. Tu ne vas pas perdre beaucoup d'argent, si tu romps ton bail ?

— Un peu, si.

— Le prix de la tranquillité d'esprit, c'est ça ? demanda May en souriant gentiment. Nous sommes navrés de te perdre, Rachel. Tu es une formidable infirmière urgentiste. Je dois admettre que je suis surprise que tu aies tenu aussi longtemps. Quand tu m'as dit que Gordon et toi aviez rompu, je m'attendais à recevoir ta démission dès le lendemain.

Gordon.

May avait fini par mémoriser son prénom. Quelle ironie !

Pour Rachel, c'était comme entendre le titre d'une chanson qu'elle avait jadis bien connue. Familière, mais dont les paroles tardaient à lui revenir.

Elle emmena un patient en orthopédie et passa voir comment allait Jordan.

Et là, debout au pied du lit, elle trouva sa chanson.

En la personne de Dominic.

La chanson qui faisait bondir son cœur, la chanson qui, chaque fois, sans exception, l'entraînait sur la piste de danse, la chanson dont elle montait le son dès les premières mesures. La chanson qu'elle chantait à tue-tête.

Dominic Hadley était sa chanson.

Mais il fallait qu'elle cesse de l'écouter. Il en allait de sa survie.

Dominic leva les yeux et, toujours vexé que Rachel soit partie de chez lui sans rien dire, lui tourna le dos et reprit sa conversation avec Jordan.

Le détail ne passa pas inaperçu auprès de Mlle Tate, qui lui jeta un coup d'œil perçant lorsqu'il quitta la chambre.

Un regard qu'il ne connaissait que trop bien.

Un regard qui disait : « Vous pouvez faire mieux que cela. »

11.

Sa dernière garde au Primary.

C'était une superbe journée printanière, première journée de douceur à Londres pour Rachel, et pour fêter ça elle avait enfilé une robe légère qui s'attachait sur le côté, avec un gilet blanc et des sandales plates.

Elle n'était pas la seule à être ragaillardie par la première apparition du soleil, tout le monde semblait avoir sauté sur l'occasion d'oublier les manteaux et les bottes. Il y avait des gens aux terrasses des cafés et des fleurs en pots devant les pubs.

Londres n'avait jamais été aussi vibrante et jolie, c'était à croire que la ville essayait de la persuader de rester.

Au Primary, c'était une autre histoire.

May et un brancardier traversaient le parking en courant avec une civière. Rachel envisagea de leur prêter main-forte, avant de les voir aider une femme enceinte à sortir de voiture. Tout semblait sous contrôle. On aurait peut-être plus besoin d'elle à l'intérieur.

Bientôt, elle découvrit une file d'ambulances et de véhicules de police, puis des policiers dans les couloirs. En fait, tout était dans une telle pagaille qu'il n'y avait même pas de temps pour un passage de relais.

Elle alla enfiler sa tenue en toute hâte, puis partit aider aux blessures mineures, où elle passait la plupart de son temps.

Ou plutôt, où elle se cachait dès qu'elle pouvait.

Dans la salle de repos où elle prit sa pause-café, avant le départ du personnel du matin, il n'y avait heureusement pas trace de Dominic.

— Rachel ! appela May de la zone principale des urgences.

Cela tombait bien mal, car Rachel venait d'y apercevoir Richard et Dominic.

— J'ai besoin de te parler avant de m'en aller, dit May tout en écrivant sur le tableau blanc, avant d'ôter ses lunettes et de se masser les tempes. Quelle journée ! Je n'ai pas soufflé depuis que je suis arrivée ce matin. Cette pauvre femme qui s'est évanouie sur le parking… Des négociations éreintantes avec un patient de psychiatrie…

— On dirait que j'ai raté une mauvaise garde, dit Rachel avec un sourire.

À son grand soulagement, Dominic et Richard s'étaient levés et s'apprêtaient manifestement à partir. Le téléphone sonna, et May décrocha.

— On retourne en soins intensifs, May, dit Richard.

— Mais ils vous cherchent, en maternité, lui répondit-elle en indiquant le combiné.

Richard leva les yeux au ciel.

— Non, on ne les couvre pas.

— S'il vous plaît, Richard, dit May d'un ton suppliant. C'est pour une patiente qui est passée par ici tout à l'heure.

Richard prit l'appareil avec un soupir et répéta son discours au service de maternité, avant de se taire.

— OK, je monte tout de suite.

— Je peux y aller, dit Dominic.

— Non, non, répondit Richard, mais son bip sonna alors dans sa poche. Zut ! fit-il en le consultant, je dois filer en soins intensifs. Tu peux y aller, tout compte fait ? C'est pour une épidurale.

— OK.

— Je vous explique tout en chemin, dit May.

Ce serait donc la dernière fois que Rachel verrait Dominic. La mine sombre et l'ignorant royalement. Et il lui manquerait jusqu'à la fin de ses jours.

— Pauvre enfant, dit May comme pour elle-même. Elle qui voulait laisser faire la nature… Ils ont dû être obligés d'intervenir.

— Qui est-ce ? demanda Rachel.

— Vanda Callum, vingt-sept ans. C'est elle qui s'est évanouie sur le parking. On l'a gardée une quinzaine de minutes aux urgences, avant de l'envoyer en maternité.

May lui tendit le dossier et, au vu des notes, Rachel comprit que la jeune femme était victime d'une mort in utero.

C'était précisément à cause de ce genre de patientes qu'elle n'avait pas eu la force de se lancer dans une carrière de sage-femme.

Enfin, ça et les beaux bébés pleins de vie et de santé qui pleuraient, aussi.

Comment Dominic pouvait-il le supporter ? Elle, en tout cas, en avait la nausée.

Dès l'arrivée de Dominic en maternité, Stella, la chef de service, lui tendit le dossier.

— Merci d'être venu. Je sais que vous ne nous couvrez pas aujourd'hui, mais je n'ai réussi à avoir personne d'autre. Freya vous a tout préparé. Il s'agit de Vanda Callum. Elle nous est arrivée ce matin pour une visite prénatale, mais on n'a pas trouvé de pouls. Alors son mari et elle ont décidé de rentrer chez eux et d'attendre un accouchement naturel, seulement elle s'est évanouie sur le parking et nous est revenue après un passage aux urgences. On lui a fait un ECG et une prise de sang, mais c'était un simple

évanouissement. Dû au chagrin de la perte du bébé, de toute évidence.

Les yeux rivés sur les résultats sanguins et cardiaques, Dominic se demandait comment il allait réussir à faire face à cette patiente.

— Au départ, Vanda ne souhaitait pas d'épidurale, dit Freya, mais ça commence à devenir trop pour elle.

Le Primary était un hôpital important, avec une grosse unité de maternité ; il avait donc évidemment eu à s'occuper de situations aussi tristes auparavant, et ce n'était jamais chose facile. Pourtant, aujourd'hui, où il avait déjà toutes les peines du monde à garder ses souvenirs à distance, cela s'annonçait compliqué.

Depuis qu'il avait vu les photos, qu'il avait retrouvé Rachel, il avait l'impression d'être de nouveau à vif. Comme si les événements s'étaient produits récemment.

Il se glissa en silence dans la pièce plongée dans une semi-obscurité.

— Voici l'anesthésiste, dit Freya à la patiente en souriant au couple, puis à Dominic.

Le compagnon de Vanda leva sur eux un regard sombre et d'une infinie tristesse que Dominic reconnut. Il avait arboré la même expression, lui aussi.

— Je suis Dominic Hadley. Comment préférez-vous que je vous appelle ?

La patiente ne répondit pas.

— Vanda, dit son mari à sa place. Et je suis Greg.

Dominic lui serra la main, puis il expliqua à Vanda ce qui allait se passer.

— Je ne peux pas vous enlever la douleur de la perte, dit-il en guise de conclusion, mais je peux faire en sorte que ce soit un peu plus confortable pour vous.

Il vérifia lui-même ses constantes et pratiqua l'épidurale dans le calme, tandis que Freya soutenait la patiente et que Greg était assis, la tête entre les mains. Sans doute dans un effort pour rassembler des forces pour ce qui allait suivre.

Rachel non plus n'avait pas voulu d'épidurale.

Il se revit debout dans la petite salle de la famille, face au père de Rachel et à ses quatre armoires à glace de frères, s'efforçant du haut de ses dix-huit ans d'expliquer ce qui se passait, avec les gémissements de Rachel en fond sonore.

— Ils ne peuvent pas lui donner quelque chose contre la douleur ? demandait Dave, hors de lui. Ils ne peuvent pas l'opérer ?

— Les docteurs disent qu'une opération présenterait un risque.

— Mais ils ne peuvent pas au moins l'endormir ? Lui donner quelque chose pour arrêter de souffrir ? Elle ne va pas le supporter, disait Dave en arpentant la petite pièce. Je vais parler au docteur.

Sur quoi il était sorti en trombe, et Dominic l'avait suivi, craignant qu'il n'entre en salle de travail et ne fasse une scène.

— Dave, attendez, on doit respecter le choix de Rachel…

— Qu'en savez-vous, de ce que Rachel veut, hein ? Tout ça, c'est votre faute !

Et il avait posé sur Dominic un regard… un regard de père furieux de tout ce qu'il avait infligé à sa fille.

— Dave, peut-on mettre notre contentieux de côté et conserver notre calme, pour le bien de Rachel ? avait demandé Dominic à mi-voix, après avoir rassemblé tout son courage.

— Tu ne comprends pas. Ça va recommencer comme quand sa mère est morte. Elle était inconsolable, Dominic…

Ce à quoi il n'avait pas su quoi répondre, car il ne connaissait pas Rachel sous cet angle-là.

— On était tous malheureux bien sûr, poursuivait Dave. Mais pour Rachel, c'était terrible. Elle pleurait toutes les nuits, et ça continuait le lendemain. J'ai dû aller la chercher à l'école je ne sais combien de fois.

— Je l'ignorais. Mais pour l'heure, je ne peux que respecter ses choix. Or, elle ne veut rien prendre contre la douleur.

Alors le père de Rachel s'était mis à pleurer. C'était seulement la seconde fois que Dominic voyait ses larmes – la première avait été en apprenant que sa fille était enceinte –, et il avait dit qu'il aurait aimé que sa mère soit là.

Aujourd'hui Dominic ne voulait pas revivre cette nuit de cauchemar. Pourtant, il se devait d'être là, même s'il souffrait pour ce jeune couple en songeant au chemin semé d'embûches qui les attendait encore.

— Voilà, annonça-t-il une fois l'épidurale effectuée. C'est fait. Ça va faire effet très bientôt.

Il aida Freya à rallonger Vanda, puis s'éclipsa pour rédiger son rapport.

Peu après, Freya le rejoignit.

— Merci.

— Pas de souci.

— Je les laisse un peu entre eux, dit-elle, avant de s'asseoir dans un soupir. Je fais le plus beau métier du monde, la plupart du temps, mais des cas comme ça, on peut dire que ça rééquilibre la balance, hein ?

Il ne fit aucun commentaire. Il n'était absolument pas d'humeur à faire la conversation.

Freya se tourna vers lui.

— Vous avez été très gentil avec elle.

— Évidemment, répondit-il un peu trop sèchement.

Il termina rapidement la rédaction de ses notes, pressé d'échapper à toute conversation, mais, alors qu'il s'en allait, il tomba sur Richard qui sortait de l'ascenseur.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Dominic. Freya est au bureau.

— Je ne cherche pas Freya… Je suis venu voir comment tu allais.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai vu la tête de ton ex-femme quand elle a vu les admissions. Parce qu'il y a une raison évidente qui pousse des adolescents à se marier. Et parce que, supposant que tu n'as pas un enfant adolescent dont tu ne m'aurais pas parlé, cette patiente a forcément été compliquée à gérer pour toi. Freya et moi…

— Oh ! ça va Richard, laisse tomber !

Il s'emporta mais sentit les muscles de sa mâchoire se crisper et, à son grand désarroi, s'aperçut qu'il était sur le point de craquer, là, dans le couloir de l'hôpital.

Alors il s'éloigna comme une flèche, furieux contre Richard pour en avoir parlé à Freya, tout en sachant au fond de lui qu'il aurait fait la même chose si la situation avait été inversée.

Oui, mais il n'avait pas besoin qu'on se mêle de sa vie amoureuse.

Sa vie amoureuse ?

Quelle blague !

Il s'appuya contre le mur et ferma les yeux.

Il avait fait souffrir Rachel et s'était désormais privé de toute possibilité de se racheter en lui offrant ce qu'elle voulait le plus au monde. Bref, ce redémarrage avait calé avant même de s'être mis en route. Ils n'étaient même pas capables de parler de leur fils…

Ou plutôt, Rachel ne voulait pas.

Pas plus qu'elle ne souhaitait évoquer la fin de leur mariage.

Idem pour la mort de sa mère.

Pourtant, au dire de Dave, elle avait été inconsolable. Il se rappela avoir été sidéré face à la voix neutre qu'elle avait adoptée, quand ils étaient jeunes, pour lui parler de sa mère.

Puis, portant les phalanges à sa bouche, il comprit. En songeant à Dave, à sa gentillesse mais aussi à ses manières brusques, presque insensibles en apparence, et à la façon dont il avait fait face au deuil d'une enfant de six ans.

Non, Rachel n'était pas froide. Dominic le savait. La pauvre, elle était pétrifiée.

Et il ne pouvait pas blâmer Dave, car lui non plus ne savait pas comment aborder le sujet. Surtout avec Rachel. Il y avait tant de choses en travers du chemin.

Il releva la tête vers la maternité, pensant au jeune couple, là-bas. Pourvu qu'ils s'en sortent mieux que Rachel et lui…

Ils devaient parler de Christopher. Mais chaque fois qu'il avait essayé d'aborder le sujet, la conversation s'était embourbée dans d'autres problèmes : leur mariage, leur rupture, leurs familles respectives…

Il prit une inspiration et rassembla les nerfs d'acier qu'il s'était battu pour acquérir.

Au travail, il pouvait oublier le reste du monde pour se concentrer

uniquement sur sa tâche.

Et c'était exactement ce qu'il devait faire.

— Au revoir, Rachel, dit Tara.

Adieu plutôt, songea Rachel, qui agita pourtant la main à l'intention de sa collègue. Son ex-collègue.

Et voilà.

Elle avait dit au revoir à May quand cette dernière avait fini son service à 16 heures, mais, hormis elle, personne n'était au courant que Rachel quittait le Primary.

Quelle idée lui était passée par la tête, de mettre cette petite robe toute fine en plein mois de mars ? Car, au moment où elle sortit dans le couloir en plein courant d'air, l'agréable journée de printemps, douce et prometteuse, s'était changée en une soirée venteuse et glaciale.

Et là, qui l'attendait, elle tomba nez à nez avec l'homme que justement elle fuyait.

Dominic.

— Rachel, dit Dominic en s'écartant du mur contre lequel il s'était appuyé.

— Ah ! tiens ! On avait prévu de se refaire une petite partie de jambes en l'air ?

Rachel était au summum du sarcasme, un style dans lequel elle était passée maîtresse.

— Désolée, reprit-elle, toujours aussi froide, j'ai dû oublier de te noter dans mon agenda.

Il ne put s'empêcher de sourire à cette façon de lui renvoyer son mode de vie au visage.

— Non, répondit-il néanmoins sérieusement. Je suis venu pour qu'on se parle.

— Dommage, tu t'es déplacé pour rien. Je n'ai pas envie de discuter avec toi.

— Je le sais, Rachel, je le sais très bien. Tu me l'as dit et redit. Et tu me l'as abondamment montré, lança-t-il à son dos qui déjà s'éloignait. Tu t'en vas, maintenant, exactement comme tu es partie sans te retourner à l'époque. Comme tu es sortie de notre mariage. Droite comme un I.

Contre toute attente, elle fit volte-face.

L'air furieux comme jamais.

— Je ne suis pas « sortie de notre mariage », tu as du culot de dire ça.

Il se corrigea.

— Tu as disparu à l'intérieur de toi.

Puis il se ressaisit. Car il n'était pas venu pour se disputer avec elle au sujet de leur mariage. Et pas non plus au sujet de l'autre nuit.

Concentre-toi sur la raison de ta présence ici.

— Je suis descendu te demander si on pouvait parler de Christopher.

— Tu es sur ton lieu de travail, Dominic. Dois-je te le rappeler ?

— J'ai demandé à un collègue de prendre ma place le temps qu'il faudra. Et Richard m'a prêté son bureau, on ne sera donc pas dérangés. Ni entendus.

Il n'était évidemment pas enchanté non plus d'avoir cette discussion sur leur lieu de travail. Mais il ne voulait pas plus aller dans un bar ou un restaurant. Et pour ce qui était de chez lui… Eh bien, il y avait risque de distraction, le danger que cela dégénère.

Ici, au travail, il serait à même de se concentrer. Et là, en cet instant, il était complètement concentré sur *elle*. Sur le menton qu'elle avait levé dans un air de défi. Sur le noir de ses yeux, qui lui criaient aussi fort que des mots de ne pas l'approcher.

Oui, mais c'était fini, tout ça.

— Je ne veux pas en parler, répondit-elle, obstinée.

— Pourquoi ? demanda-t-il, insistant lui aussi.

Lui aussi, il pouvait camper sur ses positions. Lui aussi, il pouvait être intraitable.

Elle cilla à plusieurs reprises.

— Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas en parler ? demanda-t-il à nouveau.

Rachel sentait son pouls lui battre au creux de la gorge. Jetant un regard rapide vers la porte, elle évalua ses chances d'échapper à Dominic.

— C'était notre fils, reprenait-il, tenace. Et je pense qu'il est grand temps qu'on parle de lui ensemble. Mais il faut que tu le veuilles aussi.

Évidemment, qu'elle en avait envie. Elle en avait toujours eu envie. Sauf qu'elle était terrifiée de craquer, de montrer toute la profondeur de son chagrin.

— Je risque de pleurer, dit-elle.

— Oui, répondit-il sans la quitter des yeux.

Pour le reste du monde, ils devaient avoir l'air de deux collègues parlant de la pluie et du beau temps, pourtant elle était consciente qu'il y avait autrement plus. Si seulement elle parvenait à le laisser entrer.

— Tu vas probablement pleurer. Et sans doute que moi aussi, je serai triste.

Elle le regarda droit dans les yeux. Un bon début.

— Je peux prendre un peu de ta douleur, Rachel. Si tu veux bien me laisser faire.

— Et si tu n'y arrives pas ? demanda-t-elle d'une voix rendue rauque par la tension.

— Rachel, j'y arriverai.

Il en avait l'air tellement sûr que l'étau de panique qui étouffait Rachel se desserra un petit peu.

C'était son ultime chance de parler de Christopher avec lui, elle le savait bien. Mais plus que cela, à entendre Dominic admettre que lui aussi, il risquait de craquer, elle se sentait prête.

— Allez, viens, dit-il d'une voix encourageante.

Ensemble, ils reprirent l'interminable couloir, sans se toucher, sans se regarder. Pourtant, quand elle frissonna il dut le percevoir, et sans se soucier qu'on les voie ou de ce qu'on risquait de penser, il lui passa un bras autour des épaules et lui prit la main.

Sa chaleur lui fit du bien.

Il alluma la lampe qui signifiait qu'on ne devait pas entrer dans le bureau de Richard. L'enfer pouvait bien se déchaîner aux urgences, pour l'instant il n'y avait plus qu'eux deux.

Il y avait une photo sur le bureau, de Richard, Freya et leur bébé, vers laquelle les yeux de Rachel furent attirés parce qu'elle aussi elle voulait cette photo de famille heureuse.

Elle la voulait tellement.

Plutôt que celle qu'elle avait dans sa pochette.

— Merci pour les photos, lui dit justement Dominic, à croire qu'il lisait dans ses pensées. En revanche, je ne te remercie pas pour…

Il était sur le point de dire : « pour la manière dont tu me les as laissées », elle en était persuadée. Mais il se ravisa et s'interrompit. Pour terminer la phrase autrement.

— C'est bon de les avoir enfin.

— J'aurais dû te les envoyer il y a des années, admit-elle. Enfin, je ne savais pas à quelle adresse. N'empêche, j'aurais dû essayer…

— Rachel, je n'étais pas prêt à les regarder, dit-il, marquant une pause avant de poursuivre. Avant l'autre soir.

Il sortit son portefeuille et l'ouvrit. Puis il le positionna pour faire apparaître un cliché d'eux trois. Bien visible sur le bureau. Elle le fixa un long moment, puis releva les yeux vers Dominic, son visage blême, ses lèvres pincées et les cernes sous ses yeux. Et puis, à sa grande surprise, elle vit un sourire se dessiner sur ses lèvres.

— Il était beau.

Elle hocha la tête.

— Il avait tes mains, dit-il en lui prenant la sienne.

Il l'examina, comme pour confirmer que son souvenir était correct, dessinant du bout des doigts la longueur des siens.

— Je me rappelle l'avoir tenu et m'être dit que jamais je n'avais vu de mains aussi parfaites, hormis les tiennes, dit-il encore.

Christopher était trop fragile et délicat pour qu'ils aient pu le tenir longtemps, pourtant ils avaient eu droit à ces étreintes qu'elle gardait comme des trésors. À son tour, elle partagea l'un de ses souvenirs.

— Il avait ta bouche.

De belles lèvres qu'elle brûlait de voir s'étirer, sur des cris et des larmes

un jour, sur des sourires l'autre. Si seulement…

— Pourquoi est-ce qu'il n'a pas pu vivre ? s'entendit-elle demander.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi ? répéta-t-elle, l'impossible question. J'ai l'impression que tout est mort ce jour-là.

Et elle se mit à pleurer. Pas bruyamment, mais les larmes commençaient à couler.

— Pas seulement Christopher, mais aussi nous et tout ce dont je rêvais, tout ce que je voulais dans la vie, tout est mort avec lui.

— Oui, je sais.

Cette fois, elle sanglotait, sans honte, sans crainte et, pour la première fois depuis la mort de sa mère, elle ne fut pas réprimandée parce qu'elle pleurait.

Personne ne lui intimait de faire moins de bruit. Pas de « Allez, ça suffit » ; « Calme-toi » ; « Tu ne vois donc pas que tu aggraves la situation ? » Pas de promenade impromptue au parc dans l'espoir de la calmer.

Dominic déplaça sa chaise pour aller la poser à côté de Rachel. Il la prit dans ses bras et la laissa pleurer tout son soûl.

— Ses jambes…, bredouilla-t-elle entre deux sanglots.

Alors soudain, il craqua. À la pensée de ces petites jambes potelées qui jamais n'avaient marché, donné de coups de pied, couru…

Il voulait éprouver le plaisir tout simple de courir avec son fils.

Cette sensation d'avoir conquis le monde.

Il aurait dû voir son fils sortir comme une bombe des starting-blocks et foncer vers la victoire. Car ses jambes, même dans l'hébétude de la mort, étaient présentes et puissantes.

Dominic pleurait aussi. Rachel ne sut pas comment réagir. Il avait des larmes sur les joues et dans ses yeux marron velouté. Jamais elle ne l'avait vu ainsi de toute sa vie, et d'une certaine manière, sans qu'elle sache l'expliquer, cela l'aidait, de le voir pleurer leur fils. Leur tout-petit.

— Je n'ai rien pu faire pour lui, dit-il d'une voix gutturale. Rien. Je n'ai même pas réussi à le réchauffer.

Elle le revit enveloppant Christopher d'une couverture et le serrant tout contre lui, et ce souvenir la fit pleurer de plus belle. En même temps, si bizarre que cela paraisse, c'était plus agréable de pleurer avec Dominic, de voir son amour et de partager tous les deux cet immense, cet irrépressible chagrin.

— Je voulais le reprendre dans mon ventre, avoua-t-elle. Le sentir vivant à nouveau. Ça recommençait comme à la mort de maman.

Ça, elle ne le lui avait jamais dit, malgré son envie de le faire. Enfin, ils

revenaient sur les rails… Enfin, ils étaient vraiment ensemble.

— C'était comment ? demanda-t-il.

— J'avais juste envie que tout redevienne comme avant, mais tout avait changé, dit-elle, avec l'impression d'étouffer. Et puis, tout a fini par redevenir comme avant… Tout a continué, sauf que c'était sans elle. Je ne sais même pas si elle leur manque, figure-toi.

— Bien sûr que si, Rachel. Ton père est comme il est, mais je sais sans l'ombre d'un doute qu'elle lui manque follement.

— Comment tu le sais ?

— La nuit où on a perdu Christopher, il a pleuré. Il a dit qu'il regrettait que ta mère ne soit pas là.

— Papa a pleuré ?

Alors là, elle n'en revenait pas.

— Oui, non seulement il a pleuré, mais il m'a répété au mot près ce qu'il m'avait dit quand j'étais allé lui annoncer que tu étais enceinte.

Jamais elle n'avait su ce qui s'était dit ce soir-là, si ce n'était que Dominic était revenu au pub ensuite, en lui annonçant qu'ils allaient se marier.

— Ton père aimait ta mère, exactement comme il aurait aimé Christopher. Tu le sais bien. Tu le sais, Rachel. Il est juste comme ça en surface.

— Pourtant, tout le monde a dit que c'était une erreur, d'avoir un bébé à notre âge.

— Oui. Même moi je le pensais, au début. Mais une fois que je me suis fait à l'idée… Eh bien, il a cessé d'être une erreur, tu vois. Rachel, on le désirait tous les deux, ce bébé.

Oui, tous les deux. Vraiment.

Tellement.

— Je refuse de le cacher plus longtemps, dit-il, et l'assurance de sa voix fit relever les yeux à Rachel. Je n'ai pas d'enfants, en revanche j'ai eu un fils. Qui m'a changé et qui a changé le sens de ma vie. Il a changé la direction qu'elle a prise. Si je suis docteur, c'est à grâce à lui.

Cet aveu la fit pleurer de plus belle, parce que c'était si tangible, dans un océan de « et si ? » ; une chose positive ressortait de toute cette peine.

— Il me manquera toujours une partie de moi, Rachel, mais…

Dominic s'interrompit et prit une inspiration saccadée. Ne pas dévier de la conversation. Ils parlaient de Christopher et de ce qu'il avait apporté à leur vie. Le reste, ils pourraient en parler plus tard, quand le temps aurait fait son œuvre.

Pourtant, malgré l'envie qui le tenaillait de demander à Rachel s'ils pourraient se parler à nouveau, quand ils pourraient se parler d'eux, il n'osait pas la pousser trop fort trop vite.

Alors, plutôt que d'évoquer la possibilité d'essayer à nouveau, plutôt que

de parler vasectomie, de la terreur de recommencer, il revint au fils qu'ils avaient perdu.

— Il était désiré et aimé.

À présent que Rachel ne voyait plus les choses à travers le voile du ressentiment et de la douleur, d'autres moments, plus doux, plus délicats, lui revenaient. Dominic qui rentrait à la maison après une longue journée au bar et se glissait dans le lit, épuisé, pour les enlacer, elle et le bébé dans son ventre. Et s'endormir comme ça.

Elle lui parla de la petite paire de chaussettes, qu'elle avait gardée. Du soir où il était rentré avec, parce qu'il les avait trouvées trop mignonnes.

Et ensemble, ils se rappelèrent leurs soirées lovés sur le canapé ou dans leur lit, sous les couvertures, parce qu'ils économisaient sur l'électricité en prévision de l'arrivée du bébé, pour lequel il faudrait que l'appartement soit bien chaud.

C'était agréable, tous ces souvenirs, mais aussi terriblement dur de les évoquer. Alors, quand ils n'en purent plus, elle referma le portefeuille de Dominic et le lui tendit pour qu'il le range dans sa veste. Désormais, la photo serait tout près de son cœur, et cela aussi, c'était agréable à savoir.

— Tu sais, dit-elle en tirant des mouchoirs en papier de la boîte posée sur le bureau, malgré les larmes, je me sens mieux maintenant.

— Tant mieux, répondit-il en se mouchant à son tour.

— Ça va aller, pour retourner travailler ? lui demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Je t'appelle un taxi.

Et elle regarda cet homme, qui peut-être ne l'aimait pas mais qui avait toujours pris soin d'elle.

— Ne sois pas bête, dit-elle. Je me débrouille. Merci quand même.

Et pas seulement pour la proposition du taxi. Car parler de leur fils, pouvoir partager ses souvenirs de Christopher Hadley avec son père…

Cela signifiait énormément.

12.

— Qui est-ce que vous cherchez, Dominic ? demanda May, occupée à mettre le tableau des présences à jour. Les chirurgiens sont…

— En fait, je suis venu voir Rachel, l'interrompit-il.

Il avait accordé quelques jours de tranquillité à Rachel, histoire de ne pas plomber leur conversation au sujet de Christopher avec les autres problèmes liés à leur relation, mais il n'y tenait plus.

Le moment était venu de les aborder, ces autres sujets.

Ils étaient faits pour être ensemble, il ne devait pas subsister le moindre doute.

— Rachel Walker, précisa-t-il en voyant May froncer les sourcils.

— Mais Rachel n'est pas ici.

— Quand est-ce qu'elle revient ?

— Jamais, répondit May, qui se remit à écrire sur son tableau blanc. Elle est partie la semaine dernière.

— Comment ça, « elle est partie » ?

— Ben… Elle est partie.

Voilà qui n'était pas particulièrement précis, à croire que May mettait de la mauvaise volonté à le renseigner.

— Disons qu'elle était en période d'essai de trois mois, à la base, mais comme ça ne fonctionnait pas, elle a préféré partir avant la fin et retourner à Sheffield.

— May, il faut vraiment que je lui parle. Vous pourriez me donner son numéro de portable ?

— Je n'ai pas la moindre intention de vous communiquer les coordonnées d'une de mes infirmières, quelle qu'elle soit, répondit May avec un regard qu'il jugea assez méprisant. Je ne jouerai pas la gardienne de votre petit livre noir, Dominic. Ce serait un travail à plein temps, c'est certain.

Les allusions de May le tracassaient beaucoup moins que la nouvelle qu'elle venait de lui apprendre. Rachel était partie. Alors là, il n'en revenait pas.

— May, Rachel est mon ex-femme.

Au diable les secrets, la situation réclamait des mesures radicales.

— Jésus, Marie, Joseph ! s'exclama l'infirmière en chef, qui reposa même son marqueur. Vous en êtes sûr ?

— Je suis bien placé pour le savoir.

— Mais vous n'avez rien laissé paraître…

— Rachel ne voulait pas que ça se sache. Et puis, de toute façon, ça remonte à des années.

— Des années, mais vous êtes tout de même planté là à me demander son numéro.

— Parce qu'il faut ab-so-lu-ment que je lui parle.

May se radoucit quelque peu, mais n'en démordait toutefois pas.

— Dominic, je ne vous donnerai pas ses coordonnées. Si elle avait souhaité que vous ayez son numéro, elle vous l'aurait communiqué elle-même.

Rachel sortit de la gare de Sheffield et replongea dans sa vie d'avant, sa vie sans Dominic.

Les arbres étaient en fleurs, et tout était beau et vert, sur le trajet emprunté par le taxi qui la ramenait chez son père. Elle portait la même robe estivale que la dernière fois qu'elle avait vu Dominic mais, malgré sa tenue et la vision familière de la maison, des larmes lui piquaient les yeux.

Qu'avait-elle fait ?

Depuis cette fameuse soirée avec Dominic, elle était comme un robinet qui fuyait, mais désormais toutes ses larmes n'étaient pas pour Christopher.

Le matin, dans le lit qu'ils avaient partagé, Dominic lui avait dit qu'il voulait se concentrer sur le travail plutôt que sur une relation quelle qu'elle soit. Il avait bien insisté : il ne voulait pas des deux.

Et même dans leur moment le plus intime, dans leur étreinte de douleur, alors qu'ils pleuraient ensemble leur fils, il avait refusé de parler d'eux. D'elle et de lui.

Elle devait l'accepter. Car elle ne pouvait pas traverser la même souffrance encore et encore, repartir sur ce chemin destructeur.

Alors qu'ayant tendu le prix de sa course au chauffeur du taxi, elle sortait sa valise du coffre, elle ne put que faire le constat de l'échec qu'était sa vie. À trente-deux ans, elle réemménageait chez son père. Bon, ce n'était que pour une semaine ou deux, le temps de se trouver un petit endroit à elle.

Comme elle remontait l'allée, dans le jardin, la porte d'entrée s'ouvrit.

— Papa !

Elle le reconnaissait à peine. Il n'avait plus sa fameuse barbe, ses cheveux gris, en général ébouriffés, avaient été fraîchement coupés, et il portait… Non, pas possible…

— Tu as un pull lilas ?

— Non, il est bleu.

— Pas du tout…

Elle l'enlaça longuement, s'écartant seulement en apercevant sa bonne

amie qui sortait de la cuisine.

— Oh ! bonjour Moira !

Qu'est-ce que vous avez fait à mon père ?

Rachel, qui se réjouissait peu de devoir revenir vivre avec son père, déplorait de ne plus pouvoir se réfugier – ou se cacher – à la cuisine. Car c'était apparemment devenu le territoire de Moira.

— Le dîner sera bientôt prêt, annonça celle-ci alors que Rachel prenait place dans le salon.

Un salon très ordonné, avec un canapé doté de nouveaux coussins. De toute évidence, Moira n'avait pas décidé de remettre à neuf que son père !

En regardant autour d'elle, Rachel comprit : Moira vivait là. Ou si elle ne vivait pas encore là à temps complet, cela ne tarderait pas à être le cas.

Pour le dîner, ils ne s'installèrent pas autour de la table de la salle à manger comme d'ordinaire, mais se répartirent de façon moins formelle sur le canapé du salon, pour déguster des spaghettis bolognaise dans une assiette sur leurs genoux.

Et quand ils eurent terminé le repas, ce fut Moira qui se leva pour ramasser les assiettes.

— Je m'en occupe, dit Dave.

Il se leva, sans doute avec l'idée d'aller remplir le lave-vaisselle.

— Reste assis, Dave, dit Moira. Je vais le faire.

Quand Dave se rassit, laissant donc quelqu'un d'autre s'occuper de son cher lave-vaisselle, Rachel comprit à quel point la relation était sérieuse entre ces deux-là.

Cerise sur le gâteau, il donna une petite tape sur les fesses de Moira quand celle-ci passa devant lui.

Oh non ! Dieu du ciel, ne m'envoyez pas l'image d'eux dans un même lit !

— Je pense que je vais aller chez Nicole, dit Rachel l'air de rien. Je n'emprunte mon ancienne chambre que pour une nuit ou deux, en attendant.

— Il n'y a pas d'urgence, dit Dave tranquillement tandis que Moira revenait dans le salon.

Ils allumèrent la télévision et optèrent pour la rediffusion d'une émission de danse, occasion pour Rachel d'apprendre… qu'ils envisageaient de se mettre à la danse de salon ensemble !

Bref, le monde entier tournait, les gens avançaient dans leur vie, des relations se nouaient, on tombait amoureux, on avait des bébés. Tout le monde, sauf elle.

De nouveau, elle sentit la brûlure des larmes lui picoter les yeux.

— Notre Phil doit passer, dit Dave pendant la coupure publicitaire, il vient avec un gâteau surprise : si l'intérieur est rose quand on le coupe, c'est une fille, s'il est bleu, un garçon. On va se faire une petite fête à la maison.

Décidément, les choses changeaient, par ici…

Mais, sachant à quel point son père aimait s'entourer de toute sa famille,

Rachel afficha un sourire.

— Quand ? demanda-t-elle.

— Demain. Si c'est un garçon, ils vont l'appeler Robin. Mais si c'est une fille…

— Ne commence pas, Dave, dit Moira avec un soupir.

— Pixie ! poursuivit néanmoins son père, du ton le plus acerbe. Vraiment, j'ai vécu trop longtemps. Onze petits-enfants, et maintenant voilà qu'on m'annonce que le prochain s'appelera Pixie…

— Tu as douze petits-enfants, lui rappela Rachel d'une voix tremblante.

Maintenant qu'elle savait qu'il avait pleuré la perte de Christopher, elle osait enfin aborder le sujet.

— Douze ? Oh ! mais oui ! s'écria Moira. On a oublié Christopher !

— C'est parce qu'on ne veut pas te rendre triste, dit son père.

— Le fait d'avoir revu Dominic a fait remonter des choses à la surface ? demanda Moira.

Rachel retroussa les lèvres, déconcertée par la question. Pour le moins indiscrète. De toute évidence, Moira était au courant de l'histoire.

Rachel sentit des larmes lui couler sur les joues, et il n'y avait nulle part où aller, nulle part où cacher sa peine, hormis dans son ancienne chambre. Mais d'une certaine manière, elle redoutait que cela n'aggrave les choses.

— Allons, ma chérie, dit Dave. Ne te mets pas dans tous tes états.

— Je pense qu'il faut que tu lui dises, Dave.

— Moira !

Rachel leva les yeux.

— Me dire quoi ?

— Rien, rien, éluda Dave. C'était il y a des années.

Mais Moira insistait.

— Elle a quand même besoin de le savoir.

— Très bien, dit son père, capitulant. Dominic m'a appelé.

— Quand ça ? demanda Rachel, le cœur soudain rugissant d'espoir.

Mais évidemment, c'était une fausse alerte.

— Une paire d'année après votre rupture.

— Ah !

Elle se renfonça dans les coussins.

— Tu sais comme il insistait pour me rembourser les…

Dave déglutit, et se reprit.

— Les funérailles de Christopher. Je n'arrêtais pas de lui répondre qu'il n'avait pas besoin de faire ça. J'étais content de pouvoir au moins vous épargner ça, à tous les deux. Vous soulager un peu.

Quelque part dans les confins de son esprit, perdu dans ces moments affreux, elle retrouva un vague souvenir de cela. Son père disant qu'il s'occupait de tout, et Dominic ravalant sa fierté, mais répétant en boucle qu'il s'agissait seulement d'un prêt.

— Quand ? répéta-t-elle d'une voix rauque. Quand est-ce qu'il t'a

remboursé ?

— Il a envoyé de l'argent tous les mois jusqu'à avoir terminé de me rembourser. Il se sentait obligé de le faire, comme il me l'a expliqué. Et j'ai compris. Quant à toi, je n'ai pas voulu te tracasser avec ça.

Elle se sentit soudain toute petite. Et dire qu'elle avait cru que Dominic s'en était allé sans un regard en arrière. Tout le contraire. Il lui avait dit qu'il s'était inscrit en faculté de médecine et avait payé lui-même ses études, et maintenant elle découvrait qu'en plus il remboursait son père. Qu'il faisait le peu qu'il pouvait pour leur fils.

— Il a appelé pour me remercier du prêt, et il voulait de tes nouvelles… Il a dit qu'il étudiait pour devenir médecin…

— Et quoi d'autre ?

— Pas grand-chose, fit son père dans un haussement d'épaules. Il voulait juste savoir comment tu allais.

— Dave, intervint Moira, raconte-lui l'autre fois. Il y a deux ans.

Rachel se retourna vers son père et, malgré le pull neuf et la nouvelle coupe de cheveux, elle vit la tension sur ses traits. Elle remarqua aussi qu'il s'accrochait à la main de Moira. Comme à une bouée de sauvetage.

— Ton père m'a raconté quelques bricoles après ta dernière visite. Enfin, je lui ai tiré les vers du nez, dit Moira.

— Comme quoi ?

— Je pense qu'il avait bu, lâcha son père.

— Dominic ?

Rachel était perplexe, Dominic ne buvait pas – du moins, pas beaucoup. Enfin, apparemment, un soir, deux ans plus tôt, il avait bu.

— C'était l'anniversaire de ses trente ans, et il avait l'alcool triste, je pense. Il a dit qu'il aimerait reprendre contact avec toi, s'assurer par lui-même que tu allais bien. Il voulait ton numéro de téléphone.

— Et ?

— Il a dit qu'il essayerait de te pister sur les réseaux sociaux, ces choses-là.

— Tu ne lui as pas donné mon numéro ?

— Non, je lui ai répondu qu'il y avait peut-être une raison pour que tu ne souhaites pas être retrouvée. Que tu fréquentais quelqu'un… Gordon. Que tu avais repris le cours de ta vie et que, pour la première fois depuis des années, tu semblais enfin heureuse. J'ai terminé en lui disant que s'il tenait un tant soit peu à toi, eh bien il valait mieux pour toutes les personnes concernées qu'il te laisse tranquille une bonne fois pour toutes.

Jamais Rachel n'aurait cru que l'on pouvait être aussi furieuse et aussi soulagée, aussi sidérée et claire dans sa tête. Le tout à la fois.

Dominic, le loup solitaire, l'arrogant, le sûr de lui. Dominic avait lui aussi traversé une mauvaise passe. Il avait souffert.

— Bon sang, mais pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Parce que je ne voulais pas rouvrir de vieilles blessures, répondit

aussitôt son père. Cet homme t'a causé tellement de soucis.

— Mais cet homme, je l'aimais, papa !

On sonna à la porte. Sans doute Phil avec son fameux gâteau.

Son père, ravi de se soustraire à ses reproches, bondit du canapé pour aller ouvrir. Rachel resta silencieuse, les joues baignées de larmes.

— Il a cru bien faire, dit Moira dans un murmure. Ça le ronge depuis longtemps, tu sais.

— Je sais qu'il a cru bien faire.

Déjà, sa colère s'apaisait. Après tout, il avait eu à gérer les ondes de choc de leur divorce, et elle comprenait son désir de la protéger.

— Je te présente toutes mes condoléances, Rachel.

— Merci, répondit-elle poliment. Enfin, c'était il y a des années.

— Parfois, on veut balayer la poussière sous le tapis, mais ça ne fait que s'y amonceler, jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de vivre sans s'étouffer.

— C'est ça, oui.

Et elle leva enfin sur Moira des yeux un peu moins méfiants.

Cette femme devait être sacrément importante pour son père, si elle avait réussi à lui soutirer toutes ces informations.

Elle commençait à se rendre compte de tout ce qu'elle avait perdu, à force de garder ses distances avec les gens. Et tandis que son père devait aider Phil à mettre le gâteau au frais, boîte bien scellée pour que personne n'ait la tentation d'aller y regarder de trop près avant la révélation, elle se détendit et se confia à Moira.

— Est-ce que ça change quelque chose ? demanda celle-ci. De savoir qu'il a appelé ?

— Un peu, admit Rachel. Même si je sais maintenant qu'il essayait de retrouver des photos, ce genre de choses. N'empêche, ça me touche de savoir qu'il a payé les obsèques.

Elles regardèrent un moment les danseuses à la télévision, mais soudain Rachel n'y tint plus. Elle aussi, une question la taraudait.

— Comment avez-vous fait pour que papa vous raconte ça ?

— Je lui ai demandé, tout simplement. Après le dîner qu'on a partagé avec toi, je sentais que quelque chose le tracassait. Mais la première fois que je l'ai questionné, il a répondu que ça n'était pas mes affaires.

— Agréable. Comment avez-vous réagi ?

— Je n'ai rien dit. Je me suis levée et j'ai enfilé mon manteau. Et quand il m'a demandé pourquoi je m'en allais, je lui ai répondu que s'il me voulait dans sa vie, alors bien sûr que c'étaient mes affaires. Et comment ! Que je ne me laisserais pas mettre à l'écart.

— Euh… Rachel.

Son père se tenait dans l'encadrement de la porte du salon. Ses joues rouges ressortaient sur son pull lilas… ou bleu.

— Tu as de la visite.

Et là, derrière lui… Dominic.

En jean noir et pull noir, pas rasé et pâle. Une présence irrésistible.

À tel point que Rachel n'arrivait pas à détacher les yeux de lui.

Moira se leva.

— Dominic, se présenta-t-elle, je suis Moira, une amie de Dave.

— Enchanté de faire votre connaissance, Moira.

Rachel le regarda qui entrait pour serrer la main à Moira. C'était tellement formel, tellement bizarre de revoir Dominic Hadley dans le salon des Walker.

La situation était plus que bizarre, pour Dominic.

Il avait une drôle de sensation de déjà-vu, alors qu'il se tenait près de la cheminée, exactement là où il avait annoncé à Dave, toutes ces années auparavant, qu'il avait mis sa fille enceinte.

Il était terrifié, alors. Mais pas aujourd'hui. Parce qu'il était là pour remettre enfin les choses à leur place. À leur vraie place.

— Désolé de bouleverser votre soirée, dit-il au seul visage amical de la pièce.

— Non, non, pas du tout, répondit Moira. Vous ne nous dérangez pas, on regardait juste la télévision.

Elle jeta un coup d'œil en direction de Rachel, écarlate, les yeux gonflés et mouillés de larmes.

— En grignotant un bout, dit encore Moira.

Il se tourna vers celle qu'il était venu voir.

— Rachel… J'espérais qu'on puisse parler.

Elle hocha la tête. Que pouvait-elle faire d'autre ?

— On pourrait aller faire un petit tour à pied ? dit-il.

— D'accord, répondit-elle en se levant du canapé.

Elle adressa un sourire à son père, dont l'expression affichait une bonne dose d'inquiétude.

— Fais attention à toi, dit-il d'une voix bourrue.

Dominic percevait sa réticence à la laisser partir, pourtant il s'écarta et leur céda le passage sans broncher.

Rachel avait toutes les peines du monde à y croire. Dominic était là. La tête lui tournait encore d'avoir appris qu'il avait téléphoné à son père. Et pas une fois, mais deux. L'homme qui, croyait-elle, l'avait quittée sans un regard en arrière, avait en réalité passé deux ans à envoyer de l'argent à son père.

Ça, c'était le Dominic qu'elle avait connu. L'homme qu'elle avait aimé dès le début.

— Il nous regarde par la fenêtre, dit-il alors qu'ils marchaient. Je le sens.

— Je sais…, répondit-elle avec un soupir. Il croit bien faire.

— C'est sûr. C'est un type bien.

Elle eut un rire moqueur, elle savait bien que les deux hommes qu'elle aimait le plus au monde ne s'entendaient pas.

— Je suis sérieux. Je n'imagine pas ce que ça peut représenter, de perdre la femme que j'aime et de devoir ensuite gérer tout seul mon entreprise tout en élevant cinq enfants.

— Moi non plus, admit-elle.

— Et puis, juste quand je les crois presque tirés d'affaire, quand la petite cadette est proche de finir l'école… Voilà que se pointe un gars qui la met enceinte.

Elle avait encore les joues ruisselantes de larmes tandis qu'ils parcouraient les rues familières, devant leur ancienne école, l'arbre sous lequel ils avaient partagé son sandwich le premier jour de l'année scolaire. Le jour où elle avait adressé à Dominic Hadley son sourire bagué de métal en même temps qu'elle lui offrait son cœur.

Car oui, elle était tombée amoureuse au premier regard.

Mais l'amour pouvait être très dur.

Impossible, même, quand on vous serinait que c'était une simple amourette d'adolescente, que vous étiez trop jeune, que vos sentiments finiraient par s'estomper et disparaître avec le temps.

Ils s'arrêtèrent un long moment devant le portail de l'école, où elle l'avait attendu le jour des examens pour lui annoncer sa grossesse. Encore aujourd'hui, elle se rappelait la façon dont son sourire s'était soudain effacé.

— Allez, viens, dit-il en l'entraînant en direction du parc. Pourquoi est-ce que tu es partie sans me dire au revoir ?

Il avait posé la question d'une voix douce.

— Parce qu'on s'était dit tout ce qu'on avait à se dire.

— Tu trouves ? Pourtant, il y a un tas de choses que je veux te dire et que je ne t'ai pas dites, moi. Et pour ta part, j'ai toujours eu la sensation que tu gardais des choses pour toi.

— C'est vrai. Je suis froide.

— Non, en fait, tu n'es pas froide, dit-il. Si ?

— Non.

Ils arrivèrent au parc – celui-là même où ses frères venaient la pousser sur la balançoire, encore et encore, pour qu'elle rentre à la maison avec le sourire plutôt qu'avec sa peine en bandoulière. Le même parc aussi où elle s'était allongée dans l'herbe près de Dominic en se disant que jamais elle ne l'aurait.

Il y avait tant de blessures. Pourtant, une en particulier suppurait toujours sous les autres, celles qui commençaient à guérir.

— Je t'aimais, lui dit-elle sans oser le regarder.

— Pourtant, tu ne me l'as jamais dit.

— Parce que j'avais peur. Parce que je t'aimais et que toi, tu ne m'aimais pas.

— Ça, tu n'en sais rien.

— Je le savais, si, dit-elle en se tournant cette fois face à lui pour soutenir son regard. Je t'ai aimé le jour où je t'ai rencontré et j'ai dû me

retenir de te l'avouer pendant tout ce temps, à de multiples reprises. Je t'aurais épousé, bébé ou pas… Tu crois vraiment que tu souhaitais entendre ce genre de déclaration ?

Il garda le silence.

— Le jour de notre mariage, je voulais venir ici, dans ce parc, et tournoyer et danser comme Maria dans *La Mélodie du bonheur*. J'avais envie de pleurer, tellement j'étais heureuse. Pourtant, une partie de moi savait avec certitude que tu m'avais épousée à cause du bébé.

— Peut-être, mais…

— Pas de « mais », l'interrompit-elle. Je t'en prie, ne me mens pas, Dominic. Tu m'as épousée parce que j'étais enceinte. Je le savais, tu le savais, et d'ailleurs tout le monde le savait. Alors oui, je gardais des choses pour moi. Parce que je ne voulais pas t'étouffer. Je ne voulais pas te montrer mon bonheur inouï, quand la vérité, c'était qu'on n'était ensemble que pour ce bébé.

— Non. On était ensemble d'abord.

— Tu ne m'aimais pas, Dominic. Du moins, pas comme moi, je t'aimais.

Bizarrement, cela la soulagea. Enfin la vérité était sortie, il n'y avait plus rien à cacher.

Dominic ouvrit la bouche pour répondre, et se ravisa. Parce que la révélation de Rachel était inattendue. Parce qu'il avait cru qu'il devrait lui tirer ces mots peu à peu.

Qu'elle l'aimait.

Et maintenant qu'il se retrouvait face à la force de cet amour, assis à côté d'elle sur le banc, il ne savait plus quoi dire.

Alors il regardait le parc en silence.

Il avait besoin de réfléchir. Il ne pouvait balayer d'un revers de la main les pensées les plus secrètes qu'elle venait de lui livrer, cette femme qui toujours gardait les choses pour elle. Il ne pouvait pas non plus enjoliver la réalité ou tirer un trait sur leur histoire.

Alors il prit bien le temps de tout passer en revue.

Elle avait à la fois raison et tort. Et toutes les nuances entre les deux.

— Tu dis que tu m'aimais, Rachel, dit-il finalement. Pourtant, jamais tu ne m'as accordé ta confiance pleine et entière. Je sais que tu faisais ton deuil, que tu étais en dépression après la perte de Christopher et je te prie de m'excuser pour la façon dont j'ai réagi. Cependant, depuis le début, tu me repoussais.

— Non…

— Si, dit-il, la coupant d'une voix ferme mais calme. Jamais tu ne m'as ouvert ta porte. Celle de ton histoire personnelle. Même quand je te posais des questions sur ta mère…

— Tu n'aurais pas aimé m'entendre parler de tout ça.

— Bien sûr que si. Je n'attendais pas que tu me racontes tout de toi la

première fois où tu m'en as parlé, mais même au fil des semaines, des mois, des années… Jamais tu ne m'as donné les parties de toi qui comptaient le plus.

Il ne le dit pas sur le ton de la critique, mais comme un simple fait.

Il lui prit la main pour insister sur ce point.

— Je comprends, Rachel. Je n'ai pas compris à l'époque, mais maintenant, oui. Ta famille t'avait appris à te comporter ainsi. Mais pour ce qui est de dire que je ne t'aimais pas…

Il s'efforçait de se montrer logique, malgré la sidération qui l'avait saisi.

— J'ignorais ce qu'était l'amour, à cette époque-là, Rachel, dit-il, car il en convenait aisément. Et je ne dis pas ça pour me trouver des excuses, c'est la vérité. Mes parents me disaient qu'ils m'aimaient, et dans la même phrase ils énuméraient toutes les choses qu'ils faisaient pour moi.

Il secoua la tête au souvenir de « l'amour » si étrange et détaillé de ses parents.

— Et puis, reprit-il, tout le monde s'est mis à me reprocher d'avoir gâché notre vie à tous les deux, que nous ne ferions jamais rien de bien. Autant te dire que là, je ne trouvais pas que cela ressemblait beaucoup à des phrases emplies d'amour.

Elle se tourna vers lui, quand il dit :

— Ce que je sais, c'est que je voulais m'occuper de toi, veiller sur toi et que j'ai échoué.

— Ce n'était pas ta faute.

— J'en avais pourtant l'impression, sur le moment. Tu disais que je ne me battais pas pour nous… Alors que moi, j'essayais de toutes mes forces. J'ai même proposé qu'on emménage chez ton père ! Et quand tu as décrété que le moment était venu de mettre tout ça derrière nous, de passer à autre chose et d'avancer, qu'on n'avait fait que se rendre malheureux, tous les deux, j'ai vraiment cru que tu le pensais.

Elle continuait, les yeux embués, à le dévisager sans rien dire.

Alors il continua :

— Tu sais ce que je pensais du fait que ma mère soit restée avec mon père malgré tout ce qu'il lui avait fait. Jamais de la vie je n'aurais voulu te garder de force dans un mariage malheureux.

— J'ai entendu ton père te parler, dit-elle enfin.

— Il a parlé pour moi. C'étaient ses mots à lui. Pas les miens. D'ailleurs, je lui ai à peine adressé la parole depuis ce jour. Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas simplement demandé ce que moi, je voulais ? Ce que moi, je ressentais ?

— Parce que j'avais peur de tes réponses, répondit-elle. Parce que je savais à quel point je t'aimais et que je ne voulais pas entendre que non, tu ne m'aimais pas.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, quoi ?

— Rachel !

— Si je t'aime toujours ?

Rachel regarda les yeux veloutés de Dominic et se sentit trop lasse, trop fatiguée pour nier plus longtemps – pour se mentir à elle ou à lui. C'en était fini. Le temps était enfin venu de se montrer honnête, et peu importaient les conséquences.

— Oui, Dominic.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu es partie comme ça l'autre jour ? Tu m'as laissé en plan avec les photos, Rachel, ça m'a fait terriblement mal.

Cette douleur, elle la voyait encore peinte dans ses beaux yeux marron.

— Tu venais de m'asséner que tu ne voulais pas te consacrer en parallèle à une relation *et* à ton travail, lui rappela-t-elle. Et, là-dessus, tu es sorti chercher à manger.

— On était en train de discuter, quand même. Pour la première fois depuis des années, on se parlait vraiment… OK, d'accord, j'avoue, le moment n'était peut-être pas idéal pour mettre la conversation sur pause le temps d'aller chercher de quoi nous sustenter, mais… En fait, je cherchais à nous tirer du lit pour qu'on discute vraiment. Parce que si tu m'aimes…

— Je t'aime.

— Même si je ne peux pas te donner d'enfants ?

— Bien sûr que je t'aime quand même.

Oh oui ! Elle voulait un bébé, fonder une famille, mais l'amour qu'elle ressentait était indépendant de ce désir-là, il était là malgré tout.

Elle n'était pas la meilleure pour partager ses émotions, elle en était bien consciente. Néanmoins, elle décida de faire des efforts, de lui expliquer certaines des choses qui faisaient qu'elle l'aimait tant.

— J'aime comme tu me tiens la main, même quand on se dispute.

C'était l'un de ses côtés les plus adorables. Même pendant les discussions les plus difficiles, il continuait à lui tenir la main.

— Et j'aime que tu saches me faire rire, y compris lorsque j'essaye de m'en empêcher. J'aime tes pitoyables tentatives d'imiter l'accent du Nord. J'aime ta patience avec mon père et que tu lui aies remboursé tout cet argent…

Elle le vit pincer les lèvres, comme si c'était lui qui devait batailler ferme pour contenir ses sentiments.

— C'est très important pour moi, dit-elle. Et aussi, j'aime que tu l'aies appelé deux fois…

— Il te l'a dit ?

Il ferma les yeux, l'air à la fois gêné et soulagé que son père ait vendu la mèche.

— Il vient de le faire. C'était à propos des photos ? lui demanda-t-elle.

— En partie, répondit-il.

Soudain, il se leva.

— Viens.

— Où ?

— Nulle part en particulier. C'est juste plus facile à faire en marchant.

Il était nerveux, elle s'en rendit compte avec surprise, car cela ne ressemblait absolument pas au Dominic adulte, celui qu'elle avait découvert au Primary.

Il s'éclaircit la voix.

— Après que j'ai fini de le rembourser, j'ai reçu une lettre de ton père. Je l'ai toujours.

Ils sortirent du parc.

— Il m'écrivait qu'on était quittes, qu'il me souhaitait le meilleur. Mais moi, je ne voulais pas que ça se finisse, Rachel. J'avais besoin de savoir que tu allais bien. Quand j'ai téléphoné, ton père m'a dit que tu te remettais peu à peu et que le fait que je reprenne contact avec toi n'arrangerait pas les choses, bien au contraire. Que ce serait comme remuer le couteau dans une plaie trop vive. Je n'avais rien à redire à ça, c'était frappé au coin du bon sens.

Ils bifurquèrent dans la rue où ils avaient vécu jadis, et elle sourit en voyant la fenêtre du petit appartement qu'ils avaient partagé.

— Et la seconde fois ?

— C'était mon anniversaire. Mes trente ans. Je ne bois pas, en général, mais là j'étais sorti avec Jordan, et il m'avait annoncé que Heather était enceinte. Alors je ne sais pas… Quelque chose a débordé, craqué, cédé. Appelle ça comme tu veux. Je lui ai tout raconté sur Christopher et toi. Et soudain je me suis rendu compte que jamais je n'avais retrouvé avec personne ce que j'avais avec toi. Loin de là, même. Ça me manquait. Tu dis que je ne t'aimais pas, pourtant avec le recul je sais que si. C'est juste qu'à l'époque je ne le savais pas. Le soir où on avait mangé ce curry…

Elle rougit à ce souvenir.

— J'étais amoureux de toi, Rachel, et aujourd'hui je t'aime. Je n'ai jamais cessé.

Elle leva les yeux vers lui et sentit ses mains sur ses joues, ses doigts qui essuyaient ses larmes.

— S'il te plaît, ne dis pas ça si tu ne le penses pas.

— Si je ne voulais pas qu'on soit ensemble, tu crois que j'aurais sauté dans ma voiture ce matin et traversé tout le pays pour nous infliger ça ? Pourquoi penses-tu que j'aie effectué des recherches sur les opérations permettant de revenir sur une vasectomie ? Ça s'appelle une inversion de vasectomie, si tu veux savoir.

— Arrête.

— Mais c'est vrai !

— Tu as fait ça après avoir vu les photos ?

— Non, après cet horrible déjeuner qu'on a pris à la cantine.

Elle fronça les sourcils. Il sourit.

— J'étais absolument sûr de moi, quand je l'ai fait faire… Jusqu'à ce que tu débarques au Primary. Aujourd'hui, je ne suis plus sûr de rien. Je ne veux pas te priver de tes chances.

Enfin, pour la première fois depuis tout ce temps, elle osa dire ce qu'elle avait sur le cœur.

— On peut réessayer ?

— On va faire plus qu'essayer, lui assura-t-il. Je t'aime, Rachel Walker et je vais passer le reste de mes jours à te le prouver. Allez, viens.

— Où ? demanda-t-elle encore alors qu'il la faisait courir.

— Ici.

Ils s'arrêtèrent devant une porte, et elle le vit sortir une petite clé de sa poche. Il déverrouilla la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne suis pas venu directement chez ton père en arrivant à Sheffield, lui dit-il. Et je n'avais pas très envie de descendre à l'hôtel, ni de devoir frapper chez ton père chaque fois que je voudrais te voir. Alors je suis allé parler à notre ancien propriétaire. L'appartement est à nous pour les deux semaines à venir. Je me suis dit que ça nous donnerait le temps de réfléchir à la marche à suivre. J'ignorais que tu serais aussi facile à convaincre.

Elle n'en revenait pas. Elle était heureuse. Elle était un peu submergée par les émotions, de franchir cette porte à nouveau.

Et puis Dominic la souleva dans ses bras et lui fit franchir le seuil… Comme il ne l'avait pas fait le jour de leur mariage.

Il la déposa dans le salon. Où l'attendait un bouquet de fleurs dans un vase.

— Tu es allé faire des courses ?

— Il y a aussi de quoi manger dans les placards, dit-il quand elle passa dans la cuisine. Et je nous ai préparé de la soupe de potiron.

— Tu es sérieux ?

— C'est une patiente qui m'a donné la recette.

— Mlle Tate ?

— Exact. Son opération du tendon a duré longtemps, elle a eu le temps de nous enseigner deux ou trois choses.

Mlle Tate avait évoqué la recette de la soupe, mais pas seulement. Elle avait insisté sur l'importance des fleurs et de la gentillesse. Toutes ces choses que ses parents ne lui avaient jamais apprises. Puis elle lui avait expliqué que, avec quelques années de moins, elle saisirait plus de chances et ne se priverait pas d'aimer.

— Dominic, c'est magnifique.

Il avait mis des fleurs sur la table basse aussi, là où jadis s'accumulaient les lettres des docteurs et les factures.

— À quelle heure est-ce que tu es arrivé ?

— Je suis passé voir May ce matin, vers 8 heures, et je suis parti peu

après. Richard a dit qu'il ne voulait pas me revoir tant que ça ne serait pas réglé.

Il la conduisit dans la chambre, dont les murs étaient toujours peints en marron, les rideaux aussi moches, le lit en bois lourd, mais…

— Les draps sont neufs ?

— Tout est neuf, dit-il en l'attirant contre lui. C'est un nouveau départ. Rachel, est ce que tu veux bien m'épouser ? Encore ?

— Tu es sérieux ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux et plus sûr de moi de toute ma vie. D'ailleurs, j'ai toujours mon alliance.

— Moi aussi ! s'exclama-t-elle en riant.

— Et cette fois, tu auras droit à une bague de fiançailles.

— Je n'en ai pas besoin.

— Tu en auras une quand même. On va faire les choses bien. J'ai déjà annoncé à ton père que j'allais te demander en mariage.

— Quand ?

— Quand il est venu m'ouvrir. Il s'apprêtait à me rembarrer, mais je lui ai rappelé qu'il avait déjà essayé de le faire par le passé et ça n'avait déjà pas marché. J'ai ajouté que si tu ne voulais pas de moi dans ta vie, c'était de toi que je devais l'entendre. Je lui ai dit que je t'aimais et que j'allais tout faire pour arranger les choses.

— Tu lui as dit tout ça ?

— Oui, et je lui ai rappelé ce qu'il m'avait dit le soir où Christopher est mort. Que lui comme moi, nous voulons ce qu'il y a de mieux pour toi. Et que je ne lui demandais pas sa permission de t'épouser, que je lui demandais sa bénédiction.

— Oh ! fit-elle dans un souffle.

— Il m'a laissé entrer et m'a demandé si j'avais une bague. J'ai répondu qu'on la choisirait ensemble, mais il a dit que tu préférerais peut-être avoir celle-ci…

Il sortit une bague, un magnifique rubis rose entouré de petits diamants. Une bague que Rachel avait toujours adorée.

— C'est celle de maman.

— Oui.

Celle qui brillait dans la lumière de la lampe de chevet tandis qu'elle tournait les pages du livre qu'elle lui lisait pour l'endormir. Elle se souvenait de ses sourires, de son parfum, et désormais elle n'avait plus peur de ces souvenirs.

— Ça ne va pas te faire trop mal, de la porter ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle. Je l'adore.

— Tu as vraiment de très belles mains, dit-il en la lui passant au doigt.

Sur quoi il l'embrassa, doucement, longuement. Un baiser qui avait un goût de patience et d'amour profond.

Il tira sur le petit nœud qui retenait sa robe et en écarta les pans, pour

glisser les mains dessous. Son baiser était toujours tendre quand il la déshabilla et la poussa sur leur lit.

En le regardant se dévêtir à son tour, elle sentit une boule se former dans sa gorge. Surtout quand il grimpa sur le lit pour l'enlacer. Parce qu'elle savait la chance qu'ils avaient, que cette seconde chance leur soit accordée.

— Je suis désolée pour la peine, dit-elle, consciente de la part qu'elle devait prendre dans leur premier échec.

— On arrête de s'excuser pour le passé, fit-il. On était peut-être trop jeunes pour un amour aussi grand.

De nouveau il l'embrassa, et cette fois c'était plus avide, avec le frottement de ses mâchoires rudes qui lui brûlaient la peau tandis qu'il s'enfouissait en elle, qu'il la redécouvrait.

Quand elle jouit sur ses lèvres, il se redressa et plongea en elle avec la même passion. Ils bougeaient à l'unisson, ils s'aimaient sur le même rythme. Et quand elle rouvrit les yeux elle vit ses prunelles de velours qui se fermaient tandis qu'il se perdait en elle.

Il n'y avait plus de secrets entre eux, plus de sentiments gardés, plus que leurs gémissements et l'envie de bouger plus vite, plus vite.

Ce fut en le regardant dans les yeux qu'elle jouit à nouveau. Comme si cela avait suffi à le déclencher, il se déversa en elle.

Après quoi ils restèrent allongés face à face.

Amants et amoureux encore et pour toujours.

Qui l'eût cru ?

En son for intérieur, Rachel prit conscience qu'elle en avait toujours rêvé.

13.

— Quoi ? Vous vous mariez aujourd'hui ?

La coiffeuse ouvrit des yeux ronds face à Rachel, qui était sans doute la future mariée la plus calme qu'elle ait jamais vue.

Rachel avait délibérément choisi de ne pas se rendre dans le salon où elle avait travaillé plus jeune, car leur mariage était secret et organisé seulement pour eux.

— Oui, répondit-elle en souriant.

— Mais… En général, les futures mariées viennent en amont faire des essais de coiffures…

Aucun essai ne serait nécessaire.

Il n'y aurait pas leur famille, cette fois.

Et pas de grossesse non plus… Même si Dominic y travaillait !

Pas de pression.

Le soleil était splendide, haut perché dans le ciel, quand ils se retrouvèrent à 10 h 45 devant la mairie, un superbe bâtiment classé. Des gens s'agglutinaient dehors, pour regarder sortir un couple de jeunes mariés sous les applaudissements.

— J'ai trop hâte de t'épouser à nouveau, dit Dominic. Tu es très belle, Rachel.

Pour l'occasion, elle s'était acheté une robe à motifs floraux dans une boutique de la grand-rue et des sandales à talons compensés. Quant à la coiffure, elle avait fait boucler ses cheveux roux, remontés ensuite au sommet de son crâne en un chignon lâche dont quelques mèches retombaient gracieusement.

Pour finir, elle portait un bouquet de fleurs de tournesol, parce qu'elles la rendaient heureuse.

Dominic, pour sa part, était absolument parfait, bien entendu.

Il arborait un costume gris anthracite, une cravate argent et un large sourire. Il s'était fait couper les cheveux et raser à la serviette chaude. Du coup, elle brûlait déjà de poser les mains et les lèvres sur ses joues impeccablement glabres.

D'ailleurs, pourquoi attendre ? Elle lui caressa la joue et s'approcha pour

l'embrasser.

— Hé ! Pas avant le mariage, coquine, fit-il mine de s'offusquer.

Il lui offrit son bras et, ensemble, ils entrèrent dans la mairie.

Le bureau d'état civil qui leur avait été attribué était minuscule, car, avec deux témoins pris au hasard dans la rue, ils formaient une toute petite cérémonie.

Main dans la main, yeux dans les yeux, ils écoutèrent l'officier d'état civil prendre la parole.

— L'objet du mariage, c'est de s'aimer, de se protéger et de se chérir, à travers les joies et les peines de la vie. C'est un partenariat dans lequel deux personnes se font vœu d'amour, d'amitié, d'aide mutuelle et de réconfort jusqu'à ce que la mort les sépare…

En entendant ces belles paroles, Rachel se mit à pleurer. Ils étaient déjà passés par là, à la différence que, cette fois, il y avait une telle certitude dans l'air qu'effectivement c'était pour toujours. Ce qui rendait chaque mot d'autant plus poignant.

— Maintenant, on sait qu'on va y arriver, fit doucement Dominic. Quoique la vie nous propose.

Elle hocha la tête, et ils échangèrent leurs vœux. Tout sourire, elle le regarda lui repasser la bague au doigt, l'alliance retrouva sa place.

Puis ce fut l'inverse, elle fit glisser l'anneau de Dominic à son doigt.

Enfin, ils étaient à nouveau mari et femme, ce qui fut scellé par un baiser. Tous deux sachant que l'autre était leur âme sœur, l'être qui leur était destiné.

Il y avait du monde partout lorsqu'ils sortirent de la petite salle de cérémonie. L'air pétillait d'amour, les couples s'embrassaient, les futures ou jeunes mariées sublimes passaient dans les rangs, recevant des félicitations de gens qu'elles ne connaissaient même pas.

Pour Rachel et Dominic, c'était le mariage le plus parfait qu'ils auraient pu imaginer.

Alors qu'ils descendaient le tapis rouge de l'escalier monumental de la mairie de Sheffield, Rachel eut l'impression que son cœur allait exploser de bonheur. À un inconnu qui passait, ils demandèrent de les prendre en photo.

Dominic passa un bras ferme autour de sa taille, et elle leva les yeux vers lui, pour découvrir son sourire fier et confiant. Et l'instant fut capturé pour toujours.

Ils envoyèrent la photo aux parents des deux côtés, ainsi qu'à leurs amis proches pour annoncer leur union au monde entier.

Leur réunion.

— Ton père va regretter cette occasion ratée de faire la fête, dit Dominic.

— Je ne doute pas qu'il en fasse une petite chez lui ce soir, même en notre absence. Et puis, on peut toujours y passer demain avec un gâteau. Et le prochain mariage auquel il assistera, ce sera le sien.

Effectivement, deux semaines précisément plus tard, ils seraient de retour

à la mairie de Sheffield pour l'union de Dave et de Moira.

Dominic avait eu raison de convaincre Rachel d'accorder sa chance à Moira, car son père avait retrouvé l'amour, et elle n'aurait pas pu être plus heureuse pour lui. En fait, elle commençait à adorer sa future belle-mère.

Enfin, M. et Mme Hadley quittèrent la mairie pour s'engouffrer dans un taxi, en route pour un brunch de mariage spécial.

— C'est mon endroit préféré au monde, dit Rachel tandis qu'ils entraient dans la sublime propriété de Chatsworth House.

Des cascades glougloutaient autour d'eux dans les fontaines. Quand ils atteignirent l'endroit qu'ils s'étaient choisi pour leur pique-nique, Dominic sortit une bouteille de champagne.

— À nous, dit-il.

Et ils firent tinter leurs coupes.

C'était si naturel, de porter son alliance, et si agréable de le voir porter la sienne à nouveau.

Comme ils n'avaient pas l'habitude de boire, il suffit d'une coupe de champagne pour que Dominic se lève d'un pas hésitant et se mette à danser comme Maria dans *La Mélodie du bonheur*. Il l'entraîna dans sa folie, et tous les deux tournoyèrent jusqu'à en avoir la tête qui tournait. Alors, les yeux rivés au ciel bleu, ils s'allongèrent dans l'herbe.

— Je suis désolé de n'avoir jamais accordé vraiment sa chance à Sheffield, dit-il, avant d'ajouter dans sa pitoyable imitation de l'accent du Nord : C't'une ville magnifique et vois-tu, j'va p't'êt même met' de la sauce sur mes frrriitttt ce soirrrr.

Fous d'amour, ils roulèrent dans l'herbe comme les adolescents qu'ils avaient été jadis, avant de se reposer et de jouir pleinement de leur statut renouvelé de mari et femme.

Rachel poussa un soupir.

— J'adore cet endroit.

— Je sais. Tu es sûre que tu veux bien qu'on vive à Londres ?

— Certaine. J'aime travailler au Primary.

May avait été ravie de la reprendre et, elle qui avait refusé de transmettre son numéro de téléphone à Dominic, se fit un plaisir de partager avec tout le service la savoureuse nouvelle de leur remariage.

Rachel sourit. Peu importait, au fond. Au moins, tout le monde serait au courant avant son retour, elle n'aurait pas à avertir ses collègues. Elle se ferait notamment un petit plaisir d'observer la réaction de Tara.

— On reviendra ici souvent, dit Dominic. On garde l'appartement, tu t'en souviens ?

C'était leur cadeau de mariage mutuel. Le petit appartement où ils avaient commencé leur vie maritale, la première fois, serait leur nid d'amour quand ils reviendraient rendre visite à la famille.

Mais pour le moment, ils s'embarquaient direction Bakewell, dans la région du Peak District, où ils avaient loué, pour leur lune de miel, un

adorable cottage niché au cœur des marais sauvages et entouré de bruyère.

Là, Rachel et Dominic eurent l'impression d'être seuls au monde, à l'exception des moutons. Elle ressentit dès leur arrivée une paix intérieure qu'elle avait oubliée depuis longtemps. Une sensation de contentement profond douce comme un câlin.

Dominic la faisait sourire, mais il la laissait aussi pleurer et exprimer toutes les émotions entre les deux.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Alors, tu es heureuse ?

Cette question, il la lui posait souvent, depuis leurs retrouvailles. Et elle savait que c'était parce qu'à ses yeux cela compterait toujours.

Alors elle n'eut pas besoin de réfléchir pour répondre à sa question.

— Parfaitement heureuse.

Car elle était avec l'homme qu'elle avait toujours aimé.

Épilogue

Les tétées nocturnes étaient les meilleures.

Rachel n'aimait rien tant que d'être assise dans la semi-pénombre et d'apprécier ces instants d'intimité avec leur fille.

Araminta Aoife Hadley.

Minty.

— Minty ? avait aboyé son père quand il était venu les voir à la maternité. Dieu du ciel, j'ai vécu trop longtemps. D'abord Pixie et maintenant Minty. Je vais être la risée du pub !

— Oh ! arrête un peu tes jérémiades, Dave ! l'avait gentiment rabroué Moira, avant de partager un sourire avec Rachel.

Sur quoi Dave avait pris la toute petite Minty dans ses bras pour lui dire à quel point elle était précieuse et aimée, et les yeux de Rachel s'étaient emplis de larmes de joie.

Les parents de Dominic aussi étaient venus et avaient admis que oui, elle était jolie, et Dominic avait dû emprunter les super-pouvoirs de Rachel pour repousser son ressentiment et accepter leurs félicitations et leurs sourires.

Minty avait désormais six semaines, et si la grossesse de Rachel avait été terrifiante, Dominic et elle l'avaient affrontée ensemble, cette fois, partageant leurs espoirs et leurs peurs et se montrant forts chacun à leur tour pour l'autre.

Minty avait des cheveux bruns et soyeux, une petite bouche en bouton de rose, des joues poupines et de longs doigts. En la nourrissant, Rachel prit tout son temps pour les dessiner un à un. Puis elle en fit autant avec ses petits orteils, qui sortaient de son pyjama.

Une fois la tétée terminée, au lieu de remonter directement à l'étage, elle berça un moment sa fille en inhalant son odeur sucrée et lactée de bébé, en caressant ses cheveux si doux, allant et venant tranquillement dans la pièce avant de se poster devant la cheminée.

Sur le manteau, ils avaient déposé à gauche une première photo d'eux tout sourire à la mairie de Sheffield – Dominic tout jeune adulte souriant sans doute pour masquer sa terreur et Rachel s'efforçant de contenir tout son amour. À droite, les mêmes au même endroit mais treize ans plus tard, et

cette fois l'air bien plus certains de leurs sentiments réciproques.

Entre les deux clichés, des photos de Minty, du petit dernier de Jordan et Heather, Andrew, dont Rachel et Dominic étaient marraine et parrain.

La femme de Richard, Freya, étant à nouveau enceinte, il y aurait probablement bientôt une autre photo à ajouter à la collection.

Il y avait aussi Pixie et les autres nièces et neveux de Rachel.

Et là, nichée parmi les autres photos, à côté d'un magnifique portrait de sa mère, la tant pleurée Aoife Walker avec ses superbes cheveux roux et ses yeux emplis de sourire, il y avait Christopher dans les bras de ses parents.

Tous les deux faisaient partie du voyage de Rachel et Dominic, et de leur famille, et ce pour toujours.

— Si tu me jettes dehors, je reviendrai, dit Dominic.

Rachel se retourna en souriant et découvrit son mari, qui était descendu la rejoindre.

— Et alors, on pourra ajouter une photo de mariage au milieu, parce que je vais passer ma vie à t'épouser.

— Et moi, je vais passer ma vie à te dire oui.

Il la prit dans ses bras puissants, et elle lui tendit Minty, si petite contre son large torse.

Ils étaient faits l'un pour l'autre, ils le savaient, et il n'y avait pas d'autre façon de le dire.

Pour toujours.

Et même la mort ne les séparerait pas.

TITRE ORIGINAL : THE NURSE'S REUNION WISH

Traduction française : CHARLINE McGREGOR

© 2020, Carol Marinelli.

© 2020, HarperCollins France pour la traduction française.

ANNIE O'NEIL

Nouveau départ pour le Dr MacKenzie

Traduction française de
L. BOULANGER-BEAUQUEL

BLANCHE

HARLEQUIN

1.

— Allez, Doc ! On fait la course jusqu'en haut du grillage ! clama Teddy Fert, l'aide-jardinier.

Hé ! Courir dans un champ fraîchement labouré, c'était une chose. S'extraire d'une douve remplie de boue en s'agrippant à un solide grillage métallique haut de sept mètres, c'en était une autre !

— Je crois savoir qui sera le vainqueur, répondit Julia MacKenzie en adressant un clin d'œil au garçon, qui accusait tout juste dix-neuf ans.

Elle devait ressembler à un épouvantail. Mais après tout, c'était presque comme si elle s'était fait faire un enveloppement du corps à la boue, non ?

À cette idée, elle esquissa un sourire.

Qu'est-ce qu'elle y connaissait en masques à la boue dans des spas de luxe ? Les internats qu'elle avait fréquentés dans sa jeunesse n'avaient rien eu de luxueux, ni sa vie de femme de militaire.

— C'est à cause de vous qu'on fait ça, alors montrez le bon exemple ! insista Teddy.

Motivée par cette logique implacable, elle s'arracha à l'eau vaseuse qui lui arrivait à la taille. Son pied trouva un autre point d'appui, ses mains d'autres prises, et hop ! Avec un regain d'énergie elle se hissa un mètre plus haut.

Cette même énergie l'avait amenée à prendre un nouveau départ après une période particulièrement noire. Grâce à la générosité de leur oncle, ses enfants bénéficiaient d'une éducation enviable. Quant à elle, après être passée du statut d'épouse de militaire à celui de veuve de militaire, elle s'était engagée dans un chemin de vie différent. Aujourd'hui, elle se trouvait parmi les concurrents de ce parcours d'obstacles des plus salissants. Matt rirait aux éclats s'il la voyait ainsi.

Matt.

S'empressant de relever au maximum son genou droit, elle plaça son pied sur un nouveau point d'appui tandis que ses mains agrippaient au-dessus de sa tête d'autres mailles du grillage pour la hisser encore plus haut, comme si l'effort physique intense devait l'aider à repousser les souvenirs.

Allons, tout allait bien. Tout allait *très bien* se passer. Elle avait versé

toutes les larmes de son corps, il était temps d'aller de l'avant. Pour elle et pour les enfants. Ici, dans cette charmante petite bourgade de St. Bryar, elle se reconstruisait peu à peu, elle plantait les jalons d'un nouvel avenir.

Si seulement ses pieds n'étaient pas lestés de cinquante kilos de vase !

— Doc, ça y est, je suis presque en haut ! entendit-elle crier sur fond de rires et de cris d'encouragement des spectateurs alignés le long du mur d'enceinte de Bryar Hall.

À côté d'elle, d'autres coureurs barbouillés de gadoue escaladaient tant bien que mal le dernier obstacle avant la ligne d'arrivée, située à l'entrée de l'imposant manoir vieux de trois siècles.

— Courage, ça va nous valoir quelques billets de plus ! cria encore l'aide-jardinier avant de se jeter à plat ventre dans le fossé – ce qui souleva une salve d'applaudissements dans la foule en délire.

Tout en poursuivant sa pénible ascension, Julia croisa mentalement les doigts.

Le petit hôpital rural de St. Bryar avait grand besoin des fonds que cette course d'obstacles allait rapporter. Avec un peu de chance, cela ferait taire la rumeur selon laquelle l'héritier du duc laisserait l'établissement et la propriété à l'abandon.

Elle ne savait pas ce qu'elle devait croire au sujet de lord Oliver. Était-ce un bon Samaritain sans frontières ou juste un play-boy international ? Rien de ce qu'elle avait entendu dire sur lui ne lui permettait de se faire sa propre opinion. Pour le bien des villageois, elle espérait seulement qu'il ne décide pas de fermer le seul centre de soins à des lieues à la ronde. En réalité, la somme récoltée aujourd'hui n'aurait qu'un impact limité sur la trésorerie de l'hôpital…

Mais elle ne devait pas penser à ça maintenant, alors qu'elle avait une course à terminer.

Levant la tête, elle évalua la distance qu'il lui restait à escalader.

Plus que deux mètres.

Alors qu'elle redoublait d'efforts, elle sentit soudain une vive douleur à la main.

— Aïe !

— Oh ! pardon…

Relevant les yeux, elle vit un brodequin de style militaire se retirer de sa main gauche tandis que son propriétaire enjambait le grillage.

En se recevant de l'autre côté, il la percuta avec un bruit sourd. Par une sorte d'effet de succion, leurs torses adhérèrent l'un à l'autre, avant de se détacher pour se souder de nouveau tandis qu'ils s'efforçaient de reprendre leur souffle en même temps que leur équilibre.

— Je glisse ! gémit-elle. Mes pieds dérapent…

Aussitôt, elle sentit le bras de l'homme coulisser autour de sa taille et la plaquer à la fois au grillage et à son torse boueux.

Une seconde, ses yeux s'attardèrent sur des épaules musclées mises en

valeur par un T-shirt mouillé, et elle sentit un frisson d'excitation lui parcourir la peau.

Boueux, mais superbe.

— Ça va ?

— Il faut juste que je retrouve…

— Replacez bien vos pieds dans le grillage. Je vous tiens.

Ça oui, il la tenait ! Elle ne risquait pas de l'oublier !

Elle finit par retrouver des points d'appui stables – non sans savourer au passage le contact de leurs jambes nues.

— Comment va votre main ?

Consciente que leurs bustes s'ajustaient un peu trop parfaitement, elle resta sans voix.

— Comment va votre main ? répéta l'homme. Vous tenez bon ? Je peux enrouler une jambe autour de vous pour vous soutenir, si nécessaire.

Surtout pas ! Trop dangereux pour sa tranquillité d'esprit. Qui était-ce, du reste ? Tarzan ?

— Je ne vous lâcherai pas tant que vous ne me direz pas comment vous allez.

— Je vais bien. Je…

S'étant finalement résolue à regarder son sauveteur en face, elle sentit son souffle se bloquer en croisant l'incroyable regard vert du Tarzan en question dardé sur elle. Sous la boue qui maculait son visage se distinguaient des traits virils, une bouche bien dessinée…

Les genoux faibles et le cœur battant, elle se surprit à éprouver l'envie irrésistible qu'il l'embrasse.

Allons ! Elle était une femme de trente-quatre ans, médecin, veuve et mère de jumeaux de treize ans, pas une adolescente à son premier émoi.

N'empêche, elle avait beau avoir l'habitude de palper des patients, le contact de cet inconnu athlétique qui l'enlaçait étroitement faisait naître en elle des images…

— Je suis vraiment désolé de vous avoir fait mal. Est-ce que je vous ai blessée ? Etes-vous en mesure de rejoindre la ligne d'arrivée ?

En plus il avait une magnifique voix de baryton, chaude et sensuelle.

Sentant qu'il resserrait son étreinte pour l'aider à maintenir son équilibre, elle détourna le regard de crainte de piquer un fard et détacha sa main gauche du grillage pour l'examiner.

Aucun saignement, mais deux de ses doigts enflaient rapidement, et elle sentait le sang pulser à l'intérieur de l'ecchymose. Sans doute les os étaient-ils fêlés sinon cassés.

Pas l'idéal pour une généraliste en charge d'un établissement de soins.

— Ne vous inquiétez pas, je suis médecin, dit-elle.

— Ne vous inquiétez pas, je suis médecin, dit-il en même temps.

Elle rit de la simultanéité de leurs propos.

— Où exercez-vous ?

— Où exercez-vous ?

Elle rit de nouveau.

— Ici, à St. Bryar.

Cette fois, elle avait été seule à répondre, et elle vit le regard de l'inconnu perdre toute chaleur. Elle eut même la nette impression qu'il se tenait à présent sur la réserve.

Aurait-elle pris le poste qu'il convoitait ?

— Ne vous en faites pas, reprit-elle en se dégageant autant qu'elle le pouvait. Je m'occuperai de ma main à l'arrivée. J'ai peu de chances de recevoir le ruban rouge, de toute manière.

— Une médaille du Mérite serait plus appropriée, à mon avis. Je suis vraiment désolé pour votre main. Rattrapez-moi si je peux faire quelque chose pour vous.

Là-dessus, l'homme athlétique lui adressa un sourire d'excuse et se laissa glisser dans le fossé pour l'ultime portion du parcours.

Elle resta tétanisée, meurtrie par son commentaire.

Matt avait obtenu la médaille du Mérite à titre posthume. C'est elle qui l'avait reçue des mains d'un haut gradé, comme si cela pouvait changer le fait que son mari soit décédé…

Battant des cils comme pour éclaircir sa vision, elle se força à revenir au présent.

Au moment d'attraper le sommet du grillage et de basculer de l'autre côté, elle crut recevoir un coup de poignard tant sa main gauche la fit souffrir. Mais elle devait finir la course, et elle la finirait. Sa présence ici marquait le début de sa nouvelle vie. Matt n'était plus là, elle ne devait pas l'oublier. Elle avait pris la bonne décision sept mois plus tôt. Il y avait longtemps qu'elle attendait d'exercer la médecine. Pendant des années, elle avait juste « tenu la boutique », comme disait Matt lorsqu'il partait en mission.

Elle esquissa un sourire en se laissant glisser à son tour dans le fossé boueux.

Ici, elle tenait toujours la boutique, mais elle devait en plus se mettre en quatre pour montrer à l'héritier du domaine, le fameux lord Oliver, que l'hôpital valait son pesant d'or.

Oliver fouillait malgré lui la foule du regard à la recherche de la jeune femme aux prunelles myosotis et à la queue-de-cheval blonde dont le souvenir le hantait : la nouvelle généraliste en charge du petit hôpital rural.

Cette femme l'avait complètement chamboulé, ce qui ne lui était pas arrivé depuis belle lurette. Exercer dix ans en tant que chirurgien bénévole dans les zones de combat lui avait appris à maintenir une saine distance émotionnelle vis-à-vis d'à peu près tout. Jusqu'à aujourd'hui…

Depuis quand exerçait-elle ici ? Et où était le Dr Carney qui avait soigné

les habitants du bourg au cours des trente dernières années ?

— Lord Oliver ! Quel plaisir de vous voir !

Pivotant sur ses talons, il découvrit près de lui un homme couvert de boue.

— Salut. Qui…

— Max Fend. Du village. Mon père façonnait le bois de chauffage du manoir. Il l'a fait pendant des lustres, expliqua le dénommé Max en lui tendant une main boueuse.

Main qu'il retira aussitôt en voyant qu'Oliver s'était douché.

— Mieux vaut ne pas vous salir, sir.

Oliver secoua la tête en souriant.

— Ne soyez pas ridicule, Max. Et s'il vous plaît, je suis juste Oliver.

Il détestait qu'on l'appelle lord Oliver. Ça lui donnait la désagréable impression d'être en marge de la communauté. En revenant ici, il savait qu'il retrouverait toutes ces choses immuables : son titre, le code aristocratique implicite, les courbettes superflues des gens du cru dont les moyens de subsistance dépendaient, qu'il le veuille ou non, de ce qu'il ferait lorsqu'il hériterait de la propriété. Il avait passé sa vie d'adulte à éviter tout ce qui se rapprochait du rôle qui lui incomberait un jour. Et aujourd'hui, il était là, dans le moule que l'histoire avait coulé pour lui : celui d'un aristocrate.

— Y'a pas à dire, le Dr MacKenzie est douée pour organiser des trucs incroyables.

— La nouvelle généraliste ?

Max opina en souriant.

Cela n'avait rien d'étonnant. Tout le monde pouvait voir que cette femme était géniale, même couverte de boue.

— Elle est à l'origine de cette course ?

— Tout à fait. Depuis son arrivée, c'est une vraie tornade, on ne reconnaît plus les endroits qui ont subi son « nettoyage de printemps ».

Max dessina des guillemets avec ses doigts levés, mais au lieu du froncement de sourcils désapprobateur qui accompagnait habituellement tout changement à St. Bryar, il affichait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Elle semble vous avoir tous conquis.

— Oh oui ! Il était temps que quelqu'un de dynamique et qui n'ait pas peur de s'investir vienne secouer les vieux tapis !

— Absolument.

— Je ne faisais pas allusion à vous, lord Oliver, poursuivit Max en hâte. Je sais que la Croix-Rouge a besoin de vous et de l'aide que vous apportez à ces pauvres gens dans les zones de guerre.

— Ne vous inquiétez pas, je ne l'ai pas mal pris, répondit Oliver avec un sourire.

Néanmoins, la remarque le perturbait. Max avait mis le doigt sur le fond du problème : les gens du cru ne le voyaient pas vivre ici à demeure. Et ils avaient raison. Ce domaine oublié par le temps était le dernier endroit où il

planterait ses racines si l'idée lui venait un jour de le faire.

Quand le taxi l'avait déposé devant le manoir, une heure plus tôt, il avait été estomaqué de le découvrir bourdonnant de vie. Sans réfléchir, il avait troqué ses vêtements de ville contre un short et un vieux T-shirt afin de participer à l'événement – être l'Oliver qu'il était partout ailleurs qu'ici.

Enfant, il avait toujours rêvé d'une escapade dans les douves, et voilà qu'elle lui était offerte, avec en prime une ravissante jeune femme qui ne craignait pas de s'abîmer les ongles au cours d'un parcours d'obstacles de charité. N'était-ce pas fantastique ?

L'étreindre lui avait paru aussi naturel que de respirer. Sauf qu'il lui avait écrasé la main – et avait du même coup probablement ruiné toutes ses chances avec elle.

Lorsque la nouvelle s'ébruiterait qu'il avait écrasé les doigts de la nouvelle généraliste, quel scandale ce serait !

À cette idée, il esquissa une grimace.

Avait-elle été assez en forme pour descendre du grillage ? Il aurait dû insister pour l'aider.

En fait, cette rencontre boueuse préfigurait parfaitement ce que serait sa visite ici : confuse, chargée d'émotions et de complications. Tout ce qu'il voulait à tout prix esquiver.

Il était venu pour tenir une promesse faite à son père, lequel avait toujours dit qu'il raccrocherait sa casquette de propriétaire-gestionnaire à soixante-dix ans pour voyager à travers le monde.

— Garde le domaine familial, vends-le, transforme-le en fondation nationale si tu le souhaites, mon garçon. Bien sûr, je préférerais que tu le maintiennes à flot, mais le choix t'appartient.

Il avait toujours redouté ce moment. Le soixante-dixième anniversaire de son père remontant à quelques mois, il ne pouvait plus reculer. Ce n'était que justice, mais dès l'instant où il avait acheté son billet d'avion, il avait eu l'impression d'être lesté de boulets.

Et, divine surprise, il avait trouvé le manoir qu'il avait toujours vu comme une vielle relique endormie bourdonner de vie. Cette vie qui manquait à l'endroit depuis…

— Oliver ! Viens par ici, s'il te plaît.

Oliver sourit à son père qui lui faisait signe et fendit la foule pour le rejoindre à une table ornée de banderoles.

Visiblement, celui-ci avait beaucoup vieilli depuis la mort de sa mère, dix mois plus tôt. Il aurait dû passer plus de temps avec lui. Certes, il lui avait téléphoné toutes les semaines sans exception, mais ça n'était pas la même chose que d'être là en personne.

Canne, barbiche argentée, costume chic décontracté, le vieil homme était distingué, élégant, charmant, sociable. L'archétype du propriétaire terrien de petite noblesse…

Tout ce qu'Oliver n'était pas lui-même. Comment pourrait-il jamais lui

succéder, le moment venu ?

L'idée d'être un jour le duc de Breckonshire le révulsait. Il adorait son métier. Il adorait être un médecin anonyme parmi des milliers d'autres. Au Soudan, en Syrie ou ailleurs, il était le Dr Ollie Wyatt, en jean couvert de poussière, sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre…

— Docteur MacKenzie, permettez-moi de vous présenter mon fils Oliver. Il est médecin aussi, vous savez, dit son père. Oliver, voici le Dr Julia MacKenzie.

— Nous avons déjà eu le plaisir de nous rencontrer, répondit-il en tendant la main à la jeune femme, ses yeux rivés aux siens tandis que l'air entre eux se chargeait d'étincelles.

— Je vous serrerais volontiers la main, mais…

Il frémit en voyant qu'elle utilisait sa main droite pour soutenir la gauche aux deux doigts tuméfiés.

— Je vous fais mes plus plates excuses pour ma maladresse…

Aïe aïe aïe ! Être affable n'avait jamais été son truc. Passant une main dans ses cheveux humides, il parcourut la table d'un regard paniqué.

— Y a-t-il une pâtisserie qui vous tenterait ? Une petite brioche, peut-être ? Une portion de gâteau au chocolat ?

— Non merci, répondit-elle avec un sourire en coin. Je me suis déjà délectée du gâteau au gingembre de Margaret lorsque j'organisais la course, docteur Wyatt. Ou préférez-vous « lord Oliver » ?

Il ne put s'empêcher de pincer les lèvres.

Ainsi, elle l'avait jugé avant de le connaître !

— « Oliver » fera l'affaire. Donc vous êtes le cerveau de ce petit événement ? C'est chouette.

— Je suis contente que vous le trouviez chouette.

— C'est mieux que ça, en fait. C'est rafraîchissant de voir tout le monde s'amuser autant ici.

— En grande partie grâce à votre père qui nous a apporté un soutien sans faille.

Il eut du mal à dissimuler son étonnement.

Son père avait participé ?

— Oui, ça a été fantastique, Oliver ! abonda celui-ci, visiblement ravi. Tu sais mieux que quiconque que les douves ne servent qu'à alimenter les hérons avec tes poissons rouges. Le Dr MacKenzie semble avoir une multitude d'idées pour redonner vie à notre vieux domaine.

— Peut-être aimeriez-vous faire un don pour le précieux hôpital qu'il abrite, reprit-elle en lui souriant. Il est évident que s'il n'existait pas, je serais obligée d'aller jusqu'à Manchester pour faire radiographier ma main.

Pourquoi avait-il l'impression que son regard clair le scrutait intensément ?

Il préféra éluder.

— Je peux faire mieux que ça. Que diriez-vous d'un examen gratuit ?

— C’est très généreux, mais je pense être capable de diagnostiquer ma blessure moi-même, répondit-elle, ponctuant sa phrase d’une adorable moue, comme pour le défier de contester ses compétences.

Ou de l’embrasser ?

Non, pas de l’embrasser, de toute évidence. Toutefois, l’idée ne lui déplaisait pas.

Conscient que son père ne perdait rien de la conversation, il décida de ne pas laisser tomber. Elle cherchait la petite bête ? Très bien.

— Vous ne pourrez pas vous radiographier vous-même. Je crains de devoir insister pour que vous me permettiez de me racheter de vous avoir blessée.

— L’hôpital n’aura pas les moyens de prendre le cliché si vous ne mettez rien dans l’urne, répliqua-t-elle avec un sourire en coin, en désignant du menton l’objet étiqueté « Dons pour l’hôpital ».

Touché. Elle était maligne. Très maligne !

Et terriblement attirante. Mille fois plus que les héritières snobs et pomponnées que sa mère avait fait défiler devant lui. Il aimait qu’elle soit naturelle, dénuée du moindre artifice. Au vu de sa blondeur et de son teint de lait, on aurait pu la prendre pour une Scandinave, mais elle parlait l’anglais sans accent ni fioritures. C’était une vraie Anglaise – dotée d’un tempérament volcanique, à ce qu’il lui semblait. Si les circonstances avaient été différentes…

À quoi bon rêver puisque les circonstances n’étaient pas différentes ?

Il interrompit net ses divagations mais ne put se retenir de l’examiner de la tête aux pieds.

Sans conteste, sa tenue de sport maculée allait à merveille à Julia MacKenzie, mais ce serait intéressant de voir comment elle se nettoyait. Bain moussant ? Douche ?

Il fallait qu’il arrête ça tout de suite !

— Mettez cela sur mon compte. Je vous retrouverai à l’hôpital à… disons 3 heures.

Elle consulta la pendule enchâssée dans le fronton de l’écurie, qui indiquait 2 heures passées de quelques minutes.

— Entendu.

Elle ne semblait pas très contente. De son côté, il ne se sentait pas très content. Conclusion : ils étaient en phase.

— À tout à l’heure, alors, répliqua-t-il, mettant un terme à la conversation.

2.

Après une longue douche au cours de laquelle Julia ne put chasser son « agresseur » de son esprit tant sa main la faisait souffrir, elle choisit d'enfiler une blouse paysanne bleu saphir dont le discret décolleté l'avantageait et dont la couleur faisait ressortir la nuance de ses yeux.

Non qu'elle tienne à se faire belle pour son rendez-vous à l'hôpital. Encore que…

Comment aurait-elle pu deviner que l'héritier du duc était aussi séduisant ? Jamais elle n'avait entendu quiconque évoquer son physique. Et maintenant elle se sentait toute troublée, ce qui l'irritait d'autant plus que cet homme superbe pourrait très bien lui couper l'herbe sous le pied.

D'un autre côté, son poste était-il si permanent que cela ? Le duc de Breckonshire ne lui avait pas caché qu'il confierait les rênes de la propriété à son fils lorsque celui-ci reviendrait, et personne n'était en mesure de dire ce qu'il adviendrait à long terme du petit hôpital rural.

Le duc lui avait donné l'autorisation de récolter des fonds pour l'hôpital. Il s'agissait d'un établissement de soins vieillot, mais il lui avait plu d'emblée, et elle s'était dit que si elle pouvait faire en sorte qu'il fonctionne de manière autonome avant le retour de l'héritier du domaine, elle pourrait envisager un avenir ici. Seulement, elle n'avait disposé que de sept mois…

Avec ses quelques lits d'hospitalisation et le groupe de bénévoles sur qui elle pouvait compter pour la seconder, il constituait le seul centre de soins accessible en permanence aux habitants de ce bourg tellement éloigné des grands centres hospitaliers citadins. L'hôpital de taille moyenne le plus proche se situait à quarante minutes de route – si on ne se retrouvait pas coincé derrière un tracteur. Pour les urgences gravissimes, l'hélicoptère restait le moyen le plus rapide d'atteindre le CHU de Manchester. Craignant que, en raison des incessantes coupes budgétaires gouvernementales, ils ne se retrouvent un jour hors du périmètre d'action de l'unité médicale d'urgence héliportée, elle s'était mise en quête via Internet de subventions et de financements supplémentaires. Elle avait déjà imprimé une pile de formulaires de demande. Il lui restait à les remplir. Le plus vite possible. Ce soir, par exemple.

Elle enfila une jupe et se regarda dans le miroir de sa chambre.

Elle avait revêtu une blouse paysanne pour rencontrer un aristocrate ! Sentant son estomac se contracter devant ce qui lui paraissait à présent un choix incongru, elle se chapitra.

Pourquoi aurait-elle le trac ? La valeur de quelqu'un ne résidait pas dans ses origines mais dans ses actions. Comme de terminer un parcours d'obstacles en souffrant le martyre…

Avec un peu de chance, la brève marche à travers le jardin lui remettrait les idées en place.

S'autorisant un petit reniflement dédaigneux, elle saisit son trousseau de clés et se rendit à l'hôpital.

Même si elle n'était en poste que depuis sept mois, elle adorait son travail ici. Il était hors de question qu'elle laisse ce beau brun aux énigmatiques yeux verts l'en priver. Certes, il serait un jour le légitime propriétaire de tout le domaine, et donc de l'hôpital, mais visiblement il ne tenait pas en place – dans un but humanitaire, ce qui était tout à son honneur. Mais, et les gens d'ici ? Et son père qu'il laissait tout seul ?

Une fois entrée à l'hôpital par la porte de derrière, elle cessa de grommeler intérieurement, soudain consciente qu'elle avait elle-même souvent changé de lieu de vie durant son mariage.

— Il y a quelqu'un ?

— J'arrive.

Au son de la voix d'Oliver, elle sentit un petit frisson d'excitation courir dans son dos. Elle alluma les lampes de la petite salle de radiologie puis, plaquant sur son visage un sourire engageant, elle gagna l'accueil.

Mais devant le regard indéchiffrable qu'Oliver promenait autour de lui, elle ne put s'empêcher de se rembrunir.

— On dirait que rien n'a changé depuis l'époque où j'étais gamin. Je crois que l'endroit a toujours besoin d'un lifting, dit-il, ponctuant sa remarque d'un sourire ironique.

Hors d'âge ou non, elle aimait ce lieu. Elle s'efforça de rester de marbre – même si son cœur s'était accéléré plus que de raison.

Oliver Wyatt avait cette beauté brute des hommes énergiques et aventureux, style Indiana Jones, pour qui elle avait toujours eu un faible. Blond, bien bâti, Matt avait été attirant, mais il y avait quelque chose de presque primitif dans la manière dont elle se surprenait à répondre à la proximité d'Oliver. Avec son visage viril, ses cheveux sombres en bataille, sa haute taille et ses larges épaules magnifiquement mises en valeur par sa veste de tweed, nul doute qu'il était bien placé sur l'échelle de la masculinité.

Dommage. Elle l'aurait plus facilement pris en grippe s'il avait été un arrogant aristocrate au teint pâle et au regard doucereux…

Consciente que l'admirer ne la mènerait nulle part, elle reprit la direction de la salle de radiologie.

— C'est intéressant que vous disiez ça, releva-t-elle. Nous recevons énormément de patients ici. Ce serait un véritable cadeau pour eux d'être accueillis dans une réception et une aire d'attente plus gaies.

— La course d'aujourd'hui vous a rapporté assez pour couvrir la dépense ?

— Probablement. Néanmoins, je pense qu'on ferait un meilleur usage de ces fonds en achetant du matériel médical.

— Absolument. Les gens n'aiment pas tellement le changement par ici. À propos, vous avez permuté des choses, non ? Ces pièces n'étaient-elles pas des salles d'examen ?

— Si. Elles l'étaient. *Autrefois.* J'en ai transformé une en… Euh…

Elle hésita, soucieuse de bien choisir ses mots.

— Docteur MacKenzie ? C'est vous ?

Soulagée d'être dispensée de ses explications, elle entra dans la chambre à présent affectée aux malades en phase terminale.

— Bonjour, docteur Carney. Tout va bien ?

— Oui, ma chère petite. Alors, comment s'est passée votre journée « dans la boue », ou quel que soit le nom que vous avez donné à l'événement ?

Tout en posant une main sur le poignet de son patient pour vérifier discrètement son pouls, elle sentit son cœur fondre.

Le Dr Carney était adorable, et il serait le principal bénéficiaire de sa collecte de fonds. S'il n'avait pas été diagnostiqué au stade 4 d'un cancer du pancréas, elle ne doutait pas qu'il serait allé se mêler à la foule pour acclamer les participants. Dans l'état actuel des choses, elle avait passé un arrangement secret avec le duc concernant le traitement du vieux médecin célibataire jusqu'à l'issue fatale. Elle avait dû lui promettre de ne jamais parler au Dr Carney – ni à Oliver – des fonds supplémentaire qu'il versait pour lui.

— Docteur Carney ? C'est moi, Oliver.

Elle se raidit quand elle sentit Oliver s'approcher du lit, puis se détendit en voyant l'air ravi du vieux médecin.

— Oh ! Ne voilà-t-il pas notre espiègle petit Ollie !

N'était-ce pas de l'embarras qu'elle voyait dans son regard vert ?

Elle ne put retenir un sourire.

— « Espiègle petit Ollie » ? répéta-t-elle non sans malice. Vous pourriez en dire un peu plus, docteur Carney ?

Comme le vieil homme tentait de se mettre en position assise, elle leva une main.

— Laissez-moi vous aider.

Tandis qu'elle saisissait le drap de dessous de la main droite, elle se rappela qu'elle ne pouvait pas utiliser la gauche.

— Pardon, euh, espiègle petit Ollie, vous voulez bien attraper l'autre côté du drap, s'il vous plaît ?

— Avec plaisir, étrange Julia, répliqua-t-il.

Il avait de l'humour, c'était bon à savoir, se dit-elle tandis qu'ils relevaient le vieux médecin sur ses oreillers.

Elle savait peu de choses de l'héritier du domaine. Chirurgien spécialisé en traumatologie, il avait brièvement exercé à Londres avant de parcourir le monde avec Médecins sans frontières et la Croix-Rouge. D'après les rumeurs, il préférait se trouver n'importe où plutôt qu'à St. Bryar – ce qui était étonnant pour un aristocrate qui hériterait d'un vaste domaine – mais elle n'avait jamais rien entendu dire sur ses motivations. À elle d'essayer d'en savoir plus.

— Qu'est-ce qui te ramène ici ? s'enquit le Dr Carney. Tu étais en Afrique, cette fois, non ?

Elle l'aurait volontiers embrassé. Voilà qu'il enquêtait à sa place !

— J'ai pensé que je pourrais aider mon père à conserver son plus haut niveau aux échecs, plaisanta Oliver.

— C'est bien de ta part, fit le Dr Carney en tapotant gentiment le bras d'Oliver. Il ne faut pas laisser les vétérans comme nous disparaître de la surface de la terre sans une bonne partie d'échecs pour nous préparer à être…

— Mat, finit Oliver pour lui.

Il échangea avec le vieux médecin un sourire entendu, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie bien rodée. Puis, s'asseyant tout à côté du lit, il lui pressa la main.

— Puis-je considérer cela comme un challenge ?

— Bien sûr que tu le peux, Ollie. Mais ne tarde pas trop pour fixer la date.

Elle vit sur le visage d'Oliver qu'il comprenait que les jours du Dr Carney étaient comptés.

La dernière fois qu'elle avait emmené celui-ci au CHU de Manchester, le pronostic avait été sans appel : trois mois maximum. Et il y avait un mois de cela.

— Vous pouvez compter sur moi. Il est temps que je montre à mon mentor à quel point son élève a progressé.

— Bien. Le défi est lancé, alors.

Émue par leur dialogue et la vive affection qu'elle percevait entre eux, elle cilla pour repousser les larmes qui lui picotaient les yeux.

Elle détestait que le Dr Carney soit aux portes de la mort et espérait de tout son cœur qu'Oliver comprendrait qu'elle souhaite mettre en place une unité destinée aux malades en fin de vie. Une seule chambre, ça n'était pas suffisant pour toute une communauté. Seulement, il n'était pas du tout certain que l'héritier du duc continue à leur verser une rente mensuelle comme le faisait son père. Il fallait vraiment qu'elle se dépêche de rendre l'hôpital indépendant de l'argent du domaine…

Soudain, la voix d'Oliver s'introduisit dans ses pensées.

— Bon. On va la faire, cette radio ?

— Ce serait bien, oui.

Avant de quitter la pièce, elle posa une main sur l'épaule du Dr Carney.

— Vous êtes sûr d'être confortablement installé ? Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, ma chère petite. Je suis très bien comme ça. Partez sans crainte.

Oliver avait l'impression de marcher comme un zombie. Voir son mentor dans ce qui était visiblement une chambre de soins palliatifs lui avait causé un véritable choc. Le Dr Carney n'avait pas seulement été son modèle au temps de son adolescence, il avait aussi soigné deux générations de Wyatt et d'habitants du coin. Il avait soutenu sa mère durant toute sa bataille contre la pneumonie qui l'avait emportée et n'avait pas paru malade le moins du monde. Dix mois seulement s'étaient écoulés depuis lors. De son côté, Oliver était reparti en Afrique, et c'était à présent une inconnue qui soignait son mentor en fin de vie.

Il regarda Julia, ravissante déesse aux courbes parfaites, entrer dans la salle de radiologie à l'extrémité du couloir.

Il devait reconnaître qu'elle le déstabilisait. Il y avait longtemps que son corps n'avait pas répondu aussi instinctivement qu'il l'avait fait, un peu plus tôt, lorsque leurs torses enduits de boue s'étaient littéralement épousés.

Conscient de l'effet qu'elle produisait sur lui, il s'éclaircit la voix.

Le moment était venu de retrouver la maîtrise de lui-même. De redevenir serein, calme, imperturbable.

Mais rester détaché s'annonçait plus difficile qu'il ne l'avait escompté. Conserver un détachement raisonnable lui avait permis jusqu'ici de faire face à l'horreur des camps de réfugiés, aux queues interminables devant la tente médicale, à la faim, à la maladie, à la mort, mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Surtout lorsqu'il vit Julia appuyée à la table de radiologie, sa main gauche posée sur le plateau, prête pour le cliché.

Elle avait rassemblé ses cheveux blonds encore humides en une tresse lâche, une sorte de flèche à la pointe effilée qui semblait inviter son regard à prendre la direction de son décolleté. Il cédait à la tentation quand il s'aperçut qu'elle le regardait, les yeux pétillants.

— Comment voulez-vous que je me place ?

L'envie le démangea de l'allonger sur la table et de glisser ses mains sous sa nuque pour lui administrer un long baiser.

Mais ça n'aurait guère été professionnel.

— Voyons un peu ce que nous avons là, dit-il, abaissant les yeux sur sa main blessée.

S'il les laissait remonter le long de son bras menu, coulisser sur la courbe de son épaule, laquelle venait juste d'émerger de la fine étoffe bleue, exposant…

Arrête tout de suite !

— Pardon. Vous disiez ? demanda-t-elle.

Relevant les yeux, il vit qu'un léger sourire jouait sur ses lèvres.

— Je n'ai rien dit du tout.

Tout à coup, il en doutait. Perdrait-il la boule à l'âge avancé de trente-huit ans ?

— Si vous voulez bien soulever votre main un instant. Je vais glisser une plaque dessous…

Il fouilla du regard la petite pièce.

— Dans le meuble bas, à votre gauche.

— Bien.

— Non, gauche, reprit Julia avec un petit rire comme il commençait à pivoter vers la droite.

— Je sais où est ma gauche, lança-t-il, furieux contre lui-même d'être aussi distrait.

Puis il vit qu'il l'avait blessée et s'en voulut. Même s'il n'envisageait rien de personnel avec elle, il aurait dû faire preuve de sympathie et se montrer professionnel. Pourquoi ses retours ici faisaient-ils toujours ressortir ce qu'il y avait de mauvais en lui ?

En toute hâte il alla chercher la plaque radiologique et la mit en place.

— On prend le cliché ?

— Ça me paraît une excellente idée, répondit-elle sèchement.

Envolée l'atmosphère légère teintée de sensualité qui avait existé entre eux. Il se serait giflé.

— Eh bien, j'espère que vous n'êtes pas gauchère.

Clair et net, le verdict troua le silence qui s'était installé pendant qu'Oliver réalisait la radio.

Ce n'était pas vraiment une surprise. Julia voyait aussi bien que lui que son majeur et son annulaire gauches étaient fracturés. L'annulaire désormais dépourvu d'alliance.

— Normalement, j'aurais prétendu que je l'étais pour vous taquiner, mais je n'ose pas risquer de me faire rembarrer de nouveau, dit-elle.

Malgré le sourire qui accompagnait ses paroles, elle vit dans ses prunelles vertes qu'elle avait fait mouche.

Eh bien, tant mieux ! Elle pouvait comprendre qu'Oliver soit triste d'avoir vu le Dr Carney dans un état aussi critique. Mais s'en prendre à la personne qui soignait le vieux médecin jour après jour n'était ni élégant ni intelligent.

— De toute manière, nous allons vous réparer ça.

— Ne vous inquiétez pas, je peux attacher mes deux doigts ensemble et les immobiliser dans une attelle. Comme j'ai besoin de garder le plus de dextérité possible, je ne veux pas avoir la main dans le plâtre.

— En ce cas, laissez-moi vous prévenir que ce sera à l'encontre de l'avis

d'un médecin.

— C'est un peu fort, si on songe que c'est un médecin qui m'a mise dans cette situation, s'entendit-elle souligner, sans toutefois élever la voix.

— Vous allez les réaligner vous-même ? Réduire les fractures ? Vous injecter l'anesthésique ?

Elle examina le cliché.

C'était faisable. Pas vraiment conseillé, mais faisable. Surtout si cela incitait le trop attirant Ogre de St. Bryar à s'éloigner d'elle.

— Oui, merci. Je suis sûre que vous avez mille autres choses à faire.

— C'est vrai.

Là-dessus, le futur duc gagna la porte, dont sa haute silhouette emplit l'embrasure, avant d'ajouter par-dessus son épaule, sans la regarder.

— Je reviendrai lundi matin. Vous aurez besoin d'aide.

— Je m'en sortirai, ne vous inquiétez pas. Aucune aide ne me sera nécessaire, lança-t-elle tandis qu'il s'éloignait.

Elle gagna en pestant le placard réservé aux fournitures, d'où elle tira une bande adhésive élastique de trois centimètres de large et une petite attelle.

Non mais quel toupet ! Comment osait-il s'imposer à elle dans son hôpital ?

Enfin, légalement, l'hôpital était à lui – ou du moins il le serait dans un avenir proche. Mais c'était elle qui le dirigeait, et elle n'avait nulle intention de le laisser s'y incruster et imposer de nouveau les pratiques vieillottes qui avaient enlisé cet endroit.

Enlisé…

Elle se revit couverte de boue. Face à face avec Oliver, leurs souffles quasiment mêlés. Leurs bouches si proches l'une de l'autre. Et les yeux d'Oliver, leur vert extraordinaire, époustouflant. Son cœur avait cogné si fort dans sa poitrine qu'elle s'était étonnée qu'il ne s'en rende pas compte. Mais peut-être l'avait-il senti.

Ce qui le rendait d'autant plus impardonnable d'être aussi bourru !

Elle prit une profonde inspiration.

Elle allait lui montrer comment on gérait un petit hôpital rural indispensable à la communauté. Ce n'était pas parce qu'il parcourait le monde avec son gilet pare-balles, à secourir une multitude de gens en détresse, que soigner les habitants de ce magnifique village constituait une perte de temps. Pas du tout. Son rôle ici était aussi important que le sien dans les zones de guerre !

Alors qu'elle fourrageait dans le placard, elle sourit en retrouvant une bande adhésive qu'une équipe de sport du comté leur avait offerte. Le nom de l'équipe inscrit en continu avait été mal orthographié, si bien qu'en la déroulant, on libérait un flot continu de « Burnside Tootball Club ».

— Ça fait plaisir de vous voir sourire.

Elle sursauta en entendant la voix d'Oliver.

— Oh ! Je vous croyais parti.

— J'ai le sentiment que mon relationnel n'a pas fait merveille avec ma patiente, annonça-t-il en souriant.

— Il se pourrait… que vous ayez été confronté à mon naturel têtu, concéda-t-elle dans un souci d'honnêteté.

— Vous ? Têtue ?

Avec un sourire jusqu'aux oreilles, il tendit la main vers la bande élastique et la petite attelle qu'elle envisageait d'utiliser.

— Puis-je ?

Malgré son désir de se débrouiller seule, la raison l'emporta : mieux valait réaliser la réduction des fractures dans les règles de l'art.

— Très bien. Vous avez gagné, dit-elle.

Et, de la tête, elle lui désigna la salle de soins située de l'autre côté du couloir.

Comme il prenait la main de Julia dans la sienne, Oliver fut frappé par la délicatesse de ses doigts. Des doigts de pianiste, ou de chirurgien.

— Vous n'avez jamais eu d'autre ambition que celle de devenir généraliste de village ? laissa-t-il échapper, avant de le regretter devant le froncement de sourcils de Julia.

Sa mère l'avait pourtant mis en garde contre son ton un peu trop « je sais tout ».

— Je me suis mal exprimé, corrigea-t-il en hâte. Je voulais juste savoir si vous êtes satisfaite de ce que vous faites.

— Totalement. Le rythme de mes journées n'a rien de comparable au vôtre, mais j'adore travailler ici. Mes parents appartenaient au corps diplomatique. Ensuite, j'ai épousé un militaire. Je ne crois pas avoir jamais vécu plus de trois ans au même endroit.

— Vous êtes mariée ? demanda-t-il dans un effort pour entretenir la conversation, bien qu'il ait remarqué qu'elle ne portait pas d'alliance.

— Je l'ai été. Je suis veuve… Depuis un peu plus d'un an et demi, maintenant.

— Je suis désolé d'entendre ça.

— Ça a toujours été une possibilité, précisa Julia d'un ton étonnamment uni.

Occupé à lui attacher les doigts l'un à l'autre, il releva les yeux vers elle sans chercher à dissimuler son étonnement.

— Au moins, j'ai les enfants.

Eh bien, il allait de surprise en surprise !

— Vous avez des enfants ?

— Oui. Deux.

— Est-ce que je les ai vus aujourd'hui ? Une course dans la boue, c'est le top pour les enfants, non ?

— Vous avez raison, répondit-elle avec un petit rire teinté de tendresse. Ils adorent habiter ici. Mais leur école, qui se trouve à Manchester, leur offrait un voyage-découverte à Londres ce week-end.

— Vous n'avez pas trouvé assez bien l'école primaire de St. Bryar ?

— Vous vous trompez sur toute la ligne. Mes jumeaux ont treize ans. Ils se forment à la Music Academy. Sans que l'on sache de qui ils le tiennent, ils possèdent un incroyable talent de musiciens – violoncelle pour Henry, violon pour Ella. Dieu sait qu'ils ne l'ont hérité ni de moi ni de leur père.

— Il n'était pas musicien ?

Il vit les yeux bleus de Julia se fixer sur quelque chose d'invisible.

— Oh non ! Il était militaire dans l'âme. Il considérait que sa mission principale au sein des forces spéciales était de maintenir la paix. Ce qui ne manque pas d'ironie, si l'on songe que ce job n'existe qu'à cause des guerres.

Oliver opina pour l'inviter à poursuivre.

— On dirait que les uns veulent sans arrêt s'emparer de telle ville ou de telle région pendant que les autres essaient désespérément de s'accrocher à leur refuge, aussi minuscule soit-il. C'est presque ridicule, vous ne trouvez pas, le pétrin dans lequel se mettent les humains.

Si ces paroles ne l'avaient pas autant interpellé, il aurait acquiescé. Tous les jours, son travail pour la Croix-Rouge le confrontait aux effets désastreux des combats. Tant de vies perdues, et pour quoi exactement ? Mais à cet instant, assis dans cette salle de soins de ce petit hôpital rural dans lequel il n'aurait jamais imaginé travailler, il lui était quasiment impossible de décider de ce qui était le plus important. La situation du monde dans son ensemble ? Les petits moments de beauté humaine ? Les doigts magnifiques posés sur sa paume ?

Comme la chaleur de la main de Julia pénétrait la sienne, il se sentit balayé par un torrent d'émotions.

Relevant les yeux vers la jeune femme, il croisa son regard bleu.

— C'est pire que ridicule. Accablant.

Restée seule – heureusement pour sa tranquillité d'esprit, Oliver était parti aussitôt son travail de réparation achevé –, Julia décida de rendre une petite visite au Dr Carney avant de regagner son cottage. Elle aimait bien passer le voir au milieu de l'après-midi, ça lui permettait de surveiller son état de santé tout en lui montrant qu'il avait fait le bon choix en l'engageant pour lui succéder.

Le trouvant tranquillement endormi, elle prit délicatement son pouls puis regarda l'écran du moniteur cardiaque.

Ses constantes semblaient bonnes, compte tenu de sa situation.

— Il n'a que de bonnes intentions, vous savez.

Elle sursauta, avant de s'apercevoir que le vieil homme ne parlait pas

dans son sommeil.

— Qui ? demanda-t-elle.

Comme si elle ne le savait pas !

Ouvrant les yeux, le Dr Carney lui offrit son regard, toujours étonnamment clair en dépit de sa santé déclinante. Comme il tapotait le bord de son lit en une invite à s'asseoir, elle s'exécuta.

— Oliver. Il ne s'est jamais vraiment remis, et ça rend son retour ici… Disons que c'est difficile à gérer pour lui.

Remis de quoi ?

— Vous voulez dire de vous voir ici ?

— Oh ! je suis sûr que ça n'a pas été agréable pour lui ! Nous aurions sans doute dû le prévenir. Mais ce n'est pas ce que j'avais à l'esprit. Toutefois, je le laisserai vous mettre au courant.

Elle sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque.

— Au courant de quoi ?

— Ce n'est pas à moi d'en parler, ma chère petite. Donnez-lui le temps. Patience.

Oui, seulement elle avait besoin de savoir ce qui l'attendait.

— Docteur Carney, vous pensez qu'il envisage de vendre l'hôpital ?

— Ça, ce sont des racontars ! Rien de concret, n'est-ce pas ? Allons, ajouta-t-il en lui donnant une petite tape affectueuse sur la main, j'en ai probablement déjà trop dit. Donnez-lui juste une chance. Vous êtes terriblement semblables, tous les deux, vous savez.

— Vraiment ? Je trouve ça difficile à croire, protesta-t-elle. Il a l'air d'apprécier la vie effervescente, et moi j'aime la vie tranquille que je mène ici, dans cette bonne vieille bourgade.

Mais tout en prononçant ces mots, elle s'aperçut qu'ils ne sonnaient pas juste. En fait, elle savait seulement qu'Oliver Wyatt adorait son métier et aimait beaucoup le Dr Carney. Il avait dû ressentir un horrible choc en découvrant celui-ci en fin de vie.

— Je suis désolée, ajouta-t-elle. Vous avez sans doute raison. Je ne connais pas Oliver. Son arrivée m'a prise par surprise, c'est tout.

— Ce n'est pas grave. Personne ne supporte facilement le changement.

— Ça, c'est vrai ! affirma-t-elle en songeant à Oliver.

Puis elle se rendit compte que le vieux médecin songeait aussi à elle. Peut-être avait-elle manqué de souplesse à l'arrivée d'Oliver.

Eh bien, elle allait s'appliquer à lui donner une autre chance.

Elle pressa la main du Dr Carney.

— Je vous laisse vous reposer en attendant l'heure du dîner. Et je vous souhaite une bonne nuit, docteur Carney.

— Merci. Bonne nuit à vous aussi, docteur MacKenzie. Faites de beaux rêves, conclut-il avec un sourire entendu.

S'étant faufilé dans la cuisine par la porte de derrière comme il le faisait dans son enfance, Oliver fut aussitôt attiré par un énorme plat de brioches à la cannelle encore toutes fumantes posé sur la table. Il s'en approchait à pas de loup, quand une injonction familière l'arrêta net.

— Défense de toucher, garnement !

— Clara ! s'écria-t-il, ravi de constater que la brave dame, cuisinière de la famille depuis plus de quarante ans, régnait toujours sur les cuisines du manoir.

— Approche, jeune homme ! Je ne t'avais même pas encore aperçu depuis ton arrivée.

Il se retrouva enveloppé de la même chaude étreinte qu'autrefois, et après le choc qu'il avait ressenti en voyant l'état de son cher Dr Carney, cette familiarité le réconforta.

— Je ne suis là que depuis quelques heures ! Et maintenant que me voici dans vos quartiers, dites-moi pourquoi je n'ai pas droit à une de vos délicieuses brioches.

— Elles sont pour le stand de gâteaux et petits pains à l'église.

Un stand de…

— Pardon ?

— C'est nouveau, expliqua Clara avec un sourire jusqu'aux oreilles. Encore une idée du Dr MacKenzie. On collecte des fonds pour acheter un de ces appareils portables utiles en cas de problème cardiaque.

— Un défibrillateur portable ?

Idée vraiment excellente. Pourquoi n'y avait-il jamais pensé lui-même ?

— C'est ça. Si nous récoltons une certaine somme, nous pourrons recevoir une subvention équivalente du Gouvernement. Notre Dr MacKenzie a tous les papiers.

« *Notre* Dr MacKenzie » ?

C'était impressionnant la vitesse à laquelle Julia s'était intégrée dans cette communauté d'ordinaire si fermée aux nouveaux venus. Bigrement ennuyeux, aussi. Comment se faire une idée précise du fonctionnement du domaine si elle changeait sans cesse quelque chose ?

— Et tu ne sais pas tout, poursuivit la cuisinière. Elle a apporté un souffle d'air frais ici. Elle fait réellement revivre cet endroit. Évidemment, ce n'était pas pareil quand la duchesse était parmi nous. Ta mère était traditionnelle, elle aimait que les choses soient faites comme elles doivent l'être.

C'était peu de le dire !

— Notre Dr MacKenzie n'est pas aussi à cheval sur les détails, et elle ne craint pas de faire des remous. On dirait que rien ne lui résiste. Elle semble capable d'améliorer les choses dans n'importe quel domaine. Vous devriez vous rencontrer. Vous faites la paire, tous les deux !

Une paire dépareillée, alors. À l'inverse de Julia, il ne s'était jamais mêlé de ce qui concernait le domaine. Aujourd'hui, il était là dans un but précis : prendre la relève de son père et décider de la suite à donner. Vu qu'il

n'envisageait pas de rester, ce qu'il avait à faire, c'était trouver un moyen de couper les ponts en douceur. Et qu'avait-il fait ? Il s'était empressé de participer à la course de bienfaisance.

— Attention ! J'ai une autre fournée à sortir du four.

Avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait, il se retrouva écarté sans cérémonie par la cuisinière.

— Vous êtes sûre qu'il n'y a même pas une minuscule brioche pour moi ?

— Quoi ! Risquer de priver le village d'un défibrillateur ? Oliver ! s'écria Clara d'un ton faussement scandalisé, en écarquillant les yeux.

Ce qui ne l'empêcha pas de déposer sur le comptoir une de brioches fumantes qu'elle venait d'extraire du four.

— Tiens. Mais s'il manque vingt-cinq pence, je te laisserai expliquer au Dr MacKenzie pourquoi nous n'avons pas atteint notre but.

Et ainsi conforter celle-ci dans l'idée qu'il se fichait complètement des habitants de St. Bryar ? Merci bien.

— Je vous le paie tout de suite, dit-il.

Et, avec un sourire penaud, il tendit à la brave dame un morceau de pansement qu'il tira de sa poche.

Une vente de petits pains et de gâteaux n'aurait aucun impact sur sa décision finale, mais peut-être que la présence de Julia rendrait les choses plus faciles. Il ne tenait pas à laisser l'hôpital à l'abandon, et elle cherchait visiblement à faire voler l'établissement de ses propres ailes.

Était-ce pour cette raison que son père et le Dr Carney l'avaient engagée ? Parce qu'ils se doutaient que ça ne serait jamais son truc à lui ?

Cela avait toujours été celui d'Alexander…

À peine cette idée lui était-elle venue à l'esprit qu'il la repoussa.

— Qu'y a-t-il au menu du dîner, Clara ?

— Ne t'attends pas au décorum dont tu avais l'habitude, Oliver. Ton père se contente désormais d'un repas léger dans la bibliothèque avec un bon livre, au coin du feu. Mais je peux te concocter quelque chose de plus consistant si tu veux. Le garde-manger est toujours largement approvisionné.

Eh bien, pour une surprise ! Mais il comprenait que son père n'ait pas envie de dîner seul dans l'imposante salle à manger d'apparat.

— Ne vous inquiétez pas, Clara. Je dînerai avec lui.

Là-dessus, il effleura sa joue d'un baiser et gravit l'escalier menant à l'étage principal en se demandant à quoi il devait encore s'attendre.

Dire qu'il avait été convaincu que rien ne bougerait jamais ici ! Qui aurait cru qu'il ne fallait pas plus qu'une ravissante rose anglaise pour bousculer le poids des traditions ?

3.

La porte de l'hôpital ne semblait pas verrouillée, pourtant elle ne bougeait pas d'un pouce.

Oliver poussa avec un peu plus de force.

— Il y a quelqu'un ?

— Attendez ! Arrêtez ! Vous ne pouvez pas entrer, entendit-il à travers le battant.

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas censé être ici !

Ça alors ! Julia MacKenzie lui interdisait l'accès ? Il avait espéré consacrer un peu de son dimanche au Dr Carney. Jouer aux échecs avec lui, bavarder à bâtons rompus…

— J'ignorais qu'il y avait des heures de visite, rétorqua-t-il.

— Si vous voulez entrer, passez par-derrière.

Même s'il ne voulait aucun traitement de faveur, il trouvait le procédé un peu cavalier.

En bougonnant, il ramassa le gros bouquet de jonquilles et le jeu d'échecs qu'il avait posés sur le sol et contourna le petit bâtiment en pierre du pays bordé de plates-bandes fleuries.

La porte de derrière s'ouvrit sans problème, et lorsqu'il découvrit Julia perchée sur un escabeau planté pile à l'entrée de l'accueil, un lé de papier peint entortillé autour d'elle, il sentit sa mauvaise humeur s'envoler.

À l'évidence les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu.

— Des fleurs ! s'écria-t-elle, l'air ravi, en pivotant vers lui.

La voyant vaciller sur son marchepied, il déposa bouquet et jeu d'échecs sur la chaise la plus proche et se précipita pour lui agripper la main avant qu'elle ne tombe.

— Argh ! Ma main blessée !

— Oh ! Pardon. Pardon.

Tandis qu'il la prenait cette fois par la taille, elle écarta sa main gauche et lui agrippa l'épaule de la droite.

— J'adore les jonquilles ! Mais vous n'auriez pas dû.

La tenant toujours par la taille, il baissa les yeux sur les fleurs avant de

les relever vers son visage souriant. Il n'avait jamais su mentir.

Un ange passa.

— Ah ! Elles ne sont pas pour moi, n'est-ce pas ?

Les joues rouges d'embarras, elle se libéra de son étreinte.

Dommage. Il avait apprécié d'être proche d'elle, de l'étreindre.

— Je les destinais au Dr Carney, avoua-t-il. Ce sont ses fleurs préférées, et j'ai pensé qu'elles égaieraient un peu cet endroit. Mais il semble que vous m'ayez coiffé au poteau ! plaisanta-t-il en désignant le papier peint vert pâle parsemé de marguerites.

— Pas vraiment, dit Julia en s'efforçant de se débarrasser de sa cuirasse fleurie. Je me suis crue capable de bricoler, et maintenant vous êtes témoin de mon incompétence.

Il ne put retenir un sourire. Il la trouvait adorable en bricoleuse du dimanche.

— Vous voyez ? C'est un tel bazar ici que vous restez sans voix. Et c'était censé être une surprise pour vous !

— Pour moi ?

Tandis qu'elle descendait de l'escabeau, le lé de papier peint chiffonné s'effondra sur le sol.

— Ne faites pas l'innocent, Oliver. Votre visage parlait pour vous lorsque vous avez vu que l'accueil n'avait pas changé depuis le couronnement de la reine. Ça fait des semaines que j'avais prévu de le retapisser, et puis voilà, il y a eu la course d'obstacles à organiser, ce qui m'a pris beaucoup de temps. Et vous surgissez tout à coup au beau milieu de ce chantier, alors que j'aurais tellement voulu que tout soit parfait avant votre arrivée ! débita-t-elle d'une traite.

Rien qu'à regarder ses lèvres bouger en continu, il se retrouvait tout étourdi. Et s'il l'embrassait ? Cela changerait le cours de la conversation…

— Oliver ?

— Oui, pardon ?

Il se força à reporter le regard sur ses yeux.

Bleu myosotis. Une très jolie nuance de myosotis.

— Désolée, je parle, je parle. En fait, ce que je dis n'a aucun intérêt.

La situation était en train de prendre une direction imprévue. Encore heureux qu'il n'ait pas pensé à voix haute !

Par prudence, il recula d'un pas afin de mettre un peu de distance entre eux.

— Je sais ! s'écria Julia. Je vais brancher la bouilloire et vous apporter du thé, à vous et au Dr Carney. Et j'apporterai aussi un vase pour ces fleurs. Ensuite, vous poursuivrez tranquillement votre visite. Ne vous occupez pas de moi. Oubliez même que je suis ici. Ce sera le mieux, non ?

Indubitablement. Mais était-ce possible ?

Passant devant lui, elle s'engouffra dans le couloir.

C'était peut-être ridicule, mais il lui semblait que la lumière de l'accueil

avait pâli depuis son départ.

Mortifiée de sentir ses joues en feu, Julia s'empressa de tirer un glaçon du réfrigérateur de l'office, puis, se laissant tomber sur une chaise, elle se le passa sur le visage.

Elle aurait tellement voulu prendre un nouveau départ avec Oliver ! Donner d'elle l'image d'une professionnelle accomplie. À tout le moins avoir fini de rafraîchir les murs de l'accueil avec ce magnifique papier peint vert pâle qu'elle avait acheté pour trois fois rien à Manchester où elle était allée voir ses enfants, un de ces jours où elle avait eu besoin de les serrer dans ses bras.

En ce moment même, un câlin d'eux lui ferait beaucoup de bien. En principe, ils revenaient tous les week-ends, et c'était alors qu'elle se sentait vraiment chez elle ici. Leur cottage s'emplissait de musique, de bavardages. Le temps d'un petit récital qu'ils offraient au Dr Carney dans sa chambre, l'hôpital se berçait aussi de sons mélodieux. Elle voyait les patients venus en consultation ou jardinait, ou s'affairait dans la cuisine, et pendant ce temps elle oubliait que Matt n'était plus là.

Ramenée au présent par le déclic annonçant que l'eau de la bouilloire arrivait à ébullition, elle se releva, essuya ses mains et son visage, et s'employa à faire du thé.

Depuis hier, elle se sentait perturbée. Déboussolée. Fébrile. Sans doute parce que ses jumeaux lui manquaient.

Sauf qu'ils lui manquaient en permanence. Autant ne pas éluder l'évidence, il y avait une autre raison à sa nervosité : un certain grand brun athlétique. Et rien qu'à entendre Oliver parler avec le Dr Carney, elle devinait que son état ne s'arrangerait pas tant qu'il resterait dans les parages. Maintenant, si elle pouvait canaliser une partie de cette énergie pour finir de poser son papier peint…

— Oh non !

Julia ne put retenir un gémissement en voyant ses bottes en caoutchouc dériver au pied de l'escalier.

Déjà qu'elle avait mal dormi, et maintenant cette inondation !

Une canalisation avait dû se rompre. À moins de quinze jours des vacances de Pâques. Fantastique !

Prenant une profonde inspiration, elle pénétra dans l'eau glacée qui lui arriva au-dessus des chevilles, attrapa ses bottes, les enfila, puis, après avoir prestement coupé l'arrivée d'eau, elle rejoignit la porte d'entrée qu'elle ouvrit, libérant un flot tumultueux qui cascada au-dehors.

Le cottage allait mettre un temps fou à sécher. C'était un vrai désastre.

— Voilà une manière originale de débuter la semaine.

Elle se retourna dans un sursaut en entendant la voix de baryton. Celle-là même qui semblait n'apporter que des ennuis.

— C'est une tradition de l'endroit d'où je viens, répliqua-t-elle, soudain consciente que la courte chemise de nuit qu'elle portait ne dissimulait pas grand-chose de son anatomie.

Un sourire aux lèvres, Oliver s'adossa à un pilier du porche.

— Ah bon ? Et de quelle tradition s'agit-il exactement ? Se provoquer une pneumonie ?

Il marquait un point, vu qu'elle était frigorifiée.

— Non. Faire le nettoyage de printemps, avança-t-elle d'un ton qu'elle espéra ironique. Maintenant si vous voulez bien m'excuser…

— En fait, je suis venu vous prêter main-forte.

— Mais comment saviez-vous…

— À l'hôpital, précisa-t-il sans la laisser finir. Je vous ai dit que je vous aiderais pour vos consultations.

Certes. Mais si sa mémoire était bonne, elle avait refusé.

— Compte tenu de notre mésaventure, j'ai pensé que deux mains supplémentaires ne seraient pas superflues. J'ai aussi besoin de jeter un coup d'œil aux registres. Voir comment vous gérez l'hôpital me serait très utile.

S'écartant du pilier, il s'avança pour jeter un œil à l'intérieur du cottage. Comme il passait tout près d'elle, elle ne put ignorer les délicieux effluves épicés qui lui chatouillèrent les narines, et un frisson la parcourut.

Mais peut-être frissonnait-elle simplement de froid. Elle se sentait vraiment transie de la tête aux pieds.

— On dirait que je vais devoir jouer les chevaliers par-dessus le marché !

Comme elle ne savait pas s'il avait lancé une boutade ou une pique, elle risqua un œil en direction de son visage.

Celui-ci ne reflétait plus qu'une froide efficacité.

— Vous ne pouvez pas rester ici tant que les tuyaux défectueux n'auront pas été réparés. Allez rassembler vos affaires. Vous vous installerez au manoir. C'est assez vaste pour que nous ne nous gênions pas les uns les autres.

C'était peu de dire que l'invitation manquait d'enthousiasme ! De toute manière, elle ne tenait pas à vivre sous le même toit que cet homme trop séduisant.

— Ce n'est pas nécessaire. Je vais me débrouiller.

— Ne soyez pas ridicule, Julia. Il n'y a aucune chance pour que cet endroit sèche dans les jours qui viennent, encore moins les heures. Je ne voudrais pas que vous tombiez malade en plus.

— Je ne suis pas seule en cause. Mes enfants rentrent dans moins de quinze jours à la maison pour les vacances de Pâques.

— Comme je vous l'ai dit, il y a assez de place à Bryar Hall.

— Merci pour le chaleureux accueil, murmura-t-elle en suivant des yeux Oliver qui s'éloignait.

Elle ne savait pas à quoi s'attendre au juste avec cet homme, mais elle était sûre d'une chose : son monde feutré et bien ordonné semblait sur le point de basculer. De nouveau.

Oliver faillit se taper la tête contre son volant.

Qu'est-ce qu'il lui avait pris d'inviter Julia MacKenzie à séjourner au manoir alors qu'elle occupait déjà ses pensées en permanence ? Sans parler du fait que ses neurones avaient failli disjoncter lorsqu'il l'avait vue dans sa minuscule chemise de nuit. Il aurait suffi qu'il fasse glisser du bout de l'index l'une des étroites bretelles soyeuses pour que…

Interrompant net le cours de ses pensées, il se racla la gorge.

La situation allait requérir un certain doigté. Indépendamment de l'effet que le Dr Julia MacKenzie produisait sur lui, elle n'était pas dans le même camp. Et c'était ainsi que les choses devaient rester.

— Démarrez !

Tandis qu'une Julia habillée de pied en cap jetait sur le siège arrière de son 4x4 ce qui ressemblait au gros sac à dos de soins d'urgences utilisé par les militaires, il passa instantanément en alerte rouge professionnelle.

— Que se passe-t-il ?

— Reg Pryce – vous le connaissez ? Il est coincé sous son tracteur dans Shaw Field, de l'autre côté du domaine. Ils ont appelé une ambulance, mais elle peut mettre plus d'une heure pour arriver sur ces routes.

Il ne put retenir un soupir.

On aurait beau organiser toutes les collectes de fonds possibles et imaginables, la vérité resterait la même : cet endroit était dangereux. Trop loin de tout pour que les blessés soient secourus à temps.

— Allons-y, d'accord ?

Conscient que perdre du temps pouvait coûter une vie, il démarra sur les chapeaux de roues.

— Vous êtes au courant de son état ?

— D'après son fils Mike, il est conscient mais a l'air mal en point. Il se plaint de douleur thoracique, et sa tête a apparemment heurté quelque chose. Son tracteur est un modèle ancien à cabine ouverte, et comme presque tous les fermiers, il n'avait pas attaché sa ceinture.

Tout en s'engageant sur la route, il lui fit signe de poursuivre.

— Il était en train d'épandre du fumier. Une roue s'est enfoncée dans un terrier de lapin, et l'engin s'est renversé.

— Bon. Je connais un raccourci, dit Oliver en bifurquant dans un chemin forestier. On devrait gagner une dizaine de minutes.

— Tant mieux.

— Vous êtes déjà intervenue en extérieur ?

— Non. Mais une blessure est une blessure, où qu'elle se produise. Vous le savez mieux que quiconque, j'imagine.

Alors qu'il braquait fortement pour négocier un virage serré, il vit Julia plaquer machinalement sa main gauche sur le pare-brise. Elle laissa échapper un cri qu'elle s'empressa de transformer en rire.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il.

— Oui. Je ne suis pas encore habituée à empêcher ma main gauche d'intervenir.

— Vous essayez de me culpabiliser ?

— Pas du tout. J'essaie juste de m'adapter à votre… euh… conduite dynamique.

Il rit.

— C'est le territoire de mon enfance ! Je connais ces routes forestières comme ma poche.

— Et pourtant, d'après la rumeur, vous préférez vous trouver dans une zone de guerre plutôt qu'ici.

Eh bien, elle ne mâchait pas ses mots !

— Au premier abord, je n'ai pas eu l'impression que vous étiez du genre à prendre les ragots pour argent comptant.

— On dirait que nous avons d'autres chats à fouetter pour le moment, dit Julia, ignorant sa repartie, tandis qu'ils franchissaient la clôture ouverte du vaste pré.

D'accord, elle avait bien fait de le remettre à sa place. Ce n'était pas sa faute à elle s'il n'avait pas été là pour mettre les choses à plat.

En apercevant le tracteur renversé, il se sentit presque soulagé. Il se retrouvait en terrain connu. La médecine, c'était son domaine, ce qui l'avait aidé à rester fort durant toutes ces années loin du manoir familial.

Julia attrapa son gros sac à dos et jaillit du 4x4 dès qu'ils parvinrent à destination. Balayant du regard le site de l'accident, elle constata avec soulagement que, grâce aux ondulations du sol, le tracteur ne pesait pas de tout son poids sur Reg Pryce. Néanmoins, son torse semblait bloqué sous l'armature du siège et ses pieds coincés sous le châssis principal.

Sans perdre une seconde, elle s'agenouilla sur le sol et vérifia les constantes du patient, qui respirait à peine et dont le pouls se révéla irrégulier. Il fallait se dépêcher de désinfecter l'entaille que Reg avait au front. Consciente du fait que le fumier fraîchement répandu sur le pré constituait un véritable foyer de bactéries, elle commença à fouiller dans son sac avec fébrilité.

Le fils du blessé se pencha au-dessus d'elle.

— Il a perdu connaissance il y a quelques minutes. Pourtant, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le maintenir éveillé.

— Ne vous en faites pas, dit la voix rassurante d'Oliver qui les avait rejoints. Nous prenons le relais. Julia ?

— Je m'apprête à nettoyer et à panser la blessure à la tête. Elle saigne

abondamment, mais elle est superficielle.

Elle releva les yeux vers Oliver pour préciser à mi-voix.

— Reg ne respire pas aussi bien qu'il devrait. Je penche pour un volet costal.

Ils savaient tous les deux ce que cela signifiait : 50 % de chances de survie. Ils allaient devoir intervenir vite, en espérant qu'ils n'aient pas en plus à juguler une hémorragie interne.

— Bien vu, dit Oliver. Respiration rapide et faible. Mike, je pense qu'il s'est évanoui en raison de la douleur. C'est la manière qu'a le corps de faire face. Je vais avoir besoin de votre aide, ajouta-t-il en posant une main sur l'épaule du jeune homme. Il faut que nous soulevions le tracteur. Qui sait ce qu'il se passe en dessous.

Là-dessus, il regarda Julia. Cherchait-il des réponses ?

— Vous avez un kit d'oxygène de première urgence dans votre sac, n'est-ce pas ? Dès que le tracteur aura été déplacé, nous pourrons traiter l'ensemble des problèmes.

Elle secoua la tête, car son instinct la poussait à ne rien précipiter.

— Je crois qu'il vaudrait mieux avoir recours à un hélicoptère plutôt qu'à l'ambulance et attendre son arrivée avant de faire quoi que ce soit d'autre que stabiliser notre blessé.

— Il n'y en a que deux pour toute la région, rétorqua Oliver. Qui vous dit que l'un d'eux est disponible ?

— On ne le saura pas si on ne le réclame pas. Je ne vous prenais pas pour un défaitiste.

Comme il fronçait les sourcils, elle se hâta d'enchaîner.

— Si des fragments de côtes percent un des poumons lorsque le tracteur bougera, que ferons-nous ? Nous n'avons pas l'équipement nécessaire pour gérer ça. Ouvrir son thorax reviendrait à le tuer.

— Vous avez raison.

Passant un bras sous le châssis du tracteur, Oliver tâta les membres inférieurs de Reg.

— Rien ne semble bloquer la circulation. Ses jambes sont chaudes. Voyons ce que nous pouvons faire.

Elle opina tout en continuant à œuvrer sur le front du blessé.

Elle était assez fière de se sentir aussi calme au chevet de son premier grand blessé. Mais la présence d'Oliver y était sans doute pour quelque chose. Il semblait totalement dans son élément.

— Mike, reprit-elle en se tournant vers le jeune homme, je ne veux pas t'inquiéter, mais nous pensons que ton père a plusieurs côtes cassées et que nous aurons peut-être besoin de l'aider à respirer. Peux-tu rappeler les secours pour leur dire que nous avons besoin d'un hélicoptère tout de suite ? Précise qu'il s'agit d'un volet costal. Tu as compris ?

Il opina sans un mot.

— Ensuite, ce serait bien que tu t'occupes avec Oliver des cordes qu'il

faudra pour relever le tracteur lorsque l'hélicoptère sera là.

— Il va s'en sortir, n'est-ce pas ?

— Nous ferons tout notre possible. Tu pourrais peut-être aussi commencer à détacher l'épandeur, ajouta-t-elle tout en tirant d'autres compresses de son sac.

— Ça ne vous ennuie pas de rester seule un petit moment ? demanda Oliver en se relevant.

— Pas du tout. Faites ce que vous avez à faire tous les deux.

Dès qu'elle eut fini de désinfecter et de panser la blessure à la tête de Reg, elle se mit en devoir de vérifier sa respiration. Pas seulement en approchant son oreille de la bouche du patient mais en auscultant ses poumons durant une minute entière à l'aide de son stéthoscope afin d'évaluer avec précision son rythme et sa capacité respiratoire. Ensuite, elle s'assura qu'il ne présentait ni tuméfaction au niveau du cou, ni dilatation des veines cervicales, ni hyper-expansion pulmonaire. Elle ne releva aucun symptôme de pneumothorax, mais le refroidissement de la peau du blessé l'inquiétait.

— Mike, quelles nouvelles de l'hélicoptère ?

Le jeune homme apparut à l'angle du tracteur.

— Celui qu'on nous envoie sera là dans dix minutes.

— Excellent ! Merci. Et au sujet de l'épandeur ?

— Il est détaché. On vient juste d'installer les cordes pour que le 4x4 puisse relever le tracteur.

— C'est bon, intervint Oliver, tout est paré. Qu'avez-vous besoin que je fasse, maintenant ?

Sa chaude voix de baryton l'enveloppa comme un doux châle en cachemire. Elle trouvait agréable de collaborer avec lui en tant que médecin. Il l'incitait à se croire à la hauteur.

— Nous devons immobilier le thorax de Reg avant de déplacer le tracteur.

— Évaluation de son état ?

Tout en tirant de son sac une couverture de survie, elle lui transmit les informations qu'elle avait recueillies.

— On peut peut-être utiliser ça en guise d'attelle. Si nous pouvons faire pivoter notre patient sur le flanc tout en l'enveloppant dedans, ça devrait à la fois le maintenir immobile et le réchauffer en attendant l'arrivée des secours.

Cela dit, elle défit sa veste et l'enroula sur elle-même.

— Voilà qui servira de coussin de soutien.

Oliver la prit et la déposa sur le sol à l'endroit où ils feraient pivoter Reg.

— Vous avez de la morphine ?

— Un peu, oui.

— Nous allons l'utiliser, d'accord ?

Il lui adressa un gentil sourire puis entama le délicat positionnement de la couverture autour du torse du blessé.

Elle aimait la manière dont il travaillait. Calmement. Sans à-coups. Avec

une maîtrise parfaite.

De son côté, elle prépara l'injection de morphine.

Avec mille précautions, ils firent basculer le torse de Reg sur le côté gauche et équipèrent son visage du masque à oxygène réglé sur le débit maximum.

— Combien de temps avant l'arrivée de l'hélico, Mike ?

— Moins de cinq minutes.

— Julia, si vous mainteniez notre patient en place pendant que Mike et moi nous commençons à déplacer le tracteur ? C'est à peu près le temps qu'il nous faudra. Ainsi, lorsque l'appareil arrivera, nous ne le gênerons pas. Les secouristes pourront atterrir au milieu du pré sans problème, monter Reg à bord et s'envoler aussitôt pour l'hôpital.

— Vous êtes sûr que les cordes sont assez solides ?

— Je n'essaierais pas – en particulier avec vous au chevet de Reg – si je n'en étais pas sûr et certain, répondit Oliver d'une voix ferme, ses yeux rivés aux siens.

Il se souciait d'elle autant que du blessé !

Elle sentit une douce chaleur l'envahir.

— Non, bien sûr. Allez-y, alors.

Totalement concentré sur la tâche à accomplir, Oliver démarra lentement, son regard allant du rétroviseur au pré devant lui et vice versa. Bientôt, il sentit que le 4x4 commençait à redresser le tracteur, et la sensation familière de la réussite l'envahit.

Allez ! Encore un petit effort…

Au moment où le tracteur se redressait sur ses roues, il adressa un clin d'œil à son image dans le rétroviseur.

Mission accomplie !

Puis le bruit assourdissant des rotors le ramena à la réalité du moment : déjà, Mike détachait les cordes de halage afin qu'il puisse écarter la Land Rover du point d'atterrissage.

Quelques minutes après, l'hélicoptère emportait Reg Pryce à l'hôpital de Manchester.

On ne savait pas si le pauvre homme survivrait à ses blessures, mais au moins avaient-ils fait tout ce qui était en leur pouvoir – surtout Julia, qui avait insisté pour faire appel au transport médical aérien.

Lui, il n'aurait même pas essayé. Et il se sentait mal d'avoir eu un comportement aussi défaitiste, comme les gens d'ici autrefois, lorsque rien ne bougeait.

Il se surprit à sourire.

Peut-être que l'arrivée de Julia MacKenzie montrait que tout était possible dans ce coin perdu.

Peut-être…

4.

— Bon, dit Oliver d'un air décidé tandis que l'hélicoptère s'éloignait, il est temps qu'on file sous la douche.

Julia le dévisagea, incrédule.

Un kaléidoscope d'images s'imposait à son esprit : l'eau chaude cascadant sur le corps musclé de son compagnon, s'insinuant dans ses épais cheveux sombres, ruisselant en fines traînées sur ses joues, le long de ses mâchoires…

— Venez, Julia. On rentre directement au manoir. Vous tremblez de froid.

Elle secoua la tête sans comprendre.

— Pardon ? Non, non. Je vais bien. Vous n'avez qu'à me déposer chez moi. Je dois entamer mes consultations à l'hôpital.

— Vous n'approcherez pas de l'hôpital dans l'état où vous êtes. Avec toute la saleté qui colle à vos vêtements, estimez-vous heureuse que je ne vous attache pas sur le toit.

Au moins, elle ne risquait pas de mal interpréter ses propos, cette fois.

— D'accord. Mais inutile d'être grossier. Vous n'êtes pas mieux que moi.

Encore que…

Son regard s'attarda sur les lèvres bien ourlées d'Oliver avant de remonter vers ses mèches sombres en bataille.

Si elle y glissait les doigts…

— Alors, vous montez ou vais-je devoir vous porter ?

Tentante perspective !

Se surprenant à rêver qu'il le fasse, elle se demanda si elle ne souffrait pas d'un léger syndrome post-traumatique : jamais auparavant elle n'avait été encline à ces vagues de pensées coquines.

Avant qu'elle puisse grimper dans le 4x4, Oliver la prit par les épaules, et elle sentit la chaleur de ses mains se répandre tout le long de son dos, tel un baume apaisant.

— L'une de vos canalisations s'est rompue. Votre cottage est très sale. Vous aussi avez besoin de vous nettoyer, et vous risquez d'attraper un rhume

de cerveau. C'est la dernière chose dont vos patients ont besoin.

La logique même.

— Je pense pouvoir me débrouiller. Merci, répondit-elle d'un ton guindé comme il lui ouvrait sa portière.

Ignorant sa déclaration, il la soutint par le coude tandis qu'elle se juchait sur le siège passager.

C'était si agréable qu'elle s'abandonna à une nouvelle rêverie, avant de se morigéner.

Il fallait vraiment qu'elle se ressaisisse !

Le moteur rugit, et bientôt ils empruntèrent dans l'autre sens le raccourci qui leur avait fait gagner un temps précieux.

Tandis qu'ils roulaient sur le chemin cahoteux, elle risqua un œil vers Oliver.

Le visage comme taillé dans le marbre, il regardait droit devant lui.

C'est alors qu'elle fut prise d'une crise de fou rire, sa réaction nerveuse typique.

Elle se plaqua une main sur la bouche pour arrêter le flot, mais elle s'étrangla. Le rire se mua en salve de toux, et tout à coup les larmes ruisselèrent sur ses joues tandis qu'une douleur cuisante lui transperçait le cœur.

L'intimité de son couple lui manquait. Que quelqu'un touche sa peau. La désire. La soutienne lorsqu'elle se sentait fragile. Matt aurait su que son fou rire signifiait qu'elle était désarçonnée, il l'aurait serrée dans ses bras pour la rassurer. Un hoquet mêlé de rire lui échappa. Elle ne savait plus si ses larmes provenaient de la joie, de la tristesse ou de ses quintes de toux. Elle s'empressa de sécher son visage, dans l'espoir qu'Oliver était trop concentré sur la route pour remarquer sa déroute émotionnelle.

— Tout va bien, Julia ?

— ça va. J'avais juste un petit truc coincé dans la gorge.

Enfin, que lui arrivait-il ? Avec Matt, elle n'avait jamais été nerveuse à ce point. Elle ne supportait pas que la proximité d'Oliver la réduise à cet état de gamine gloussante portée à la rêvasserie.

Il ne réagissait pas ainsi de son côté, elle en était certaine. Il était trop sûr de lui, trop pragmatique. L'homme qu'elle avait vu travailler aujourd'hui avait été concentré à 100 %. Il ne s'était pas imaginé glissant les doigts dans ses cheveux…

Sentant d'étranges remous brûlants à l'intérieur de son bas-ventre, elle serra les jambes et pressa la joue contre sa portière dans l'espoir que la fraîcheur de la vitre ramène ses pensées dans le droit chemin.

Oliver Wyatt détiendrait bientôt le pouvoir de la priver de la vie qu'elle s'était bâtie. Elle devait le considérer comme un adversaire, aussi séduisant et sexy soit-il.

— Vous voilà arrivée, madame. À la douche, maintenant.

Oliver regarda Julia gravir les marches de pierre menant à l'entrée principale du manoir.

Bien qu'il ne l'utilise jamais lui-même, quelque chose l'avait poussé à la lui faire emprunter.

Il avait feint de ne pas remarquer qu'elle s'essuyait les yeux dans sa voiture. Malgré lui, il avait brûlé de la prendre dans ses bras pour la réconforter. Quelque chose en elle le touchait, lui disait qu'ils étaient engagés dans un chemin émotionnel similaire : celui de combattre les démons du passé. En somme, l'amener ici revenait à admettre qu'il avait besoin qu'elle le débarrasse des strates protectrices dont il s'était doté au fil des années, afin de voir si la bonne personne qu'il savait être existait toujours au-dessous. Qu'il avait besoin de quelqu'un à qui se confier, de quelqu'un qui comprenne la pression qu'il subissait depuis la mort de son frère.

Mais c'était un fardeau qu'il devait porter seul. Julia avait déjà assez à faire sans qu'il lui rajoute ses propres problèmes. Du reste, l'un des plus gros problèmes de Julia, c'était lui. Quoi qu'il choisisse de faire de la propriété, et donc de l'hôpital, sa vie à elle s'en trouverait forcément affectée.

Comme il claquait la portière du 4x4 plus fort qu'il n'aurait dû, elle se retourna du haut des marches.

— Est-ce une façon de me faire comprendre que j'ai pris le mauvais chemin ? Peut-être préféreriez-vous que je passe par l'entrée du personnel ? dit-elle, pince-sans-rire, ses yeux bleus pétillants d'humour.

— Je ferai une exception, vu que vous êtes une invitée, répondit-il sur le même ton. C'est tout à fait inhabituel qu'une personne couverte de fumier franchisse ce seuil, ajouta-t-il, son sourire s'élargissant. Ma mère aurait eu une attaque si elle vous avait vue dans le hall, crottée comme vous l'êtes.

— Je suis prête à retourner me changer dans mon – dans *votre* petit cottage, dit Julia, visiblement rembrunie. J'ai des patients à voir et des choses à faire. Je n'ai rien demandé de tout ça, Oliver.

— À l'inverse de moi, vous croyez ? Je ne le voulais pas plus que vous ne vouliez…

Il s'interrompit net. Il avait failli dire : « être veuve ». Non mais quel goujat il faisait !

— Je ne voulais pas quoi ?

— Vous n'avez pas demandé à avoir une fuite d'eau dans un cottage délabré. Maintenant, venez. Entrons.

— Je suis très heureuse dans ce cottage…

Comme il poussait la grande et massive porte de Bryar Hall que son père mettait un point d'honneur à ne jamais verrouiller, elle laissa sa phrase en suspens. Pianotant du bout des doigts sur ses lèvres, elle examina l'élégant hall d'entrée tandis qu'il se demandait comment elle réagirait si c'était lui qui caressait sa bouche de ses propres doigts.

— Je ne comprends pas.

— Quoi donc ?

— Que vous ne passiez pas plus de temps ici. Si cet endroit était à moi, il faudrait m'en faire sortir de force, dit-elle, son visage reflétant l'émerveillement.

Exactement le type de réaction qui l'incitait à se débarrasser dès que possible du domaine et de tout ce qui allait avec – les souvenirs, la tonne de responsabilités.

Être un bon médecin, n'était-ce pas suffisant ? Son métier, c'était sa passion. Là battait son cœur. Pas dans cette vieille bâtisse.

— Il n'a rien de particulier. Il en existe de bien plus renommés, si vous appréciez ce genre de choses, répondit-il d'un ton vif, après un rapide coup d'œil autour d'eux.

Le vaste hall respirait une opulence sans ostentation. Le sol de marbre égayé de tapis persans, le double escalier majestueux, les œuvres d'art fixées aux murs ou posées sur leur socle témoignaient de siècles de soins et de ce bon goût qui avait contribué au renom du manoir. Dommage que les recoins cachent des chagrins intimes et de douloureux souvenirs.

— Ah ! s'écria Julia, les yeux étincelants de plaisir. Je le savais ! Vous *aimez* cet endroit. Comment pourriez-vous ne pas l'aimer ? Ces portraits, ce sont des membres de votre famille ?

Elle ne pouvait pas savoir qu'il en manquait.

— Oui. Mais continuons notre chemin, voulez-vous ?

— Inutile d'essayer de le nier, Oliver. J'ai vu de l'amour dans vos yeux quand on est entrés. À moins que ce ne soit…

S'interrompant, Julia le scruta intensément comme si son visage pouvait lui révéler ses secrets.

Devant le sien, si ouvert, si honnête – à l'opposé du code de conduite en vigueur dans la haute société anglaise –, il ressentit de nouveau le désir de s'épancher. De tout lui révéler et de voir ce qu'il se passerait.

— Est-ce que cet endroit représente un fardeau pour vous ? reprit-elle gentiment en posant une main sur son bras.

Sans le savoir, elle avait fait mouche. Ce que personne n'avait jamais fait jusque-là.

— Ne soyez pas ridicule. C'est juste une vieille maison. Rien de plus.

Là-dessus, il s'éclaircit la voix et lui désigna l'escalier.

— Venez, docteur MacKenzie. Poursuivons notre chemin.

Julia suivit docilement Oliver dans l'escalier dont il gravissait les marches deux à deux.

Elle avait distingué dans les profondeurs vertes de ses yeux une douleur qui l'avait touchée. Quelque chose l'éloignait de ce superbe manoir, elle en était certaine. Mais quoi ? Ses jumeaux avaient adoré y venir. Elle hésitait à révéler à Oliver qu'ils avaient passé durant les vacances de Noël beaucoup

de temps avec son père. À lire au coin du feu, à jouer à des jeux de société, à faire de la musique ou à parler du domaine et de son histoire. Elle s'était jointe à eux lorsqu'elle l'avait pu et avait beaucoup apprécié ces moments.

Mais vivre en permanence dans ce manoir, digne reflet des gloires du passé ? Son petit cottage lui convenait mille fois mieux. Certes, si elle portait une crinoline, elle se sentirait davantage chez elle…

Elle superposa mentalement son visage à celui d'un portrait de femme coiffée d'un bonnet d'où émergeaient des boucles de cheveux sombres, à la mode au temps de la reine Victoria, et elle étouffa un petit rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? grommela Oliver.

Comprenant à son ton pincé qu'il avait pris son gloussement pour une moquerie, elle se reprit.

— On se calme, Oliver. Je ne fais qu'admirer la vue que j'ai d'ici.

Redescendant quelques marches, il vint se poster à sa hauteur, et elle vit son visage s'adoucir tandis qu'il embrassait le hall du regard.

À l'évidence, cet homme était plus complexe qu'elle ne l'avait cru. Elle était même certaine qu'il existait en lui un côté pile plus gentil, plus doux que le côté face bourru qu'il montrait volontiers. Sans doute cherchait-il un équilibre entre les deux. Sinon, comment expliquer qu'un homme qui avait la passion de soigner et de venir en aide aux populations en détresse manifeste une telle distance émotionnelle vis-à-vis de sa propre famille ?

— Je ne comprends pas votre réserve à propos de cet endroit, alors que tout y évoque votre famille.

Elle avait à peine fini sa phrase qu'elle vit un éclair de fureur – ou de douleur ? – traverser les yeux d'Oliver.

— Peut-être que quarante-huit heures, c'est insuffisant pour lire en moi comme vous croyez pouvoir le faire.

— Ce n'était pas une accusation, Oliver, précisa-t-elle, le cœur serré. J'essaie juste de comprendre.

— Comprendre *quoi*, exactement ?

— Pourquoi vous restez autant à l'écart de cet endroit que, manifestement, vous aimez beaucoup.

— C'est simple, répondit-il sèchement. J'aime mon métier, et je ne peux pas l'exercer ici.

Puis sur un dernier regard en direction du hall, il acheva de gravir l'escalier devant elle.

Très intéressant. L'explication sonnait juste. Néanmoins, elle était quasi certaine que ce n'était pas la seule.

Mais peut-être se trompait-elle. Peut-être qu'il se sentait chez lui partout où il allait. Un citoyen du monde, en somme. Qui était-elle pour le juger ?

— Nous y voilà, annonça-t-il d'un ton brusque tout en ouvrant une porte dans le couloir. Vous devriez trouver dans cette chambre tout ce qu'il vous faut. Pendant que vous pansiez le front du blessé, j'ai demandé à la gouvernante d'aller chez vous chercher quelques affaires. Si vous avez

besoin d'une ou deux autres choses, appelez-moi à l'hôpital, j'irai les récupérer dans votre cottage.

— À l'hôpital ?

— J'y vais de ce pas. Nul doute que nous nous reverrons plus tard.

Elle ne put s'empêcher de se hérisser.

L'hôpital, c'était *son* domaine – du moins pour l'instant.

— Sincèrement, Oliver, ne prenez pas cette peine. Une douche rapide me revigorera, et je gagnerai l'hôpital à pied. Si j'ai besoin de quelque chose chez moi, j'irai le prendre moi-même.

— Ne soyez pas ridicule, dit-il, parcourant du regard ses vêtements souillés de fumier, de boue et de sang. Vous êtes dans un état épouvantable, et sans aucun doute fatiguée. Gérer cette urgence n'a pas été de tout repos.

Il lui sourit.

— Ne vous tourmentez pas, docteur MacKenzie. Je suis tout à fait capable de veiller sur le Dr Carney et de traiter toutes les personnes qui viendront en consultation. Je n'ai pas trouvé mon diplôme dans une pochette-surprise.

— Je ne mettais pas vos compétences en doute. Je voulais juste…

Elle hésita, choisit ses mots avec soin.

— Disons que je suis habituée à me débrouiller seule. La matinée a été dure pour moi, et il ne m'est pas arrivé souvent d'être traitée avec autant d'égards. Vous avez été très généreux. Alors… Merci beaucoup.

Là-dessus, poussée par une impulsion subite, elle se haussa sur la pointe des pieds et embrassa Oliver sur la joue.

Aussitôt le temps s'arrêta. Le contact de sa joue sous ses lèvres mit tous ses sens en émoi. La senteur épicée de son eau de toilette mêlée à celle de sa peau lui projeta un millier d'étincelles à travers le corps.

Resta-t-elle là, les lèvres pressées sur sa peau, une microseconde ou le temps d'un soupir ? Était-ce son souffle ou le sien à elle qu'elle entendit se bloquer ? Était-ce lui qui attrapa sa main pour maintenir son équilibre, ou elle qui attrapa la sienne ? Elle sentit son sang pulser dans ses lèvres lorsqu'elle les écarta de sa joue et manqua de peu sa bouche, l'esprit totalement embrumé.

Levant les yeux vers Oliver, elle vit que lui aussi se posait des questions.

— Je suis désolée, je…

— Il n'y a pas de quoi, répondit-il d'un ton léger que démentait l'expression de son visage.

Apparemment, il avait ressenti lui aussi la connexion qui s'était produite entre eux. Ce quelque chose qui avait circulé ou s'était mis en place de lui à elle et d'elle à lui.

Il désigna la porte qu'il avait ouverte.

— Entrez, je vous en prie. Il faut que je me sauve. À plus tard.

Tandis qu'elle le regardait s'éloigner pour la deuxième fois de la matinée, une évidence jaillit dans son cerveau en ébullition : avec Matt, ils

avaient formé un couple bien assorti et uni, mais elle n'avait jamais éprouvé les mêmes sensations qu'en compagnie d'Oliver.

Elle referma la porte et s'y adossa.

Ils étaient de très bons amis, Matt et elle. Il avait constitué pour elle à la fois un port d'attache et un rempart contre l'adversité. Sa toute première affectation dans une zone de combat le jour où elle avait fêté son vingt et unième anniversaire avait suscité des adieux déchirants, lesquels avaient engendré… deux magnifiques jumeaux. Dès qu'elle avait su qu'elle était enceinte, ils s'étaient mariés, jurant de se soutenir mutuellement afin que chacun d'eux puisse réaliser son rêve – elle en tant que médecin, lui en tant qu'officier dans les forces spéciales. Le rêve de Matt s'était vite concrétisé. Le sien était finalement devenu réalité, mais pas de la manière qu'elle avait imaginée…

Le claquement d'une porte à l'étage au-dessous la ramena à la réalité du moment.

À quoi servait-il de ressasser tout cela ? À rien. Surtout que, contre toute attente, de nouveaux rêves semblaient se faufiler dans son cœur à la place des anciens.

Un choc attendait Julia lorsque, rafraîchie et ragaillardie, elle entra à l'hôpital un peu plus d'une heure plus tard : l'accueil-salle d'attente fraîchement retapissé, qu'elle s'attendait à trouver rempli de patients, était vide.

Et où était passé Oliver, alors qu'il lui avait dit qu'il serait là ? Même si elle se rendait compte qu'il avait sans doute mieux à faire, elle ne pouvait s'empêcher d'être déçue.

Mais en ouvrant la porte de l'une des salles de soins, elle le vit qui s'apprêtait à drainer un vilain furoncle sur le cou de Nathan Tremblay.

— Oh ! Désolée, monsieur Tremblay. Et toutes mes excuses, docteur Wyatt, ajouta-t-elle timidement. Je ne m'attendais pas à vous trouver là.

— C'est un service de premier ordre, aujourd'hui, docteur MacKenzie ! s'exclama le brave fermier avec un grand sourire. J'étais juste venu chercher mes comprimés pour la tension. Lord Oliver a vu mon furoncle, et il a insisté pour l'ouvrir. Je ne savais pas que Sa Seigneurie était aussi habile avec une aiguille et du fil !

— « Dr Wyatt » suffira, monsieur Tremblay, le corrigea gentiment Oliver. Du reste, nous n'avons pas encore fait le plus difficile, ajouta-t-il avec un clin d'œil en levant le scalpel qu'il tenait à la main.

— Je peux prendre le relais si vous préférez, proposa-t-elle.

Il commença à tamponner le furoncle avec un anesthésique local.

— Avec une seule main disponible ? Vous plaisantez. En plus, c'est l'une de mes spécialités. J'ai fait ça des centaines de fois. Et on est bien tous les deux, n'est-ce pas, monsieur Tremblay ? Grâce à vous, je sais maintenant

comment les éleveurs bio évitent les troubles intestinaux à leur bétail grâce au vinaigre de cidre et à l'ail. C'est très intéressant. Je pourrai communiquer cette information aux fermiers du Soudan.

Sentant une douce chaleur fourmiller au creux de son ventre, elle s'empressa de battre en retraite.

— Je vais vous laisser entre hommes, alors.

Et sur un salut militaire approximatif, elle tourna les talons et referma la porte derrière elle.

Examiner des patients était une chose, c'en était une autre de les traiter activement et de s'intéresser à leurs occupations. Oliver avait peut-être l'intention de rester, après tout ?

Mais non. Il aimait soigner et avait naturellement un bon contact avec ses patients, sans plus.

Incapable de s'en empêcher, elle s'attarda à écouter la conversation ponctuée de rires qui sourdait de la salle de soins.

C'était étrange de voir Oliver aussi à l'aise dans cet hôpital qu'elle dirigeait. Sauf que si elle ne se dépêchait pas de remplir les formulaires de demandes de subvention, elle risquait de ne plus le diriger bien longtemps…

Elle sursauta comme la porte s'ouvrait.

— Je vous ai fait peur. Vous rêvassiez ?

Elle s'empressa de reculer tandis que M. Tremblay quittait la pièce, un bandage immaculé autour du cou.

— Je réfléchissais, répondit-elle en entraînant le brave homme vers l'accueil. Le drainage de votre furoncle n'a pas pris beaucoup de temps. Comment vous sentez-vous ?

— Parfaitement bien. Il est extra en tant que docteur, lord Oliver, ajouta-t-il à mi-voix.

— Nous avons de la chance de l'avoir, répondit-elle. Surtout, continuez à appliquer des compresses chaudes et humides tout le reste de la journée.

— Je sais, je sais ! Lord Oliver me l'a dit – le Dr Wyatt, je veux dire, lança M. Tremblay par-dessus son épaule avant de s'en aller, comme si Oliver l'avait soigné depuis le jour de sa naissance.

Incroyable ! Si Oliver ne lui avait pas écrasé la main, les patients d'ici n'auraient sans doute même pas aperçu le futur héritier du domaine.

Soudain, sans qu'elle l'ait entendu s'approcher, celui-ci apparut à côté d'elle, et elle sentit son imbécile de cœur battre plus vite.

— Vous vérifiiez que je me débrouillais bien, c'est ça ?

— Non !

Encore que…

— Vous sentez bon.

— Pardon ?

— Bien meilleur qu'avec l'*Essence de Fumier* dont vous vous étiez parfumée, dit-il, pince-sans-rire.

Elle s'abstint de relever ce trait d'humour, préférant rester en terrain plus

sûr.

— Vous êtes vite venu à bout des consultations.

— Il n'y avait pas pléthore de patients. Mais vous le savez déjà.

Il décrocha le carnet de rendez-vous du mur.

— Voyons… Avant M. Tremblay, j'ai vu Sarah Simms au sujet d'un grain de beauté qu'elle voulait faire examiner.

— Cancéreux ?

— Non. Simple tache. Et Becky Watt est venue pour le bilan de santé de son bébé.

— Ses coliques ont disparu ?

— Absolument. Il est dans une forme éblouissante. Il tient de sa mère, apparemment.

— Des nouvelles de Reg Pryce ?

— J'ai appelé l'hôpital. On m'a dit que son état était encore critique, mais ses chances de s'en tirer sont réelles. Et on m'a demandé de vous faire savoir que votre intervention a été vraiment bénéfique.

Oh ! un compliment ! Et un sourire en prime. Excellent !

Et si Oliver lui disait maintenant s'il allait oui ou non laisser l'hôpital ouvert ?

Il tendit le bras par-dessus son épaule pour raccrocher le carnet, ce qui lui permit d'inhaler une délicieuse bouffée d'*Essence d'Oliver*.

— Reg ne remontera pas sur son tracteur avant un bon moment, cependant.

Apparemment, la réponse à sa question était « non ».

— J'espère que ça ne vous ennuie pas, j'ai aussi fait deux consultations par téléphone pour des patients que vous deviez voir cet après-midi. J'ai pensé qu'ils seraient peut-être contents de rester chez eux.

Décidément, il pensait à tout.

— Parfait. Techniquement, votre journée de *mon* travail est terminée.

— C'est drôle ! Quand je suis en mission, j'ai l'impression que mes journées de travail ne finissent jamais. N'est-ce pas fantastique ?

Il se frotta les mains comme s'il se préparait à dire quelque chose d'important.

Inquiète, elle s'apprêtait à se lancer dans une plaidoirie de défense de son rôle à l'hôpital, quand il lui décocha un autre de ses sourires ravageurs.

— Qu'est-ce que vous diriez d'aller prendre un thé gourmand au Elsie's avec moi ?

— Euh… Je ne sais pas, Oliver. J'ai encore à faire, ici.

— Balivernes. J'ai tout fait, et vous pouvez vous dispenser d'ergoter. Elsie concocte un fondant au citron à tomber par terre. Une seule part me rend fou ! Je vous promets que vous ne le regretterez pas.

Quelque chose lui disait qu'elle le regretterait, au contraire. Mais, après tout…

Elle accrocha la pancarte « Je reviens très vite » à la porte de l'accueil.

Oliver commença à regretter sa super idée à la seconde où il franchit le seuil du salon de thé. Tous les regards s'étaient rivés sur lui, et Elsie semblait décidée à souligner qu'elle ne l'y avait pas vu depuis des lustres. Oliver Wyatt recevant une remontrance de la part de la reine locale de la pâtisserie, c'était mieux que la télé-réalité pour ces braves gens.

Et Julia qui se retenait à grand-peine de rire de sa déconfiture, au lieu de prendre sa défense !

— Lord Oliver…

— Oliver, s'il vous plaît.

— Oliver, je sais que vous êtes très occupé en Afrique et tout ça, mais je dois vous dire que j'ai fait ce fondant au citron pendant plus de dix ans maintenant avec l'espoir que vous viendriez en manger une part, dit-elle en posant devant Julia et lui deux assiettes garnies d'une énorme portion de sa spécialité, avant de faire signe à l'adolescente qui l'escortait de poser la théière et le pot à lait à leur portée.

Sa petite-fille, peut-être ? Bon sang ! Autant de temps s'était écoulé ?

— Elsie, je vais vous confier un secret…

La brave dame se pencha vers lui, visiblement sur le gril.

— Pendant des années, ma mère m'a envoyé tous les mois un de vos fabuleux fondants.

— Mais vous auriez dû le dire ! J'aurais pu prendre le relais après le décès de Mme la duchesse. Elle nous manque à tous, vous savez, lord… euh… Oliver.

— Merci, Elsie. Comptez sur moi pour vous le rappeler. Elle serait contente de savoir que vous m'approvisionnez en gâteaux.

S'appuyant d'une main sur la table, Elsie s'éventa de l'autre, feignant de se sentir mal.

— Vous savez faire rougir une femme de plaisir.

— Je fais de mon mieux.

Dans le dos d'Elsie, il fit un clin d'œil à Julia, avant de remarquer l'expression meurtrière de cette dernière.

Qu'avait-il fait pour mériter ça ?

Il la regarda tripatouiller le gâteau avec sa fourchette.

— Vous n'aimez pas le fondant au citron ?

— Vous feriez mieux de le manger puisque vous l'aimez tant, dit-elle en poussant son assiette vers lui.

— Et ça vous ennuierait de me dire ce qui se passe ?

— Pourquoi leur donnez-vous de l'espoir comme ça ?

— Comme quoi ?

— Comme si vous alliez rester ici, faire partie de leur vie.

— Oh ! Pour une femme anglaise, vous êtes directe.

— Pour un gentleman anglais, vous ne vous comportez pas très

honorablement.

— Et qu'est-ce qui vous a amenée à cette conclusion ?

— D'après ce que j'ai entendu, vous n'avez pas l'intention de rester. Vous laisserez tomber beaucoup de gens quand vous repartirez, Oliver. Des gens qui tiennent à vous.

Son accusation à peine lancée, Julia le regretta.

— Je suis désolée, docteur Wyatt. Je n'aurais pas dû dire ça. C'était déplacé.

Contre toute attente, Oliver lui sourit.

— Vous n'êtes vraiment pas femme à mâcher vos mots, n'est-ce pas, docteur MacKenzie ?

— Vous ne m'appelez plus Julia ?

— Vous ne m'appelez plus Oliver ?

— Bien vu.

Elle servit le thé pour se donner le temps de réfléchir.

Elle ferait peut-être bien d'élaborer un plan de paix. Ses parents, en bons diplomates, avaient toujours prôné la patience. Or, jusque-là, elle n'avait fait que brusquer l'homme qui se trouvait à côté d'elle.

— Et si on prenait un nouveau départ ?

Oliver se caressa le menton et lui lança un regard de biais.

— En faisant table rase du passé ?

Elle souleva sa main pansée.

— Dans la mesure du possible.

Il éclata de rire, ce qui fit tourner quelques têtes dans leur direction. Puis, reprenant son sérieux, il se pencha vers elle.

— Et si on négociait une politique de transparence ?

— OK. Je vous écoute.

— Je suis ici pour un mois. Durant ce mois, je promets de répondre à toutes les questions qui me seront posées aussi honnêtement et ouvertement que possible. Mais je dois passer un certain temps sur les registres du domaine, ce qui n'a jamais été ma tasse de thé. Tant que je n'ai pas un véritable aperçu de toutes les composantes de la propriété, je ne peux pas décider…

— … si vous allez, ou non, rester ? finit-elle pour lui.

— Vous posez la question pour vous-même ou pour les bonnes gens de St. Bryar ?

— Les deux.

— Honnêtement, Julia, je n'en sais rien.

Elle libéra lentement son souffle, en espérant qu'il ne lise pas sa déception dans ses yeux.

À quoi s'attendait-elle ? À une déclaration d'amour après un corps-à-corps boueux et un bisou sur la joue ? Pitoyable.

— Ce n’est pas comme si j’allais laisser cet endroit tomber en ruine. D’une part, ça tuerait mon père. D’une autre, les gens d’ici ont beaucoup compté pour ma famille.

— « *Ont* beaucoup compté » ?

— Comptent toujours beaucoup. Pour moi aussi, précisa Oliver en la regardant bien en face, avant d’avancer une main sur la table pour presser la sienne.

Elle se sentit privilégiée d’avoir un bien meilleur aperçu du véritable Oliver Wyatt que la plupart des gens.

Maintenant que les choses étaient claires entre eux, il était temps de revenir à leur point de départ.

— Parfait, dit-elle avec un signe approbateur de la tête.

Puis, un sourire aux lèvres, elle libéra sa main et ramena son assiette vers elle.

— Hé ! Je croyais que c’était à moi ! protesta Oliver en tendant la main pour la reprendre.

Avant qu’il puisse l’atteindre, elle entama le morceau de gâteau à l’aide de sa fourchette.

— Ne vous ai-je pas dit que le fondant au citron était ma pâtisserie préférée ?

5.

— Avec une tour ? s'écria Oliver, incrédule. Quelle humiliation !

Cela faisait presque une semaine qu'il était en tournoi avec son mentor, et il allait encore se retrouver échec et mat. Heureusement, le fait que ces parties quotidiennes lui donnent aussi l'occasion de passer du temps avec Julia émoussait quelque peu sa honte.

— Je ne sais pas comment vous faites.

— La pratique, mon garçon. La pratique, répondit le Dr Carney en souriant tandis qu'il lui prenait sa reine.

Et tout à coup, la pièce lui tomba des mains.

Bondissant de son siège, Oliver retira prestement le plateau contenant l'échiquier.

— Est-ce que ça va ? Faut-il renforcer l'analgésique ?

À présent, c'était le médecin qui parlait en lui.

— Inutile de t'inquiéter, Ollie. J'ai juste mal à l'estomac. Il faut faire avec.

— On peut augmenter la morphine.

— Honnêtement, l'argent serait mieux employé ailleurs.

— De quoi parlez-vous ? Vous recevrez les meilleurs soins palliatifs que nous pourrons vous offrir, protesta-t-il.

Mais au même moment il comprit que, l'hôpital disposant d'un budget limité, le vieux praticien essayait dans un souci d'économie de sacrifier son propre traitement au profit de celui d'autres patients.

Un tel altruisme le toucha en plein cœur. Et lui rappela qu'il avait lui-même une responsabilité envers la communauté de St. Bryar à laquelle il appartenait, qu'il le veuille ou non.

— Écoutez, reprit-il en posant une main sur le bras décharné de son cher mentor, je crains que cette fois vous ne soyez obligé d'obéir aux ordres du docteur. Vous allez reprendre une dose de morphine. Si nécessaire, je vendrai le portrait de tante Myrtle. Rien que le cadre devrait nous rapporter au moins deux billets de cent livres, précisa-t-il avec un clin d'œil malicieux, dans l'espoir de dissimuler son immense peine.

Incapable de supporter plus longtemps la douleur, le Dr Carney

acquiesça de la tête. Puis il avala docilement le comprimé qu'il lui présenta.

— Merci, Oliver. C'est tellement agréable de t'avoir ici. Ça me fait plus de bien que tous les remèdes de la terre.

Oliver resta au chevet du vieil homme tandis que celui-ci glissait dans le sommeil, gardant un œil sur l'écran du moniteur et réprimant sa rage contre le destin qui abattait un homme merveilleux d'une manière aussi cruelle.

Au bout d'un moment, Julia passa la tête dans la pièce.

— Est-ce que tout va bien ? murmura-t-elle.

Il dut s'éclaircir la voix avant de pouvoir répondre.

— Oui. Il vient de s'endormir. Puis-je vous dire un mot ?

— Bien sûr.

Il la suivit dans l'aire d'attente, où elle se blottit dans un angle du sofa qui avait connu des jours meilleurs.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle tandis qu'il s'asseyait à l'autre extrémité.

— C'est à propos du traitement du Dr Carney. Il s'inquiète au sujet du budget de l'hôpital, et c'est la dernière chose dont je voudrais qu'il se soucie.

— Entièrement d'accord.

— Je suis prêt à payer tout ce dont il a besoin. L'argent n'entre pas en ligne de compte.

— Ah ! C'est là où ça devient un peu délicat.

— Qu'est-ce qu'il y a de délicat dans le fait que je paie un peu de morphine ?

— Elle est déjà payée, mais le Dr Carney ne le sait pas.

Il la regarda sans comprendre.

— Julia, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il a besoin de médicaments, et il les refuse !

— C'est…

Elle parut hésiter.

— C'est votre père qui paie son traitement.

— Mon père ? Il ne m'en a rien dit. Et le Dr Carney l'ignore ?

— Oui. Votre père et moi étions certains qu'il refuserait. Qu'il insisterait pour que cet argent serve à soigner d'autres patients. Alors je lui ai dit que le lit spécial et les moniteurs avaient été donnés par le City Hospital. Ce qui n'est pas faux. Votre père ayant fait des dons à l'aile Wyatt, ils nous ont offert l'équipement en retour.

L'aile Wyatt ? Décidément, il avait du mal à la suivre.

— Vous savez, l'aile que votre arrière-grand-mère a financée après la Seconde Guerre mondiale. Ils ont maintenant un nouveau jardin de détente créé autour de la variété de rose qui porte le nom de votre mère. C'est superbe. Vous devriez aller voir.

— Oh !

Julia regarda Oliver assembler dans sa tête les pièces du puzzle.

Visiblement il n'était au courant de rien, et ce qu'il venait d'apprendre l'affectait profondément. Lui, un héritier au cœur sec ? Sûrement pas.

— Qu'avez-vous dit au Dr Carney à propos de la somme collectée grâce à la course pour réunir des fonds ?

— Rien pour l'instant. Je n'ai pas vraiment eu l'occasion d'évoquer le sujet.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas lui dire que les villageois ont décidé que l'argent recueilli doit être entièrement consacré à son traitement ? En remerciement pour tous ses bons soins.

— C'est une merveilleuse idée, répondit-elle, émue. Nous le lui dirons demain.

— Non, non. *Vous* lui direz.

Redressant le dos, elle se glissa plus près de lui sur le sofa.

— Est-ce que ce ne serait pas mieux pour lui d'entendre la nouvelle de la bouche de quelqu'un qu'il connaît bien ? Quelqu'un qui a beaucoup d'affection pour lui ?

— Non. Ça vous revient. C'était votre idée.

— Mais non ! Elle vient juste de vous venir à l'esprit.

En riant, il lui pressa l'épaule. Et y laissa sa main.

— Même dans mes rêves les plus fous, jamais l'idée ne m'aurait effleuré d'organiser cet amusant parcours d'obstacles dans les douves du manoir.

Sur le point de protester, elle s'aperçut qu'il était sincère. Sans doute « amusant » et « manoir » étaient-ils deux mots antinomiques dans son lexique personnel – ce qu'elle trouvait vraiment triste.

Sentant le pouce d'Oliver lui caresser la base du cou, elle inclina instinctivement la tête, les yeux clos, et ne put retenir un sourire lorsqu'elle sentit ses doigts lui caresser la joue.

C'était une sensation vraiment délicieuse !

Comme il dessinait lentement la ligne de sa mâchoire, elle se força à ouvrir les yeux et découvrit dans son regard vert une douceur qu'elle n'y avait encore jamais vue. Elle sentit son cœur fondre, et sous la douce caresse de ses doigts, toutes les pensées confuses qui tourbillonnaient dans sa tête s'estompèrent au profit d'un désir parfaitement clair.

Si elle se penchait juste un peu plus et…

La porte d'entrée s'ouvrit à la volée, livrant passage à Tina Staunton, l'une des infirmières bénévoles de nuit.

Bondissant du sofa, Julia s'empressa d'aller fermer le battant derrière elle comme si elle se trouvait là par hasard.

Ouf ! Ils l'avaient échappé belle !

— Tout va bien, docteur MacKenzie ?

Sa question posée, Tina marqua un temps d'arrêt en remarquant Oliver assis sur le sofa.

— Lord Oliver, je suis désolée. Je ne vous avais pas vu, lui dit-elle avec un sourire timide.

— Docteur Wyatt, vous vous souvenez de Tina Staunton ? Ses parents gèrent la supérette de St. Bryar, dit Julia en hâte, devant l'expression confuse d'Oliver.

Soit il ne se rappelait pas la jeune femme, soit il était aussi ébranlé qu'elle par leur petit câlin.

Il se releva et serra la main à Tina, en bon gentleman anglais qu'il était.

— Bien sûr ! Comment vont-ils ? Je ne les ai pas vus depuis des lustres.

— Vous devriez venir au magasin, alors, répondit Tina, toute rougissante.

Se surprenant à penser que Tina avait, tout comme elle-même, l'âge de le trouver attirant, Julia jeta un coup d'œil à son annulaire gauche – où par bonheur brillait une alliance en or jaune.

Surprise par l'intensité du soulagement qu'elle éprouva, elle dut admettre son accès de jalousie.

Pour qui ? Pour l'homme qui avait le pouvoir de l'empêcher de poursuivre ici la concrétisation tant attendue de son rêve ? Ou pour l'homme dont les lèvres l'attiraient comme un aimant ?

— Ça vous dirait de venir aussi, Julia ?

Brusquement tirée de ses pensées, elle vit qu'Oliver la regardait d'un air interrogateur. Visiblement, elle avait manqué quelque chose.

— Excusez-moi, j'étais ailleurs…

— Les parents de Tina organisent à l'intérieur des halles un salon pour promouvoir les créations culinaires artisanales locales. C'est…

Il se tourna vers Tina.

— Comment l'appelez-vous, déjà ?

— Les Délices de St. Bryar, précisa celle-ci avec enthousiasme. Vous devriez y aller tous les deux. L'argent récolté sera pour le Dr Carney et la famille Pryce. Nous détestons tous que le Dr Carney soit si malade, et nous tenons à ce qu'il sache à quel point il compte pour nous. Et, naturellement, Mike Pryce doit prendre en charge le travail de son père tant qu'il est hospitalisé, et comme il y a toujours beaucoup à faire au printemps, il aura du mal à s'en sortir seul. Deux jeunes du village ont déjà dit qu'ils lui donneraient un coup de main pendant leur temps libre, mais si on peut engager un ouvrier agricole à temps plein, ça fera une énorme différence pour les Pryce.

Oliver approuva de la tête.

— En ce cas, Julia, je pense que nous ferions bien de nous rendre aux halles, vous et moi.

— Mmm ! Vous avez goûté celui-ci ?

Julia se délectait tellement du carré de caramel salé enrobé de chocolat noir qui fondait sur sa langue que, sans réfléchir, elle en approcha un autre des lèvres d'Oliver.

C’est alors que, croisant son regard vert, elle immobilisa sa main, soudain consciente de la familiarité de son geste.

De sa sensualité, aussi.

— Eh bien, continuez… Qu’est-ce que vous attendez ?

Oliver parlait d’une voix basse, taquine, qui attisa son envie de s’aventurer dans cet espace indéfini et irrésistible où ils ne se touchaient pas vraiment mais étaient sur le point de le faire.

Le voyant ouvrir la bouche, elle sentit un courant électrique la parcourir tout entière, et la sensuelle Julia, cette Julia dont elle avait ignoré jusque-là l’existence et qu’elle découvrait en elle, y glissa le chocolat, non sans laisser ses doigts s’attarder une fraction de seconde de manière à sentir les lèvres d’Oliver les effleurer.

Si quelqu’un lui avait dit qu’un torrent de feu cascadait en elle, elle n’aurait pas démenti. Lorsqu’elle retira ses doigts, elle eut la nette impression que l’espace qui la séparait d’Oliver s’était amenuisé, et elle perçut de nouveau entre eux cette attirance quasi magnétique.

Il la ressentait lui aussi, elle le sut à son expression.

Lorsque sa main retomba, les doigts d’Oliver s’entremêlèrent aux siens tandis qu’il pivotait nonchalamment pour balayer des yeux la vaste salle.

D’abord un peu frustrée, elle dut admettre que c’était mieux ainsi. Bécoter Oliver Wyatt au milieu des halles remplies de monde, ça n’était pas la meilleure chose à faire.

Oliver ne put retenir un sourire tandis que la savoureuse douceur du chocolat lui envahissait la bouche.

C’était vraiment délicieux !

Pas aussi plaisant, toutefois, que la connexion qu’il venait de partager avec Julia. Visiblement, celle-ci avait été troublée, et quelque chose lui disait que, au fond, elle ne le voyait pas comme un ennemi. L’idée que ses sentiments envers lui puissent grandir et s’épanouir au même rythme que les siens envers elle lui plaisait beaucoup. Il était temps que quelque chose d’agréable se produise ici. D’un autre côté, démarrer une aventure avec la généraliste dont il tenait l’avenir entre ses mains n’était pas vraiment la trouvaille du siècle. Sans parler du fait que chaque moment qu’il passait avec elle contribuait à rendre son départ encore plus difficile. Jusqu’ici il n’avait pas envisagé de rester, mais…

Il regarda Julia tartiner à quelques mètres de lui un peu de chutney couleur feuille-morte sur un cracker tout en plaisantant avec la femme qui l’avait concocté.

S’il n’avait pas su qu’elle n’exerçait ici que depuis sept mois, il aurait pu la prendre pour une habitante du coin.

Il leur avait fallu une demi-heure pour pénétrer dans les halles en raison du nombre de personnes qui l’avait saluée. À n’en pas douter elle possédait

la persévérance et la fougueuse ténacité d'un généraliste qui s'engageait à long terme.

Regardant autour de lui, il essaya de voir les choses de son point de vue à elle : aucune de ces personnes n'était juste un cas pour elle. Elle envisageait de les suivre toute leur vie comme l'avait fait le Dr Carney. Elle serait là pour leurs grossesses, maladies, petits bobos et grandes douleurs.

Aux antipodes de la sphère professionnelle qu'il avait lui-même choisie.

Il n'avait pas l'impression d'être différent de qui que ce soit dans cette assemblée, mais il n'était pas entouré des mêmes grappes d'interlocuteurs qu'elle. Il paraissait peu accessible, distant, circonspect. En un mot, différent. Et riche, par-dessus le marché. Que ne donnerait-il pour se fondre dans la masse, être considéré comme normal !

Julia voyait cela en lui : le gars normal, sympa. Ou était-il un homme meilleur avec elle ?

Il sentit une douce chaleur envahir sa poitrine.

Il devinait sans peine qui était responsable de cette amélioration. Sans Julia, il n'aurait fait qu'une très brève apparition dans ce salon, ou plus probablement il ne serait pas venu du tout. Or, il se délectait d'être ici avec elle, de la regarder tout à loisir…

— Lord Oliver, comme c'est gentil à vous d'être venu !

Pamela Pryce, la femme de Reg, fonçait vers lui à travers la foule de plus en plus compacte.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier pour tous vos efforts héroïques dans Shaw Field. Mike m'a dit que c'était vous qui aviez relevé le tracteur, mais je ne l'ai pas vraiment cru jusqu'à ce que je l'apprenne de source sûre.

— N'importe qui aurait fait la même chose.

— Vous êtes trop modeste, lord Oliver. Vous êtes là pour prendre un repos bien mérité, et vous n'avez pas hésité à vous jeter dans la bataille.

— Oui, mais vous savez que c'est le Dr MacKenzie qui a fait le plus ?

— Ah bon ? fit Pamela, les yeux écarquillés.

— Sans sa présence d'esprit pour appeler l'hélicoptère, je suis certain que l'accident de Reg aurait eu des conséquences encore plus fâcheuses.

— Mais si vous n'aviez pas relevé le tracteur…

— C'était peu de chose, madame Pryce, je vous assure. C'est vraiment le Dr MacKenzie que vous devriez remercier.

— Oh oui ! je sais ! On est tellement contents de l'avoir…

Tandis que Pamela continuait de parler, il regarda Julia, à présent en grande conversation avec un gars en chemise à carreaux et casquette vissée sur la tête qui distribuait des échantillons de fromage. Comme si elle avait senti son regard sur elle, elle leva les yeux vers lui, arqua un sourcil et sourit.

Aussitôt, son cœur manqua un battement, et l'envie de la rejoindre le tenailla. Il n'avait jamais été du genre collant, mais…

— Quoi qu'il en soit, d'après les médecins, Reg devrait pouvoir rentrer à

la maison dans une semaine – à la condition que le Dr MacKenzie puisse le suivre, évidemment. Ou vous ? J'ai entendu dire que vous vous chargiez des consultations pendant que sa main est bandée.

Vu que son esprit s'était égaré au pays des rêves fous, il lui fallut quelques secondes pour assimiler les propos de la brave dame.

— Absolument. Oui. Il n'y aura pas de problème. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vois là-bas du fromage que j'aimerais bien goûter.

— Quelle agréable soirée c'était ! s'écria Julia sur un ton enthousiaste, tandis qu'ils remontaient l'allée menant au manoir. Qu'est-ce que vous avez le plus aimé ?

Oliver haussa les épaules.

— Bof ! Il y avait pas mal de bonnes choses, mais rien qui me parle vraiment.

— Non, ce n'est pas possible, vous me faites marcher ! Moi, je pourrais vous dresser une liste longue comme mon bras ! J'ai hâte de regagner mon petit cottage pour remplir le garde-manger. J'ai goûté des chips à base d'une variété ancienne de pommes de terre et juste un soupçon de paprika. Un vrai délice !

— La cuisine de Clara ne vous plaît pas, alors ?

— C'est une cuisinière fantastique. Ne soyez pas ridicule, Oliver. Je suis juste étonnée que vous soyez si peu emballé. Ces projets de table d'hôte ou de vente de plats maison à la ferme peuvent devenir un plus pour St. Bryar. Les habitants ne seraient certainement pas contre une nouvelle source de revenus.

— À quoi bon s'attacher à des choses qu'on ne peut pas avoir ?

Julia pila net.

— De quoi parle-t-on exactement, là ?

Il secoua la tête et pressa le pas.

— De rien.

Il n'allait sûrement pas révéler à Julia que pratiquement chacune de ses pensées la concernait d'une manière ou d'une autre.

Courant pour le rattraper, elle l'attrapa par le bras.

— Attendez une minute. De quoi parlez-vous, Oliver ? Y a-t-il quelque chose que je doive savoir ?

Comment pourrait-il expliquer que cette soirée – comme toutes les autres choses dans lesquelles elle l'avait impliqué depuis son arrivée – représentait justement ce qu'il avait espéré esquiver lorsqu'il s'était résolu à revenir ? Chaque moment sans exception qu'il passait avec elle lui donnait l'impression qu'il était ici chez lui, à sa place. Or, s'attacher, se soucier des gens puis les perdre, c'était précisément ce qu'il s'était évertué à éviter durant toute sa vie d'adulte.

— Oliver, vous êtes sûr que ça va ? reprit-elle, ses yeux bleus emplis de

sympathie.

Il mourait d'envie de se confier à elle. Partout ailleurs dans le monde, il savait qu'il l'aurait prise dans ses bras et qu'il aurait savouré la sensation de l'étreindre et d'être étreint par elle. Mais ici où tout devenait toxique ? Sûrement pas.

— Ça va parfaitement bien.

Affirmation mensongère qu'il ponctua d'un sourire forcé, puis il lui désigna le manoir au bout de l'allée.

— Rentrons avant qu'il ne fasse tout à fait nuit.

Une fois de plus, la centième peut-être, Julia réarrangea son oreiller dans l'espoir de trouver le sommeil.

Elle se tourna, se retourna, testa de nouveau la position en chien de fusil. Finalement, elle s'allongea jambes tendues, bras écartés et, fixant le plafond, s'efforça de calmer son esprit en ébullition.

Si seulement elle parvenait à vider son cerveau. À en extirper jusqu'à la plus infime pensée, la moindre bribe d'idée concernant Oliver Wyatt ! Elle avait l'impression que chaque parcelle de cet homme menaçait de lui dévorer les méninges. Sans parler de son corps.

D'elles-mêmes, ses mains glissèrent sur son ventre tandis que la douce chaleur qui fourmillait au creux de son bassin commençait à l'envahir tout entière.

Et il n'était même pas là !

Une fois encore sa libido se jouait de son pragmatisme, en dépit du fait qu'elle s'était promis de rester de marbre pendant qu'il éplucherait les registres de l'hôpital.

Registres sur lesquels il ne semblait pas souvent se pencher… D'un autre côté, le fait qu'il l'aide autant en matière de consultations et de soins ne pouvait que rallumer son amour pour le domaine et le village. C'était un ensemble parfait. Il exerçait la médecine et contribuait à améliorer la vie des gens. Ses deux moteurs, de toute évidence.

Seulement, pas ici. Son humeur sombre sur le chemin du retour prouvait qu'il n'avait pas de temps à consacrer à St. Bryar – ou si peu.

Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il détestait tant, ici ?

Elle se promit de découvrir les réponses à ces questions. Ensuite, elle…

Elle ferait quoi exactement ? Elle résoudrait les problèmes d'Oliver Wyatt avec un sourire engageant et un peu de baume émotionnel ? Bien sûr que non.

Elle roula sur le flanc pour la énième fois et laissa ses pensées vagabonder jusqu'à ce que, inévitablement, elle revive le moment où elle avait glissé le chocolat dans la bouche d'Oliver.

Si elle ne s'était pas écartée ensuite, auraient-ils continué à se tenir par la main comme si c'était la chose la plus naturelle au monde ? Se serait-elle

haussée sur la pointe des pieds pour savourer sur ses lèvres le goût du caramel salé ? Se serait-elle pressée contre lui pour sentir si son appétit, à l'instar du sien, réclamait d'autres délices que celui du chocolat ?

Ravalant un juron, elle s'allongea sur le ventre et se plaqua un oreiller sur la tête.

Assez ! Cela suffisait, ces bêtises. *Il* ne voulait pas la même chose qu'elle. Plus tôt elle ferait entrer ça dans sa cervelle, mieux ce serait.

6.

Oliver suivit du bout du doigt la liste des patients du jour qu'il restait à voir.

Entre Julia et lui, les consultations seraient bientôt finies. À l'inverse d'autrefois où les choses allaient cahin-caha, ce service fonctionnait à présent comme sur des roulettes.

Grâce à Julia.

Il ne pouvait que lui tirer son chapeau. Elle était efficace, professionnelle, et de toute évidence très dévouée. Et belle, avec ça. Et drôle. Et elle avait une peau de soie. Il avait à peine eu le temps d'effleurer le doux contour de sa joue, et ça ne l'ennuierait pas du tout de recommencer.

Seulement, il n'avait pas passé un seul moment en tête à tête avec elle depuis le salon des Délices de St. Bryar. Elle arrivait toujours ici avant lui pour travailler à ses paperasses ou nettoyer les lieux, et elle s'en allait toujours après lui.

Voulait-elle l'éviter ?

Peut-être la raison était-elle plus simple : elle aimait son travail polyvalent ici. Et comment l'en blâmer ? Lui aussi, il avait énormément apprécié de le partager.

La nouvelle qu'il lui donnait un coup de main s'était vite répandue, et ils avaient reçu un afflux de patients semblant tous souffrir d'un accès d'hypochondrie. Mais à présent, le nombre de leurs rendez-vous s'était stabilisé.

Il esquissa un sourire au souvenir de la réaction de Julia devant la déception des gens qui n'avaient pas été vus par lui. « Qu'est-ce que vous avez fait à mes patients ? avait-elle gémi. Ils veulent tous que leur cœur soit écouté par le futur duc de Breckonshire ! »

Comment réussissait-elle à le faire sourire même lorsqu'elle se plaignait ? Ce mystère le dépassait…

Enfin, pas tant que ça. Il s'en rendait compte, son faible pour les jolies blondes impertinentes s'était accentué, ce qui devait altérer son jugement.

Mis à part l'impression fréquente d'être un phénomène de foire, il appréciait plus qu'il ne s'y était attendu de vivre à la campagne. Il avait été

vraiment idiot de penser que le printemps était le moment idéal pour tirer un trait sur St. Bryar. Le domaine explosait de vie. Il y avait dans les parcs pléthore de mignons petits agneaux qui gambadaient et d'adorables veaux qui tétaient leur mère. Des fleurs partout dans les prairies, les jardins, les vergers. C'était un endroit vraiment idyllique. N'importe qui voudrait en faire partie.

Il pianota nerveusement sur le bureau.

Le cœur du problème était là : voulait-il ou non en faire partie ?

Jusqu'ici, il avait éludé la question. Dans une semaine ou deux, la main de Julia serait guérie, le cottage redeviendrait habitable, et il disposerait alors de tout son temps pour se concentrer sur les comptes du domaine. Mais d'ici là…

— Voyons, marmonna-t-il en reportant son attention sur la liste. Qu'avons-nous là ? Contrôle postopératoire de la hernie inguinale d'Arthur Potts. Ablation du nævus saillant d'Elaine Duncan. Surveillance de la tension artérielle de Mme Winters…

Il esquissa un sourire.

Tous ces noms lui rappelaient des rencontres qu'il avait eues autrefois avec les gens qui les portaient. Des gens qu'il avait complètement perdus de vue, à sa grande honte. Il comprenait à présent le but de touts ces concours, garden-partys et autres fêtes que ses parents organisaient au manoir ou au village : c'était une manière pour eux de passer du temps avec les villageois autrement qu'en tant qu'employeurs, propriétaires, duc et duchesse.

De son côté, il aurait facilement pu se charger des consultations durant ses visites annuelles, ce qui aurait permis au Dr Carney de savourer quelques jours de vacances bien mérités. Il aurait pu aussi reprendre contact avec les habitants, essayer d'améliorer les choses.

S'appuyant avec un soupir au dossier de sa chaise, il se disait qu'il aurait pu faire beaucoup, quand la douce voix de Julia s'introduisit dans ses pensées.

— Je sais que ce n'est pas à ça que vous êtes habitué, mais ça nous occupe passablement.

— Plus que passablement, je trouve, pour un service de consultations qui tourne avec guère plus que de la menue monnaie.

Il croyait lui faire un compliment, mais à l'expression de son regard bleu, il comprit qu'il l'avait blessée.

— Je peux vous assurer, Oliver, que les habitants de St. Bryar sont heureux de bénéficier du peu que nous avons à offrir. Aller ailleurs leur coûterait beaucoup plus que de la menue monnaie. Pensez au carburant qu'ils dépenseraient pour se rendre dans la ville la plus proche ou, pis, à Manchester. Et au temps qu'ils perdraient.

— J'en conviens. Mais, et la face cachée ? Un domaine aux revenus fluctuants sponsorisant un hôpital de proximité. Où est le retour, là-dedans ?

Julia le dévisagea, l'air incrédule.

— Vous vous moquez de moi ?

— Attendez. Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire…

— Ou peut-être que si !

— Soyez raisonnable, Julia. Je n'aurais pas consacré les dix dernières années de ma vie à venir en aide aux gens dans les zones de conflit si je n'avais pas reconnu la valeur de la médecine.

— Mais vous ne semblez pas en reconnaître la valeur ici.

— Ce n'est pas juste. Qu'en serait-il des gens là-bas ?

— Qu'en serait-il des gens ici ? Là où vous avez grandi ?

— Je ne dis pas qu'ils ne devraient pas être soignés !

— Alors, qu'impliquez-vous exactement ? Que le Dr Carney devrait finir ses jours dans un établissement trop éloigné de St. Bryar pour que ses amis puissent lui rendre régulièrement visite ? Qu'Elaine devrait perde une journée de travail pour une simple ablation d'un grain de beauté alors qu'elle a deux enfants à charge ? Qu'Arthur devrait fermer sa boucherie pendant une demi-journée ou davantage ?

— Comme ça, sans réfléchir, je n'ai pas de réponse.

— Alors, pourquoi vous cacher ici, à faire des check-up avec moi, au lieu d'éplucher les registres avec votre père comme vous aviez dit que vous le feriez ?

Parce qu'il aimait être ici. Avec elle…

Le grincement du portail du jardin de l'hôpital l'arracha à ses pensées.

— Ce n'est ni le moment ni l'endroit d'en discuter.

— Le moment adéquat, ce serait quand ? répliqua Julia.

— Ce soir, répondit-il en soutenant son regard.

— Parfait. À quelle heure ?

— 19 heures. Je cuisinerai.

— Ah bon ? Vous n'aimez pas la cuisine de Clara ?

— Si ! Mais on suit ici une vieille coutume appelée « jour de congé », minauda-t-il, la tête inclinée sur le côté.

— Nous mangerons un fondant au citron, alors ? demanda-t-elle avec un petit rire.

— Merci pour le vote de confiance, Julia.

À cet instant, ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir.

— Allez, partez, maintenant, et laissez-moi faire du bien à nos derniers patients du jour, ordonna Julia.

Il sourit. Du bien, elle n'arrêtait pas d'en faire autour d'elle.

Un instant plus tard, il s'en allait par la porte de derrière après avoir salué le Dr Carney.

Encore quelqu'un qui avait la chance de l'avoir dans sa vie.

Il avait parfaitement conscience que c'était Julia qui ajoutait de la valeur aux choses, ici. C'était une femme intelligente, drôle, vive, pétillante, passionnée, qui cochait toutes les cases de son questionnaire personnel – à part « bon endroit » et « bon moment ».

— Je n'arrive pas à croire que vous avez fait tout ça en une heure ! s'écria Julia, enthousiaste, devant l'assiette fumante qu'Oliver déposait devant elle.

Il avait concocté des filets de porc accompagnés de riz, d'un sauté d'aubergines et de bok choy, et il avait saupoudré le tout de graines de sésame noir. Incroyable !

— Il n'y a pas de traiteur chinois par ici, alors c'est ma manière de satisfaire mes envies. Des baguettes ?

— Volontiers. Ce sera plus facile pour moi qu'avec une fourchette et un couteau. Votre père ne se joint pas à nous ?

— Désolé, non. Il vous fait toutes ses excuses. Les délices épicés de l'Asie ne sont pas vraiment sa tasse de thé, répondit Oliver en s'asseyant de l'autre côté de la table de bois massif de la cuisine. Il a déjà dîné d'un bol de soupe et de quelques tartines et pense se coucher tôt. Il se joindra à nous demain si cela vous convient.

— J'en serai ravie, dit-elle, sincère. Votre père est fascinant. J'adore l'entendre parler du passé, quand le manoir avait été transformé en hôpital pour les soldats blessés au cours de la Seconde Guerre mondiale.

— Dommage que ce passé n'ait pas été à l'image du monde moderne.

— C'est-à-dire ?

— Pragmatique. Judicieux. Visionnaire.

— Voilà qui est intéressant. Ce sont des qualificatifs que j'aurais facilement appliqués à cette époque. Ajoutez-y : généreux, altruiste, humain, répliqua-t-elle du tac au tac.

Sur quoi elle porta à sa bouche un morceau d'aubergine. Qui en jaillit aussitôt.

— Ouille ! c'est brûlant !

— Quel soulagement ! J'ai cru que vous détestiez ma cuisine.

— Je suis vraiment confuse, murmura-t-elle, sa serviette pressée sur la bouche. Ce n'était pas très féminin de ma part.

L'euphémisme du siècle.

— Ne vous en faites pas, dit Oliver avec un sourire. Beaucoup d'autres choses en vous le sont.

Totalement désarmée par ce compliment inattendu, elle se sentit piquer un fard.

Cette fois, elle prit la peine de souffler sur la nourriture avant d'y goûter. Et elle se régala.

— C'est vraiment délicieux. On voit que vous connaissez votre affaire.

— J'ai passé un peu de temps en Chine.

— Dans une école de cuisine ?

Elle pouffa à l'idée d'Oliver affublé d'un tablier.

Encore que, s'il ne portait rien dessous…

— Bien sûr que non. À travailler. Il y a pas mal de communautés isolées dans ce vaste pays, et quand une épidémie se déclare – de SRAS, par exemple – ce sont ces gens qui en pâtissent le plus. Nous leur apportons des fournitures médicales et participons aux soins. En échange, ils nous font profiter de leur expérience.

— Dans quel domaine ?

— L'acupuncture, le traitement par les plantes, ce genre de choses. Les Chinois sont forts en matière de médecine préventive. Bien des collectivités dans lesquelles j'ai travaillé de par le monde n'ont pas les moyens d'avoir recours à la médecine occidentale. Toute technique moins onéreuse que nous pouvons apporter à leurs praticiens les aide énormément.

— Alors, qu'est-ce que vous recommanderiez pour moi ?

— Pour vous ? fit Oliver, l'air très surpris.

— Oui, pour moi. Je travaille dans une structure de soins qui a des moyens limités et une communauté à assister. Y a-t-il une méthode que je pourrais employer pour diminuer les dépenses ?

Oliver reposa ses baguettes et plaça sa serviette sur la table en un geste qu'elle trouva définitif.

Aïe ! Aurait-elle mis un terme à l'atmosphère cordiale qui régnait entre eux ?

— Ce que vous faites ici est fantastique, dit-il en la regardant droit dans les yeux. Mais vous n'avez aucune chance, même en organisant une centaine de parcours d'obstacles dans la boue, de récolter assez d'argent pour acheter le bâtiment, si tel est votre objectif. Je me trompe ?

Elle avala sa salive avec difficulté.

— Non, en effet, avoua-t-elle, l'estomac noué.

— J'ai vu vos formulaires de demandes de subventions. Et je ne crois pas que vous ayez le bon angle d'approche pour ce que la plupart de ces grands groupes cherchent à financer…

Elle le coupa avant qu'il ne poursuive ses explications.

— Je comprends, Oliver. Vous avez parcouru le vaste monde et voulez résoudre tous ses problèmes. Mais vous êtes-vous arrêté un instant pour penser aux habitants de St. Bryar que vous laisseriez tomber ? Des gens qui vivent et travaillent ici depuis des générations ? Je n'arrive pas à croire que vous puissiez prendre une décision aussi égoïste.

— Egoïste, sérieusement ? Vous me trouvez égoïste de vouloir venir en aide à des femmes et à des enfants pris dans des conflits dont ils n'ont rien à faire ?

Non, elle ne le trouvait pas égoïste. Elle secoua la tête avec la sensation qu'une déchirure se produisait en elle, et les larmes qui lui montaient aux yeux débordèrent en un flot de chagrin qu'elle ne parvint pas à endiguer.

— Je suis désolée, Oliver. C'est exactement la même dispute que j'ai eue avec mon mari avant qu'il ne se fasse tuer, et je m'étais promis de ne jamais recommencer.

— Recommencer quoi ? dit Oliver d'une voix douce, en prenant gentiment sa main dans la sienne.

— Demander à quelqu'un de renoncer à ses rêves pour les miens.

Comme leurs yeux se croisaient, elle sentit sa colère contre lui fondre instantanément. Elle se rendait compte qu'il était comme elle, en fait : un être qui avait du mal à trouver sa place au soleil.

Abandonnant sa main, il promena un doigt sur sa joue.

— Vous voulez savoir pourquoi je ne peux pas rester ici ?

Elle acquiesça de la tête.

Enfin, ils allaient entrer dans le vif du sujet.

— Cet endroit, cette maison, ces terres… Ils sont figés dans un temps qui n'existe plus. Ils résisteront aux changements que vous désirez si ardemment imposer. Peu importe ce que quiconque pense, rêve ou essaie de faire, ce domaine est confit dans le passé. Un passé dans lequel je ne vois aucun intérêt à vivre.

Elle ne put retenir un soupir de frustration.

— Voyons, Oliver, votre père ne semble pas si accroché au passé ! La preuve, il a approuvé avec chaleur la course dans la boue. Sans parler du fait qu'il m'a engagée ! Je ne peux pas imaginer qu'il aurait fait ça si son intention avait été de garder les choses en l'état.

— Mon père comblait un vide.

C'était ainsi qu'il la voyait ? Comme un bouche-trou ?

Un goût amer monta dans sa gorge à cette idée. Mais elle la repoussa, consciente que quelque chose dans ces paroles sonnait faux.

Passant une main sur son visage, Oliver laissa échapper un gémissement.

— Vous voyez l'effet qu'a sur moi le fait d'être ici ? Je ne suis pas homme à tenir ce genre de propos. S'il vous plaît, croyez-moi. Les choses auraient été tellement différentes pour moi – et pour vous – si…

— Si ?

— Si j'avais été différent.

— En quoi ? Quand vous ne jouez pas au crétin fini, vous me paraissez un homme merveilleux.

Il rit tout en secouant la tête.

— Ce que j'essaie de dire – très maladroitement –, c'est que le domaine a besoin de quelqu'un qui le dirige. Quelqu'un qui veuille être le duc de Breckonshire. Ou la duchesse, d'ailleurs. Ça vous irait bien, à vous. Mais ça n'a jamais été un job pour moi.

— C'est vrai. Vous feriez une étrange duchesse.

Oliver rit de nouveau, et l'atmosphère entre eux redevint plus familière, plus détendue.

— Vous savez ce que je veux dire. Je ne suis pas du bois dont on fait un duc.

— Qui a dit ça ? Vous êtes intelligent, passionné par la médecine et par les gens. Malgré vos efforts pour paraître distant, je sais que vous vous

intéressez sincèrement aux habitants de St .Bryar et à leur bien-être. Que faut-il de plus ?

— Chacun doit accomplir son destin, Julia. Le mien n'est pas ici, c'est tout.

— Que croyez-vous qu'il vous arrivera le jour où vous hériterez du titre de votre père, Oliver ? Que vous vous changerez en bellâtre idiot ou en ogre avare ? Regardez autour de vous ! Votre père est un homme merveilleusement bon. Et les pommes ne tombent jamais loin du pommier.

— Mon père n'a jamais été le problème.

— Qui, alors ?

— Ma mère.

— Mais elle vous a envoyé tous ces gâteaux !

Oliver eut un petit rire forcé, et dans ses yeux elle décela un vide qu'elle n'y avait jamais vu, comme s'il avait arraché de son cœur tout sentiment envers sa mère.

— Oui. Elle m'a envoyé des gâteaux.

— Vous ne partagiez pas les mêmes points de vue, tous les deux ?

— C'est une façon de voir les choses. Disons que, après la disparition d'Alexander, j'étais censé ne jamais être capable de la contenter.

— Qui était Alexander ?

— Mon frère aîné.

— Vous aviez un frère ? Oh ! Oliver ! Je l'ignorais.

Sa mère avait-elle été si désespérée par la perte de l'un de ses fils qu'elle s'était désintéressée de l'autre, celui qui pleurait son aîné ?

Le cœur serré, elle chercha ce qu'elle pourrait dire de plus approprié en la circonstance. Puis, devant l'expression d'Oliver, elle capitula. De toute évidence, il était aux prises avec son passé.

Cependant, tout ne concordait pas dans ses propos. Sa mère ne l'avait pas attaché ici, elle n'avait donc pas pu lui imposer un style de vie qu'il ne voulait pas.

Après la mort de Matt, elle avait entretenu des liens étroits avec ses enfants. Très étroits. Mais lorsqu'ils avaient manifesté le désir d'intégrer une école de musique, consciente qu'elle constituait un obstacle à la réalisation de leur rêve, elle n'avait pas hésité. Elle leur avait lâché la bride plutôt que de les retenir. Peut-être la mère d'Oliver était-elle parvenue à la même conclusion.

Maintenant qu'elle y réfléchissait, peut-être n'avait-elle pas été aussi altruiste qu'elle l'avait cru. En choisissant de s'immerger dans un village isolé, peut-être s'était-elle interdit de guérir complètement, de faire partie comme ses enfants du monde extérieur. Donc, elles étaient un peu pareilles, la mère d'Oliver et elle. Chacune à sa manière avait caressé l'espoir insensé de trouver une sorte de paix.

— Je suis désolée, Oliver.

— De quoi ? demanda-t-il, relevant brusquement les yeux de son assiette

comme s'il était surpris de la trouver là.

— Pour votre deuil. Je suis sincèrement navrée.

— Pas de souci. Cela remonte loin en arrière.

— Mais le temps ne fait rien à l'affaire, n'est-ce pas ?

Là-dessus, elle posa sa serviette sur la table et se leva.

— Je vous laisse maintenant. Je vais me coucher. Merci infiniment pour ce délicieux dîner. Et pardon si je l'ai gâché en vous posant trop de questions. J'ai toujours été curieuse.

— Pas de souci, répéta Oliver.

— Quoi que vous décidiez de faire en ce qui concerne le domaine, je suis sûre que ce sera pour le mieux.

— Je doute que la psychologie inversée marche sur moi, docteur MacKenzie.

Elle ne put retenir un éclat de rire.

— Vous m'accordez trop de crédit. J'essayais juste de considérer les choses de votre point de vue. À vrai dire, personne ne raffole du changement. Peu de gens sont assez courageux pour voir où il peut mener. Dans le scénario qui nous occupe, peut-être êtes-vous le seul à voir la forêt et non l'arbre qui la cache.

— Vous avez raison, Julia.

— À propos de ?

— D'aller vous coucher. À demain matin.

Resté seul, Oliver éprouva la désagréable sensation que la vie s'était retirée de la pièce.

Enfin, il commençait à se conduire comme un aristocrate : il venait de renvoyer dans ses quartiers la seule personne au monde à qui il ait eu envie de se confier. La seule personne qui voyait espoir et possibilités en un lieu où il ne distinguait rien d'autre que des impasses.

Sa mère aurait-elle été fière de lui ?

Il sentit une douleur sourde pulser dans ses veines, et sans réfléchir, il s'élança vers l'escalier.

— Julia ! appela-t-il en gravissant les marches deux à deux.

— Oui ?

S'immobilisant, elle se retourna vers lui, les joues en feu, les yeux brillants de curiosité. Ou bien d'espoir ?

Une vague de désir le balaya, qui embrasa toutes les fibres de son corps. Il la voulait toute à lui. Il voulait ne faire plus qu'un avec elle. Il voulait…

Avant de pouvoir s'en empêcher, il glissa les doigts dans ses cheveux, et ses lèvres s'unirent aux siennes dans une ardente explosion de sensualité. Comprenant, à la manière dont elle répondait à son baiser, qu'elle le désirait autant qu'il la désirait, il l'étreignit follement. Et tandis qu'il inondait son cou d'une pluie de baisers avides, il se délecta d'entendre un gémissement de

plaisir s'échapper de ses lèvres.

Néanmoins, ça ne lui suffisait pas. Il brûlait de promener ses mains sur sa peau, de lui prodiguer des caresses plus intimes.

— Arrête s'il te plaît, dit-elle dans un murmure, en plaquant ses paumes sur son torse.

Une prière en total désaccord avec les sensations qu'il éprouvait. Néanmoins il s'écarta, tout en gardant un bras autour d'elle, incapable qu'il était de s'en détacher.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas. Tant que les choses sont si… Tant que tu n'auras pas décidé ce que tu veux faire.

— Tu ne veux pas qu'on soit ensemble ? Ose me dire que tu ne veux pas de moi.

Laissant ses mains glisser le long de son torse, elle secoua la tête.

— Je ne peux pas, répéta-t-elle en le regardant dans les yeux. À moins que tu ne t'engages à rester.

Il laissa retomber sa main.

C'était une promesse qu'il ne pouvait pas faire. Pas maintenant, en tout cas. Pas encore.

Sans doute Julia lisait-elle en lui comme en un livre ouvert car, avant qu'il puisse argumenter, elle gravit en courant le reste des marches et fila s'enfermer dans sa chambre.

Une bonne séance de jogging, voilà ce qu'il lui fallait après une nuit difficile, se dit Julia. Jogging qu'elle compléterait d'une douche brûlante avant de gagner l'hôpital où une journée bien remplie l'attendait. Le moyen infaillible d'éviter les véritables raisons de son insomnie.

Elle n'avait pas revu Oliver depuis l'incident dans l'escalier, ce qui en disait long. Elle avait eu raison de mettre un terme à leur étreinte avant que les choses n'aillent plus loin.

Vu qu'il n'avait pas l'intention de rester ici, elle ferait bien de regarder l'avenir en face. Peut-être de chercher un poste un peu plus près des jumeaux. Ou au bord de l'océan ? Ou bien carrément au centre de Manchester ?

À cette idée, un goût amer lui envahit la gorge.

Aucune de ces options ne lui convenait. Elle avait trouvé l'endroit idéal pour vivre et travailler, et elle allait l'abandonner ? Rien que de penser aux futaies envahies de jacinthes sauvages, elle avait envie de pleurer. À moins que ce ne soit la perspective de quitter Oliver ?

Elle se battrait. Elle ferait des pieds et des mains pour acheter l'hôpital. Et ensuite, elle chasserait cet homme de son esprit – ce qui s'annonçait encore plus difficile.

Consciente qu'elle avait besoin d'une bonne course rapide à travers bois

pour éclaircir ses idées, elle mit ses écouteurs, et tandis qu'elle s'engageait sur son sentier forestier favori, elle choisit un chemin balisé qui formait une boucle de cinq kilomètres. Il lui fallait bien ça !

— Ravi de te rencontrer ici.

— Quoi !

Elle ôta ses écouteurs, stupéfaite de découvrir Oliver courant à côté d'elle.

— Je croyais te voir au petit déjeuner.

— Je croyais être seule à courir ici, rétorqua-t-elle.

Il eut un sourire entendu sans quitter le chemin des yeux.

De son côté, elle ne put retenir une grimace.

Avait-il besoin de porter un T-shirt aussi moulant et un short qui découvrait ses jambes parfaites alors qu'elle faisait de son mieux pour maintenir une distance professionnelle entre eux ? C'était *indécent* !

— Tu as dit quelque chose ?

— Non, non. Je réfléchissais à ma journée.

— Beaucoup de patients ?

— Ça ira. Je voulais juste voir si je pourrais prouver que tu as tort.

— C'est-à-dire ?

— Il y a encore quelques subventions que je pourrais solliciter et qui seraient susceptibles de conduire l'hôpital à voler de ses propres ailes – mais il faudrait que je sorte des sentiers battus.

— Julia, il te faudra une somme faramineuse si la propriété est mise sur le marché.

— Tu as une idée de ce que tu ferais de tout cet argent, si je peux me permettre ?

— J'en ferais probablement cadeau à Médecins sans frontières ou à la Croix-Rouge.

— Oh ! je vois !

— Tu désapprouves ?

— Je trouve un peu dommage que ta générosité soit aussi sélective. Tu pourrais aussi offrir tout simplement l'hôpital au village.

— C'est juste.

Elle sentit son cœur tressauter dans sa poitrine.

— Tu envisagerais de céder gratuitement la bâtisse au village ?

— Je n'ai pas dit ça.

— En effet.

— Mais je n'ai pas démenti non plus, miss Sourcils-froncés, dit-il en lui boxant le bras par jeu.

— Hé ! On ne frappe pas une femme !

— C'est moi que je devrais frapper, en fait.

— Tu crois ?

— Absolument ! Je mettrai ça dans la balance, ajouta-t-il d'un ton redevenu sérieux.

— Oui. Avec le reste.

— Bon sang, Julia ! Je ne vais tout de même pas me séparer d'une partie du domaine sans prendre le temps d'étudier toutes les conséquences. Si ?

— Plus que quiconque, tu devrais savoir que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Pilant net, Oliver la dévisagea.

— Pourquoi « plus que quiconque » ?

— Je sous-entendais juste que ça me tient à cœur. Et il n'y a personne parmi mes connaissances qui comprenne mieux que toi ce que c'est de croire aussi fort en quelque chose.

— Tu parles de l'hôpital ?

— L'hôpital… Oui…

— Et ?

— C'est agréable d'avoir… quelqu'un à qui parler.

— Alors, je suis ton « quelqu'un » ?

— Tu le seras jusqu'à ce que je trouve le « quelqu'un » idéal, s'entendit-elle avancer d'un ton taquin.

Sans s'en rendre compte, elle était passée de la chamaillerie au flirt. Allez savoir pourquoi !

— On continue ? fit Oliver en désignant le chemin de la tête. Tu as raison, en fait, tu sais.

— À propos de quoi ?

— J'ai été bien téméraire de penser que je pourrais revenir ici, redéfinir mon avenir et repartir sans laisser d'empreinte. J'ai vraiment besoin de m'atteler à ces fichus registres. Tu veux la vérité ?

— Euh… Oui, s'il te plaît.

— Je ne sais absolument pas quoi faire du domaine. Jusqu'à présent, je ne m'en étais guère préoccupé.

— « Jusqu'à présent » ?

— Julia, ne fais pas la sainte-nitouche. Tu sais très bien que la propriété n'a pas été la seule chose que j'aie eue à l'esprit.

— Ton père ne semble pas s'en offusquer.

— Il veut te voir contente, j'imagine. Et toi, ça te dirait ?

— De te voir content ?

— Non. Enfin, je veux dire, ce serait super. Mais tu accepterais de jeter un coup d'œil aux livres comptables ?

— Tu veux que je regarde les comptes de ta famille ?

— Tu sais, ce ne sont pas des secrets d'État !

— Bien sûr. Mais ce sont vos affaires privées.

— J'aimerais que tu les regardes.

— Vraiment ? Mais pourquoi ?

— Disons que ce serait agréable, en la circonstance, d'avoir un « quelqu'un ».

— Entendu, alors. Après le travail, quand tu voudras.

À la pensée qu'elle était son « quelqu'un » à lui, elle sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage.

Était-ce la manière d'Oliver de lui montrer qu'il envisageait sérieusement de rester ?

Elle ne put retenir un grand sourire.

Oliver le lui rendit – et lui boxa de nouveau gaiement le bras, sans doute pour faire bonne mesure.

7.

— Il y a une légère amélioration, mais sans plus.

Julia pressa gentiment le bras de Margaret Simm tout en lui ôtant le brassard du tensiomètre.

— Avez-vous un peu modifié votre style de vie, comme je vous l'avais suggéré ?

— Oh oui ! Mais laissez-moi vous dire, docteur MacKenzie, que j'ai eu du mal à tout boucler.

— Vraiment ? Qu'avez-vous fait exactement ?

En l'absence de douleur dans la poitrine et d'autres symptômes significatifs, elle avait attribué l'hypertension modérée de la brave septuagénaire à son poids et sa sédentarité. En principe, une alimentation appauvrie en sel et en sucre, et un peu d'exercice auraient déjà dû améliorer les choses.

— La liste, répondit Margaret en fourrageant dans son sac. La liste que vous m'avez donnée quand je ne me sentais pas bien.

— Vous parlez des moyens d'abaisser votre tension ?

Julia retint un sourire.

Veuve depuis un an, Margaret était une habituée de sa consultation, mais elle écoutait rarement ses conseils.

— Oui. Celle-ci !

Elle exhiba triomphalement un papier plié en quatre.

— Tenez, regardez. Ça m'a pris tout mon dimanche ! Je n'ai même pas eu le temps de m'asseoir devant mon sherry de l'après-midi, et mes aiguilles à tricoter se sont ennuyées.

Se rasseyant sur sa chaise, Julia parcourut la page.

— Attendez, Margaret. Vous avez effectué *tous* ces mouvements le même jour ?

— Évidemment. Vingt minutes chacun. Vous m'avez recommandé d'essayer ces propositions d'exercices. Je prends très au sérieux tout ce que vous dites, docteur !

— Je ne sous-entendais pas « en une seule séance », voyons ! Quand vous pratiquez une activité physique, il faut toujours le faire

progressivement. Ce n'est pas étonnant que vous soyez fatiguée. Autre chose… Avez-vous dit que vous aviez arrêté de boire votre sherry ?

— Oui. Euh… Juste une fois, en fait.

— Et vous le buvez tout en tricotant ?

— C'est ça. Par exemple, pour faire un bonnet, c'est trois verres. Une écharpe, c'est quatre.

Cette fois, Julia eut du mal à contenir sa stupéfaction.

— Et vous tricotez tous les jours ?

— Oh oui ! Mais je reconnais que, depuis la mort de Harold, il y a peut-être un peu plus de sherry que de tricot. Je faisais tous ses pulls, vous comprenez. Il les trouait tout le temps. Avec lui, j'étais toujours occupée.

Julia réfléchit avant de poursuivre la conversation. Passer du physique au personnel était toujours délicat, surtout avec les personnes d'un certain âge.

— Et depuis que vous êtes seule, vous sortez plus souvent de chez vous ? Vous allez voir vos amis ?

— Non, pas beaucoup. C'est dur de se remettre à bouger après ces mois d'hiver, n'est-ce pas ? On reste enfermé.

— C'est vrai. J'ai une idée pour vous, Margaret. Je pense qu'un certain nombre d'habitantes de St. Bryar souffrent de solitude. Alors, plutôt que d'exécuter tous les jours un exercice de la liste, pourquoi n'iriez-vous pas en ville une ou deux fois par semaine – ça fait quoi, un quart d'heure de marche ? – pour démarrer un club de tricot dans le salon de thé d'Elsie ? Vous pourriez envoyer vos bonnets et écharpes…

Julia s'interrompit en entendant Oliver saluer le Dr Carney dans la pièce voisine.

— Vous pourriez les envoyer en Afrique.

Margaret pouffa.

— En Afrique ? Avez-vous perdu la tête, docteur MacKenzie.

Ma foi, ce n'était pas impossible.

— Pas du tout, dit Julia avec un calme étudié. Vous pourriez tricoter toutes sortes de choses pour les organisations humanitaires qui œuvrent là-bas. Des couvertures pour les orphelins, par exemple, des minuscules bonnets pour les nouveau-nés… Je crois que vous aideriez beaucoup de dames à prendre un bol d'air frais et à se changer les idées si vous fondiez un club de tricot.

Redevenue sérieuse, Margaret parut réfléchir.

— Peut-être que ça ferait du bien à Elsie d'avoir un peu plus de clients. En fait, j'aiderais St. Bryar en faisant ça, non ? Et, naturellement, lord Oliver apprécierait, lui qui fait tant pour ces pauvres petits orphelins.

— Sûrement.

— Vous savez, docteur MacKenzie, reprit Margaret en se penchant vers elle avec un air de conspirateur, presque toutes les dames m'appellent Peggy. Je pourrais appeler le club : « Maille à l'endroit, maille à l'envers avec Peggy ».

— Excellent !

— Je pourrais aussi apprendre à tricoter aux plus jeunes. J'ai entendu à la télé que le tricot revenait à la mode !

À cet instant, on toqua à la porte, et Oliver passa la tête dans la pièce.

— Désolé de vous interrompre. Docteur MacKenzie, pourrais-je vous réquisitionner ?

— Oui. Bien sûr. Nous en avons terminé.

Julia se leva brusquement, certaine qu'il n'aurait pas interrompu sa consultation sans raison valable.

— Margaret – Peggy –, je crois que vous allez faire des merveilles. Vous me tiendrez au courant ?

— Comptez sur moi, docteur MacKenzie.

Une gentille tape sur l'épaule de la brave dame, et elle suivit Oliver dans la chambre du Dr Carney, lequel lui parut présenter les premiers symptômes d'une jaunisse.

— Docteur Carney, est-ce que ça va ?

— Disons que je ne me sens pas au mieux de ma forme.

— C'est très certainement une obstruction des voies biliaires, intervint Oliver. Nous discutions chirurgie, et notre patient se montre réticent. J'espère que l'avis d'un second médecin aidera ce vieil entêté à entendre raison.

Elle eut la sensation qu'un étau d'acier se refermait autour de son cœur.

Pouvait-elle parler franchement à Oliver, que l'état de son mentor affectait visiblement ?

— À mon avis, le « vieil entêté » connaît aussi bien que nous les conséquences d'une absence de traitement.

— Évidemment que je les connais, mon garçon, assura le vieux médecin avec un faible sourire. Ce n'est pas comme si cet imbécile de cancer m'avait envahi le cerveau.

Et de réciter une impressionnante masse d'informations concernant le blocage des voies biliaires.

— Je sais que ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace, docteur Carney, dit gentiment Oliver. Mais que se passera-t-il s'il se produit une dangereuse accumulation de bilirubine ? Vous tenez vraiment à ajouter une septicémie à vos symptômes ?

— Non, c'est juste. Mais je n'aurais pas vraiment inscrit un cancer du pancréas sur ma liste de projets non plus. Allons, Oliver, ne t'ai-je pas expliqué quel comportement adopter au chevet d'un patient ? Paraître horrifié n'aide personne.

Julia jugea le moment opportun pour intervenir.

— J'ai une idée qui pourrait peut-être vous intéresser. J'ai lu récemment dans un article en provenance d'Allemagne que l'artichaut et le chardon-Marie stimulent la sécrétion biliaire, ce qui pourrait réduire le blocage. Le revers de la médaille, c'est que si le blocage est vraiment important, le

surplus de bile risquera d'aggraver les choses.

— C'est pourquoi un drainage biliaire percutané est la meilleure option, lança Oliver. Docteur Carney, ce n'est pas vraiment une intervention chirurgicale. Il s'agit juste d'introduire un cathéter monté sur aiguille jusqu'au bon endroit et de le remplacer par un tube de drainage.

Julia dut se détourner pour s'empêcher de se récrier.

Avait-il perdu l'esprit ? Comment pouvait-il proposer une procédure réalisable seulement dans un grand hôpital équipé des technologies les plus modernes ? En plus, si le drainage se révélait insuffisant, il faudrait avoir recours à un procédé plus invasif que le Dr Carney refuserait inévitablement.

Comme le patient devait passer en premier, elle décida de ne pas se mordre la langue plus longtemps.

— Un DBP pourrait conduire à une fuite de bile susceptible de provoquer une péritonite. Nous ne pouvons pas risquer une infection abdominale.

— Une perfusion d'antibiotiques réglerait ça, affirma Oliver.

— Bon, vous avez exprimé vos points de vue, reprit le principal intéressé. En plus, j'ai fait mes propres recherches. Un gars du village m'a prêté sa tablette, et je suis assez au fait des choix qui s'offrent à moi. Maintenant, allez-vous-en, laissez-moi réfléchir. Et quand j'aurai pris ma décision, je presserai ce joli bouton d'appel que Julia m'a fait installer.

Contenant à grand-peine sa colère contre Oliver, Julia s'empressa de sortir de l'hôpital par la porte de derrière afin de prendre quelques longues inspirations apaisantes.

— À quoi ça rimait, tout ça ? fit Oliver en la rejoignant.

— Je pourrais te demander la même chose !

— J'essaie de faire ce qu'il y a de mieux pour le patient.

— Et moi, j'essaie de faire ce qu'il y a de mieux en fonction des *désirs* du patient !

— En lui offrant des gélules d'artichaut ? Tu te fiches de moi ?

Consciente qu'il était bouleversé, elle s'exhorta au calme.

— Je suis dans une situation délicate ici, Oliver. Bien sûr que je veux faire mon possible pour prolonger la vie du Dr Carney, mais il est bien placé pour savoir que nous ne disposons pas des appareils requis pour ce type de traitement. En plus, le futur propriétaire des lieux ne sait pas encore ce qu'il veut en faire, alors je ne pense pas que déposer une demande pour une caméra à rayon X aurait le résultat escompté.

— Tu aurais pu me demander de compléter l'équipement.

— Vraiment ? Quand tu étais là-bas en Afrique, à sauver des populations entières, aurais-tu été sensible à la cause d'une seule personne ?

Pour toute réponse, Oliver darda sur elle un œil furibond.

— Si je t'avais dit que c'était pour le Dr Carney que tu aimes visiblement beaucoup, je ne doute pas une seconde que tu aurais fait le nécessaire. Mais si j'avais gardé secret le nom du patient, je n'en suis pas

aussi certaine, Oliver.

— Tu crois que j'ai un cœur de pierre ? Le serment d'Hippocrate, ça te dit quelque chose, docteur McKenzie ?

— Je ne te crois absolument pas insensible, mais je pense que tu es désorienté à propos de ce cas précis.

— Je suis chirurgien. Je répare ce qui doit l'être. Le drainage biliaire est une procédure facile, et j'essaie de faire le maximum pour le patient.

— Contre son gré ?

Oliver se retint à grand-peine de boxer le mur pour évacuer sa frustration, tant les paroles de Julia le piquaient au vif.

— Julia, il faut que tu saches que depuis la mort de mon frère, cet endroit me fait l'effet d'un nœud coulant autour du cou. Ne crois pas que je cherche à me défausser. Je sais que mon sort n'a pas été tragique, loin de là. Mais voir le Dr Carney dans cet état et ne rien pouvoir faire…

Il avala sa salive avec difficulté.

— C'est ma faute si nous avons perdu mon frère. Il est mort parce que je n'ai parlé à personne de ses taches cutanées. Lorsque je l'ai fait, il était trop tard, vu que ce prétendu hôpital de proximité ne disposait pas du nécessaire pour le soigner. Et le perdre a été l'épreuve la plus douloureuse que ma famille ait jamais traversée, lâcha-t-il, lui qui n'avait jamais révélé cela à quiconque.

Pour la première fois il avait éprouvé le besoin que quelqu'un le comprenne. Plus précisément, que *Julia* le comprenne.

Risquant un regard dans sa direction, il vit de la compassion dans ses yeux. De la sympathie. L'assurance qu'il n'était pas seul.

Soulagé, il s'adossa au mur de pierre habillé de lierre.

Ça ne lui ressemblait pas de se confesser ainsi, mais il l'avait fait. Et Julia ne lui tournait pas le dos. Elle faisait de son mieux pour le comprendre. Pour être son « quelqu'un ».

— Porter le fardeau du chagrin, tu sais aussi bien que moi ce que c'est. Mais être à la hauteur de l'héritage de mon frère alors que j'étais fautif ? Impossible. Aux yeux de ma mère, Alexander était infaillible – et à juste titre, je le reconnais. Il était vraiment fait pour la vie qui l'attendait. Il se réjouissait à l'idée de diriger le domaine, de maintenir la situation existante, de faire en sorte que le nom de Wyatt continue de briller au firmament des élites de la nation. Il aimait tout : la propriété, le village, les thés de bienfaisance, les concours, les parties de chasse, même la monotonie de la vie à St. Bryar.

— Tu trouves la vie d'ici monotone ? dit Julia.

— Et toi ?

Pour toute réponse, elle haussa les épaules.

— En fait, non, avoua-t-il. Plus maintenant.

Forcément, parce que l'ouragan Julia avait tout chambardé. Mais elle ne pouvait pas changer le passé.

— Je n'ai jamais envié la passion d'Alexander pour le domaine parce qu'elle me permettait de mener ma propre vie. Être duc, ça n'a jamais été pour moi. Je ne suis pas fait pour couper des rubans ni pour aller à la chasse au renard. Je suis fait pour exercer la médecine.

Il vit Julia plisser le front.

— De quoi ton frère est-il mort ?

La question le prit par surprise.

— D'une méningite bactérienne.

— Quel âge aviez-vous tous les deux ?

— Il avait dix-huit ans, moi quatorze. Pourquoi ?

— Tu te reproches de ne pas avoir diagnostiqué une méningite bactérienne à quatorze ans ?

— Les symptômes étaient caractéristiques. J'aurais dû savoir.

— Ils paraissent caractéristiques au médecin expérimenté que tu es maintenant. Mais à l'époque, Oliver ? Comment aurais-tu pu savoir ?

— Parce que rien n'était normal dans son comportement. Il était irritable, il se plaignait de douleurs musculaires, de maux de tête. Ça ne lui ressemblait pas. Il était l'archétype du bon garçon facile à vivre.

— Et c'est naturel pour un cadet d'aller dire à ses parents que son aîné est irritable ? Tu es trop dur avec toi-même, voyons.

Il secoua la tête, réticent à la croire même si son raisonnement sonnait juste.

— Je n'en suis pas sûr. De toute manière, rien de tout ça n'est utile au Dr Carney. Cette fois, je ne vais pas rester là sans rien faire.

— Tu sais aussi bien que moi qu'exercer la médecine implique aussi l'écoute.

S'approchant de lui, Julia lui posa une main sur le bras.

— Retourne dans sa chambre et parle avec lui.

Il dut rassembler toute sa volonté pour ne pas l'étreindre et l'embrasser passionnément. Il brûlait d'explorer sa peau – de ses mains, de ses lèvres, de sa langue. De défaire sa queue-de-cheval pour glisser les doigts dans les vagues soyeuses couleur de blé mûr. Il voulait qu'elle soit pour lui le « quelqu'un » qu'il connaîtrait plus intimement que n'importe qui d'autre au monde. Chaque atome de son corps en mourait d'envie.

Et chaque cellule de son cerveau s'y opposait. Car pour que cela arrive, il devrait s'affranchir d'années de convictions bien enracinées, de rage, de chagrin. Il ne pouvait pas se pardonner. Pas encore.

— Excellente idée. On rentre, alors ? Nos patients nous attendent.

— Ah ! docteur MacKenzie ! dit Clara comme Julia pénétrait dans la vaste cuisine. Je m'apprêtais à monter un bol de soupe à Oliver et à M. le

duc. Dois-je vous en servir un aussi ?

Déjà, Julia avait l'impression que la délicieuse odeur de la soupe de Clara la revigorait. En déguster un bol accompagné de pain tout juste sorti du four dans la bibliothèque, ce serait divin, après l'après-midi tendu qu'elle venait de passer.

En fin de compte, le Dr Carney avait préféré le traitement phytothérapeutique – gélules d'artichaut et de chardon-Marie – au drainage biliaire, ce qu'Oliver n'avait pas apprécié. Alors, sans doute valait-il mieux qu'elle l'évite.

— Ça ne vous ennuierait pas que je dîne ici ou dans ma chambre ?

— Foutaises ! Je ne veux pas entendre ça. Tu te joindras à nous dans la bibliothèque, fit la voix d'Oliver dont elle n'avait pas remarqué sa présence dans la pièce.

— Je suis désolée, Oliver, répondit-elle d'un ton neutre, je suis quasi certaine de ne pas avoir proposé cette option.

— Clara, dites au Dr MacKenzie qu'elle est stupide. Du reste, mon père a demandé où tu étais, ajouta-t-il avec un léger sourire. Si tu ne veux pas accepter une invitation de ma part, tu ne refuseras certainement pas celle du très noble et très puissant duc de Breckonshire.

— Oh ! Écoutez-vous, m'sieur Caramel ! Depuis quand êtes-vous devenu aussi traditionaliste ? dit Clara en riant, tout en emplissant un troisième bol de soupe.

— « M'sieur Caramel » ? demanda Julia, gentiment ironique devant l'expression mortifiée d'Oliver. M'est avis qu'il y a une histoire là-dessous. S'il vous plaît, Clara, racontez-la moi.

— C'est que, je ne voudrais pas trahir une confidence, voyez-vous. Ni blesser mon Ollie. Disons seulement qu'un certain garçon de dix ans a eu besoin d'une visite chez le dentiste après s'être goinfré de pommes d'amour.

— Clara, je ne crois pas utile de nous replonger dans le passé, protesta gentiment Oliver. Donnez-nous plutôt le plateau – avec un bol supplémentaire pour le Dr MacKenzie. Ça sent délicieusement bon, comme toujours. Vous pouvez vous en aller, je me chargerai de la vaisselle.

— Ne soyez pas ridicule, Ollie. Vous faites tout de travers. En plus, vous allez me priver de mon travail si vous trainez tout le temps dans ma cuisine comme ça.

— Clara, vous êtes irremplaçable !

Julia sentit son cœur s'accélérer.

Cela voulait-il dire qu'il allait rester ?

Mais non, il ne parlait que de la vaisselle. Néanmoins, elle pouvait faire un effort. Être bonne joueuse. Dîner avec lui.

— Tu as raison, j'étais stupide, concéda-t-elle en se saisissant de la planche à découper garnie de petits pains fumants. Je me joins à vous. Ensuite, une bonne partie de backgammon me ferait du bien, si tu es d'accord.

— Alors, dépêchons-nous avant que tout ça ne refroidisse.

Julia se renversa contre le dossier de son confortable fauteuil avec un soupir d'aise.

— C'était vraiment délicieux.

— Je suis content que vous vous soyez jointe à nous. Ce fut une belle surprise, dit le duc de Breckonshire.

Consciente qu'Oliver l'avait bel et bien manipulée, elle lui lança un regard aigu – qu'il feignit de ne pas remarquer.

— C'est agréable d'avoir une jeune femme dans la maison.

— Je ne suis pas tout à fait une jeune femme, rectifia-t-elle avec un petit rire. Mais merci de me considérer comme telle.

— Pour moi, ma chère petite, tout le monde est jeune. Ce qui m'amène au moment de la soirée où je dois vous demander de m'excuser. Il est temps pour moi de me retirer.

Oliver s'empressa d'aider son père à se remettre debout.

— Tu es sûr de ne pas vouloir rester pour assister à une bataille de champions, papa ?

— Grands dieux, non ! Pas ce soir, en tout cas. Je suis sûr que chacun de vous va en donner à l'autre pour son argent – ou quoi que ce soit d'autre que vous miserez, répondit le duc, un indéniable éclair de malice dans les yeux. Bonne nuit à tous les deux.

— Bonne nuit, monsieur le duc, répondit Julia en se levant.

Mais il lui fit signe de rester assise.

— Je vous en prie, ma chère petite, appelez-moi Stephen. Je ne suis plus aussi à cheval sur les traditions, à présent. Depuis que Lorna m'a quitté, plus personne ne prononce mon prénom. Ce sera notre petit secret. Ça ne fait pas de bien au corps d'être hostile au changement. N'est-ce pas, mon garçon ? ajouta-t-il en tapotant le bras d'Oliver.

— Passe une bonne nuit, papa, dit celui-ci sans répondre à la question.

— Je vais essayer. Faites-lui en voir de toutes les couleurs, ma chère petite. Ce garçon est un brigand !

Oliver lui donna une affectueuse tape dans le dos avant de refermer derrière lui la porte de la bibliothèque.

— Ton père est vraiment génial. Je l'adore.

— Venant de lui, c'est un peu fort d'entendre parler de jeter les traditions aux oubliettes, répondit Oliver d'un ton acerbe.

Julia ne put s'empêcher de voler au secours du duc.

— Il ne reste pas assis sans rien faire en priant pour que le temps s'arrête. Il a été ouvert à toutes mes suggestions.

— Et comment crois-tu qu'il va prendre le fait que je balaie plusieurs centaines d'années de tradition pour devenir un praticien risque-tout, duc de Nulle-Part ?

— C’est ce que tu veux faire, alors ? Travailler tout le reste de ta vie dans des zones de combat ?

— En toute sincérité ?

Elle acquiesça de la tête.

— Nous avons dépassé le stade du bavardage frivole, non ?

Oliver rit avec bonhomie avant d’adopter une attitude étudiée, debout au coin de l’imposante cheminée, les yeux rivés sur les flammes qui dansaient dans l’âtre.

— Honnêtement, Julia, il y a encore une quinzaine de jours, j’étais tenté de vendre la propriété dans les plus brefs délais. Mais maintenant…

Se tournant vers elle, il la fixa avec une intensité qui la mit presque mal à l’aise.

— Maintenant, je n’ai pas la moindre idée de ce que je veux faire.

— Pourquoi ça ? Tu as trouvé les livres de comptes plus compliqués que tu ne t’y attendais ? dit-elle, jouant les innocentes parce qu’elle sentait le terrain glissant.

— Julia ! Tu sais aussi bien que moi que depuis mon arrivée, j’ai fait toutes sortes de choses sauf ouvrir les registres du domaine. J’ai mangé un morceau de gâteau qui m’a rappelé ma mère, vu des gens à qui je n’avais pas parlé depuis des années, découvert les mérites d’un centre de soins villageois ouvert depuis belle lurette et réveillé des souvenirs que j’avais espéré ne jamais me remettre en tête.

— Pourquoi ?

Même si elle connaissait la réponse, elle éprouvait le besoin de l’entendre.

— Parce qu’ils sont horriblement douloureux. Et, plus que tout, je voulais qu’ils restent enfouis à jamais. Et puis, une jeune femme aux yeux myosotis que j’ai rencontrée et à qui je me suis attaché a suggéré que je pourrais peut-être me pardonner à moi-même.

— Et que feras-tu si tu te pardonnes à toi-même ?

— C’est une question complexe.

— Je suppose qu’elle ne ressemble pas à celles que l’on pose au cours d’une garden-party, mais tu as laissé clairement entendre que tu n’étais pas fan de ce genre de réceptions.

— Docteur MacKenzie, serais-tu en train de suggérer que je manque de dextérité sociale ?

— Oh ! fit-elle, amusée, j’imagine que tes compétences en société sont tout à fait suffisantes ! Encore que, si je regarde mes doigts…

Oliver se laissa tomber sur le sofa.

— Tu vois, dit-il dans un sourire. Si c’est le genre de première impression que je fais ici, ça m’étonnerait que la Chambre des lords soit prête à m’accueillir à bras ouverts.

Elle ne put s’empêcher de pouffer.

— C’est vrai que tu m’as fait une première impression percutante.

Et une deuxième. Et une troisième…

— « Percutante », vraiment ? Dans quel sens ?

Elle sentit un fourmillement brûlant dans le creux de son ventre tandis que leurs yeux se retenaient.

— Favorable, répondit-elle avec une nonchalance affectée, sans être certaine toutefois que son langage corporel ne la trahisse pas.

Se relevant, Oliver lui tendit la main.

— Tu es toujours partante pour jouer au backgammon ?

Si elle prenait cette main, ils risquaient de s'embrasser de nouveau. Et s'ils s'embrassaient de nouveau, elle serait incapable de s'arrêter…

Oliver pensait-il à la même chose qu'elle ?

Elle entrouvrit les lèvres. Il inclina la tête vers elle.

Visiblement, oui, leurs pensées se rejoignaient.

À l'instant où il la serra dans ses bras, les zones de conflit, les petites joutes verbales, les questions sans réponse, le grand inconnu de l'avenir, tout s'évanouit comme par enchantement. Pour elle, il n'exista plus au monde qu'Oliver Wyatt et le baiser qu'il lui donnait : le plus langoureux, le plus voluptueux, le plus passioné qu'elle ait jamais connu.

Déjà, son corps réagissait au contact du corps viril d'Olivier. D'elles-mêmes, ses mains remontaient le long de son torse pour aller se perdre dans les mèches sombres de sa nuque. Cambrant le dos, elle se pressa étroitement contre lui.

Consciente qu'il la désirait autant qu'elle le désirait, elle ne put s'empêcher de frissonner tandis qu'il promenait ses lèvres le long de sa joue, inondait son cou de baisers avides, caressait du bout de la langue la naissance de ses seins, son souffle tiède effleurant sa peau.

Elle avait faim de lui. Elle avait soif de lui. Elle le voulait tout à elle.

Sans qu'elle sache comment, ils se retrouvèrent devant la cheminée. S'écartant à demi, Oliver prit son visage en coupe, et, instinctivement, elle se perdit dans les profondeurs vertes de ses yeux.

— Tu veux que ce petit interlude aille plus loin ?

Elle avait perdu l'usage de la parole. Son corps réclamait son dû. Cependant, comment oublier qu'Oliver ne lui avait fait aucune promesse ?

Elle força son esprit à fonctionner.

Elle le désirait physiquement plus qu'elle n'avait jamais désiré aucun homme. Si elle décidait de s'en aller, elle savait au fond d'elle-même qu'elle ne connaîtrait jamais l'extase d'une profonde intimité avec lui. Si la vie lui avait enseigné quelque chose, c'était de profiter des circonstances, de saisir l'instant présent. Or, celui-ci pourrait être l'un des derniers qu'elle partagerait avec Oliver. Alors…

Ils étaient adultes, après tout. Et qu'était-ce qu'une nuit ?

Sans plus hésiter, elle acquiesça de la tête. Et, sans perdre une seconde de plus, enivrée de désir, elle l'attira sur le soyeux tapis persan.

Aux voluptueuses caresses qu'Oliver lui prodigua tout en déboutonnant

son chemisier, de ses doigts, de ses lèvres, de sa langue, elle sut qu'un même désir l'animait, si puissant qu'il oblitérait tout le reste.

Quand elle fut nue jusqu'à la taille, il repoussa tendrement ses cheveux de son visage et la contempla avec un sourire émerveillé avant de reprendre possession de sa bouche en un baiser profond, ardent, pressant…

Mmm… Délicieux ! Mais elle voulait davantage !

Comme s'il lisait dans ses pensées, il faufila ses doigts sous sa jupe, les fit coulisser voluptueusement le long de l'intérieur de sa cuisse puis jouer avec l'ourlet en dentelle de sa petite culotte tout en semant une multitude de baisers coquins sur ses seins.

À l'évidence, il était loin d'être novice dans l'art de toucher un corps féminin, mais elle ressentait chacun de ses effleurements, chacune de ses caresses comme indiciblement personnels. Et lorsqu'il posa ses lèvres au cœur de sa féminité à travers la fine étoffe, elle crut défaillir. Tout le corps en émoi, elle aurait voulu ne faire plus qu'un avec lui sur-le-champ, se délecter de la sensation de sa peau contre la sienne…

— Il y a trop de barrières entre nous, murmura-t-il. Tu ne crois pas ?

— Oh si !

Avec des gestes doux, il finit de la dévêtir, ponctuant son effeuillage de bisous brûlants, avant d'enlever en hâte ses propres vêtements.

À peine si elle eut le temps d'admirer son torse puissant que déjà il lui écartait doucement les jambes après s'être prestement protégé, s'installait entre elles et reprenait ses délicieux tourments, la couvrant de baisers torrides et de caresses incroyablement sensuelles – qu'elle lui rendit sans aucune réserve jusqu'à ce que le besoin de ne faire plus qu'un avec lui la submerge.

Jamais, de toute sa vie, elle n'avait voulu un homme à ce point.

Alors, pressée, impatiente, emportée par un tourbillon de désir ardent, elle noua les jambes autour de ses hanches, s'arc-bouta… Et ne put retenir un cri quand il pénétra en elle.

Enfin !

Tandis qu'ils entamaient cette danse rythmée vieille comme le monde, elle sentit le plaisir monter, monter…

Le plaisir explosa en une gerbe d'étincelles qui la propulsa dans les étoiles juste avant qu'Oliver ne s'abatte sur elle en murmurant son prénom.

À cet instant, peu lui importait ce que demain lui réservait. Comblée comme elle ne l'avait jamais été, tout ce qu'elle voulait, c'était être avec lui.

8.

— Je pensais bien te trouver ici, dit Oliver, tout sourire, du seuil du petit bureau de l'hôpital où Julia mettait ses dossiers à jour. Tu t'es littéralement volatilisée aux aurores.

— Tu sais ce qu'on dit : le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, répondit-elle du ton le plus détaché qu'elle put.

— Je déteste te laisser seule ici, mais j'ai dit à mon père que je me plongeais dans les comptes aujourd'hui. Fini de repousser l'inévitable.

— Ah ! super ! se força-t-elle à répondre.

Son esprit bouillonnait encore des sensations inouïes, des merveilleuses émotions qu'elle avait ressenties lors de leur étreinte au coin du feu, de l'épisode passionné qui avait suivi dans la suite d'Oliver, et du bain moussant le plus sexy qu'elle ait jamais pris avant de s'endormir dans ses bras. Quelques heures plus tard, elle avait été brusquement tirée du sommeil par le sentiment d'avoir plongé la tête la première dans un océan d'inconnu. Et commis une énorme bévue. Mais ça avait été tellement merveilleux !

— Alors, je te verrai là-bas plus tard ?

— Où ça ?

— Tu as accepté de regarder les registres avec moi après tes consultations pour m'aider à me faire une idée précise de la situation. Tu ne vas pas faire machine arrière, n'est-ce pas ?

Elle plaqua un sourire sur son visage tandis qu'une douleur sourde lui étreignait le cœur.

La nuit passée constituait pour elle l'erreur la plus sensuelle, la plus ensorcelante qu'elle ait jamais commise. Pour lui, c'était une simple distraction pendant qu'il bouclait ses affaires au manoir, sans aucun doute.

— Bien sûr que non ! Une promesse est une promesse. En plus, c'est la journée idéale, pour ça, ajouta-t-elle avec une gaieté forcée.

— « Les pluies d'avril… », commença-t-il.

Il s'interrompit, visiblement conscient que la suite de sa réplique ne concordait pas avec son attitude.

— « … amènent les fleurs de mai », finit-elle pour lui.

— À plus tard à la maison, alors. Dans l'immédiat, je vais saluer le

Dr Carney et je file.

— Il dort, précisa-t-elle, les yeux toujours baissés sur le dossier qu'elle complétait. Mieux vaut ne pas le réveiller. Je lui dirai que tu es passé le voir.

— Qu'est-ce qu'il y a, Julia ?

— Rien. Juste beaucoup à faire aujourd'hui.

Traversant le bureau en deux enjambées, il fit pivoter vers lui le siège sur lequel elle était assise.

— Crache le morceau, veux-tu ?

— À quoi bon ?

— Pardon ?

— Oh ! ne fais pas l'innocent ! Tu sais aussi bien que moi ce qu'il y a.

Devant son air surpris, elle n'en fut plus aussi certaine.

— En venant ici, j'ai vu la voiture de l'expert immobilier qui se rendait au manoir. Alors, je sais que cette relation entre nous est juste un passe-temps pour toi. Tu n'as jamais envisagé de rester, alors mon avis sur les comptes du domaine importe peu.

La chaleur disparut dans les prunelles d'Oliver.

— Je pense que tu me connais assez pour te douter que je ne suis pas du genre « Je te prends, je te laisse », Julia.

— Vraiment ?

— Oui. Et tu le sais. Tu sais aussi que pour me faire une idée précise de la situation du domaine, j'ai besoin de connaître tous les faits et les chiffres. Et si cela s'avérait un gouffre financier ? Il ne servirait à rien de s'accrocher à quelque chose qui ne soit pas viable.

Elle se sentit terriblement mal. Parlait-il d'elle ou de la propriété ?

— Tu as bien conscience que nous ne parlons pas de toi et moi, là ? ajouta Oliver d'une voix plus douce.

— Bien entendu, murmura-t-elle, se sentant rougir.

Comme il tentait de lui masser les épaules, elle ne put s'empêcher de se raidir.

— Hé ! continua-t-il doucement, je ne t'aurais pas demandé ton aide si ton opinion m'importait peu ! Mais nous ne pouvons pas ignorer la réalité, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Allons, Julia. C'est une décision importante que j'ai à prendre. Je pensais que tu étais mon « quelqu'un » de raisonnable.

— Peut-être pas si raisonnable que ça, après tout, avoua-t-elle, le cœur au bord des lèvres.

Baissant la tête entre ses mains, elle resserra au maximum sa queue-de-cheval, comme si le tiraillement de son cuir chevelu pourrait l'aider à s'éclaircir les idées.

Elle avait été idiote de croire qu'elle pourrait passer la nuit avec Oliver et faire ensuite comme si de rien n'était. En réalité, tout avait changé. Elle était amoureuse de cet homme. Tout le contraire de raisonnable et pragmatique.

— Excuse-moi, reprit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre neutre. J'ai dû me lever du pied gauche. On se revoit plus tard ?

— Oui, à plus tard.

Après avoir tenté une dernière fois en vain d'accrocher le regard de Julia, Oliver gagna la porte. Au comble de la frustration, il quitta l'hôpital, sauta dans sa voiture et démarra sur les chapeaux de roue.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait envisagé leur premier matin.

Si ce n'était pas une nouvelle preuve que rien de bon ne pouvait advenir dans ce fichu endroit, qu'était-ce ? Julia était la meilleure chose qu'il lui soit arrivée depuis des lustres. Ils formaient une bonne équipe dans tellement de domaines. Travailler. Parler. Rire. Plaisanter. Faire l'amour d'une manière inoubliable. Ils semblaient faits l'un pour l'autre…

À l'instant où il se demandait s'il n'était pas en train de tomber amoureux d'elle, la vérité le frappa avec la force d'une évidence : il était déjà bel et bien fou amoureux.

Ah ! bon sang ! Pourquoi avait-il fallu qu'il la rencontre justement ici ? Et que faire ?

Il ne supportait pas l'idée de lui donner raison – être aussi intime avec elle, aussi uni par le corps et l'esprit, et la quitter. Il était certain de n'avoir fait qu'effleurer la surface de quelque chose de véritablement magique. Magique, oui, voilà ce que serait une vie avec Julia.

La solution évidente commença à lui apparaître tandis qu'il approchait de la demeure où il avait tout récemment découvert que tant de bonheur était possible. Une fois parvenu à destination, il regarda longuement l'élégante façade ourlée de massifs de jonquilles avec l'espoir qu'elle lui apporte la réponse à la question cruciale entre toutes : serait-il un jour capable de se pardonner la mort d'Alexander ?

Car le cœur du sujet était là. S'il n'y parvenait pas, Bryar Hall ne pourrait jamais devenir son foyer.

Guidée par une délicieuse odeur de galettes sablées tout juste sorties du four qui flottait dans l'air, Julia se rendit directement dans la bibliothèque. Elle y trouva Oliver penché sur ses registres, l'air particulièrement renfrogné.

Peut-être s'était-elle montrée trop brusque avec lui ce matin. À sa décharge, redescendre sur terre après avoir atteint le septième ciel au cours de la nuit avait été brutal.

— Une galette ? proposa-t-il en relevant les yeux vers elle.

— Merci. Tu as travaillé dur, on dirait.

— Pas plus que d'habitude.

— Oliver, je voulais te présenter des excuses pour ce matin. Je…

— Inutile, répondit-il d'un ton bref sans la laisser finir. On a du travail. Puis-je t'avancer une chaise ?

Où était passé l'homme qui avait gémi de plaisir en même temps qu'elle moins de vingt-quatre heures plus tôt ? À présent il dardait sur elle un regard indéchiffrable.

— Je m'en charge.

Elle tira une chaise qu'elle plaça à côté de lui devant la longue table en acajou à laquelle il travaillait. Au léger mouvement convulsif qu'il fit lorsqu'elle s'assit, elle comprit qu'il était tout aussi conscient de sa proximité qu'elle l'était de la sienne. Une subtile alchimie les unissait, mais le destin semblait déterminé à intervenir.

Elle jugea plus prudent de reculer sa chaise de quelques centimètres.

Maintenant, si elle pouvait empêcher ses terminaisons nerveuses de grésiller et son cœur de battre la chamade, elle serait contente.

Elle le regarda du coin de l'œil.

En tant que médecin, elle devrait pouvoir être objective à l'égard de cet aventurier aussi sexy qu'intelligent et désinvolte. Il était fait du même bois que n'importe qui, non ?

Sauf que la femme en elle en était incapable. Elle le trouvait parfait, même s'il l'ignorait délibérément.

S'avisant soudain qu'il semblait se préparer à lui annoncer une mauvaise nouvelle, elle décida de le devancer.

— Oliver…

— Julia…, commença-t-il en même temps.

— Après toi.

— Non. S'il te plaît, continue.

Comment allait-elle s'y prendre ?

Elle respira à fond et se jeta à l'eau.

— Je viens juste de recevoir un coup de fil de l'école de mes enfants. Il s'avère que je me suis embrouillée dans les dates de leurs vacances, et je dois aller les chercher à la gare.

— Ah bon ? Quand ça ?

— Ce soir.

— Que se passe-t-il ce soir ? demanda le duc en pénétrant dans la pièce, un livre sous le bras et son vieux labrador sur les talons.

— Les enfants de Julia vont se joindre à nous pour les vacances de printemps un peu plus tôt que prévu, répondit Oliver en se levant pour accueillir son père.

— Oh ! splendide ! J'ai passé de si bons moments avec les jumeaux durant les congés de Noël. Quelle bonne nouvelle ! ajouta-t-il à l'adresse de Julia, souriant jusqu'aux oreilles.

— Vous avez passé Noël tous ensemble, alors ? fit Oliver, visiblement perplexe.

— Oui. Je ne te l'ai pas dit ?

Le duc plaqua une main sur l'épaule de son fils.

— Désolé, je croyais t'en avoir informé par courrier. Ta mère a toujours été bien meilleure que moi pour ce genre de choses. Tu sais ce qu'on dit à propos de la mémoire à court terme des vieilles gens.

De nouveau, il se tourna vers Julia avec un sourire chaleureux.

— Ils logeront ici, alors, cette fois ?

— Je… Je ne…

— Bien sûr que oui, intervint Oliver. Les enfants du Dr MacKenzie sont les bienvenus à Bryar Hall.

Elle avala sa salive avec difficulté. Visiblement, elle l'avait blessé.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

S'approchant du bureau, il referma le registre sur lequel il avait été penché avant d'ajouter :

— Bryar Hall a toujours ouvert ses portes aux visiteurs.

Ainsi, c'était ce qu'elle était : un visiteur.

Mais peut-être devrait-elle cesser de tout prendre personnellement. Il n'avait pas eu l'air joyeux lorsqu'elle l'avait rejoint. Avait-il été sur le point de lui annoncer qu'il allait devoir vendre le domaine ?

Elle essaya de capter son regard dans l'espoir de découvrir ce qui se tramait.

— Désolé de vous avoir interrompu. Je dépose juste ce livre, reprit le duc, joignant le geste à la parole. Ensuite, Barney et moi allons faire une balade.

— Je crois que je vais t'accompagner, dit Oliver en emboîtant le pas au vieil homme sans même prendre la peine de la regarder. Un changement de décor me fera du bien.

Sitôt la porte de sa chambre refermée derrière elle, Julia cessa de retenir ses larmes.

Avant l'arrivée de ses enfants, elle avait absolument besoin de se vider la tête de l'imbroglio d'émotions qui l'encombrait. Ella et Henry avaient été bien assez éprouvés par la perte de leur père, le changement d'école, la nécessité de se faire de nouveaux amis. Il n'était pas question qu'ils se sentent importuns dans cet endroit où elle avait espéré qu'ils se considéreraient chez eux.

Balayant des yeux avec regret la chambre spacieuse où elle avait passé les dix derniers jours, elle sécha ses larmes.

Ses enfants n'étaient pas naïfs au point de considérer le manoir comme leur maison. Mais le petit cottage, ils l'avaient adoré au premier regard. Du reste, tout leur avait plu ici. Les rues pittoresques de St. Bryar, le charme désuet du petit hôpital, l'environnement bucolique. Si seulement Oliver pouvait voir le domaine avec leurs yeux ! Mais peut-être était-ce trop tard

pour cela. La vision qu'il en avait était tellement entachée par le passé qu'il n'en serait peut-être plus jamais capable.

Elle avait espéré que les travaux de réfection du cottage prendraient moins de deux semaines, mais rien n'allait vite à la campagne. Peut-être était-ce cela qu'Oliver ne supportait pas. À l'évidence, il préférait vivre à cent à l'heure.

Elle poussa un profond soupir.

Qu'était-ce qu'un peu d'humidité, quand l'autre option consistait à vivre sous le toit d'un homme qui n'était pas amoureux d'elle ? Elle n'avait nulle envie d'errer furtivement dans la vaste demeure avec ses enfants, si dans le même temps les mains d'Oliver le démangeaient d'accrocher la pancarte « À VENDRE ».

Ouvrant la porte-fenêtre, elle sortit sur le balcon respirer l'air imprégné des délicates senteurs du printemps, et elle frémit en voyant Oliver émerger avec son père et Barney des rangées de thuyas formant un labyrinthe à l'extrémité du parc.

Elle ne comprenait toujours pas comment cet homme avait pu acquérir une telle emprise sur elle en si peu de temps. Matt avait été sans surprise, sérieux, responsable, et elle avait toujours pu compter sur lui. À l'inverse, la seule chose sur laquelle elle pouvait compter chez Oliver Wyatt, c'était son manque de fiabilité.

Encore que…

Elle secoua la tête sans quitter les promeneurs des yeux.

Non, elle avait tort. Il n'était pas indigne de sa confiance, il souffrait. Il se reprochait la mort de son frère et expiait cette faute sa vie durant en travaillant au loin. Une réponse toute britannique au chagrin : fermer les portes en laissant tout derrière et faire comme si de rien n'était.

Ce qu'elle avait essayé de faire elle-même. Sauf qu'il s'était passé trop de choses récemment. Oliver avait mis son univers sens dessus dessous, et maintenant sa petite cachette cosy à l'abri du grand méchant monde n'était plus sûre.

Rentrant dans la chambre, elle fit jouer les articulations de ses épaules puis s'étira pour tenter de chasser sa tension.

Elle contempla le papier peint jaune pâle parsemé de mini-coquelicots, qu'elle affectionnait particulièrement. Elle y trouva un certain réconfort.

Qui sait ? Sa rencontre avec Oliver était peut-être ce dont elle avait besoin pour y voir clair dans sa vie. Réfléchir à ce qu'elle faisait ici. Se cachait-elle ou vivait-elle ce dont elle avait rêvé ?

Elle fixa son reflet dans le miroir de la coiffeuse.

Bon. Avant tout, elle était un parent isolé. Une mère aimante et redoutable comme une maman ourse, qui ferait n'importe quoi pour ses enfants, ses trésors qui comptaient pour elle plus que tout au monde.

Et maintenant, la femme.

Elle défit sa queue-de-cheval, et ses cheveux blonds cascadèrent en

vagues souples sur ses épaules.

Eh bien, pourquoi ne pas l'admettre, elle se trouvait plutôt jolie. Souriant à son reflet, elle remercia ses parents pour les bons gènes qu'ils lui avaient transmis. Si elle voulait rencontrer de nouveau quelqu'un, nouer une relation sur un pied d'égalité, elle était encore dans la fleur de l'âge.

Le soupir qu'elle laissa échapper fit un petit nuage de buée sur le miroir.

Comme pour lui signaler qu'elle parvenait au moment où sa réflexion s'obscurcissait quelque peu ?

Oui, elle avait eu une relation sexuelle avec Oliver Wyatt. Et alors ? Cela avait-il été la pire des choses à faire ?

Elle ferma les yeux tandis que des images de leurs ébats s'imposaient à son esprit, la dispensant de répondre à la question.

Cela avait-il été réussi ?

Elle sentit des papillons voleter dans son estomac.

Mieux que réussi. Parfait. Leurs corps étaient faits l'un pour l'autre.

Serait-ce une étreinte isolée ?

À cette idée, son estomac se contracta.

Peut-être bien, mais les sentiments qu'elle portait à Oliver risquaient d'être encore plus difficiles à repousser que le souvenir de cette nuit magique.

Sentant des larmes lui picoter de nouveau les yeux, elle les repoussa avec la dernière énergie puis consulta sa montre.

En fait, elle avait tout juste le temps de prendre une douche avant de filer chercher ses enfants à la gare.

Ella et Henry. Ils étaient sa boussole, le moteur qui l'avait poussée à se lever le matin après la disparition de Matt. Rien qu'à les imaginer jaillissant du train et courant se jeter dans ses bras, elle se sentait mieux. Ils allaient de nouveau être réunis tous les trois. Leur relation était bien réelle. Même le chagrin d'amour provoqué par lord Oliver Wyatt n'y pourrait rien changer.

9.

— Prends à droite, s'il te plaît, Oliver. Je ne suis pas passé aux écuries aujourd'hui.

— À propos, comment va Star ? C'est l'heure d'une petite friandise ?

Oliver adressa un sourire entendu à son père.

Du plus loin qu'il s'en souvienne, le maître des lieux avait toujours terminé son tour de la propriété aux écuries, où il ne manquait jamais de donner une ou deux carottes à son cheval préféré.

— Ah ! malheureusement, Star n'est plus là ! Nous l'avons perdu en février.

Il éprouva un véritable choc, assorti d'un sentiment de vide qui prit le pas sur tous ceux qu'il éprouvait par ailleurs.

— Oh non ! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Star était arrivé ici à l'aube de son adolescence. Alexander et lui avaient toujours supplié leur père de les autoriser à le monter. Si on ne trouvait pas le duc, il suffisait de chercher le superbe étalon alezan. L'un allait rarement sans l'autre.

— Je ne voulais pas t'ennuyer avec mes problèmes, mon garçon. Cela fait deux mois, maintenant. Je commence à m'habituer.

Attristé à l'idée que son père n'ait pas osé lui annoncer cette nouvelle ni lui parler du traitement du Dr Carney – et peut-être d'autres choses –, il se reprocha de s'être rendu inaccessible à ce point. Cet homme aimant et malheureusement vieillissant veillait encore sur lui, alors qu'il était grand temps d'inverser les rôles. Surtout maintenant qu'ils n'étaient plus que tous les deux.

— Tu penses chercher un cheval pour le remplacer, papa ?

— J'ai envisagé de louer les écuries ou de reprendre l'un des descendants de Star pour démarrer une nouvelle lignée. Mais ce genre de décision t'appartient à présent, Oliver.

— Ne sois pas ridicule, papa. Je ne t'ai jamais vu ne pas monter.

— Tu ne m'as pas vu monter depuis ton arrivée, et tu n'en as rien dit, souligna gentiment son père.

Même si son ton ne contenait aucun reproche, Oliver sentit la culpabilité

l'envahir.

Il avait été si occupé par les douleurs du passé qu'il avait été incapable de voir ce qui se trouvait juste devant ses yeux : un parent bien vivant. Des choix. Des possibilités. L'amour. Toutes ces choses que voyait Julia.

Il leva les yeux vers la chambre qu'elle occupait.

Peut-être était-elle déjà partie. Cela n'aurait rien de surprenant après l'offensive anti-charme qu'il avait menée.

Puis il abaissa son regard sur son père qui se penchait vers une rose en bouton, un léger sourire aux lèvres.

Ému aux larmes par l'indulgence dont celui-ci faisait preuve à son égard, il prit une importante décision : même s'il n'avait pas un sens inné du devoir de la noblesse terrienne, il ferait n'importe quoi pour le parent qui lui restait.

Il s'en voulait tellement de ne pas avoir été là pour lui pendant toutes ces années ! En fermant son cœur au domaine, il s'était coupé des personnes qu'il aimait. Était-ce ce que Julia essayait de l'amener à voir ? Il avait du pain sur la planche, des obstacles émotionnels qu'il n'était pas certain de pouvoir surmonter, mais il serait le roi des idiots s'il n'essayait pas.

— Un fondant au citron *entier*? se récria Elsie, dévisageant Julia comme si elle lui avait demandé la lune.

— Oui, s'il vous plaît, Elsie.

— Les enfants et vous, vous êtes sûrs de ne pas vouloir en déguster une part maintenant ? Il m'en reste un d'entamé.

— Non merci, Elsie. Juste un fondant à emporter, s'il vous plaît.

— Vous êtes certaine que je ne pourrais pas vous proposer autre chose ? Le gâteau aux carottes est délicieux.

Julia savait qu'Oliver n'aimait pas ça. Lui en offrir contredirait l'offrande de paix qu'elle voulait lui faire. Elle crut alors discerner une lueur de panique dans les yeux de la brave dame.

Bizarre !

Et puis, la clochette de la porte d'entrée tinta, et, ahurie, elle vit Elsie saisir le fondant au citron qu'elle souhaitait acheter et le soulever avec une sorte de déférence sans plus se soucier d'elle.

— Est-ce que celui-ci vous convient, lord Oliver ?

— À merveille.

Même si son corps réagissait déjà à la proximité de l'homme qui s'approchait d'elle, Julia se raidit. À en juger par le son de sa voix, il était à présent tout sucre et tout miel. Un contraste frappant avec son attitude une heure plus tôt.

— Quand pourrai-je vous convaincre de m'appeler Oliver, Elsie ? ajouta-t-il, déployant tout son charme naturel.

— Probablement jamais. Je suis trop attachée à mes habitudes, répondit la brave dame tout en emballant le gâteau dans l'habituelle boîte blanche

enrubannée de vert.

À présent, Julia se sentait à deux doigts d'exploser. Elle ne supportait pas qu'Oliver s'approprie un gâteau au nez et à la barbe de ses enfants. En particulier, après qu'ils aient tous les trois projeté de lui offrir justement celui-ci pour lui exprimer leur reconnaissance de les accueillir chez lui plus tôt que prévu. Non, mais quel toupet !

— Madame, puis-je me permettre ?

Elle regarda Oliver du coin de l'œil sans comprendre pourquoi il restait là, le gâteau dans les mains qu'il tendait vers elle.

— Maman, dit Henry, ce monsieur te donne le gâteau !

— Chut ! Henry, murmura-t-elle.

Puis, relevant fièrement le menton, elle reporta les yeux sur l'étalage de pâtisseries derrière la vitre du comptoir.

— Que disiez-vous à propos du gâteau aux carottes, Elsie ?

— Julia, j'espérais te faire la surprise à la maison. Tu fais toute une histoire à partir de rien, lui glissa Oliver à mi-voix, d'un ton qui lui parut fâché.

Était-ce le fruit de son imagination ?

Quoi qu'il en soit, elle refusa de croiser son regard. Pas question qu'elle lui donne la satisfaction de gagner la partie, surtout devant ses enfants. Elle devait leur montrer l'exemple.

— Ella ? C'est Ella, n'est-ce pas ? Et Henry ?

Elle vit ses enfants acquiescer tandis qu'il leur serrait la main.

— Je suis Oliver, du domaine. J'ai cru comprendre que votre maman était particulièrement fan de ce gâteau.

— Oh oui ! C'est son préféré. Le vôtre aussi, d'après ce qu'elle nous a dit.

Julia ne put s'empêcher de lancer à ses enfants un regard horrifié.

Ne leur avait-elle pas recommandé de ne pas parler aux inconnus ? Certes, Oliver ne l'était pas pour elle – même au sens biblique du terme –, et il s'était présenté à eux. Mais, tout de même, ils le voyaient pour la première fois, non ?

Inconscients de ses réticences, les deux petits monstres bavardaient à présent gaiement avec lui, et en le voyant si gentil avec eux, elle s'attendrit un peu. Un tout petit peu.

— Après le départ de votre maman pour la gare, j'ai décidé que vous méritiez tous un petit cadeau de bienvenue. Vous savez sûrement que le cottage est encore un peu humide et qu'elle loge au manoir avec nous. Alors, ajouta-t-il en lui décochant un regard aigu, j'ai appelé pour réserver un fondant parce que je voulais surprendre votre maman avec quelque chose qu'elle aime.

Elle resta bouche bée tandis que les enfants riaient avec Oliver du quiproquo.

Ainsi, il avait essayé lui aussi de faire une bonne action. Et alors ? Ça ne

signifiait pas pour autant qu'il s'était avisé qu'il était épris d'elle et qu'il envisageait de rester à Bryar Hall pour qu'ils y vivent heureux tout le reste de leurs vies.

« Quelque chose qu'elle aime », avait-il dit.

Ce quelque chose était un « quelqu'un », debout devant elle, qui ouvrait à présent un angle de la boîte contenant le gâteau afin que les enfants jettent un œil à l'intérieur.

— Vous ne pensez pas qu'on devrait le manger tout de suite ?

Serrant les dents, elle se força à esquisser un sourire.

Elle avait déjà succombé à ses paroles enjôleuses. Un morceau de gâteau avant le dîner, c'était du n'importe quoi !

Ses enfants la regardèrent, visiblement ravis de cette perspective. Ella joignit les mains paume contre paume en un geste de prière, tandis que Henry chantonnait : « S'il te plaît, s'il te plaît » tout en dansant d'un pied sur l'autre. Comment ne se sentirait-elle pas faiblir ? Ils lui avaient tellement manqué. Leur offrir ce petit plaisir ne serait certainement pas une si mauvaise chose que ça.

L'observant d'un air anxieux, Elsie commença à s'écarter du comptoir.

— J'apporte des assiettes, alors ?

— Oh ! Je… Si vous voulez, répondit-elle dans un soupir, en soulevant ses mains en signe de reddition.

Ce qui lui valut des « hourras » de la part des jumeaux, qui foncèrent aussitôt vers la table qu'Elsie s'apprêtait à dresser.

— Merci, lui murmura Oliver à l'oreille.

— De quoi exactement ?

— De me donner une chance.

Elle sentit son pouls s'accélérer.

— Une chance de quoi ?

— D'être un hôte plus courtois.

Il enferma sa main dans la sienne.

— Tu sais que tes enfants sont les bienvenus, ajouta-t-il tandis que le contact de sa peau embrasait toutes ses terminaisons nerveuses.

La maman ourse en elle avait besoin de garanties. Elle pourrait toujours ravauder son propre cœur en lambeaux plus tard. Mais ses enfants ? Elle ne laisserait personne jouer avec leurs émotions.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Ce sera chouette d'avoir des enfants dans la maison – avec leur mère, bien entendu.

Alors qu'elle regardait Ella et Henry, une bouffée d'orgueil maternel lui monta au visage et éclipsa momentanément les sensations que l'étroite proximité d'Oliver provoquait en elle.

— Ils ont l'air d'être des enfants formidables.

— Ils le sont, oui.

Lui retirant sa main, elle le regarda droit dans les yeux.

— Tu devras faire très attention, Oliver. Ils sont fragiles au plan émotionnel. Ils ont besoin d'être traités avec prudence.

— Ne t'inquiète pas, je saurai être prudent.

Là-dessus, il lui adressa un clin d'œil.

— Alors, un morceau de gâteau ?

Oliver referma derrière lui la porte de sa suite avec l'impression d'être un personnage de la vieille série télévisée des années 1970, *La Petite Maison dans la prairie*. Le manoir résonnait de « Bonne nuit ! » et de « Faites de beaux rêves ».

Mais lui, il n'avait pas sommeil.

Visiblement insensible à sa tentative de la charmer avec le gâteau d'Elsie, Julia n'avait pas non plus accepté son invitation à boire un verre au coin du feu après le dîner.

Même s'il ne s'était pas attendu à réitérer dès aujourd'hui l'épisode passionné de la veille, il espérait qu'elle savait qu'il n'avait pas fait la chose à la légère. Bien au contraire. Seulement, comment lui dire qu'il avait des sentiments pour elle mais qu'il avait besoin de temps pour mettre de l'ordre dans sa tête ?

Il avait déjà bien avancé dans l'épluchage des comptes du domaine, et ceux-ci avaient dévoilé leur lot de surprises. Des surprises qu'il n'avait pas eu le loisir de creuser. Alors, lorsque Julia lui avait annoncé l'arrivée imminente des enfants dans l'arène, eh bien… Ce n'était pas le moment dont il était le plus fier.

S'affalant dans un fauteuil, il laissa la froide et dure réalité se diffuser en lui.

Julia et lui n'étaient pas destinés à être ensemble. C'était aussi simple que ça. Un plus un égalaient zéro.

— Maman, regarde ce que j'ai trouvé !

Voyant Ella déposer précautionneusement sur son bureau un gros album débordant de photos et de coupures de presse à la couverture ornée des armoiries de la famille Wyatt, Julia ressentit un petit pincement d'anxiété.

Les vacances s'étaient bien déroulées jusqu'ici, elle ne voulait surtout pas faire de vagues au moment où les enfants s'apprêtaient à reprendre les cours.

— Tu n'as pas fureté, au moins ?

— Bien sûr que non ! M. le duc m'a dit que je pouvais aller dans le dressing de la duchesse regarder ses robes de bal, et dans un des cartons, j'ai trouvé cet album.

— Pourquoi l'as-tu sorti du dressing ?

— Ce qu'il contient concerne Oliver, alors j'ai pensé que tu aimerais voir

ça.

Julia ne put retenir une grimace. Était-elle aussi transparente ?

— Pourquoi je voudrais voir ça ?

Sa fille leva les yeux au ciel.

— Maman… Tu n'as pas arrêté de le regarder avec des yeux ronds depuis notre arrivée.

— Ne dis pas de sottises, Ella. Je n'ai pas fait ça du tout. Maintenant, tu ferais mieux d'aller ranger cet album là où tu l'as trouvé.

— Comme tu veux, maman.

Elle souleva l'objet.

— Je voulais juste que tu saches… Ça ne nous embêterait pas, Henry et moi, si tu… Tu sais…

— Si je… quoi ? demanda Julia.

Mais elle avait compris : sa fille lui donnait le feu vert pour aimer de nouveau.

— Si tu veux te remarier, pas de problème pour nous. On adore être ici !

Ce n'était pas un sujet qu'elle avait envie d'évoquer. Néanmoins…

Tandis qu'Ella commençait à feuilleter l'album, Julia ne put s'empêcher d'y risquer un œil.

Des photos d'Oliver dans des zones de guerre emplissaient de nombreuses pages. Oliver tenant un bébé dans les bras. Oliver debout au milieu d'une troupe d'adolescents dégingandés. Oliver entouré d'un groupe de femmes occupées à tresser en riant ses épais cheveux sombres. Un commentaire manuscrit accompagnait chaque cliché et chaque article de presse consacré à Oliver. Une belle écriture appliquée, celle de sa mère sans aucun doute. De toute évidence, cette femme avait été incroyablement fière de son fils. Et de toute évidence, Oliver adorait son travail. Un travail qu'elle ne pourrait jamais lui demander d'abandonner.

Avec l'impression qu'une main de fer lui emprisonnait le cœur, elle étreignit sa fille – qui bientôt se tortilla pour se dégager.

— Maman ! Il faut que je remporte ce livre, non ?

À regret, Julia la libéra.

— Oui. File d'ici, dit-elle en la chassant d'un geste de la main pour mieux dissimuler qu'elle aurait tellement voulu passer un moment avec elle. À tout à l'heure, au dîner.

Sa fille déposa un baiser sur sa joue avant de s'éclipser en courant.

— Et si on le laissait sorti pour Oliver ? lui cria-t-elle.

Pas si bête. Peut-être celui-ci serait-il content de constater à quel point sa mère avait été fière de lui et de tout ce qu'il avait accompli. Peut-être que ça l'aiderait à chasser certains fantômes de son passé.

Avec un soupir, elle reporta son attention sur les liasses de papiers qui encombraient son bureau.

Elle avait imprimé une douzaine de nouveaux formulaires de demandes de subvention qu'elle devait maintenant remplir.

Bien que nouvelle venue ici, elle appartenait à cette communauté et, même si elle devait pour cela aller faire la plonge dans le salon de thé d'Elsie, elle continuerait à veiller sur la santé des habitants de St Bryar – avec ou sans le superbe monstre aux yeux verts.

Des éclats de rire en provenance de la cuisine ne laissaient pas de titiller Oliver dans la bibliothèque où il s'était retranché, jugeant plus sage de se tenir à bonne distance du clan MacKenzie.

C'était une chose de se montrer accueillant, et une autre de se laisser happer dans la sphère « famille heureuse ». Cela ne reposerait sur rien de concret, et il se refusait à donner de faux espoirs à Julia.

Pourtant, il fut incapable de résister à la nouvelle salve de rires qui se répercuta dans l'escalier. N'écoutant que son instinct, il descendit dans la cuisine.

Penchés autour d'un jeu de société et sirotant du chocolat chaud, ni Julia ni les jumeaux ne remarquèrent sa présence. Malgré lui, il remarqua une petite miette de biscuit en attente d'être léchée au coin des lèvres de Julia, ce qui ne manqua pas de le troubler. Il fut tenté de passer l'index sur ces lèvres pour en chasser la petite miette – ou mieux encore de les embrasser.

— Il y a un agréable feu qui pétille dans la bibliothèque, si vous souhaitez en profiter.

Les trois joueurs le regardèrent comme s'il venait de tomber de la lune.

— La boîte de biscuits se trouve ici, répliqua Julia. Nous ne voulons pas salir d'autres pièces ni mettre du désordre.

— Maman, ta bouche, murmura Ella, petit geste discret à l'appui.

Aussitôt, Julia fit disparaître la miette du bout de la langue, ce qui régla la question.

— Il y a plus de lumière à l'étage, s'entendit-il souligner.

— Sincèrement, nous sommes très bien ici. Nous semons le désordre partout où nous allons.

Fantastique. Quel hôte parfait que celui qui incitait ses invités à se cantonner dans la cuisine de crainte de laisser tomber une miette de biscuit sur un antique tapis d'Orient ! C'était précisément pour ce type de raison qu'il n'avait jamais, au grand jamais, envisagé de fonder une famille ici.

Une nouvelle cascade de rires jaillit de la table tandis que Henry commençait à dessiner un bonhomme de neige en train de fondre après qu'Ella eut retourné un minuscule sablier.

Au moins, les enfants ne semblaient pas gênés par l'environnement. Jamais il n'avait vu une scène familiale aussi détendue dans cette demeure compassée, et il trouvait cela très agréable. Il se surprit même à penser qu'il aimerait en voir d'autres. Et y participer.

— Il y a un sablier plus gros dans le salon, reprit-il. Voulez-vous que j'aille vous le chercher ?

— Non merci, docteur Wyatt, répondit Ella en lui souriant. C'est beaucoup plus drôle quand on n'a que trente secondes pour dessiner.

— Tu peux m'appeler Oliver, tu sais.

— Printemps ! cria Ella, visiblement plus intéressée par le jeu que par ses maladroites amorces de conversation. Ça vous dit de vous joindre à nous ?

Julia n'avait pas relevé les yeux vers lui, mais elle s'était visiblement rendu compte qu'il s'attardait en espérant rester.

— Oui. Super idée ! s'écria Henry avec un grand sourire. Les enfants contre les adultes.

Cette fois Julia le regarda dans les yeux.

— Eh bien, on dirait que nous allons faire équipe.

Julia sentit son cœur s'emballer tandis qu'Oliver se glissait à côté d'elle sur le banc. Puis un véritable feu d'artifice se déploya en elle à la seconde où sa cuisse musclée effleura la sienne. Comme elle lui tendait le crayon et le petit bloc qu'elle avait pris à son intention dans la boîte de jeu, leurs doigts se frôlèrent. Aussitôt, elle sentit une onde de choc lui remonter tout le long du bras, et elle frissonna.

Non d'un chien ! Malgré tous les efforts qu'elle déployait, elle ne réussissait pas à convaincre son corps de rester de marbre. Que ses enfants aient remarqué à quel point Oliver la troublait n'avait rien d'étonnant. Elle pourrait aussi bien avoir sur la tête une enseigne clignotante indiquant « Amour non réciproque » avec une flèche pointée vers son cœur.

Et pour Oliver, quelle serait l'enseigne la mieux appropriée ?

Elle le regarda du coin de l'œil.

« Rêve incarné », « Torpilleur de rêve » ? Difficile de décider laquelle de ces deux propositions serait la plus appropriée…

— Maman ! C'est ton tour ! fit Ella d'une voix irritée.

— Exact.

Elle saisit une carte et lut le mot qu'elle devait illustrer pour Oliver :

« CUPIDON ».

Fantastique…

10.

Entendant la voix de Julia dans le hall, Oliver jaillit de son siège, décidé à se comporter en capitaine d'industrie.

Le moment était mal choisi. Elle venait de remettre ses enfants dans le train pour Manchester à l'issue des vacances de printemps trop vite passées. À sa surprise, lui-même trouvait la maison étonnamment vide. Julia devait être triste, abattue. Sans doute se sentait-elle aussi très seule.

Quelques semaines plus tôt, la nouvelle qu'il s'apprêtait à annoncer aurait été la réponse à ses prières. À présent, il doutait que ce soit l'idée du siècle, mais il serait idiot d'ignorer une excellente affaire. Alors, mieux valait en finir.

— Julia ? appela-t-il du seuil de la bibliothèque tandis qu'elle se dirigeait vers l'escalier.

— Oui ? répondit-elle sans se retourner.

— Peux-tu venir, s'il te plaît ?

À la seconde où elle pivota sur ses talons, il fut impressionné de voir à quel point sa présence seyait à cet endroit – d'une manière totalement opposée à celle de sa mère. Julia était *réelle*.

La réalité, c'était ce qu'il avait recherché en travaillant dans les zones de conflit. Il n'existait rien de plus réel qu'une guerre. Et pourtant, avec ses joues rougies et ses yeux bleus légèrement gonflés comme si elle avait pleuré, Julia lui semblait la plus vivante image de la réalité à l'état pur.

— Tout s'est bien passé à la gare ? demanda-t-il, ému.

— Très bien, oui, merci.

— Ça ne t'ennuie pas de me rejoindre ? J'ai besoin de te parler.

Le rejoindre ? Oh ! ça non, Julia n'en avait nulle envie ! Ce qu'elle voulait, c'était s'enfermer dans sa chambre pour pleurer tout son soûl. Maintenant que les jumeaux étaient repartis, elle avait la sensation que le vide à l'intérieur d'elle s'accroissait de seconde en seconde. Depuis son arrivée, elle s'était accrochée à l'idée qu'elle pourrait construire une vie riche et épanouissante ici, à St. Bryar, ce qui lui avait permis de garder la tête

hors de l'eau. Mais maintenant qu'Oliver avait tout bouleversé…

— Ça ne peut pas attendre ?

— Pas vraiment, non, répondit-il d'un ton sans réplique.

— En ce cas…

Elle le suivit dans la bibliothèque, où il se mit aussitôt à lui faire un rapport minutieux et détaillé des comptes des trois dernières années.

Rapport qui la laissa abasourdie.

— Tu es en train de me dire que le budget de la propriété est excédentaire ?

— C'est une bonne nouvelle, non ?

— Je ne comprends pas. Je croyais que tu…

— L'idée, reprit-il lentement comme s'il s'adressait à un enfant, c'est que nous disposons d'un atout précieux. Pour *vendre*, précisa-t-il en appuyant sur le dernier mot.

— Je ne comprends pas. Tu viens de me montrer toutes les raisons que tu aurais de garder le domaine, et tu envisages toujours de le vendre ? Et de partir ?

S'écartant du bureau, Oliver s'approcha de la porte-fenêtre donnant sur le parc.

— Il y a un acheteur prêt à s'installer rapidement, dit-il.

Déterminée à ne pas le laisser s'en tirer aussi facilement, elle le rejoignit et le fit pivoter vers elle pour l'obliger à la regarder en face.

— Et alors ? Il y a probablement eu de nombreux acheteurs potentiels au fil du temps, et ta famille n'a pas vendu.

— Mes ancêtres n'ont sans doute pas reçu la même offre que moi. C'est une grosse somme, ma douce.

Elle ne put s'empêcher de se crisper en entendant ce petit mot tendre. Dans la bouche d'Oliver, il sonnait faux, et elle ne supportait pas l'hypocrisie.

— Depuis quand te préoccupes-tu d'argent ? L'homme tout crotté que j'ai rencontré dans les douves n'aurait pas vendu son âme au diable.

— Ce pécule résoudrait beaucoup de problèmes. Je ne peux pas rester, Julia. J'ai essayé de me représenter la chose. Crois-moi, j'ai essayé ! Et te rencontrer a fait surgir devant moi des possibilités que je ne pouvais même pas imaginer. Mais le domaine n'est rentable que parce que mon père s'est énormément impliqué. C'est ce qu'il faut pour transformer des événements locaux tels que ce qu'on a vu aux halles en entreprises profitables. Pour vanter haut et fort les mérites des fromages de St. Bryar, de l'eau-de-vie de prune ou des caramels au beurre salé. Quelqu'un doit faire cela, mais pas moi. Je ne suis pas ce type de gars.

— Et quel type de gars es-tu, alors ? dit-elle en s'enveloppant de ses bras comme pour se protéger de sa réponse.

— Un soignant. La médecine, c'est mon truc, tu le sais.

Il poussa un profond soupir.

— Voilà pourquoi cette vente est si importante. Elle me permettra d'offrir l'hôpital au village, avec toi à sa tête. Ton poste sera sauvegardé.

— Tu vends le domaine pour que je puisse continuer à exercer ici ? dit-elle, à la fois incrédule et émue aux larmes.

— Nous sommes deux personnes raisonnables, n'est-ce pas ? La meilleure chose que je puisse faire est de vendre cet endroit quand ses finances sont au beau fixe. C'est nettement mieux qu'essayer de se débarrasser du gouffre financier que j'imaginais. Pense à tout le bien que cet argent peut faire de par le monde.

Soudain, elle éprouva le besoin pressant de savoir si Oliver l'aimait. S'il l'aimait autant qu'elle l'aimait.

— Et l'amour ? s'entendit-elle demander.

— On ne peut pas aimer une maison, Julia, dit-il, son regard vert plus sombre qu'elle ne l'avait jamais vu.

Ainsi, elle avait sa réponse : il ne l'aimait pas. C'était clair et net.

Elle sentit son cœur se serrer, son estomac se nouer.

Le rêve d'une vie à St. Bryar avec Oliver était bel et bien fini. Envolé.

C'est alors que la sonnerie du téléphone résonna dans le hall. Une voix assourdie répondit, puis des pas légers s'approchèrent du bureau, quelqu'un frappa. Une femme de chambre entrouvrit la porte.

— Excusez-moi, lord Oliver. Je suis désolée de vous déranger, mais on vous demande à l'hôpital. C'est urgent.

Julia sut instantanément que l'appel concernait le Dr Carney. À cette heure tardive, seule l'infirmière de nuit était là-bas.

Sans perdre une seconde, elle ouvrit la porte-fenêtre et s'élança au-dehors.

Le Dr Carney n'était plus de ce monde.

Assis au chevet de son mentor dont il tenait la main frêle dans la sienne, Oliver restait tétanisé. Il avait déjà vu cela des milliers de fois, mais ce soir il avait l'impression que le chagrin allait le dévorer vivant.

Lorsqu'il sentit une main glisser sur son épaule, il sut sans avoir besoin de se retourner que c'était celle de Julia. Son parfum fleuri emplissait l'air autour de lui. Elle était la plus belle chose présente dans sa vie, et il s'apprêtait à renoncer à elle. Elle l'aimait, il le sentait, et il allait renoncer à elle.

Si seulement elle pouvait considérer la situation avec ses yeux à lui, voir que vivre avec lui reviendrait à avoir un boulet au pied ! Il n'apportait que chagrin et souffrance à St. Bryar. Il était la noirceur même, et elle était lumineuse.

— Tu aimerais rester encore un peu avec lui ?

— Non. C'est bon.

Il se releva, conscient de la chance qu'il avait eue d'arriver à temps pour

dire adieu – et merci – au cher homme.

Parvenue la première auprès de son patient, Julia avait fait en sorte qu'il ne souffre pas. Ensuite, quand il l'avait rejointe, elle avait caressé le front du vieux médecin, lui avait donné un baiser d'adieu et s'était éclipsée, les laissant en tête à tête. Une action généreuse s'il en était. Il la savait attachée à son prédécesseur, pourtant elle avait respecté leur histoire personnelle. Leur passé commun.

Il était resté assis avec son mentor dans cet espace hors du temps teinté d'une émotion indicible. Il avait parlé, parlé, jusqu'à ce qu'il voie le Dr Carney s'éteindre doucement. Celui-ci avait été trop faible pour répondre, mais il savait que son message lui était parvenu. Il avait envers lui une telle dette. Il lui était reconnaissant d'avoir été tout le contraire de lui : quelqu'un qui était resté.

En dépit des vicissitudes de l'existence, le Dr Carney était resté à St. Bryar, pas seulement pour la famille Wyatt mais pour la communauté. Il avait été là pour tout le monde, en toutes circonstances. Il avait fait partie intégrante de la vie des gens et de St. Bryar. Tout ce qu'il s'était lui-même toujours efforcé de tenir à distance, le Dr Carney avait eu la force morale de l'affronter tous les jours de sa vie.

— Les employés de la maison funéraire sont arrivés, dit la douce voix de Julia, le ramenant au moment présent.

— Ah ! En ce cas, je ferais mieux de partir.

— Oliver, tu n'as pas à t'en aller. Nous comprenons tous.

— Nous ?

— Pas mal de gens du village sont venus.

Il la regarda, ahuri, car il était minuit largement passé.

— Pour rendre un dernier hommage au Dr Carney.

— Oui, bien sûr…

Il se passa machinalement une main dans les cheveux.

— Je te laisse, alors. Je vais rentrer à la maison m'assurer que papa va bien.

— Il est ici, Oliver. Dans l'aire d'attente, avec nous tous.

Comme elle avançait une main vers la sienne, il entremêla avec gratitude ses doigts aux siens puis, n'écoutant que son instinct, il l'étreignit étroitement.

Il la sentit alors qui l'enlaçait et se pressait contre lui comme si elle savait que cela pourrait l'aider à surmonter sa peine.

— Il était tellement fier de toi, tu sais. De tout ce que tu as accompli.

Incrédule, il s'écarta légèrement afin de la regarder.

— Ça n'a été qu'une goutte d'eau, comparé à ce qu'il a fait.

— Tu as embrassé une carrière différente, Oliver, mais ton action contribue sans cesse au bien commun. Nul ne peut l'ignorer.

— J'étais destiné à suivre une voie particulière, et je n'ai réussi qu'à la saboter. Je me *devais* de partir, de faire quelque chose de différent pour

éviter de gâcher autre chose ici.

— Je ne crois pas que les innombrables patients que tu as soignés seraient d'accord avec toi.

— Ma mère le serait, elle. Le rôle que j'étais censé assumer est resté vacant, Julia. Ne le vois-tu pas ? Ma vie est un véritable catalogue de déceptions infligées aux gens que j'aime, et plus je reste ici, plus c'est évident : je ne serai jamais mon frère. Je ne mériterai jamais le titre qui aurait dû être le sien.

— Tu n'as jamais été destiné à être un autre que celui que tu es, mon garçon, intervint son père depuis le seuil de la pièce.

En deux enjambées, Oliver le rejoignit.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, papa. Il ne s'agit pas de toi.

— Ah ! mais c'est là où tu te trompes, Oliver ! Je ne suis pas blanc comme neige. J'ai vu à quel point le chagrin de ta mère t'affectait, et je n'ai rien fait. Je t'ai laissé nous quitter sans m'assurer que tu savais que nous t'aimions.

— J'ai toujours su que tu m'aimais, papa.

— Et ta mère aussi t'aimait, mon garçon. Enormément.

Julia vit Oliver secouer la tête. Visiblement il n'en croyait rien.

— Comment l'aurait-elle pu ? J'ai été un mauvais fils, qui ne regardait pas en face ce qu'il avait fait. J'ai fui dès que je l'ai pu, loin de toutes mes responsabilités.

Comme il posait les yeux sur elle, elle comprit enfin : il croyait qu'il n'avait pas mérité le droit de rester.

Elle éprouva alors le douloureux besoin de le rejoindre, de le serrer dans ses bras, de lui certifier qu'il pouvait prendre un nouveau départ. Que tous les habitants de St. Bryar en seraient ravis. Mais on ne peut pas retenir quelqu'un contre son gré.

Posant une main rassurante sur le bras d'Oliver, son père capta son regard.

— C'est une nuit horrible, et nous sommes tous terriblement tristes. Mais tu ne dois pas jeter le bébé avec l'eau du bain, Oliver. Tu as toujours été aimé tel que tu es.

Le cœur de Julia tressauta quand elle vit un peu de lumière revenir dans les prunelles d'Oliver. Même s'il ne trouvait jamais la paix à St. Bryar, peut-être un jour finirait-il par être en paix avec lui-même.

Le duc lui adressa un léger signe de tête et lui sourit avant d'ajouter :

— Oliver, si nous laissions les autres rendre leur dernier hommage au Dr Carney ? Ça nous ferait du bien, à toi comme à moi, d'aller lever notre verre à sa mémoire à la maison.

Sans hésiter, elle saisit au vol l'occasion qui s'offrait à elle.

— Oliver, tu sais… Il y a quelque chose que tu pourrais faire pour moi si

vous retournez au manoir.

Là-dessus, elle courut à son bureau chercher l'album que sa fille n'avait finalement pas rapporté – et qu'elle-même avait parcouru sans vergogne.

— Tiens, dit-elle en lui tendant l'objet sans oser le regarder. Je crains qu'Ella n'ait pas remis ceci à sa place. Ah ! les enfants ! Tu voudras peut-être y jeter un coup d'œil. C'est une lecture instructive.Mains sur les hanches, Clara regardait d'un air dubitatif la longue table entièrement couverte de tous les petits fours et autres amuse-bouches imaginables.

— Vous êtes sûre qu'il y aura assez, docteur MacKenzie ?

Julia lui pressa l'épaule, consciente que la brave dame avait dû se consacrer nuit et jour à la préparation de ce buffet pantagruélique.

— Je pense que vous avez fait honneur au Dr Carney. Il serait impressionné.

À cet instant, le tintement de la cloche du portail les fit sursauter, et elles échangèrent un sourire triste.

— Et voilà, la veillée de commémoration commence.

Immobilisé au milieu de l'escalier, Oliver regardait la gouvernante ouvrir la porte principale aux villageois qui arrivaient par vagues.

Il savait qu'il aurait dû être parmi eux, à les rencontrer, les saluer, mais il se trouvait incapable de bouger en raison de l'effet que Julia produisait sur lui. À la voir debout dans le hall près de son père, vêtue d'une simple robe bleu marine qui soulignait discrètement sa silhouette, ses cheveux blonds cascadant sur ses épaules, il en avait le souffle coupé. Même s'il le savait déjà au fond de son cœur, la certitude d'avoir pris la bonne décision le frappait à présent comme un coup de tonnerre.

Telle qu'elle se montrait, serrant des mains, souriant, touchant une épaule, riant doucement avec une personne, en consolant une autre, elle lui semblait être l'hôtesse du manoir. Elle était à sa place ici.

Comment avait-il pu être aussi borné, toutes ces dernières semaines ? Il aurait dû se rendre compte depuis longtemps que « l'amour au premier regard » existe bel et bien – même s'il faut parfois ajuster un peu sa vision pour l'éclaircir.

Julia personnifiait tout ce qu'il avait imaginé que Bryar Hall pourrait être. S'il n'avait été aussi empêtré dans le passé, peut-être aurait-il vu d'emblée qu'elle était exactement ce que sa mère aurait souhaité pour lui.

Il le voyait clairement, maintenant. Il percevait la fierté de sa mère dans les commentaires qu'elle avait écrits dans son album. Et aussi terrible qu'ait été la disparition d'Alexander, il admettait enfin qu'il n'en avait pas été responsable.

Personne n'avait été coupable de quoi que ce soit. Et la vie, ce n'était pas

se noyer dans une mer de regrets. C'était ici et maintenant.

Et, ici et maintenant, à regarder Julia évoluer dans l'imposant hall du manoir familial avec aisance et grâce, il sut que tout le travail qu'il avait accompli jusque tard dans la nuit, ces trois derniers jours, enfermé avec son père dans la bibliothèque, en valait la peine. Et aussi qu'il aimait cette femme de tout son cœur, de toute son âme, de tout son être, mille fois plus qu'il ne s'était cru capable d'aimer.

L'adrénaline coulant à flots dans ses veines, il dévala le reste des marches et se joignit à elle pour saluer les nouveaux arrivants.

— Tu as fait un travail remarquable pour organiser tout ça, lui murmura-t-il à l'oreille en l'entraînant dans la bibliothèque à leur suite, une main posée sur son coude.

Julia garda les yeux rivés devant elle, et il eut même l'impression qu'elle s'écartait légèrement de lui. Il voulait lui ouvrir son cœur, mais ce n'était peut-être pas le bon moment – surtout après l'avoir aussi cruellement blessée.

— Tu devrais saisir cette occasion pour dire quelques mots avant de t'en aller, murmura-t-elle. Tout le monde apprécierait de les entendre de ta bouche.

Il hésita.

Bien sûr qu'il parlerait de leur cher disparu, mais il avait tant d'autres choses à dire…

— Ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle, je te connais. Je ne doute pas une seconde de ta capacité à évoquer le Dr Carney si tu laisses parler ton cœur.

Il sentit de nouveau une totale connexion s'opérer entre eux. Malgré le mal qu'il lui avait fait, elle lui offrait un bon conseil. Objectif. Généreux. Une preuve de plus qu'elle l'aimait – lui qui méritait si peu son amour.

Un intense et douloureux besoin de poser ses mains sur elle le submergea. Il brûlait de lui avouer ses sentiments. De les lui prouver. De réaliser les rêves qu'elle nourrissait.

— Oliver ! Par ici !

Son père lui faisait signe de rejoindre le petit groupe assemblé autour du pasteur devant la cheminée.

Mauvais timing, encore une fois. Mais tout n'était pas perdu, que diable !

Ravalant un soupir, il pressa la main de Julia.

— Je vais préparer un petit laïus. Fais-moi confiance.

Le cœur serré, Julia regardait Oliver s'éloigner quand, surgissant de la foule, Elsie se planta devant elle.

— Docteur MacKenzie, puis-je vous offrir une part de gâteau aux carottes ?

Elle se félicita de l'aubaine. Oliver détestait ça, et elle éprouvait le besoin de détester Oliver, vu qu'il n'avait pas caché son intention de partir.

Si, contre toute attente, il essayait de l'embrasser, eh bien, elle le repousserait. Et elle en tirerait une vive satisfaction pendant… une fraction de seconde.

— Est-ce que ça va, docteur MacKenzie ? reprit Elsie en la dévisageant d'un air perplexe.

— Oui. C'est juste que…

Elle se tourna à demi vers la foule.

— … c'est dur d'assimiler tout ça.

— À qui le dites-vous ! Le Dr Carney va horriblement nous manquer. Mais nous avons de la chance de vous avoir. Nous sommes tous tellement contents que vous ne bougiez pas d'ici.

Julia avala un morceau de gâteau et se plaqua un sourire sur les lèvres.

La veillée de commémoration allait être interminable.

— Puis-je avoir votre attention, s'il vous plaît ? demanda Oliver tout en faisant tinter une cuiller contre son verre.

Il lui avait fallu deux bonnes heures pour préparer son laïus, et il espérait avoir choisi les bons mots.

Perché sur une des petites échelles de la bibliothèque, il regarda Julia se glisser derrière un groupe de femmes tout à côté de la porte-fenêtre, comme si elle espérait pouvoir s'esquiver.

— Je suis sûr que le Dr Carney serait extrêmement touché par votre présence ici aujourd'hui, gage de votre affection et de votre reconnaissance. Il a joué un rôle dans nos vies à tous. Il a mis au monde certains d'entre nous, soigné tous les maux que la vie inflige à chacun, apporté du réconfort à ceux qui avaient perdu un être cher. En un mot, il a toujours été là pour la communauté. Pour cela, nous lui devons une gratitude infinie et nous lui portons un toast bien mérité.

Tout en soulevant son verre, il capta le regard de Julia et puisa de la force dans les profondeurs bleues de ses yeux.

— Ce que tout cela m'a enseigné, c'est d'être un peu plus honnête avec moi-même. Beaucoup d'entre vous ont entendu dire que j'allais m'en aller, ou même participé à cette rumeur.

Un murmure de voix mêlé de petits rires nerveux confirma ses propos, le confortant dans sa décision de ne pas laisser tous ces gens sur des charbons ardents plus longtemps. Après avoir passé les deux derniers jours à s'entretenir avec ceux dont les moyens d'existence étaient liés au domaine, il espérait pouvoir enfin les rassurer. Aujourd'hui, il était sûr de son fait. Aujourd'hui il savait où le menait son destin.

— Voilà pourquoi, poursuivit-il, j'aimerais ce soir, afin de faire cesser les on-dit, vous annoncer tous les changements qui vont intervenir ici.

Julia était tentée de se boucher les oreilles – ou, mieux, de s'enfuir à toutes jambes avant d'entendre la suite.

Ce serait possible, oui, mais d'une grande lâcheté. Alors elle se raidit, se promettant d'écouter Oliver annoncer la vente du domaine sans verser une seule larme.

— Tout à l'heure, mon père a évoqué avec quelques personnes le jour où il a emménagé à Bryar Hall.

Tandis qu'un murmure d'intérêt s'élevait autour d'elle, elle ne put s'empêcher de tendre l'oreille.

— Ce que les plus jeunes d'entre vous ignorent sans doute, c'est que la famille Wyatt vivait alors dans le pavillon d'entrée, le manoir ayant été transformé en hôpital durant la Seconde Guerre mondiale ainsi qu'il l'avait été au cours de la première. En fait, le Dr Carney était le fils de la sage-femme qui avait mis mon père au monde dans ce pavillon.

— Bravo ! cria un vieux villageois, pour le plus grand plaisir des autres, qui trinquèrent de nouveau.

C'était une belle histoire, mais où Oliver voulait-il en venir ?

— Comme certains d'entre vous le savent, le Dr MacKenzie a travaillé jour et nuit pour essayer de récolter les fonds nécessaires à la modernisation de notre petit hôpital de proximité. C'est avec une grande tristesse que j'ai constaté que ses démarches n'avaient pas été couronnées de succès.

Elle retint son souffle.

Allait-il l'humilier devant…

— C'est pourquoi nous aimerions, mon père et moi, transformer à l'exemple de nos ancêtres Bryar Hall en un hôpital de soins et de réadaptation pour les militaires et vétérans de notre pays blessés en service commandé. Et plus tard, quand ce sera possible, nous accueillerons aussi les victimes de guerres dans d'autres pays.

Incapable d'en croire ses oreilles, elle resta littéralement bouche bée.

— Bien entendu, le Dr MacKenzie continuera de prendre soin de votre santé dans notre petit hôpital, et nous espérons que certains d'entre vous accepteront de travailler ici, au manoir, dès qu'il sera devenu opérationnel. Comme je l'ai dit à quelques-uns, je crois que vous serez tous heureux d'apprendre que ce sont les « Délices de St. Bryar » qui nous ont donné l'idée de demander leur contribution aux fermiers du domaine pour approvisionner les cuisines du futur établissement.

Elle se surprit à plaquer ses mains sur sa bouche tandis que l'assistance applaudissait à tout rompre.

C'était un merveilleux projet ! Seulement, Oliver n'avait pas parlé de lui. Du rôle qui serait le sien.

— Naturellement, tout cela nécessitera pas mal de travail et de changements. Mais, si vous êtes partants, c'est le chemin dans lequel j'aimerais engager le domaine. Il m'a été inspiré en grande partie par le Dr Carney et par le Dr Julia MacKenzie. Pour leur contribution altruiste au

bien-être de tous, levons tous nos verres.

— Hip, hip, hip, hourra ! cria Mike Pryce, aussitôt relayé par tous ses concitoyens, qui ovationnèrent Oliver avec un enthousiasme débordant.

Julia resta sans voix. Abasourdie. Tétanisée. Elle avait presque l'impression de léviter tant son corps lui paraissait léger.

Pouvait-elle déduire de toutes ces annonces qu'il ne s'en irait pas ?

Elle essayait en vain de l'apercevoir dans la foule qui l'avait absorbé dès sa descente de l'échelle, quand il apparut tout à coup devant elle.

Balayée par une vague d'émotion qui menaçait de la submerger, elle ne put que le dévisager avec un sourire tremblant.

— Alors, dit-il, que penses-tu de mon projet ? Je crois qu'il pourrait vraiment fonctionner pour les patients et le village. Il n'y a qu'une seule condition.

Qu'il n'y en ait pas aurait été trop beau.

— Et quelle est-elle, s'il te plaît, espiègle petit Ollie ? s'entendit-elle demander, l'estomac noué.

Oliver prit ses mains et les porta à ses lèvres pour en baiser la paume, puis il plongea son regard dans le sien.

— Je t'aime, Julia. Épouse-moi, et faisons revivre Bryar Hall. Ensemble.

Lorsque Julia lui effleura les lèvres d'un baiser riche de promesses, Oliver crut que son cœur allait exploser de bonheur. Mais il n'était pas au bout de sa surprise.

— Repose-moi la question dans un an.

Une réponse digne de l'aristocratie anglaise. Et lui qui s'attendait à un « oui » sans réserve !

— Est-ce ta manière de me dire : « non, merci » ? demanda-t-il, son cœur battant douloureusement dans sa poitrine à présent.

Julia pouffa.

— Pas du tout ! Je t'aime aussi, Oliver. Je t'épouserais sur-le-champ si nous étions tous les deux seuls en cause.

Prenant sa main, elle entremêla ses doigts aux siens.

— C'est ma manière de dire : « Assure-toi que c'est vraiment ici que tu veux être. » Moi, je n'irai nulle part, mais tu as besoin d'être certain qu'il en va de même pour toi. Et n'oublie pas que les jumeaux forment un tout avec moi.

— Ils sont un élément plus que bienvenu d'un merveilleux « tout ».

— Parfait, dit-elle, les yeux brillants de larmes contenues. Ton projet est fantastique, Oliver. Pense à tout ce que nous avons à faire ! Je parie que je pourrai solliciter d'autres subventions. Maintenant que nous avons un programme précis, il y a certainement toutes sortes d'organisations prêtes à nous…

Il ne la laissa pas finir.

— Pourrions-nous d'abord profiter du reste de la soirée ? murmura-t-il tout en enlaçant la délicieuse femme de sa vie.

Déjà, il se sentait plus ancré à Bryar Hall qu'il ne l'avait jamais été. Il avait hâte d'épouser Julia, néanmoins il ne voyait aucun inconvénient à attendre un an. Il attendrait même éternellement, du moment qu'elle vivrait ici à ses côtés.

Un an plus tard

— Je ne suis même pas sûre de pouvoir sortir, marmonna Julia.

— Bien sûr que si, maman ! Il suffit que tu passes la porte de profil, répondit Ella.

Et elle joignit son fou rire à celui de son frère en la voyant pivoter lentement sur ses talons.

Se marier était une chose. Une autre de le faire dans la volumineuse robe meringue qu'elle s'était laissé convaincre d'acheter pour faire plaisir à sa fille.

— Maman, dépêche-toi ! Oliver attend !

— Franchement, avec tout les chichis que vous faites, on pourrait croire qu'il est le roi d'Angleterre.

— Tu préférerais que je le sois ?

Voyant Oliver apparaître sur le seuil, une main tendue vers elle, elle n'aurait pu s'empêcher de sourire même si elle l'avait voulu – et c'était loin d'être le cas.

Dans son élégant costume sombre, il était époustouflant.

— Tu plaisantes ? Pense à tout ce que nous pourrions faire de Buckingham Palace ! répondit-elle, pince-sans-rire, évoquant les merveilleuses transformations qui avaient été effectuées au manoir sans pour autant en dénaturer le caractère seigneurial.

— Certes ! Mais, pour l'instant, dépêchons-nous de rejoindre la mairie. Mon père et Clara sont déjà partis en voiture avec les enfants…

Il la tira doucement par la main.

— Le trajet en calèche ne dure que dix minutes, et j'ai bien l'intention d'en passer la plus grande partie à embrasser la mariée.

Elle sourit de plus belle tandis qu'il se penchait vers elle, se délectant de la senteur mêlée de son eau de toilette et de sa peau, qui lui chatouillait les narines.

— Tu crois que personne ne trouvera rien à redire au fait que nous ne nous marrions pas en grande pompe ?

— Je crois que les habitants de St. Bryar seraient prêts à réaliser n'importe lequel de tes désirs pour s'assurer que tu restes !

— Que *toi*, tu restes, plutôt, corrigea-t-elle.

— Que nous restions tous les deux, mon amour. Tu sais aussi bien que moi que tout le monde se réjouit de voir le manoir déborder de vie. Je suis incapable de m'imaginer ailleurs qu'ici – avec toi, ajouta Oliver en lui donnant une pichenette sur le bout du nez, qu'il effaça aussitôt d'un bisou.

Alors, tu es prête à devenir une véritable Bryaraise ?

— Plus prête que je ne l'ai jamais été !

— En ce cas, madame la duchesse…

S'inclinant cérémonieusement au-dessus de sa main, il en effleura le dos de ses lèvres.

— Votre carrosse vous attend !

TITRE ORIGINAL : DOCTOR… TO DUCHESS ?

Traduction française : L. BOULANGER-BEAUQUEL

© 2015, Annie O'Neil.

© 2015, 2020, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce roman a déjà été publié en 2015

RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites

Disponible sur iPhone App Store

Disponible sur iPad App Store

DISPONIBLE SUR Google play

HARLEQUIN
www.harlequin.fr